
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00691099 6

PIERRE DE RONSARD

ŒUVRES COMPLÈTES

XV

SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

PIERRE DE RONSARD

ŒUVRES COMPLÈTES

XV

SIXIESME ET SEPTIESME LIVRES
DES POEMES (1569)
LES ŒUVRES (1571)

ÉDITION CRITIQUE
AVEC INTRODUCTION ET COMMENTAIRE
PAR
PAUL LAUMONIER



PARIS
LIBRAIRIE MARCEL DIDIER
4, RUE DE LA SORBONNE, 4

1953

INTRODUCTION

Ronsard avait pris possession du prieuré de Saint-Cosme-lez-Tours au printemps de 1565, après avoir largement participé aux fêtes de la Cour à Paris, à Fontainebleau et à Metz[1]. Avec son secrétaire Amadis Jamyn, il jouissait là d'un repos bien gagné, se divertissant à cultiver ce domaine, qui s'étendait de la Loire jusqu'au château du Plessis. Il avait donc « pendu sa lyre au croc » et se livrait avec joie aux soins du jardinage, quand il fut arrêté par une fièvre quarte, qui le mina durant la seconde moitié de son séjour à Saint-Cosme, de 1567 au milieu de 1569. Or les poésies qu'on lira dans ce volume, si l'on en croit le sonnet liminaire de Jamyn, sont « le doux fruit d'un si aigre tourment ». Ronsard lui-même a mentionné cette fièvre à maintes reprises[2] ; mais ce n'est pas seulement à elle que nous devons son nouveau recueil, c'est en outre au site enchanteur des bords de la Loire, que Ronsard pouvait admirer de sa chambre, et aux relations mondaines qu'il s'était créées dans la société tourangelle ; s'il ne nous avait pas fait des confidences sur ces relations, nous les connaîtrions par les poésies de son secrétaire Jamyn, qui, plus jeune et plus valide, a chanté avec ardeur quelques-unes des belles visiteuses du prieuré, chez qui lui-même fréquentait.

*
* *

En intitulant *Sixième et Septième livre des Poëmes* son recueil de 1569, Ronsard a voulu donner une suite au tome III de l'édi-

1. Voir le tome XIII, Introduction, p. VIII.

2. V. notamment le Chat, vers 91 et 110 ; les Parolles que dit Calypson, vers 250 et 263 ; la Salade, vers 34 ; l'Ombre du cheval, vers 85 ; l'Elegie à P. du Lac, vers 17 ; le Soucy du jardin, vers 85 et 89 ; le Pin, vers 165 et suiv. ; le Rossignol, vers 79.

tion collective de 1567, qui contenait trois livres de poèmes proprement dits, plus un livre d'« épitaphes » et un livre de « sonnets à diverses personnes ». Qu'il ait considéré les épitaphes comme des poèmes, cela peut se défendre, la plupart de ces pièces ayant le caractère et la longueur d'un poème; mais qu'il ait appliqué ce terme à des sonnets divers, c'est plus contestable ; et pourtant c'est la seule manière d'expliquer le titre de son recueil de 1569, dans lequel, d'ailleurs, il a introduit deux groupes de sonnets nouveaux. A vrai dire, les pièces qui justifient ce titre sont bien des poèmes ; il entendait alors par là des descriptions d'animaux, de plantes ou de simples objets, ornées d'anecdotes, de récits fabuleux et d'impressions personnelles ; le titre de quelques-uns suffirait à les distinguer, le *Chat*, le *Soucy du jardin*, le *Pin*, le *Rossignol*, l'*Ombre du cheval* ; ce sont aussi des contes dont le sujet est emprunté à la mythologie, tels que le *Satyre* ou *Hylas*. Il avait déjà écrit en ce genre bon nombre de pièces telles que le *Houx*, le *Verre*, les *Armes*, la *Grenouille*, le *Fourmy*, la *Rose*, l'*Alouette*, et comme conte mythologique le *Narssis* et le *Cyclope amoureux*[1]. Au fond, c'est le blason marotique considérablement transformé, développé, poétisé[2].

*
* *

Mais une bonne partie du *Septième livre* offre un tout autre caractère : Ronsard y chante une fois de plus ses amours.

Durant toute sa carrière, depuis sa première ode sur « les beautés qu'il voudroit en s'amie », jusqu'à son dernier sonnet pour Hélène, Ronsard s'est fait le chantre de l'amour, de celui qu'il ressentait et de celui qui animait les autres, du plus humble de ses amis, jusqu'aux grands seigneurs et aux rois. Il a

1. Cf. t. VI, p. 135 et VII, p. 189; VI, p. 73 et X, p. 275.

2. A la fin de sa vie, Ronsard a donné du poème une longue, trop longue définition, qui parut dans les éditions posthumes, en tête de la section des *Poëmes* ; il en ressort qu'il considérait alors ce genre de pièce comme un tableau ou récit pouvant être détaché d'un ensemble beaucoup plus vaste, tel que les épisodes de l'*Iliade*, de l'*Odyssée*, des *Géorgiques*, de l'*Enéide*.

cent fois décrit et analysé cette passion. Mais en ce qui le concerne, à en juger d'après ses œuvres et pour parler comme lui, jamais « les flèches d'Amour » ne furent plus « poignantes » qu'en ces années de loisir passées en son prieuré de Saint-Cosme; jamais il ne fut plus pressant auprès des femmes. Était-ce le climat, ou le charme des Tourangelles, ou l'ardeur de sa fièvre quarte, il ne se passait pas long temps sans qu'il leur répétât son invitation à Cassandre, « Mignonne allons voir si la rose », et cela en termes moins décents[1].

*
* *

Il me reste à parler de l'aspect que présente la typographie de cet in-4° en deux parties. Il n'est pas imprimé en italique comme les autres recueils de Ronsard, mais en belles lettres rondes. En revanche, les fautes d'impression y abondent, soit dans la ponctuation, soit dans le texte, et la plupart ne sont pas signalées à la table des errata.

En voici quelques exemples, pour montrer qu'il ne s'agit pas de simples graphies phonétiques, dues le plus souvent à l'auteur et qui méritent d'être conservées, mais de véritables lapsus ou coquilles :

au *Sixiesme livre*, satifaire, pour satisfaire ; un vœuf, pour un vœu ; j'arrets, pour jarrets (1re pièce à Belot, vers 66, 291 et 443); un femme (Paroles de Calypso, 141); recherge, pour recherche ; pendras, pour prendras (le Satyre, 44 et 106); si, pour s'y (Discours d'un amoureux, 130); je ny, pour je ne (Elegie : Comme un guerrier, 60); deux pour d'eux (Cartel

1. Au reste, Ronsard a fait souvent l'aveu de son tempérament amoureux, notamment dans une élégie de la *Nouvelle continuation des amours*, où il dit à l'Amour divinisé :

Je suis ton serviteur, je ne veux d'autre Roy :
Sans barbe je fuz tien, barbu je suis à toy,
Tien je seray tousjours. (Voir mon tome VII, p. 235)

et dans la *Responce aux injures :*

J'ayme à faire l'amour, j'ayme à parler aux femmes,
A mettre par escrit mes amoureuses flames (t. XI, p. 145).

contre l'Amour, 36); rechingant, pour rechignant (Elegie : Pour ce mignon, 105); troupée, pour troupe (Stances, 7);

au *Septiesme livre*, langeur, pour langueur (Sonnet II, 6); qu'elle pour quelle (Sonnet V, 5); qui, pour que; s'en est, pour c'en est (Sonnet VI, 2 et 9) braizé, pour braize; l'armes, pour larmes; s'ombre, pour sombre; l'Aure, pour Laure; envolopper, pour envelopper; d'estre, pour destre (l'Amour oyseau, 25, 33, 56, 72, 76, 92 et 96).

J'ai cru devoir corriger ces erreurs et d'autres analogues dans le texte même, au lieu d'en charger l'appareil critique sans utilité, d'autant plus que les éditions suivantes les corrigent. Par contre, j'ai indiqué dans ledit appareil, comme aux tomes précédents, les fautes signalées à la table des errata, dont quelques-unes, notamment les omissions de vers, ont une grande importance.

Je ne connais que deux exemplaires de ce recueil, celui de notre Bibliothèque Nationale et celui de l'Arsenal[1]. Ils proviennent de deux tirages : à preuve, dans la pièce du *Rossignol*, au vers 35, l'exemplaire de la B. N. porte une note marginale imprimée, qui n'existe pas dans celui de l'Arsenal; cette même pièce présente dans l'exemplaire de la B. N., entre le vers 78 et le vers 79, un large blanc, qui a sa raison d'être, mais qu'on ne voit pas dans celui de l'Arsenal; enfin, à l'Arsenal, le vers 214 du *Discours à Chauveau* est absent du texte et ne paraît qu'à la table des errata, tandis qu'à la B. N. il est rétabli dans le texte. En faut-il plus pour conclure que l'exemplaire de la B. N. représente le second tirage ?

* * *

On trouvera à la suite le contenu de la troisième édition collective des *Œuvres*, celle de 1571, avec le texte intégral de ses pièces nouvelles, à la place que le poète leur a donnée, et en appendice le texte également in extenso des pièces publiées

1. Cote de la B. N. : Rés. Ye 507 et 508; de l'Arsenal : 4° B. 2877 (3).

entre 1567 et 1571. Celles qui furent inspirées par la troisième guerre civile (1568-70) offrent le plus grand intérêt, en ce sens qu'elles nous révèlent les sentiments que nourrissait alors Ronsard à l'égard des huguenots, qui, loin d'avoir désarmé, inquiétaient de plus en plus le pouvoir royal et le parti catholique. Depuis ses *Discours sur les Miseres* son aversion avait grandi jusqu'à devenir de la haine, une haine féroce, qui s'exprime sans ambages, d'abord dans le *Chant triomphal* sur la victoire de Jarnac, où le prince Louis de Condé fut de fait assassiné, ensuite, et avec plus de force encore, dans la *Prière à Dieu pour la victoire*, à la veille de Moncontour, et dans l'*Hydre défait*, où il exulte, d'ailleurs prématurément, à la pensée que l'autre chef de l'armée huguenote, l'amiral Coligny, est définitivement mis hors de combat. A la lecture de ces pièces, on ne peut se défendre de songer aux sentiments qui durent l'animer trois ans plus tard, lors du massacre de la Saint-Barthélemy.

Bordeaux, avril 1947.

P. S. — Le manuscrit du tome XV a été entièrement révisé par M. Isidore Silver et par M. Raymond Lebègue, qui a corrigé les épreuves.



Epitaphe de tres puissant Seigneur Anne duc de Montmorancy pair et connétable de France [1].

Si d'un Seigneur la vertu memorable,
Maugré la mort doibt estre perdurable :
Si un grand Duc a jamais merité
D'estre immortel à la posterité :
Et si jamais une fameuse Histoire,
Se doit graver au temple de Memoire :

Éditions : *Epitaphes... d'A. de Montmorency*, 1567. — *Epitaphes d'A. de Montmorency*, 1568. — *Sixiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Epitaphes, au 3e livre des Poëmes) 1571 et 1573 ; (*Id.*, après le 2e livre des Poëmes) 1578 et 1584; (*Id.*, après les Discours) 1587 et éd. suiv. — Le texte adopté ci-dessus est celui de 1567.

Titre. *78-87 suppriment* tres puissant Seigneur

3. *73* Si d'un grand Duc (*erreur typ.; éd. suiv. corr.*)

1. Avant d'être recueillie dans les Poëmes de 1569, cette épitaphe avait paru dans les *Epitaphes sur le tombeau de ...Anne de Montmorency..., par I. Dorat..., P. de Ronsard gentilhomme vandomois, et autres doctes personnages* (Paris, de Roville, 1567, in 4°, 32 f.). Elle fut réimprimée, l'année suivante à Lyon, par Fr. Didier, dans les *Epitaphes par P. de Ronsard gentilhome vendomois et autres doctes personnages sur le tombeau de*, etc. (in-8°, 16 f.). Cf. le *Catalogue des livres de J. de Rothschild* (IV, nos 2966 et 2967). Malgré sa longueur elle fut gravée sur un « tableau » dans l'église Saint-Martin de Montmorency, près du mausolée que Madeleine de Savoie fit construire pour son époux; elle existait encore au milieu du XVIIIe siècle sur le mur de la sacristie, d'après le Mercure de France de juillet 1740. Cf. Marg. de Schweinitz, les *Epitaphes de Ronsard*, thèse de Paris, 1925, p. 35 et suiv.

C'est de celuy lequel repose icy,
Grand Connestable, Anne Montmorancy,
Grand Duc & Pair, grand en tout, dont la vie
A surmonté Soymesmes & l'Envie,
En consacrant (come non abatu
D'aucun malheur) ses faits à la vertu.
  Quiconque sois, despesche toy de lire
Tout ce discours, pour t'en retourner dire
A tes Enfans les gestes & l'honneur
D'un si vaillant & vertueux Seigneur,
Affin que d'age en age on le connoisse,
Et son Tombeau pour exemple aparoisse
A tout François de ne faulser sa Foy,
De craindre Dieu, & mourir pour son Roy [1].
  Quant à sa race, il tira sa naissance
D'une maison tresillustre en la France,
Qui de tout temps vertueuse fleurit,
Et la premiere honora Jesuchrist [2] :
Montmorancy cette race est nommée,
D'actes de Guerre et de Paix renommée,
Noble d'ayeuls & bisayeuls, qui ont
Tou-jours porté les Lauriers sur le front.
  Or tout ainsy qu'une riche abondance,

13. *73-78* Quiconque soit (*id.* ; *id.*)
19. *78-87* A tous François
26. *69-87* En faix de Guerre (*mais graphie* faits *en* 78-87)
27. *78-87* *graphie* ayeux & bisayeux

1. Ce passage et le vers 157 montrent assez que la pièce était destinée à figurer près du mausolée du Connétable.
2. Hyperbole pour : des premières honora J.-C. En réalité cette « maison » remonte authentiquement à Bouchard Ier, baron de Montmorency, contemporain de Hugues Capet. L'un des ancêtres de ce Bouchard aurait été des premiers à se convertir au christianisme, d'après une tradition de famille dont Ronsard fait état.

A plus d'honneurs, qu'une pauvre indigence,
Et que les prez plus luisans de couleurs
Sont les plus beaulx, pour leurs diverses fleurs :
Ceste race est sur toutes la plus belle,
Race heroïque, & antique, laquelle
De fils en fils (guerriers victorieux)
A son renom eslevé jusqu'aux Cieux :
Grosse d'honneurs & de noms memorables,
Concevant seule Admiraux, Connestables,
Et Mareschaux, & mille dignitez,
Dont les hauteurs, honneurs, auctoritez,
Come à foison communes en leur race,
(Ne cedant point aux plus-grandes de place)
Ont gouverné, prochaines de noz Rois,
Heureusement l'Empire des François.
  Mais come on voit entre cent-mille estoilles
(Lors que la Nuit a fait tendre ses voilles)
Une Planette aparoistre à noz yeux,
D'un front plus clair, d'un feu plus radieux
Qui tout le Ciel dore de sa lumiere,
Faict un grand cerne, & reluist la premiere :
Ainsi ce Duc celebre a surmonté
Ceux de sa race en illustre clarté,
En grands honneurs, grands faveurs, grand courage,
En grand esprit, grand sçavoir, grand usage,
Grand Chevalier, grand Guerrier, qui a faict
Un cours de vie honorable & parfect :
Tel qu'il devoit pour ses vertus attendre,
Où l'envieux n'a trouvé que reprendre.
  De cinq grands Rois, grands Princes de renom,

39. *69-87* Grands Mareschaux
46. *69-87* a fait brunir ses voiles

Fut serviteur, & presque compagnon[1] :
Tant sa prudence & vaillance honorable
Envers les Rois le rendoit favorable :
Mais par sur tous fut tellement chery
Du grand Monarche invincible Henry,
Que la faveur ne l'eust sceu plus accroistre,
Seul au sommet des faveurs de son Maistre[2].
  François premier aux honneurs l'esleva,
Où la Fortune inconstante esprouva,
Tantost heureuse, & tantost malheureuse :
Mais de son cœur la vertu genereuse
Ne s'abaissa veincu'de la douleur,
Prenant vigueur de son propre malheur[3].
» L'home en naissant n'a du Ciel assurance
» De voir sa vie en esgalle balance :
» Il faut sentir de Fortune la main,
» Tel est le sort de nostre genre humain.
  Ce Connestable, exerceant son office,
Fist à noz Rois si fidelle service,

64. *73-87 graphie* Monarque
71. *69-87* foible souz la douleur

---

1. Il commença à servir sous Louis XII (en 1512, à dix-neuf ans, il combattait à Ravenne); puis il servit les rois François Ier, Henri II, François II et Charles IX. Cf. t. VIII, p. 74 et suiv.

2. Henri II, en effet, le tint toujours en grande amitié et faveur. Non content de faire de lui le second personnage du royaume, il l'appelait familièrement son « compère », et Catherine de Médicis, devenue Régente, fit de même.

3. François Ier le fit maréchal de France après la journée de la Bicoque (1522). Prisonnier à Pavie, ainsi que son roi, il fut assez vite libéré et devint un des négociateurs du traité de Madrid (1526). La défense de la Provence contre Charles Quint, en 1536, lui valut l'épée de Connétable. Disgracié en 1541, il se retira dans son château de Chantilly, mais Henri II le rappela tout de suite après la mort de François Ier (avril 1547), le rétablit dans ses hautes fonctions et le nomma duc et pair en juillet 1551. C'est à cette succession d'heur et de malheur que Ronsard fait allusion

Que la Justice inique il reprima,
Et la Noblesse aux armes reforma,
Ne soufrant plus que la Gendarmerie
Come autrefois fust une pillerie [1].
A l'Heresie il opposa les Loix,
Par les citez fit florir les Bourgeois,
Et par les champs les Laboureurs, de sorte
Que dessouz luy toute fraude estoit morte :
Car n'offensant par ses gestes aucun,
Sa vie estoit un exemple à chacun [2].
En guerre il fut valeureux au possible,
Dur au travail, d'un courage invincible,
Resolu, sage, & qui en bon conseil
N'a de son temps rencontré son pareil :
Si qu'on doutoit en voyant sa prudence
Si dextrement conjointe à la vaillance,
Auquel estoient plus convenantz ses faitz
Ou pour la Guerre, ou pour le temps de Paix [3].
Il eut au cœur si profondément née
L'honneste ardeur d'accroistre sa lignée,
Et de la veoir en grand nombre florir,
Brave aux combats, ardante de mourir

1. Allusion aux Ordonnances de Henri II « faites l'an 1550 », célébrées par Ronsard dans une ode horatienne (voir t. III, p. 9 et suiv.); complétées par l'Ordonnance de Moulins sur la réforme des Tribunaux, due à Michel de l'Hospital (février 1566).

2. Ce distique, ainsi que le vers 117, est très contestable ; Montmorency, tout en servant ses maîtres, ne s'est jamais oublié, et souvent au détriment de leurs sujets, par concussion et confiscation de biens. Son testament, dressé en janvier 1563, suffirait à le prouver (il comprend environ 75 fiefs). Cf. P. Champion, *Catherine de Medicis présente...*, p. 322.

3. On l'appelait *le temporiseur*. Au reste, il fit preuve d'incapacité militaire à la bataille de Saint-Quentin, qui fut perdue par sa faute, et de diplomatie incohérente et intéressée au traité du Cateau-Cambrésis. Cf. Decrue, *Anne de Montmorency*, t. II (1889), p. 205 ; Lemonnier, au t. V de l'*Hist. de France* de Lavisse, p. 177.

Ainsi que luy au mylieu des gen-d'armes,
Que tous ses fils ordonna pour les Armes,
Non à l'Eglise, ou au mestier de ceux
Qui sans travail languissent paresseux.
  Sa volonté en cecy n'est trompée,
Ayant ses fils tous enfans de l'espée,
Sacrez à Mars, quatre freres qui vont
Portant l'honneur du pere sur le front[1] :
Qui tous estoient presens à la bataille
Où ce grand Duc, par cette Seur qui taille
Le fil humain[2], vit le sien détranché
A si viel age honnorable ataché :
Fil qui serroit d'une si blanche trame
Un corps si fort à une si forte ame.
  Apres avoir en sa vielle saison
Remply d'honneurs & de biens sa maison,
Riche eslevé par tout moyen honneste,
Mis des Lauriers sur le haut de sa teste,
Et sage & brave entre les conquereurs,
Fait teste aux Rois, fait teste aux Empereurs,
Prins & gardé meinte ville assiegée,
Esté huit fois en bataille rangée

105. *69-87* Sa volonté n'a point esté trompée

---

1. De ses cinq fils, quatre étaient vivants en 1567 et assistèrent leur père à la bataille de Saint-Denis : François, né en 1530, maréchal de France en 1559, gouverneur de l'Ile de France; Henri, né en 1534, baron de Damville, lieutenant général en Guyenne et Provence, gouverneur du Languedoc; Charles, né en 1536, seigneur de Méru, colonel général des Suisses; Guillaume, né en 1545, seigneur de Thoré, capitaine de gendarmerie, puis colonel général des chevau-légers en Piémont. Un cinquième fils, Gabriel, baron de Montberon, capitaine de la Bastille et de Vincennes, avait été tué auprès de son père à la bataille de Dreux (1562). Le Connétable avait en outre sept filles. Cf. Anselme, *Hist. généalog.*, t. III, p. 604; A. Duchesne, *Hist. gén. de la maison de Montmorency.*
2. Cette sœur est Atropos, l'une des trois Parques, celle qui coupait le fil des vies humaines.

Pour cinq grands Rois, combatant d'un grand cœur,
Ores veincu & ores le veinqueur.
  Apres avoir de fortune diverse
Diverse-fois senty meinte traverse,
N'enflant son cœur en la prosperité,
Ne l'abaissant en l'infelicité :
Apres avoir d'une ferme aliance
Joinct la Savoye, & l'Espagne, & la France,
N'ayant jamais en son devoir failly,
Fut toute-fois de l'Envie assailly[1] :
Comme jadis meint brave Capitaine
De la gent Grecque, & de la gent Romaine,
Qui pour avoir leur païs trop aymé,
Virent leur nom du peuple diffamé.
  Or come on voit qu'un bon athlete antique
Ne peut soufrir que la jouste Olimpique,
Où des jeunesse il avoit combatu,
Sans luy se passe : encor que la vertu,
De son vieil corps par l'age soit cassée,
Chaud toutefois d'une jeune pensée,
Du croc rouillé destache son harnois,
Et va combatre au mylieu des tournois,
Et tout poudreux, de mourir il s'essaye,
Non de vieillesse, ains d'une belle playe,
Par son sang mesme aquerant de l'honneur :
Ainsi a faict ce vertueux Seigneur,
Lequel chargé de quatre vingtz ans d'age[2],

126. *71-87* Diverse fois (*sans trait d'union*)

---

1. Ceci contredit le vers 58 ci-dessus.
2. Pour faire son vers Ronsard a exagéré. Né en 1493, le Connétable avait seulement 74 ans lors de la bataille de Saint-Denis (10 novembre 1567).

(Plein toutefois d'un valeureux courage)
Pour s'honnorer d'un glorieux trespas,
Versa son sang au mylieu des combats :
Ratifiant les actes de sa vie
Par une mort d'une gloire ensuivie :
« Car volontiers par un commun accord,
« La belle vie engendre belle mort.
Donq toy, Passant, qui as ouy les Gestes
De ce mortel comparable aux Cœlestes,
Entens sa fin, puis tu diras soudain
Que rien n'est ferme en ce cloistre mondain[1].
  Quand les François par civiles batailles
Tournoient le fer en leurs propres entrailles,
Espoinçonnez d'infernale fureur,
Ce bon viellard s'opposant à l'erreur,
Pour le secours du Roy son jeune Maistre,
Fit toute France en armes apparoistre,
Dressa son camp, & d'un cœur hazardeux,
Pres Sainct Denys se planta devant eux :
Tout le premier marchant devant sa bande,
Come un grand Chef qui aux troupes commande.
A l'aborder vivement s'eslancea,
Et sur la poudre à ses pieds renversa
Un chevalier, luy passant son espée
Outre le corps jusqu'aux gardes trempée.
  Lors les François devenuz furieux,
Par la vertu du Duc victorieux,

154. *69-87* d'une gloire suivie
168. *69* se sort donna (*erreur typ.*) *correction conjecturale* s'ordonna |*71-87* se campa devant eux

1. C.-à-d. sur cette Terre, considérée comme un habitat étroit et isolé dans le Monde.

Honteux de voir qu'une telle viellesse,
Deshonoroyt leur gaillarde jeunesse,
De pieds, de teste, & de glaive pointu,
Joingnans fortune avecques la vertu,
D'un si grand heurt les ennemis presserent,
Que sans vergongne en fuite les pousserent :
Environnant d'une poudre leur dos,
Le cœur de crainte, & de glace leurs os.
Et si la Nuict, bonne mere commune,
N'eust eu pitié de si triste fortune,
Si des suivans n'eust desrobbé la main,
Et les fuyans enfermez en son sein,
Un mesme soir par mesme destinée
Avoit finy la guerre & leur journée [1].
Come il forçoit le front du second rang,
L'espée au poing, prodigue de son sang,
Un qui n'osoit le regarder en face,
Vint par derriere & de sa coutelasse
En quatre endroitz le chef luy detrancha,
Et un boulet dans les reins luy cacha [2].
Navré à mort par un hazard de guerre,
Ce preux viellard fut renversé par terre,
Rouge de sang, couvert de poudre : & lors,

178. *69-87* Faisoit rougir leur gaillarde jeunesse
181. *69-73* grand heur (*erreur typ. ; éd. suiv. corr.*)
193. *69-87* l'aborder en la face
196. *69-87* Puis un boulet

---

1. Cf. Virgile, *En.* IX, 756 sq.

2. Plus exactement : d'un coup de pistolet lui logea une balle dans les reins. C'est l'Ecossais Robert Stuart qui le frappa mortellement. — En réalité le Connétable, médiocre tacticien, « prit de si mauvaises dispositions que son artillerie devint inutile, et que son infanterie fut mise en désordre dès les premières charges ». (Th. Lavallée, *Hist. des Français*, t. II, p. 398).

Se fit voiller le visage & le corps,
Pour n'amoindrir aux soldats le courage,
Voyant leur Chef occis en tel orage.
Ainsi bruncha ce grand Duc des François :
Dessus luy fist un grand bruit son harnois,
En la facon qu'aux montagnes Rifées [1]
Tombe un vieil chesne ennobly de trofées,
Qui jusqu'au Ciel levoit de toutes pars
Ses bras chargez des victoires de Mars,
Que les pasteurs de toute la contrée
Ornoyent de fleurs, comme plante sacrée [2].
Puis en parlant à Sanzé son cousin [3],
Luy dist : je tien bien-heureuse ma fin
D'ainsi mourir : mon trespas me doit plaire,
Perdant ma vie en si beau cimætaire.
J'ay mon service en mourant aprouvé :
Dittes au Roy qu'à la fin j'ay trouvé
L'heureuse mort en mes playes cachée,
Que tant de fois j'avois pour luy cherchée.
Il demandoit combien restoit de jour,
Et qu'il falloit poursuivre sans sejour
Des ennemis la victoire gangnée,
Que par son sang il nous avoit donnée.
Il demandoit si le cruel effort
Aux autres Chefs avoit donné la mort
Ainsi qu'à luy : dittes leur je vous prie
Que d'une brusque & ardante furie,

212. *69-87* Luy dist, Sanzé, bien heureuse est ma fin
214. *71-87* *graphie* cimetaire
220. *78-87* *graphie* il falloit

1. Cf. t. XII, p. 107, v. 277 et note.
2. Cf. Virgile, *En.* II, 626 ; V, 448 sqq.
3. Sur ce personnage, v. le t. XII, p. 238.

Pour nostre Prince ilz marchent en avant,
Et la Victoire ilz aillent poursuivant :
Si qu'en mourant n'avoit en sa memoire,
Que ces beaux motz de Victoire, Victoire.
  Ainsi constant ce bon viellard parla [1],
Deux jours apres son ame s'envola,
Aupres des Rois ses Maistres, en sa place,
Laissant çà-bas une immortelle trace,
Et un exemple à la posterité
De ses vertus & de sa loyauté.
  Vous donques, fils heritiers d'un tel pere,
Bien que soyez en fortune prospere,
Riches d'honneur, de faveur & de bien :
Ne fendez point le marbre Parien [2],
Et ne fondez des coulonnes de cuivre,
Pour faire icy vostre pere revivre.
  En lieu de marbre & de piliers divers
Enterrez moy le Defunct en ces vers,
Et l'honnorez de nostre Poësie.
Une coulonne à la fin est moisie,
Et les tombeaux par l'age sont domtez,
Non pas les vers que la Muse a chantez [3].
Loin de ce mort soyent les pompes funebres,

244. *69-87* vostre pere

---

1. Sur cette fin du Connétable, voir Decrue, *op. cit.*, p. 470 et suiv. Le Récit de Ronsard semble bien embelli.

2. Le marbre de Paros.

3. Motif d'origine pindarique et horatienne, qui revient souvent chez Ronsard, par ex. t. II, p. 150; VIII, 292, 331, 344. Dans la plaquette du Tombeau d'Anne de Montmorency, Ronsard y revenait à la suite de sa longue Epitaphe, en adressant à François de Montmorency, fils aîné du Connétable, ce distique latin :

Non alium Tumulum Patri, Francisce, parato,
  Quam quae Musa parat carmina pro Tumulo.

Ces habitz noirs, ces feux par les tenebres,
Larmes & cris. Marche le corselet
Persé, sanglant, marche le gantelet,
Son morrion, sa lance & sa cornette.
Le tabourin, le fifre, & la trompette
Tonnants au Ciel par enrouëz accords
D'un masle son marchent devant le corps,
Et que tel bruit la Mort mesmes assomme.
Il fault ainsi enterrer un fort homme !
Car au mylieu des chapes & des Croix,
D'un vaillant Duc ne sied mal le Harnois :
Qui de là haut de sa gloyre infinie,
Se plaist encor d'une telle harmonie,
Come estant mort plain d'invincible Foy,
Pour soustenir son Eglise & son Roy [1].

255. *68-87* par differans accords
261. *68-87* en sa gloire

---

1. Toute cette fin, depuis le vers 251, s'inspire du néo-latin Jov. Pontano. *Tumuli*, liv. I, épitaphe de Julius Parmerius « equitum praefectus » (éd. de 1518, f. 65 v°) :

Da, tuba, terribilem sonitum, tubicenque, canoro
  Ære tona : hos tumulos clangor et arma decent.
Julius situs est. Strepitus juvat, et juvat ensis
  Clavaque, Parmerium bellica parma juvat.
Gaudet et his heros concentibus. En canit umbra
  Ad numeros, placidos ducit et ipsa choros. etc.

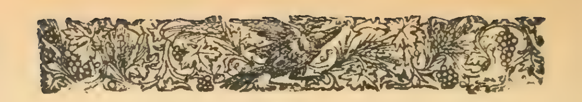
LE SIXIESME LIVRE DES POEMES DE PIERRE DE RONSARD GENTIL-HOMME VANDOSMOIS, dedié à Monsieur de Belot Conseiller & Maistre des Requestes de l'hostel du Roy.





A PARIS,
Par Iean Dallier Libraire, demeurant sur le Pont sainct Michel à l'enseigne de la Rose blanche.
1569.

Auec Priuilege du Roy.



SONNET

a Monseigneur de Ronsard

Fait nouveau mesnager, mon Ronsard, ton plaisir
N'estoit que rebastir, & regler ton mesnage
Planter, semer, enter, aymer le jardinage,
4 Et la vie rustique avant toutes choisir :
Quand Phœbus despité de voir son Luc moisir
Qu'à toy seul il promist en immortel partage,
Comme à l'honneur de France, un soleil de nostre aage,
8 De longue fiebvre quarte a voulu te saisir.
Or' toy, pour enchanter ce froid & chault martyre,
As repris en tes mains la tortueuse Lyre,
11 Que tu avois penduë au croq sans mouvement,
Et la poussant, ton ame, en telz accords saisie,
En trois mois nous versa ces flots de Poësie,
14 Doux fruit (qui le croira !) d'un si aigre tourment.

Amadis Jamyn.

Œuvres de Jamyn, 1575, f. 243.

6-7. Qu'à toy son nourriçon & Phenix de nostre age Comme à l'honneur de France il donnoit en partage
8. entreprit te saisir
9-10. Adonc pour enchanter... Tu reprins en tes mains...
12. Ton ame incontinent esprise d'harmonie



A MONSIEUR DE BELOT [2]

CONSEILLER, ET MAISTRE DES REQUESTES de l'hostel du Roy [1].

Belot, parcelle, ains le tout de ma vie,
Quand je te vy [2] je n'avois plus envie
De voir la Muse, ou danser à son bal,
Ou m'abreuver en l'eau que le cheval

ÉDITIONS : *Sixiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Poëmes, 4e livre) 1571, 1573 ; (Id., 2e livre) 1578 ; (Id., 1er livre) 1584, 1587 et éd. suiv.

Titre. *78* Elegie (*sans plus*) | *84-87* La Lyre, à Jean Belot Bordelois (*87* Agenois), Maistre des requestes du Roy

---

1. Jean Dutreuilh de Belot fut d'abord Conseiller au Parlement de Bordeaux, en même temps que Montaigne et la Boëtie, dont il fut l'ami. A défaut d'une ancienne noblesse (son père était marchand, comme celui de Montaigne), il avait une grosse fortune personnelle, augmentée encore par celle de sa femme, Jeanne Lecomte, fille d'une riche famille de parlementaires bordelais ; ce qui explique qu'il ait pu faire figure de Mécène auprès des poètes de son temps. Charles IX ayant créé quatre nouvelles charges de maître des requêtes de son hôtel, Belot fut pourvu de l'une d'elles le 8 janvier 1569. D'après Blanchard, *Généalogie des maîtres des requêtes*, il mourut cette même année ; d'après dom Vaissette, *Hist. du Languedoc*, t. V, p. 307, il vivait encore en 1571. Quoi qu'il en soit, il avait hébergé Ronsard à Bordeaux en avril 1565, et c'est probablement dès son installation à Paris qu'il offrit à notre poète le magnifique objet d'art, décrit dans le poème de *La Lyre*. Ce poème fut, en effet, composé au début de mars 1569, d'après les vers 453 et suivants. — Sur ce personnage, v. encore J. R. Marboutin, *Un Agenais ami de Ronsard* (Revue de l'Agenais, 1912, pp. 93 et suiv.).

2. Sur cette première rencontre de Ronsard et de Belot à Bordeaux v. ce que j'ai dit au tome XIII, Introduction, p. XIX.

D'un coup de pied fit sourçoyer de terre[1].
Peu me plaisoit le Laurier qui enserre
Ces doctes frons[2] : le myrthe Paphien,
Ny la fleur teinte au sang Adonien[3],
Ny tout l'esmail qui le Printemps colore,
Ny tous ces jeux que la jeunesse honore
Ne me plaisoient. Ah, malade & grison
J'aimois sans plus l'aise de ma maison[4],
Le doulx repos : quittant la Poësie
Que j'avois seule en jeunesse choisie
Pour soulager mon cœur qui bouillonnoit
Quand de son trait Amour l'aiguillonnoit,
Comme un venin glissé dedans mes veines
Entre-meslant un plaisir de cent peines :
Pour acquerir ensemble & des grands Rois [2 v°]
Faveurs & biens & du peuple la voix :
Et d'estre, jeune, en passant par la ruë
Montré de tous[5], avant que l'Ame nuë

7. *78-87* Les doctes fronts
11-13. *78-87* Mais au contraire, & malade & grison J'aimois au feu l'aise de ma maison, Aux plus gaillards quittant la Poësie
17. *78-87* Comme venin
19. *78* Pour avoir jeune en la Court de noz Rois
21-24. *78 supprime ces quatre vers*

1. La source Hippocrène. « Sourçoyer est un mot que Ronsard a composé pour dire saillir » (n. de Marcassus).
2. « Allusion à l'ancienne coutume de couronner les poètes de laurier, arbre consacré à Apollon » (*Id.*). Toutefois Horace s'est attribué lui-même une couronne de lierre, « récompense des doctes fronts » (*Carm.*, I, 1, 29).
3. Le myrte était consacré à Vénus qui avait un temple à Paphos. — Quant à la fleur « teinte au sang Adonien », c'est la rose (d'après l'idylle de Bion sur la mort d'Adonis) ou l'anémone rouge (d'après Ovide, *Met.*, X, 735 sqq.).
4. Cette maison, c'est le prieuré de Saint-Cosme. Voir au tome XIV, p. 121-124, les sonnets adressés à Catherine de Médicis et à Charles IX lors de la visite qu'ils firent au poète en ce prieuré.
5. Souvenir d'Horace (*Carm.*, IV, 3, 22), déjà utilisé dans une ode de 1550 (t. I, p. 166, vers 68).

Laissant son hoste au Ciel s'en retournast,
Et de longs jours mon voyage bornast :
» Toute louange apres la mort vient tarde,
» Heureux qui jeune en jouïst & la garde
Comme j'ay fait : car & jeune & vivant
Le bon renom mon labeur fut suivant,
Ayant en vie acquis par la doctrine
L'honneur qui naist apres la Libitine [1].
  Et toutefois par changemens divers
Je haïssois les Muses & les vers,
Par qui j'avois conquis la renommée
De tous costez en la France semée :
Je ne faisois alaigre de sejour [2],
Fust au coucher, fust au lever du jour,
Qu'enter, planter, & tirer à la ligne
Le cep tortu de la joyeuse vigne,
Qui rend le cœur du jeune plus gaillard,
Et plus puissant l'estomac du vieillard :
  Ceres nourrist, Bacchus rejouïst l'homme,
C'est pour cela que bon Pere on le nomme :
Or pour autant que ce Pere Evien [3]
A bonne part au mont Parnassien,

27-28. *78* Comme j'ay fait, qui astré de bon-heur Ay veu mon nom accompagné d'honneur
30. *78* Le vain renom que donne Libitine
31-34. *78 supprime ces quatre vers*
19-34. *84-87 suppriment ces seize vers, dont huit déjà sacrifiés en 78*
43. *87* que le pere

---

1. C.-à-d. après la mort. Libitina était chez les anciens Romains la déesse qui présidait aux funérailles. Cf. Horace, *Carm.*, III, 30, 6 sq. :

Non omnis moriar, multaque pars mei
Vitabit Libitinam.

2. C.-à-d. heureux de ce repos, ou de ce loisir.
3. Du latin *Evius*, l'un des nombreux surnoms de Bacchus ; cf. au t. V, p. 61, la forme *Evan*.

Portrait sacré dans le Temple des Muses,
Pour ses vertus en noz ames infuses [1],
Comme prophete, & poëte, & vineux [2]
Je l'honorois d'artifice soingneux.
Ne cultivant, ou fust jardin ou prée, [3]
Devant le cep de la vigne sacrée [3].
  Il a rendu salaire à mon labeur,
De sa fureur me remplissant le cœur,
Car, comme dit ce grand Platon, ce sage,
Quatre fureurs brulent nostre courage,
Bacchus, Amour, les Muses, Apollon,
Qui dans nos cœurs laissent un aiguillon
Comme freslons, & d'une ardeur segrette
Font soudain l'homme & poëte & prophette [4].
  Par eux je vois que poëte je suis
Bien né, gaillard : car faire je ne puis

45. *78-87* Tousjours portrait au temple des neuf Muses
47. *84-87* Poëte vineux
59. *84-87* Je voy par là que
60. *78* Né pour tel art | *84-87* Plein de fureur

---

1. Ce vers peut se rapporter aussi bien à ce qui précède (Bacchus participant au culte d'Apollon sur le Parnasse, pour les vertus qu'il répand en nous), qu'à ce qui suit (Ronsard honorant Bacchus pour ces mêmes vertus). Le premier sens me semble préférable, d'autant plus que le vers 47 se rapporte certainement à Ronsard et se rattache pour le sens à ce qui suit : c'est comme prophète, comme poète et comme amateur de vin qu'il honore Bacchus en cultivant la vigne avec un soin particulier. — Sur les rapports du culte de Bacchus et de celui d'Apollon au Parnasse, v. mon *Ronsard poète lyr.*, p. 383 et suiv.

2. C.-à-d. « buveur de vin », par opposition aux gens qui ne boivent que de l'eau. Cf. Horace, *Epist.* I, 19, début.

3. C.-à-d. « je donnais la préférence à la culture de la vigne sur celles du jardin et de la prairie ». Il suivait ainsi le conseil d'Horace à Varus (*Carm.*, I, 18, début) :

Nullam, Vare, sacra vite prius severis arborem.

4. Platon, dans le *Phèdre*, distingue, en effet, quatre sources d'inspiration ou d'enthousiasme, mais elles sont un peu différentes. V. à ce sujet l'ode à M. de l'Hospital, t. III, p. 143.

Un trait de vers soit qu'un Prince commande,
Soit qu'une Dame ou l'Amy m'en demande [1],
Et à tous coups la fureur ne me prend,
Je bée en vain, & mon Esprit attend
Tantost six mois, tantost un an, sans faire
Vers qui me puisse ou plaire ou satisfaire.
J'attends venir (certes je n'en ments point)
Cette fureur qui la Sybile espoint [2] :
Mais aussi tost que par long intervalle
Dedans mon cœur du Ciel elle devalle,
Colere, ardent, furieux, agité,
Je tramble tout soubz la divinité :
Et comme on voit ces torrens qui descendent
Du haut des monts & flot sur flot se rendent
A gros bouillons en la valée, & font,
Fendant la terre, une corne à leur front
(Et c'est pourquoy les Peintres, qui les faignent
Fleuves-Taureaux, au front cornu les peignent)
Fumeux, bruyants, escumeux, & venteux, [3 v°]
Et de leur corne ouvrent au devant eux
Un long chemin sans que rien les empesche,
Pour s'emboucher ou dans la rive fraische
Du prochain fleuve, ou au bord reculé
Du vieil Neptune au rivage salé :

63. *84-87* la vérve ne
72. *78* sous telle Deité | *84-87* dessous la Deité
73. *84-87* Or comme
76. *84* Une riviere et aguisent son front | *87* D'une riviere une corne...
80. *87* Et de leur mufle
81. *84-87* Un chemin d'eau sans
83. *84-87* D'un

1. V. sur ce point l'Introduction du tome XIII, p. x.
2. Ronsard pense ici à la Sibylle de Cumes, dont Virgile nous a dépeint l'état d'enthousiasme, *En.*, VI, 77 sqq.

Ainsi je cours de course desbridée,
Quand la fureur en moy s'est desbordée
Sans craindre rien, sans raison, ny conseil [1].
Elle me dure ou le cours d'un Soleil,
Quelquefois deux, quelquefois trois, puis morte
Elle languist en moy de telle sorte
Que faict la fleur languissant pour un temps,
Qui plus gaillarde aparoist au printemps,
Par son declin prenant force & croissance,
Et de sa mort une longue naissance.
Ainsi je sçay que Poëte je suis,
Qui composer un seul vers je ne puis
Quand je le veux, ou quand l'amy me prie,
Estant forcé d'attendre la Furie
Qui me saisist, puis me laisse soudain :
La plume adonc me tombe de la main
Sans y penser : & comme une Commere
(Apres avoir d'une tranchée amere

85. *84-87* cours à course
86. *84-87* Lors que la vérve en
87. *84-87* Impetueux sans
88. *84-87* le tour d'un
91-92. *78-87* Qu'une herbe fait languissant pour un temps, Puis dessus terre apparoist (*84-87* elle vit) au Printemps
94. *84-87* une jeune naissance
95-98. *78-87 suppriment ces quatre vers*
99. *78-87* Quand la fureur me happe (*84-87* me laisse) tout soudain
100. *84-87* Plume et papier me tombent
101-102. *84-87* Du tout je semble à la forte commere, Laquelle ayant d'une tranchée amere

---

1. Cette comparaison du poète inspiré avec un torrent avait été appliquée par Horace à Pindare (*Carm.*, IV, 2, 5 sqq.), et Du Bellay l'avait appliquée dès 1550 à son ami Ronsard (voir t. I, p. 56). En la prenant à son compte, celui-ci l'a doublée de la comparaison du fleuve avec un taureau, qu'il trouvait non seulement chez les peintres, comme il le dit, mais chez tous les poètes anciens. — A rapprocher de sa *Responce aux injures*, t. XI, p. 159 et suiv.

Jetté son part [1]) fuit de son lict : ainsy
Je fuy la chambre oubliant le soucy
De la fureur qui me tenoit en serre,
Et lors du Ciel je devalle en la terre,
Ah ! & en lieu de vivre entre les Dieux,
Je deviens homme à moy-mesme odieux.
Mais quand du tout cet ardeur se retire, [4]
Je ne scaurois ny penser ny redire
Les vers escrits, & ne m'en souvient plus :
Je ne suis rien qu'un corps mort & perclus
De qui l'ame est autrepart envolée,
Laissant son hoste aussy froid que gelée,
Et m'esbahis de ceux ausquelz il est
Pront [2] de verser des vers quand il leur plaist.
Le grand Platon en ses œuvres nous chante
Que nostre Esprit comme le corps enfante
L'un, des enfans qui surmontent la mort,
L'autre, des filz qui doibvent voir le port
Où le Nocher tient sa gondolle ouverte
A tous venants, riche de nostre perte [3].
Ainsi les deux conçoivent, mais il fault
Que le sang soit jeune, gaillard & chaut :

105. *78-87* De ceste ardeur
113. *84-87* Dont l'ame vole autre part esbranlée
123. *84-87* Ainsi tous deux

---

1. C.-à-d. mis au monde son enfant. Le mot *part* s'emploie encore dans la langue juridique pour dire un nouveau-né. Le dictionnaire Huguet cite un autre texte poétique où *commère* est synonyme de *mère*.
2. Latinisme, *promptum est* = il est facile.
3. Il s'agit de Charon. L'hémistiche final rappelle un vers de Sophocle, *Œdipe roi*, 30, dont s'est souvenu encore La Fontaine, parlant de la peste « capable d'enrichir en un jour l'Achéron ». Quant à la distinction des enfants de l'esprit qui sont immortels et de ceux du corps qui sont mortels, elle est dans le *Banquet* de Platon, 208 e-209 a.

Car si le sang une vigueur ne baille
A leurs enfans, ilz ne font rien qui vaille.
Lors que Pallas sortit hors du cerveau
De Juppiter, Vulcan prist un couteau
Dont il ouvrit à Juppiter la teste :
Adonc Pallas sortit à la grand creste,
Au chef armé, ayant d'un grand pavois
Le bras chargé, & le corps d'un harnois.
Les Muses sœurs furent les Sages-femmes :
Quand à Vulcan c'est l'ardeur de noz Ames
Qui nous eschaufe & ouvre vivement
De l'Esprit gros le meur enfantement :
Quand à Pallas qui sort de la Cervelle,
C'est de l'Esprit l'œuvre toute nouvelle
Que le penser luy a fait concevoir : [4 v°]
Les Muses sont l'estude & le sçavoir [1].
J'avois l'Esprit qui le labeur desdaigne,
Depuis un peu tout en friche & brehaigne [2],
Sterile & vain, ou soit qu'il fust lassé
De trop d'enfans conceuz au temps passé,
Soit qu'il cherchast le repos solitaire :
Il m'assuroit de jamais plus ne faire
Rime ny vers ny prose ny escrit,

125. *84-87* sang chaude vigueur
126. *84-87* A tels enfans
127. *73-87* sortoit
141-143. *78-87* Or mon cerveau, qui le labeur desdaigne, Estoit en friche & devenu brehaigne Sans enfanter
147. *87* Chanson ny

1. Depuis le vers 127, c'est le mythe de la naissance de Pallas, que Ronsard avait pu lire dans Pindare, *Olymp.*, VII, 35 et suiv., ou Callimaque, *Hymne sur les bains de Pallas*, 135, ou Lucien, *Dial. des Dieux* (Zeus et Hephaistos). R. en donne une explication morale à la façon du moyen âge.
2. Ce vieux mot, synonyme de stérile, ne s'applique plus aujourd'hui qu'aux femelles des animaux.

Voulant sans soing vivre come un Esprit.
  Mais aussi tost qu'aux bords de la Garonne
Je te connu d'Esprit & d'Ame bonne,
Courtois, honneste, hospital, liberal,
Toutes vertus ayant en general [1] :
Soudain au cœur il me prist une envie
De te chanter, afin qu'apres ta vie
Le peuple sceust que tes Graces ont eu
Un chantre tel, amy de ta vertu,
Pour ne souffrir que tant de vertus tiennes
Cheussent là bas aux rives Stygiennes
Sans nul honneur, & qu'une mesme nuit
Pressast ta vie & ton nom & ton bruit.
  Rien, mon Belot, n'y sert la grand despense,
Les despensiers emboufiz de boubance [2]
Veulent gangner par un art somptueux
Ou par banquets, par vins tumultueux
La gloire humaine, & abuzez se trompent,
Et par le trop eux mesmes se corrompent,
Sans acquerir un Chantre de renom,
Qui sans banquetz peut celebrer leur nom
Par amitié, non, Belot, pour leur table, [5]
Pour vin exquis, ny pour mets delectable :
Car aujourd'huy chacun sçait sagement
Que vault le chou, & vivre sobrement :

148. *84-87* Donnant repos à mon fantaste esprit
150. *78-87* Je te cognu d'une nature bonne
160. *78-87* Pressast ton corps, orfelin de bon bruit
167-170. *78-87 suppriment ces quatre vers*

---

1. Allusion à l'accueil que Belot avait fait à Ronsard au mois d'avril 1565, l'hébergeant en sa maison de Bordeaux, sise au quartier du Chapeau rouge, voisin de la Garonne. — Pour la forme *fantaste*, Huguet ne cite que la variante du v. 148.
2. Gonflés de vanité et de faste.

Ainsi que toy qui des Chantres la grace
Gangnes amy, non par la soupe grasse,
Mais par l'honneur que gaillard tu leur fais,
Pource à l'envy sont chantres de tes faits [1].
  Par quel escrit faut-il que je commence
Pour envoyer des Muses la semence,
J'enten mes vers, par toute Europe, affin
Que ton renom survive apres ta fin ?
  Ta face semble & tes yeux solitaires
A ces vaisseaux de noz Apoticaires,
Qui par dessus rudement sont portraits
D'hommes, de Dieux à plaisir contrefaits,
D'une Junon en l'air des vents souflée,
D'une Pallas qui voit sa jouë enflée,
Se courroussant contre son chalumeau
Que par despit elle jetta souz l'eau,
D'un Marsyas despouillé de ses veines [2] :
Et toutefois leurs caissettes sont pleines
D'Ambre, Civette & de Musq odorant,
Manne, Rubarbe, Aloës secourant

175-176. *78-87* que courtois tu leur fais, Pource à l'envy ils celebrent tes faits
182. *84-87* Aux creux vaisseaux
184. *78-87* D'hommes & Dieux
188. *84-87* Et d'un Bacchus assis sur un tonneau

---

1. Parmi les autres poëtes, qui ont célébré Belot, citons d'abord A. de Baïf, qui lui a consacré plusieurs pièces (éd. Marty-Laveaux, t. II, pp. 33, 71, 435) et dédié le 3e livre de ses *Passetemps* (id., t. IV, p. 313) ; puis Am. Jamyn (*Œuvres*, 1582, liv. I, f° 28) et Passerat (éd. Blanchemain, t. I, p. 185).

2. « Pallas voulut jouer un jour de la flûte, en se regardant dans l'eau : comme elle vit ses joues enflées de mauvaise grâce, elle jeta cet instrument & oncques puis ne le voulut ouir ny voir » (n. de Marcassus). — Pour Marsyas. v. Ovide, *Met.*, VI, 382 sqq. et Apulée, *Florida*, III. Les deux mythes ont été juxtaposés par Ovide dans ses *Fastes*, VI, 697 sqq.

L'estomac foible : et neantmoins il semble
Voyant à l'œil ces Images ensemble,
Que le dedans soit semblable au dehors [1].
Tel fut Socrate, & toutefois alors,
En front severe, en œil melancholique,
Estoit l'honneur de la chose publique,
Qui rien dehors, mais au dedans portoit [5 v°]
La saincte humeur dont Platon s'alaittoit,
Alcibiade, & mille dont la vie
Se corrigea par la Philosophie,
Que du haut Ciel aux villes il logea,
Reprint le peuple, & les mœurs corrigea :
Et le sçavoir qu'on preschoit aux escolles
Du Cours du Ciel, de l'assiette des Poles,
De nous predire & le mal & le bien,
Et d'embrasser le monde en un lien,
Il eschangea ces discours inutilles
Au reglement des citez & des villes,
Et sage fit la contemplation,
Un œuvre vain, tomber en action [2].
Pource à grand tort les vieux du premier age
Ont feint Minos s'assoir au banquetage [3]
De Jupiter, ou bien son familier,
Qui par neuf ans d'un propos coutumier

212. *78-87* Du cours du ciel
211-212. *73 transpose* Et *et* Un (*erreur typ.* ; *éd. suiv. corrigent*)

---

1. Ronsard s'est inspiré de la comparaison qu'Alcibiade fait, dans le *Banquet* de Platon (p. 215), entre Socrate et les Silènes. Il a peut-être emprunté à ce passage le nom de Marsyas ; mais, pour les vers 182, 184 et 191, il a textuellement imité le prologue de *Gargantua*, dans lequel Rabelais a développé cette comparaison [R. L.].
2. C.-à-d. : au lieu de l'enseignement théorique et spéculatif donné dans les écoles, celui de Socrate fut pratique et utilitaire.
3. Le dictionnaire Huguet ne cite que cet exemple.

Parloit à luy, ou fust sur la montagne
Du haut Olympe, ou sur Ide qui bagne
De cent ruisseaux les larges champs Cretois,
Come l'autre Ide arrouse les Phrigeois [1].
Ah ! ilz debvoient non pas un Minos prendre,
Mais un Socrate en sa naissance attendre
Pour bien regir les villes par la Loy :
Et toutefois il estoit come toy
De front austere & de triste visage,
Au reste gay, docte, prudent & sage.
Celuy qui voit ton front un peu pensif,
Pense l'Esprit come le Corps massif,
Et ton dedans il juge par la montre [6]
Qui morne & lente & pensive se montre
Suivant ton Estre, ou ton Astre fatal,
Mais il se trompe & te juge tresmal :
  Car quand tu veux refraischir la memoire
Des plus sçavants, ou soit par une histoire
Des vieux Romains, ou des premiers Gregeois,
Ou par les faits propres à noz François,
Ou quand tu veux parler des Republiques,
Du maniment des Etats politiques,
Come un grand Roy, soit en guerre ou en paix,
Doibt gouverner soymesme & ses subjects,
Ou quand tu veux parler de la Justice,
Et de la Loy paedagogue du vice,
Ou quand tu veux monter jusques aux Cieux,

222. *78-87* Pour precepteur, mais un Socrate attendre
229. *84-87* dedans conjecte par
233. *78-84* Quand il te plaist refreschir la memoire

1. L'Ida de Phrygie, et l'Ida de Crète sur lequel Minos avait des entretiens avec Zeus. Cf. t. V, p. 166, vers 30 et t. XVI, p. 193, v. 438.

Et discourir des Astres & des Dieux,
Ou à propos de quelque autre science :
Lors de ta voix distille l'Eloquence,
Un vray Socrate, & ton docte parler
Fait le doux miel de tes levres couler,
Montrant au jour la vertu qui t'enflame,
Ayant caché au plus profond de l'ame
Je ne sçay quoy de rare & precieux
Qui n'aparoist du premier coup aux yeux :
Car dans ton vase abondant tu receles
Dix mille odeurs estranges & nouvelles,
Si qu'en parlant tu donnes assez foy
Combien ton ame est genereuse en toy,
Par la vertu de ta langue qui pousse
Un hameçon aux cœurs, tant elle est douce.
Encor que Rome au temps de Mœcenas, [6 v°]
De Pollio, vist son siecle tout las
Et tout sanglant des discordes civiles,
De factions, d'embrasements de villes :
Et toutefois le bon heur le suyvoit
D'autant qu'en luy un Mœcene vivoit [1],
Un Pollio, un Messale, un Auguste
Prince guerrier, ensemble Prince juste,
Qui balança d'un equitable poix
Icy la Loy, & delà le harnois,
Et le grand Nil fit couler souz l'Empire [2],

260. *78-84* Vist & son peuple & son siecle tout las
263. *78-84* Ce neantmoins le bon-heur le suivoit
264. *84* D'autant qu'alors
269-274. *78-84 remplacent ces six vers par ce distique* : Comme un grand Prince ayant experience De Mars conjoint avecque la science

1. C.-à-d. : d'autant qu'un Mæcene vivait en ce siècle.
2. Autrement dit : réduisit l'Egypte en province Romaine.

Qui par sept huis dedans la mer se vire :
Nil dont la source aux homes n'aparoist,
Et qui sans pluye en abondance croist
Aux plus chauds mois, & d'une eau limonneuse
Rend à foison l'Ægypte bien heureuse.
  Ainsi ce siecle à bon droit sera dit
Heureux d'autant que mon Belot y vit,
Dont la maison aux Muses est ouverte,
Et dont la place à la foule est couverte
Des pas de ceux qui reviennent ou vont
Boire de l'eau du Tertre au double front [1].
  L'un en cecy, l'autre en cela te chante [2] :
Mais de chacun la chanson plus frequente
(Qui plus au cœur nous laisse l'aiguillon)
C'est qu'en voyant le Gaulois Apollon
Tout mal en poinct errer par nostre France [3],
A qui la sotte & maligne Ignorance

233-280. *87 supprime ces quarante huit vers*
283. *78-87* d'aiguillon

---

1. C.-à-d. : du Parnasse au double sommet.
2. Il faut entendre par *ceci* et *cela*, telle ou telle des vertus de Belot.
3. On pourrait croire, d'après le contexte, que Ronsard entend par là généralement les poètes de sa « volée », envers qui Belot se montrait un Mécène, ainsi qu'en témoigne aussi Baïf, surtout dans le poème *Les Muses* (*éd. cit.*, t. II, p. 71). Pourtant il y a lieu de penser qu'il se désigne personnellement par cette périphrase, et que le temple dont il parle au vers 294 et à la fin de la pièce est son prieuré de Saint-Cosme-lès-Tours. Ne disait-il pas déjà en 1565 dans un sonnet au roi Charles IX, au sujet de ce prieuré :

> Voicy le lieu des peuples separé,
> Mal acoustré, mal basti, mal paré :
> Et toutefois les Muses y demeurent
> *Et Apollon de lauriers revestu.*

De son côté, Am. Jamyn nommait Ronsard « l'Apollon de France », en 1569, dans une *Ode à la Santé* (Œuvres poët. éd. de 1575, f° 245) ; et à la même date Cl. Binet dans son *Chant forestier* disait en parlant de Ronsard « cet autre Apollon ». Plus tard G. du Peyrat dédiera un sonnet au « divin Ronsard, l'Apollon de la France ».

Au cœur enflé qui suit le genre humain,
Avoit ravy la Lyre de la main,
En sa faveur tu ne t'es montré chiche, [7]
Faisant ce Dieu en ton dommage riche,
Luy consacrant par un vœu solennel
Ta lyre courbe, un present eternel,
D'un art cousteux, affin qu'on la contemple
Pour le present de Belot en son Temple [1].
  D'or est l'Archet, les chevilles encor
Ont le bout d'or, le haut du coude est d'or,
D'où descendant une lame d'ivoire,
A traitz bossez vit une longue histoire
En fictions d'arguments fabuleux,
Dont ceste Lyre a le ventre orgueilleux.
  Les plus hauts Dieux en festin delectable
Y sont portraits : au millieu de la table,
Est Apollon qui acouple sa voix
Au tramblotis de l'archet & des doits.
  En le voyant vous diriez, qu'il accorde
Frapant son Luc, cette vieille discorde,
Cette Pallas, & le Roy de la mer,
Deux puissants Dieux, qui chaus vouloient nomer

287. *78-87* Pleine de fard, d'envie & de desdain

297-299. *78* Où tout autour mainte lame d'yvoire Est engravée & vive d'une histoire Ou de portraits d'argumens fabuleux | *84-87* Tout à-l'entour meinte lame d'yvoire Est engravée ou d'une vraye histoire Ou de portraits plaisans & fabuleux

302. *78-87* Y sont assis

306. *78-87* Luth

307. *78* Et de Pallas & du Roy de la mer | *84-87* D'entre Pallas & le Roy de la mer

308. *78-87* qui vouloient surnommer

1. Ici seulement commence le « blason » ou description de la Lyre, blason analogue à ceux de divers cadeaux offerts à Ronsard par un autre magistrat, Jean Brinon (cf. t. VI).

De leur beau nom les naissantes Athenes [1].
Tous deux au bord des Attiques arenes
Se presentoient parrains de la Cité :
L'une en courroux fierement despité,
A la grand targe, à la poitrine armée,
Fit sortir hors de la terre germée
Un Olivier, qui la motte haussoit
Du haut du chef, & se formant croissoit
De peu à peu, puis chargé de fueillage,
De fleurs & fruits, ombrageoit le rivage,
Signe de Paix. Neptune plus ardent [7 v°]
Deux et trois coups frapant de son Trident,
Faisoit semblant de faire yssir de terre
Un grand Coursier instrument de la Guerre,
Aux larges crins dessus le col espars,
Qui hannissant frapoit de toutes pars
Bois, roc, valée, & montagne deserte
Du flair venteux de sa narine ouverte [2].
Au naturel dans l'ivoire attaché
Est un Marsye au corps tout escorché,
Qui de son sang fait un fleuve en Phrygie,
Punition d'oser sa chalemie

312. *84-87* courroux et au front despité
316. *84-87* et de terre croissoit
317. *84-87* En se formant
318. *78-87* couvroit tout le rivage
325-326. *78* Les monts d'autour & la rive deserte... | *84-87* D'un son aigu toute la rive verte Chaude du vent de sa narine ouverte
328. *84-87* Vit un

---

1. « Il met Athenes au pluriel à l'imitation des Latins » (n. de Marcassus).
2. Pour cette « vieille discorde » entre Pallas et Poséidon (Neptune), v. le tome III, p. 129, où j'ai indiqué les sources. A Pindare et Ovide j'ajoute Apollodore, *Biblioth.*, III, 14.

Plus que le Luc d'Apollon estimer.
Vous le verriez lentement consommer
Mourant par art, & d'une face humaine
N'estre plus rien qu'une large fonteine [1].
 En l'engraveure Apollon, qui s'estoit
Un peu courbé, luy mesme se chantoit :
Come les rocs bondissants par la voye
Traçoient ses pas, les murailles de Troye [2],
Et come au bruit de ses nerfs bien tenduz
Mille rochers de leur bon gré fenduz
Suivoient du Lut la corde non commune,
Où dix à peine alloient apres Neptune,
Un Dieu grossier de mœurs & de façons,
L'autre le Roy des vers & des chansons [3] :
(Miracle estrange) encores depuis l'heure
Le son conceu dans les pierres demeure,
Qui va sonnant souz les coups du marteau,
Quand le maçon pour orner un chateau
Digne d'un Roy, les frape d'artifice, [8]

331. *78-87 graphie* le luth
333. *84-87* Mort dans l'yvoire
338. *78* faisant les murs de Troye | *84* maçon des murs de Troye | *87* maçons des murs de Troye
349. *78* Pour les polir | *84-87* En les taillant

1. Cf. ci-dessus, vers 189 et la note.
2. C.-à-d. : suivaient la trace de ses pas, qui marquaient l'enceinte de Troie.
3. D'après une tradition homérique, Poséidon et Apollon, condamnés par Zeus à travailler sur terre pendant un an, se seraient mis au service de Laomédon, roi de Phrygie, le premier comme constructeur des murs de Troie, le second comme pasteur de ses troupeaux sur les pentes du mont Ida (*Iliade*, XXI, 441 sqq.). Ici Ronsard suit une autre tradition, d'origine également homérique, d'après laquelle Poséidon et Apollon auraient collaboré à la construction des murs de Troie (*Id.*, VII, 452 sq.), tradition adoptée par Ovide, *Met.*, XI, 195 sqq. Quant à la part plus active et merveilleuse qu'il prête à Apollon dans ce travail, elle ressemble fort à celle que les poètes anciens ont attribuée à Amphion pour la construction des remparts de Thèbes en Béotie (Apollonios Rh. I, 740 sqq. ; Horace *Carm.*, III, 11, 2 ; *Epist. ad Pis.*, 394 sq.).

Honneur de luy & de son edifice.
Cet Apollon, de Dieu fait un Pasteur,
Aux bords d'Amphryse allume tout son cœur
Du jeune Admete ah ! & pour luy complaire
Gardoit ses bœufs aux pieds torts, sans salaire,
Entre-rompant ses beaux vers blandissants,
Desouz le cry des taureaux mugissants[1],
Qui çà qui là vagabonds d'aventure
Poussent dehors cette flame si dure,
Dont trop d'amour espoinçonne leur flanc
Quand le Printemps fait tiedir nostre sang.
Ny les torrens, ny les hautes montagnes,
Taillis ronceux, sablonneuses campagnes,
Rocs opposez, n'empeschent point leur cours :
Tant furieux est l'aiguillon d'amours !
Là reschaufez de flamme mutuelle,
Et bondissants dessus l'herbe nouvelle
Sans se souler, soit de nuit soit de jour
Aiment Venus : les rochers d'alentour
Frapez du cry de ces bœufs qui mugissent,
De sons aiguz au Ciel en retentissent
Contre-muglans : le doux vent qui jouïst
D'un tel accord gaillard s'en resjouïst[2].

354. *On lit* aux pied torts (*corrigé aux Errata*)
357-372. *78-87 suppriment ses seize vers*

---

1. Ce mythe de la servitude d'Apollon chez Admète, roi de Thessalie, sur les bords du fleuve Amphryse, est indiqué dans Homère, *Il.*, II, 766, et dans Euripide, *Alceste*, début. Mais Ronsard suit ici la tradition alexandrine, d'après laquelle Apollon aurait servi volontairement Admète, dont il était l'amant (cf. Rhianos, schol. d'Euripide, *op. et loc. cit.*, et Callimaque, *Hymne à Apollon*, 47). Il l'avait déjà suivie, t. X, p. 230, note 1.

2. Pour ce passage, depuis le vers 357, cf. Lucrèce, I, v. 10-20, et Virgile, *Géorg.* III, 242 sqq.

Pres Apollon main à main estoient peintes
Les corps tous nuds des trois Charites joinctes [1]
Suivant Venus, & Venus par la main
Conduit Amour, qui tire de son sein
Des pomes d'or, & come une sagette,
En se jouänt aux Charites les jette
A coup perdu : puis au sein il se pend [8 v°]
D'une des trois, & la baize en enfant.
Sur l'autre ivoire où les cordes s'attachent,
Et d'ordre esgal dessus la Lyre marchent,
Vit un Bacchus potelé gros & gras,
Vieil jouvenceau, qui tient entre ses bras
De l'Abondance une corne qui semble
S'enorguillir de cent fruits tous ensemble,
Qui surpassoient les levres du vaisseau
En gros trochets : ainsi qu'au renouveau
Un beau Guinier [2] par gros trochets fait naistre
Son fruit toffu, pour ensemble nous paistre [3],
Et les oyseaux qui friandz de son fruit
Autour de l'arbre affamez font grand bruit.
Là meinte Figue ornement de l'Autonne,

373. *78-87* y sont peintes
384. *84-87* tenant entre ses bras
385. *78-87* Un vase plein qui tout enrichy semble
387. *78-87* Fruits qui passoient les levres du vaisseau
390. *78-87* *graphie* touffu
392. *78-87* font un bruit.

---

1. Prononcer Kharites; ce sont les trois Grâces, compagnes de Vénus : souvent rencontré dans les œuvres précédentes. — Le mot *peintes* se rapporte, par une syllepse fréquente chez Ronsard, aux Charites. Quant au mot *jointes*, il retombe sur « main à main » ; il peut avoir été suggéré par un souvenir d'Horace, *Carm.*, I, 4, 7 à 10, ainsi que le mot *nuds*, *Id.*, IV, 7, 5 sq.

2. Graphie phonétique, pour Guignier, variété de cerisier qui produit les guignes.

3. On dirait aujourd'hui : nous repaître. Ensemble et = et à la fois.

Est peinte au vif, & tout ce que Pomone
De tous costez verse de larges mains
Dessus les champs pour nourrir les humains.
Là le Raisin de joyeuse rencontre,
Et le Concombre au ventre enflé s'y montre,

397-412. *En 69 le distique 409-410 est omis dans le texte, mais mentionné aux Errata, comme devant être inséré après le vers 408 ; mais les éd. suiv. l'ont inséré après le vers 402, d'où résulta une double irrégularité dans l'alternance des rimes m. et f. corrigée seulement en 1584. Nous reproduisons intégralement les textes de 1571-1573, 1578 et 1584-1587, seul moyen de montrer clairement comment Ronsard est sorti de cette difficulté :*

71-73 Là le Raisin de joyeuse rencontre Et le Melon au ventre enflé s'y montre Et le Pepon par costes separé, Et la Chastagne au corps tout remparé D'un herisson, le Pavis & la *Pesche* Au goust vineux qui l'estomac *empesche*, L'Abricot froid, la poire *pepineuse* Le Coin barbu, La Framboise *espineuse*, Là la Cerise aux malades confort, Et le Pavot qui les hommes endort Et la Cormeille au dur noyau de pierre La Corme aussi qui le ventre nous serre, La Fraize y est au teint vermeil & *beau* Semblable au bout d'un tetin *damoiseau*. Entre la Guerre et la Paix est ce *Dieu*, Ny l'un ny l'autre, & s'il tient le *milieu*

78 Là le Raisin de joyeuse rencontre, Là le Coucombre au ventre enflé s'y montre, Là le Pepon de taches *esmaillé*, Et la Chastaigne au rempart *escaillé*, Là vit le Glan fruit des chesnes *ombreux*, La Meure teinte au sang des *amoureux* [1], L'Abricot froid, la Poire pepineuse, Le Coin barbu, la Framboise espineuse : Là la Cerise aux malades confort, Et le Pavot qui les hommes endort, Et la Cormeille au dur noyau de pierre, La Corme aussi qui le ventre reserre, La Fraize y est au teint vermeil & *beau* Semblable au bout d'un tetin *damoiseau*. Entre la Guerre & la Paix est ce *Dieu* Ny l'un ny l'autre, & si tient le *milieu*

84-87 Là le Raisin de joyeuse rencontre Là le Concombre au ventre enflé s'y montre : Et la Chastaigne au rempart espineux, Là fut la Pêche au goust demi-vineux, Et le Pompon aux costes separées, Et les Citrons avant robbes dorées: Là fut le Glan fils des chesnes ombreux, La Meure teinte au sang des amoureux, L'Abricot froid, la Poire pepineuse Le Coin barbu, la Framboise areneuse, Et la Cerise aux malades confort, Et le Pavot qui les hommes endort, Et la Cormeille au dur noyau de pierre, la Corme aussi qui le ventre resserre, Avec la Fraize au teint vermeil & beau Semblable au bout d'un teint damoiseau : Et par sur tout de Pampre une couronne Qui du vaisseau les lèvres environne. Entre la Guerre... & si tient

1. La « meure » de cette variante est le fruit du mûrier, qui, selon la fable, était blanc avant que Pyrame et Thisbé l'eussent arrosé de leur sang (voir Ovide, *Métam.*, IV, 55 à 166 ; Baïf, poème *Le Murier*, éd. Marty-Laveaux, t. II, p. 165).

Et le Pepon par costes separé [1],
Et la Chastagne au corps tout remparé
D'un herisson, le Pavis [2], & la Pesche
Au goust vineux qui l'estomac empesche,
Là la Cerise aux malades confort,
Et le Pavot qui les homes endort,
Et la Corneille au dur noyau de pierre [3],
La Corme aussi qui le ventre nous serre,
La Fraize y est au teint vermeil & beau,
Semblable au bout d'un tetin damoiseau,
L'Abricot froid, la Poire pepineuse,
Le Coin barbu, la Framboise espineuse.
Entre la Guerre & la Paix est ce Dieu, [9]
Ny l'un ny l'autre, & s'il tient le millieu [4]
De tous les deux, ensemble pour la lance,
Ensemble propre à conduire une danse [5].
Bas à ses piedz un mont est eslevé,
Où Mercure est en l'ivoire engravé,
Qui tient au poing sa baguette dorée
De deux serpents enlassez honorée :

1. Le pepon, c'est le terme grec et latin qui désigne le melon. Dans les variantes de 1584 le mot « pompon », qui en est la corruption, semble faire avec lui double emploi, mais il désigne particulièrement le melon blanc.

2. Le pavis (graphie actuelle *pavie*) est une variété de pêche dont la chair adhère au noyau.

3. Corneille = cornouille (cf. dictionnaire Huguet). La graphie *cormeille*, qui se trouve dans toutes les éd. suiv., y compris celle de 1623 est peut-être due au voisinage du mot *corme*.

4. Comprendre : et ainsi il tient le milieu (s'il = si il).

5. Ce dieu qui ne représente ni la Guerre ni la Paix, mais est également propre à l'une et à l'autre et qui, par suite, tient le milieu entre Neptune (symbole de la guerre) et Pallas (symbole de la paix), c'est Bacchus, nommé au vers 383. A preuve l'ode d'Horace, qui a inspiré ce passage (*Carm.*, II, 19), notamment les vers 25 sqq., dont l'un a été traduit :

Pacis eras mediusque belli.

Sa capeline est brave d'æslerons,
Ses patins ont deux æsles aux talons,
Qui vont portant ce courrier Atlantide [1]
Plustost que vent par le sec et l'humide,
Ou soit qu'il tombe aux Enfers odieux [2],
Ou soit qu'il monte au Ciel, siege des Dieux.
Il va, suivant d'un gentil artifice
Une Tortue errant par le Cythise,
Herbe odorante, & de la main dispos
Son dur rempar luy arrache du dos,
Mange sa chair, & laisse sa coquille
Pendre long temps au croq d'une cheville
Pour la secher aux rayons du Soleil :
Puis attachant par un art nompareil
D'un ordre esgal les tripes bien sechées,
Du haut en bas à la coque attachées,
D'un animal marche-tard, otieux,
Fit une Lyre au son delitieux,
Au ventre creux, aux accords delectables,
Le seul honneur des temples & des tables [3],
Et des bons Dieux le plaisir le plus pront.
Quand le Nectar leur eschaufe le front.
Apollon vit aupres de cette Image, [9 v°]
Au cœur boufy, à la poignante rage
De voir ses bœufs aux gros jarrets courbez,

419. *84-87* est riche d'ailerons
427. *78-87* & luy froissant les os

---

1. C.-à-d. petit-fils d'Atlas, par sa mère Maia. Cf. t. II, p. 80.
2. L'une des fonction d'Hermès (Mercure) était d'accompagner les âmes aux Enfers ; d'où son surnom de psychopompe.
3. C.-à-d. le plus grand honneur des temples et des banquets. Encore un souvenir d'Horace, *Carm.*, III, 11, 6 :

Divitum mensis et amica templis.

Au large front, estre ainsi desrobez [1]
Devant ses yeux : Mercure qui desire,
Jeune larron, d'Apollon flater l'ire,
En contre-eschange à ses bœufs, luy donna
Son instrument, sur lequel il sonna
Long temps apres les enfants de la Terre
Pié contremont acablez du tonnerre :
Peu leur servit les trois monts amassez,
Vains monuments sur leurs corps renversez [2],
Exemple vray que ceux qui veulent prendre
Guerre à leur Roy, autant doibvent attendre
De traits souffrez aux bords Charanteans
Que les Geans aux sablons Phlegreans [3].
  Telle est ta Lyre à Phebus apenduë,
Qui bien dorée & de nerfs bien tendue
Pend à son temple [4] : afin que nos François
Eussent, Belot, le jouët de leurs doigs,
Joingnant d'accord souz un pouce qui tremble,

445. *78-87* D'un art subtil : Mercure qui desire

---

1. Cet *ainsi* ne se comprend pas, si l'on s'en tient au contexte, vu que ce qui précède ne fait pas même allusion au vol des bœufs d'Apollon par Mercure. Il ne se comprend que si l'on a présent à l'esprit, comme l'avait Ronsard, l'hymne homérique à Hermès où le vol des génisses de Phoibos-Apollon précède l'invention de la lyre et le don de cet instrument qu'Hermès fait à Phoibos pour calmer sa colère.

2. Il leur servit peu d'avoir amassé l'un sur l'autre les monts Othrys, Pélion et Ossa. Cf. t. III, p. 131 à 137.

3. La Gigantomachie hésiodique est ici rapprochée d'un épisode de la deuxième guerre civile, la bataille de Jarnac, qui se préparait et où le duc Henri d'Anjou vainquit le prince de Condé, le 13 mars 1569 ; ce qui permet de dater la composition de *La Lyre* du début de ce mois, si, du moins, Ronsard n'a pas ajouté ce passage après coup.

4. Ce temple de Phébus, déjà mentionné ci-dessus, vers 294, ne peut être que le prieuré de Saint-Cosme, résidence de Ronsard en 1569. Il en parle, en effet, dans l'*Hydre desfait*, poème publié cette même année, comme d'un « temple »

Que Calliope ourdit de son marteau.

L'hymne à ce Dieu, & le tien tout ensemble [1].
Ce que j'ay peu sus elle fredonner,
Petit fredon, je l'ay voulu donner
A l'Amitié, le tesmoing de ce livre,
Non aux faveurs, present qui te doibt suivre
Outre Pluton, si des Muses l'effort
Force apres nous les efforts de la Mort.

Fin.

464. *78-87* Devotement je l'ay voulu donner
466. *78-87* te peut suivre
467-468. *78-87* Apres mille ans, si des Muses l'effort Peuvent domter (*84-87* Peut surmonter) les siecles & la mort

---

1. Ce poème est en effet une sorte d'hymne à Apollon, en même temps qu'il contient l'éloge de Belot et le « blason » de sa lyre.



LE CHAT, [10]

AU SEIGNEUR DE BELLEAU [1]

Dieu est par tout, par tout se mesle Dieu,
Commencement, la fin, & le millieu
De ce qui vit, & dont l'Ame est enclose
Par tout, & tient en vigueur toute chose
Come nostre Ame infuse dans noz corps.
   Ja des longtemps les membres seroient morts
De ce grand Tout, si cette Ame divine
Ne se mesloit par toute la Machine,
Luy donnant vie & force & mouvement :
Car de tout estre elle est commencement [2].
   Des Elements & de cette Ame infuse
Nous somes nez : le corps mortel, qui s'use
Par trait de temps, des Elementz est fait :
De Dieu vient l'ame, & come il est parfait

Éditions : *Sixiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Poëmes, 4e livre) 1571, 1573 ; (Id., 2e livre) 1578 ; (Id., 1er livre) 1584, 1587 et éd. suiv.

Titre. *78* Le Chat. A Remy Belleau | *84-87 ajoutent* Poëte

1. Rémy Belleau, l'un des membres de la Pléiade depuis 1556. Cf. t. VIII, p. 354.

2. Panthéisme, dont R. trouvait l'expression dans Virgile, *En.* VI, vers 726 sq. : *Spiritus intus alit*, etc. Cette source d'inspiration est d'autant plus certaine que, jusqu'au vers 34, R. développe les vers 728 et 729 : *Inde hominum pecudumque genus...*, en y ajoutant les minéraux. Cf. t. XVI, p. 285, v. 874-880.

L'ame est parfaite, intouchable, immortelle,
Come venant d'une Essence eternelle :
L'Ame n'a doncq commencement ni bout :
Car la Partie ensuit toujours le Tout.
Par la vertu de cette ame meslée
Tourne le Ciel à la voute estoillée,
La Mer s'esgaye, & la Terre produit
Par les saisons, herbes, fueilles, & fruit,
Je dy la Terre, heureuse part du monde, [10 v°]
Mere benigne, à gros tetins fœconde,
Au large sein : De là tous animaux,
Les emplumez, les escadrons des eaux :
De là Belleau, ceux qui ont pour repaire
Ou le rocher ou le bois solitaire
Vivent & sont, & mesme les metaux,
Les Diamans, rubis Orientaux,
Perles, saphirs, ont de là leur essence,
Et par telle ame ilz ont force & puissance,
Qui plus qui moins, selon qu'ils en sont pleins :
Autant en est de nous pauvres humains.
Ne voy-tu pas que la sainte Judée
Sur toute terre est plus recommandée
Pour aparoistre en elle des espritz
Ravis de Dieu, de Prophetie espriz ?
Les regions, l'air, & le corps y servent
Qui l'ame saine en un corps sain conservent,
Car d'autant plus que bien sain est le corps
L'ame se montre & reluist par dehors[1].

21. *78-87* La mer ondoye
38. *On lit* Rempliz (*corrigé en* Ravis *aux Errata*) | *71-87 reprennent* Rempliz de Dieu

---

1. Le vers 40 rappelle l'adage *Mens sana in corpore sano* (Juvénal, X, 356). Mais d'après H. Busson, *Philosophie de Ronsard* (Revue des C. et

Or come on voit qu'entre les homes naissent
Miracles grands, des Prophetes qui laissent
Un tesmoignage à la posterité
Qu'ilz ont vescu pleins de divinité,
Et come on voit naistre ici des Sybilles
Par les troupeaux des femmes inutiles :
Ainsi voit-on, prophetes de noz maux,
Et de noz biens, naistre des animaux,
Qui le futur par signes nous predisent,
Et les mortels enseignent & avisent.
Ainsi le veult ce grand Pere de tous [11]
Qui de sa grace [1] a tousjours soing de nous.
Il a donné en cette Terre large
Par sa bonté aux animaux la charge
De tel soucy, pour ne douter de rien,
Ayant chez nous qui nous dit mal & bien.
De là sortit l'escolle de l'Augure
Merquant l'oyseau, qui par son vol figure

44. *78-87* Augurs, devins & prophetes qui laissent
55. *84-87* Pere il concede en ceste terre large
60. *1604 et éd. suiv., graphie* Marquant

C. 1929-1930, t. I, p. 182), ces huit derniers vers viendraient de Jérôme Cardan, *De animorum immortalitate*, t. II, p. 533 sq. J'ai signalé la présence d'un ouvrage de ce médecin milanais dans la bibliothèque de Ronsard (Revue du Seiz. siècle, t. XIV, 1927, p. 324).

Une objection qu'on faisait couramment à l'averroïsme, dit H. Busson, c'est que, si notre âme, unique pour toute l'humanité, est d'essence divine, tous les hommes devraient avoir la même intelligence. Cardan a répondu en distinguant dans l'âme universelle la raison (*mens*), qui demeure extérieure à l'homme tout en l'éclairant, et l'âme (*anima*), qui s'y incorpore. La raison est donc la même pour toute l'humanité, mais l'exercice de sa puissance dans les individus est conditionné par l'état des organes où s'incarne l'âme. Quand elle rencontre un corps bien constitué, elle y opère comme le soleil dans un cristal limpide, qui non seulement laisse passer la lumière mais la multiplie ; au contraire un corps médiocre éteindra la lumière de l'intellect. Ronsard ici ne dit pas autre chose, et il l'avait déjà dit sous une autre forme dans une élégie de 1559 (cf. t. X, p. 102, vers 9 et suiv.).

1. C.-à-d. par sa faveur. Cf. t. VIII, p. 353, vers 28 et la note.

De l'advenir le pront evenement
Ravy de Dieu : & Dieu jamais ne ment[1].
En noz maisons ce bon Dieu nous envoye
Le Coq, la Poule, & le Canard, & l'Oye,
Qui vont monstrant d'un signe non obscur,
Soit se baignant ou chantant, le fútur.
Herbes & fleurs & les arbres qui croissent
En noz jardins, Prophetes aparoissent :
J'en ay l'exemple, & par moy je le scay,
Entens l'histoire, & je te diray vray.
Je nourrissois à la mode ancienne
Dedans ma court une Thessalienne[2],
Qui autrefois pour ne vouloir aimer
Vit ses cheveux en fueille transformer,
Dont la verdure en son Printemps demeure[3].
Je cultivois cette plante à toute heure,
Je l'arrosois, la cerclois[4], & bechois
Matin & soir[5] : ah ! trompé, je pensois
M'en faire au chef une belle couronne,

62. *On lit* Remply (*corrigé en* Ravy *aux Errata*)
66. *84-87* Soit ou mangeant, ou chantant
69. *78-87* Mien est l'exemple
74. *On lit* fueille *au singulier dans toutes les anciennes éditions*
78. *On lit* car trompé (*corrigé en* ah ! trompé *aux Errata*) | *71-73* ha ! trompé | *78-87* la voyant je pensois

---

1. Réminiscence des épîtres de saint Paul : à Tite, I, 2, et aux Hébreux, VI, 18.
2. Note marginale : Un laurier. C'est que Daphné, aimée d'Apollon et métamorphosée en cet arbuste, pour avoir résiste à l'étreinte du Dieu, était native de Thessalie.
3. Cf. Ovide, *Met.* I, 452 sqq.
4. C.-à-d. je la sarclais.
5. Ceci se passait au prieuré de Croixval, où R. s'installa en mars 1566 (n. st.). Cf. une ode d'Amadis Jamyn intitulée : *Pour un laurier planté par M. de Ronsard en un lieu nommé Croix-val* (*Œuvres poét.*, 1575, f 237 v°).

Telle qu'un Prince, en recompense donne
A son Poëte, alors qu'il a chanté
Un œuvre grand dont il est contenté.
  Un rien estoit que je l'avois touchée, [11 v°]
Quand de sa place elle fut arrachée
Par un Daimon [1] : une mortelle main
Ne fit le coup : le fait fut trop soudain :
En retournant je vy la plante morte [2]
Qui languissoit contre terre, en la sorte
Que j'ai languy depuis dedans un lict :
Et me disoit, le Daimon qui me suit
Me fait languir, come une fiebvre quarte
Te doibt blesmir. En pleurant je m'escarte
Loing de ce meurdre, & soudain repassant
Je ne vy plus le tyge languissant,
Esvanouÿ come on voit une nuë
S'esvanoïr sous la pronte venuë
Ou de l'Auton ou de Boré [3], qui est
Balay de l'air, souz qui le beau temps naist,
Le beau serain, quand la courbe figure
Du Ciel d'azur aparoist toute pure.
  Deux mois apres un cheval qui rua

80-82. *78-87* L'homme propose, & le Destin ordonne : Cruel Destin, à mon dam rencontré, Qui m'a de l'arbre & de mon soin frustré
83-84. *78-87* J'avois la plante en me levant (*84-87* au point du jour) touchée, Une heure apres je la veis arrachée
87. *84-87* Une heure apres je vy la plante morte
89. *84-87* Que j'ay depuis languy
94. *73* le tigre (*erreur typ. ; éd. suiv. corrigent*)
96. *78-87* sous la clarté venue
97-100. *78-87 suppriment ces quatre vers*

---

1. C.-à-d. un Esprit. Cf. l'*Hymne des Daimons*, au t. VIII. La croyance à ces intermédiaires entre Ciel et Terre était courante au XVI[e] s.
2. Comprendre que la plante était mourante.
3. L'Auton est un vent du Sud ; Borée un vent du Nord.

De coups de pié l'un de mes gens tua,
Luy escrageant d'une playe cruelle
Bien loin du test la gluante cervelle[1].
Luy trespassant m'apeloit par mon nom,
Me regardoit : signe qui n'estoit bon,
Car je pensay qu'un malheureux esclandre[2]
Debvoit bien tost dessus mon chef descendre
Come il a fait : onze mois sont passez
Que j'ay de mal tous les membres cassez.
  Mais par sur tous l'animal domestique
Du triste Chat, a l'esprit prophetique :
Et faisoient bien ces grands Ægyptiens [12]
De l'honorer, & leurs Dieux qui de chiens
Avoient la face & la bouche aboyante.
  L'Ame du Ciel en tout corps tournoyante
Les pousse, anime, & fait aux homes voir
Par eux les maulx ausquels ilz doibvent choir.
  Home ne vit qui tant haïsse au monde
Les Chats que moy d'une haine profonde,
Je hay leurs yeux, leur front & leur regard :
Et les voyant je m'enfuy d'autrepart,
Tremblant de nerfs, de veines, & de membre,
Et jamais Chat n'entre dedans ma chambre,
Abhorrant ceux qui ne scauroient durer

104. *On lit jusqu'en 73* du tais (*éd. suiv. corrigent*)
110. *78-87* Que j'ay la fiévre en mes membres cassez
111. *73-87* par sus tous
113. *78-87* ces vieux Egyptiens
114. *87* qui des chiens
119. *71-87* que tant
122. *73-87* *graphie* d'autre part

---

1. Le test, c'est la boîte crânienne ; déjà vu, t. VIII, p. 167. Escrager = écraser.
2. Ce mot, du latin ecclésiastique *scandalum*, signifiait encore au XVIIe siècle : accident fâcheux.

Sans voir un Chat aupres eux demeurer [1] :
Et toutefois cette hydeuse beste
Se vint coucher tout aupres de ma teste
Cherchant le mol d'un plumeux oreiller,
Où je soulois à gauche sommeiller :
Car voulontiers à gauche je sommeille
Jusqu'au matin que le Coq me resveille.
  Le Chat cria d'un miauleux effroy,
Je m'esveillé come tout hors de moy,
Et en sursaut mes serviteurs j'apelle,
L'un allumoit une ardente chandelle,
L'autre disoit qu'un bon signe c'estoit
Quand un chat blanc son maistre reflatoit,
L'autre disoit que le Chat solitaire
Estoit la fin d'une longue misere :
  Et lors fronçeant les plis de mon sourcy,
La larme à l'œil, je leur responds ainsy.
  Le Chat devin miaulant signifie [12 v°]
Une facheuse & longue maladie,
Et que long temps je gard'ray la maison,
Come le Chat qui en toute saison
De son seigneur le logis n'abandonne,
Et soit Printemps, soit Esté, soit Autonne
Et soit Hyver, soit de jour soit de nuit,
Ferme s'arreste, & jamais ne s'enfuit,
Faisant la ronde & la garde eternelle
Come un soldat qui fait la sentinelle,
Avecq le Chien, & l'Oye dont la voix
Au Capitole annonçea les Gaulois.

1. Cette peur des chats est excusable à une époque où Ambroise Paré enseignait encore que cet animal infecte les gens par son haleine, son poil et même son regard (*Des poisons*, XXXIII, 43 : du venin du chat).

Autant en est de la tarde Tortuë,
Et du Limas qui plus tard se remuë [1],
Porte-maisons [2], qui toujours sur le dos
Ont leur palais, leur lit, & leur repos,
Lequel leur est aussi bel edifice
Qu'un grand chasteau basty par artifice.
L'homme qui voit, songeant [3], ces animaux,
Peut bien penser que longs seront ses maux :
Mais s'il voyoit une Gruë, ou un Cygne,
Ou le Pluvier, cela luy seroit signe
De voyager, car tels oyseaux sont prontz,
A tire d'æsle ilz reviennent & vont
En terre, en l'air, sans arrester une heure [4].
Autant en est du Loup qui ne demeure
En son bocage, & cherche à voyager :
Aux maladifz il est bon à songer :
Il leur promet que bien tost sans dommage
Sains & guariz feront quelque voyage.
Dieu qui tout peut, aux animaux permet [13]
De dire vray, & l'home qui ne met
Creance en eux est du tout frenetique :
Car Dieu par tout en tous se communique.

159. *84-87* leur semble aussi
161. *84-87* L'homme de nuit songeant ces animaux
163. *84-87* Mais s'il songeoit une grue
165. *78-87* sont pront'
176. *84-87* en tout | *78-87* guillemets

1. C.-à-d. de l'escargot, qui se remue encore plus lentement que la tortue. Le mot *limas* (déjà vu, t. II, p. 73, vers 102) n'est resté que sous la forme corrompue *lumas* (en Anjou et provinces voisines), la forme féminine *limace* et le diminutif *limaçon*.

2. La Fontaine dira encore en parlant de la tortue : porte-maison l'infante (*F.*, XII, 15).

3. C.-à-d. en rêvant pendant son sommeil.

4. Ceci est tout à fait inexact en ce qui concerne le cygne. Ici la raison a été sacrifiée à la rime.

Mais quoy ? je porte aux forests des rameaux,
En l'Ocean des poissons & des eaux [1],
Quand d'un tel vers mon Euterpe te flate,
Qui as traduit, Belleau, le grand Arate [2],
Les signes vrais des animaux certains,
Que Dieu concede aux ignorans humains
En leurs maisons, & qui n'ont cognoissance
Du cours du ciel ny de son influence
Enfans de terre : ainsy il plaist à Dieu,
Qui ses bontez eslargist en tout lieu,
Et pour aimer sa pauvre creature
A souz nos pieds soumis toute nature
Des animaux, d'autant que l'home est fait
Des animaux l'animal plus parfait [3].

179-180. *78-87* Quand d'un tel vers, mon Belleau, je te flate, Qui as traduit du vieil poëte Arate
185. *71-87* ainsin il plaist
188. *84-87* A sous nos pieds prosterné la nature
189. *73-87* autant que *(erreur probable, reproduite dans les éd. suiv.)*

---

1. Expressions proverbiales latines (v. Horace, *Sat.*, I, 10, 31 sqq. : Ovide, *Pont.*, IV, 2, 13). Cf. t. I, p. 110.
2. R. Belleau avait en effet traduit les *Prognostiques et Presages* du poète grec Aratos. Cf. l'édition de ses Œuvres par Marty-Laveaux, t. II, p. 346 et suiv.
3. Il ressort de ce poème et d'autres confidences, que Ronsard avait l'âme naturellement inquiète. Toutefois un certain optimisme ressort aussi de sa croyance aux avertissements et présages que Dieu donne à l'homme, par l'entremise des animaux, qui participent à l'âme universelle, et dont certains même sont doués d'une âme prophétique ; en quoi Ronsard s'accorde encore avec J. Cardan, *De rerum varietate.*

LES PAROLLES QUE DIST CALYPSON,

ou qu'elle devoit dire, voyant partir Ulysse [1].

Au seigneur de Bayf [2].

Doncques mechant fuitif & vagabond,
Qui n'as honeur, ni honte sur le front,
Et que les Dieux, ausquels tu fais injure,
Vont punissant pour ton ame parjure
Par Mer par Terre, & t'ostant chaque jour
De ta maison le desiré retour,
Te vont tramant d'une fillace brune
Coup dessus coup, fortune sur fortune, [13 v°]
Mal dessus mal, mechef dessus mechef,
Qui sans t'occire est pendu sur ton chef
Pour alonger ta miserable vie,

Editions : *Sixiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Poëmes, 4e livre) 1571, 1573 ; (Id., 2e livre) 1578 ; (Id., 1er livre) 1584, 1587 et éd. suiv.

Titre. *78-87 ajoutent* de son Isle | *78-87* A Jean Anthoine de Baïf (*84 ajoute* Poëte ; *87* Poëte excellent)

1. *84-87* Donques, coureur fuitif & vagabond
3. *78-87* Que tous les Dieux
10. *84-87* Qui sans te perdre

---

1. Le nom grec de Calypso est francisé par la finale, comme ailleurs Clion pour Clio, Echon pour Echo, Pithon pour Pitho, etc. — Cette pièce est le résultat d'une « contamination » entre un récit homérique et un discours virgilien : Ronsard s'est inspiré à la fois de l'*Odyssée*, chant V, où Calypso obéit sans récriminer à l'ordre de Zeus transmis par Hermès, et de l'*Enéide*, où Didon accable de reproches Enée, qui doit la quitter sur l'ordre de Jupiter transmis par Mercure (chant IV, 305 sqq. ; 365 sqq.).

2. Antoine de Baïf, compagnon d'études de Ronsard, sous la discipline de Dorat. Voir t. I, p. 128 et suiv.; X, p. 214 et suiv.

Qui par ton filz te doibt estre ravie,
Quand de son dard en un poison trampé,
Sauvant tes bœufs seras à mort frapé :
Car tu ne doibs pour ton forfait extresme
Mourir au lit, mais bien de la main mesme
De ton Enfant, qui tel Pere occira,
Et par ton filz le Ciel te punira [1].
Quoy ? vagabond que des Dieux la vengeance
Poursuit par tout ! est-ce la recompense
Que tu me doibs, de t'avoir receu nu,
Cassé, froissé, à ce bord inconnu [2] ?
Batu du foudre, helas ! trop pitoyable !
Je te fy part ensemble & de ma table,
Et de mon lict, home mortel, & moy
Sur qui la mort n'a puissance ne loy,
Fille à ce Dieu qui par tout te tourmente [3].
Que je vivois bien heureuse & contente !
Dedans mon Antre ! ah ! avant que le sort
T'eust fait floter à mes bords demy-mort,
A calfourchons sur les aiz de ta prouë,
(Naufrage vif dont la vague se jouë)
Sans compagnons que les feux envoyez
Du Ciel avoient en ton lieu foudroyez,

16. *78* par la main
15-18. *84-87 suppriment ces quatre vers*
22. *78* Chassé, froissé | *84-87* Naufrage vif à ce bord incognu

1. D'après une légende à laquelle Horace fait une simple allusion (*Carm.*, III, 29, 8) et qui fut recueillie par Hygin, *Fabulae*, CXXVII, Télégone, fils d'Ulysse et de Circé, tua involontairement son père, qu'il ne connaissait pas.
2. Comparer à la variante de 1584-87 le v. 28 du livre IV de la *Franciade*. Naufrage vif = naufragé vivant.
3. D'après Hésiode, *Theog.*, 337-359, Calypso était une des nombreuses filles de l'Océan et de Téthys.

Pauvres chetifz, qui furent sans leur faute
Puniz pour toy, ame mechante & caute[1].
  Je debvois croire au Dieu marin Prothé!
Qui des long temps, Prophete, avoit chanté [14]
Que fausement trompée je seroye
Par un Guerrier qui reviendroit de Troye,
Qui auroit veu de la Mer les perils,
Auroit connu Antiphate & Eris[2],
Les Læstrigons, & le borgne Cyclope,
Qui te mangea les meilleurs de ta trope :
  En te voyant, aux signes qu'il disoit
Je te connu : mais Amour me nuisoit,
Qui me gangna des la premiere veuë :
Si que l'esprit & l'ame toute esmeuë
Et la raison me laisserent d'un coup,
Et si voyois[3] dedans tes yeux beaucoup
De merques vrais que tu estois Ulysse,
Home mechant, artizan de malice.
  Aux jours d'Esté quand le Soleil ardent
De ses rayons la Terre alloit fendant,
La crevassant jusqu'au fond de son centre,
Lors nous assis desouz le frais d'un Antre

39. *84-87* Que finement trompée
45. *87* aux marques qu'il disoit
51. *87* De signes vrais
56. *78-87* Tous deux assis

1. Caut a ici le sens de rusé, cauteleux, et correspond aux épithètes homériques appliquées à Ulysse, πολύμητις, πολυμήχανος. — Cet alinéa rappelle des faits racontés au chant XII de l'*Odyssée*.

2. Rimes phonétiques : on prononçait *peris*. — Antiphate était roi des Lestrygons, peuple anthropophage de la Sicile (*Odyssée*, X, 105 sqq). Quant à Éris, je pense que c'est Eryx, autre roi de Sicile, qui fit élever sur la montagne de ce nom un temple à sa mère Vénus (Virgile. *En.* V, 24).

3. C.-à-d. : Et pourtant je voyais.

Où le ruisseau jazoit à l'environ,
Ayant la teste au creux de mon giron,
Moy t'acolant ou baizant le visage,
Je connu mieux ton malheureux courage.
  Car me contant qu'environ la minuit,
Estant par toy Diomede conduit,
Tu destournas les beaux coursiers de Thrace,
Tuas Dolon, que la Troyenne audace
Avoit poussé pour sçavoir si les Grecs
Voudroient combattre, ou s'ilz fuiroient apres [1]
Que la jeune Aube à la main saffranée
Auroit au ciel la clarté ramenée [2]. [14 v°]
Puis me contant qu'en vestement d'un gueux
Rebobiné, rapetassé, bourbeux,
Cherchant ton pain d'huis en huis à grand peine,
Entras en Troye, & parlas à Heleine
Qui te montra tous les fortz d'Ilion,
Te fit embler le saint Palladion,
Et sain & sauf sortir hors de la ville [3] :
Puis discourant que l'enfançon Achille

59. *84-87* ton visage
65. *84-87* Avoit induit

---

1. Rimes phonétiques : on prononçait *les Grés* et *aprés*.
2. Cf. *Iliade*, chant X ; Ovide, *Met.*, XIII, 242 sqq.
3. C'est à Homère que Ronsard a pris le détail du déguisement d'Ulysse en mendiant pour pouvoir entrer à Troie sans éveiller les soupçons (*Od.* IV, 240 sqq.). — Quant au rapt du Palladium, il est bien dû à Ulysse, d'après une tradition rapportée par Virgile (*En.* II. 163 sqq.) et Ovide (*Met.* XIII, 337 sqq.). Mais ni Homère, ni ces poètes latins ne disent qu'Hélène l'aida dans l'accomplissement de ce rapt. Or, dans Homère, c'est Hélène elle-même qui raconte comment elle a trahi les Troyens, et Ménélas confirme son récit (*Od.* IV, 235 à 289 : cf. VIII, 500 sqq.). De son côté, Virgile fait raconter cette trahison par Déiphobe, fils de Priam, qui en fut la première victime (*En.* VI, 510 sqq.). Ronsard, utilisant ces sources diverses, les a arrangées à sa guise, par une « contamination » et une adaptation dont il est coutumier.

Avoit par toy les armes en la main [1] :
Puis me contant que les Gregeois en vain
Aux murs Troyens eussent fait mille breches
Sans Philoctete & ses fatalles fleches.
Que tu trompas d'une parjure foy,
Voulant aprendre à Pyrrhe come toy
D'estre mechant, ce qu'il ne voulut faire,
Te haïssant d'une ardente colere
Cœur valeureux [2] : certes je prevy bien
Que ta finesse & toy ne valoient rien,
Et qu'à la fin je serois abusée
Du beau parler d'une ame si ruzée [3].
Que gemis tu d'un soupir si amer
Les yeux tournez sur le dos de la Mer?
Enflant pensif de sanglotz ta poitrine ?
Fay ton bateau & sur la Mer chemine,
Voila du bois & des outilz assez
Pour tes carreaux rudement compassez,
Dont tu bastis ta barque naufragere [4]
Sans aucun art d'une main si legere.

77. *84-87* Receut par toy
85. *84-87* Prince bien né, certes...
96. *84-87* D'une main trop legere

1. Thétis avait envoyé son fils à la cour de Lycomède, où il vivait déguisé en fille. Ulysse, pour l'y découvrir, se déguisa en marchand et s'introduisit dans cette cour avec un éventaire plein de colifichets, parmi lesquels il avait mis une lance et un bouclier. Achille prit aussitôt ces armes. Voir Ovide, *Met.* XIII, 162 sqq. : Stace, *Achilléide*, 207 sqq.

2. Pyrrhe, c'est Pyrrhus, fils d'Achille ; c'est ce nom que lui donne Virgile (*En.* II). Ronsard fait allusion dans les huit derniers vers au *Philoctète* de Sophocle.

3. Cette dernière phrase correspond au vers 60 et termine une longue période, qui commence au vers 61.

4. Ce mot a été créé par Ronsard pour dire : sujette à faire naufrage. — Les *carreaux* sont des pièces de bois carrées, employées pour le bordage des navires (Huguet, *Dictionn. de la langue fr. du XVIe siecle*).

Va, marche, fuy, où la Mer & le vent
Te porteront : j'espere que souvent [15]
Comme un plongeon humant de l'eau salée
Je me voirray par mon nom apelée
A ton secours [1] : mais deusses-tu mourir
Je ne sçaurois sur l'eau te secourir,
Car je n'ay point dessus la Mer puissance,
Et si j'ay pris de la Mer ma naissance [2].
Mais las ! devant que cheoir en peril tel,
Il vaudroit mieux ici estre immortel
Pres Calypson (dont un Dieu te separe),
Que retenter cet element barbare
Qui n'a point d'yeux, de cœur ny de pitié,
Mais glorieux & plein de mauvaitié
Semble aux putains, qui contrefont les belles
Pour estre apres meurdrieres & cruelles.
La Mer, qui sçait ainsi que toy piper,
Se fait bonasse afin de te tromper.
Où est la foy que tu m'avois donnée
Soubz la faveur du nopcier Hymenée,
Quand dextre en dextre en jurant me promis
Un lict certain qu'en obly tu as mis ?

99. *84-87* humant l'onde salée
101. *84-87* Pour ton secours
103. *73-87* dessur
104. *84-87* Bien que le Mer me donne ma
106. *87* Il vaudroit mieux estre fait immortel
110. *87* Mais orageux & plein d'inimitié
116. *78-87* Sous le serment
118. *78-87* *graphie* en oubly

---

1. Anacoluthe hardie. Comprendre : j'espère que, souvent, lorsque tu humeras de l'eau salée comme un plongeon, tu m'appelleras par mon nom à ton secours.
2. C.-à-d. Et pourtant je suis née de la Mer (v. ci-dessus, vers 27).

Et par le vent autant que toy volage
Tu vas jettant le sacré mariage ?
Dont tu te ris en te joüant de moy
Sans faire cas de Dieu ny de ta foy,
Ny d'abuser de l'honneur des Déesses ?
   Aussi tu doibs de cent vagues espesses
(Poussé, forçé, au rivage estranger)
Plonger ton chef parjure & mensonger !
   Ah ! tu debvrois non pas plonger ta teste
Mais la noyer au fort de la tempeste, [15 v°]
Et cette langue aprise à bien mentir,
Dont meinte Dame a peu se repentir
De l'avoir creuë : & ne suis la premiere
Pleurant ta bouche à tromper coutumiere :
C'est quelque honeur tromper son ennemy
Ou soit qu'il veille ou qu'il soit endormy,
Quand la guerre est par armes eschaufée :
Mais ce n'est pas à l'home grand trophée,
Et grand honeur il n'a jamais receu
De decevoir un cœur desja deceu
Par trop d'amour : bien petite est la gloire
Quand Dieu, quand l'home ensemble ont la victoire
Sur une femme au cœur simple & benin :
Un dieu remply de l'amoureux venin,
Un home caut, qui trompe par finesse
Non les Troyens, mais les plus fins de Grece.

120. *87* Jettes en vain le sacré mariage
125. *84-87* Poussé par force
126. *84-87* Froisser ton chef
127. *84-87* ...non pas froisser ta teste
128. *84-87* Mais l'abysmer
136. *87* Mais ce n'est mie à l'homme
139. *84-87* O mechant Grec, bien petite est la gloire
140. *78-87* Quand deux trompeurs ensemble ont la victoire
142. *84-87* Un Dieu volage, inconstant & malin

Puis que Mercure est descendu pour toy [1],
Je ne te veux plus longuement chez moy,
Suy ton chemin : ah ! pauvre infortunée
Qui n'ay pouvoir dessus la destinée !
Que portes tu, mechant, en ta maison
Sinon finesse & fraude & trahïson,
Trompant par feinte & par faulse pratique
Deesse, Dieux & grande Republique,
Que tu as peu par un cheval donter,
Et que dix ans n'avoient sceu surmonter [2] ?
Que vas-tu voir en ton Isle pierreuse
Où ne bondist la jument genereuse
Ny le poulain ? que vas-tu voir, sinon
Une putain riche de mauvais nom, [16]
Ta filandiere & vieille Penelope ?
Qui vit gaillarde au milieu de la trope
Des jouvenceaux, qui departent entre-eux
A table assis, tes moutons & tes bœufs ?
Boivent ton vin, ce pendant que la Lyre
Les fait danser, le boufon les fait rire ?
Qui pour avoir plus de commodité
Ont fait aller en Sparte la cité
Ton Telemach, qui se plaint & lamente

146. *78-87* Je ne veux plus te retenir chez moy
148. *84* Je n'ay pouvoir
147-148. *87* Suy ton chemin, cherche par le naufrage De ton pays le sablonneux rivage
154. *84* Qu'entiers dix ans | *87* Que dix bons ans
158. *84-87* Une putain, riche d'un beau renom
166. *78-87* A fait aller
167. *78-87* Son Telemach | *84-87* enfant qui se lamente

1. C'est en effet Mercure qui, dans Homère, ordonne à Calypso de laisser partir Ulysse (*Od.*, V, 85 sqq.).
2. Sur cette ruse d'Ulysse v. Virgile, *En.* II.

Que jour à jour s'apetisse sa rente,
Son revenu, tandis qu'elle, à plaisir,
Veut un ribaut pour son mary choisir [1] ?
  Il me souvient qu'assiz dessouz l'ombrage
Baisant tes yeux, ton front & ton visage,
Toy me trompant d'un parler eloquent,
Tu me contois, Penelope moquant,
Qu'elle estoit sotte, & n'avoit autre estude
Qu'à ne souffrir qu'une laine fust rude
Pour en ourdir quelque ouvrage nouveau,
Toujours filant & virant le fuseau
Tourbillonneux, mordant de la gençive
Les nœuds du fil, tout baveux de sallive [2].
  Icy auras, soit de jour soit de nuit,
Gaillarde espouse, & auras chaste lit,
Et voulant estre en amours variable
Je ne sçaurois : mon Isle est voyageable
A la mouëtte & aux marins oyseaux,
Et non jamais aux homes ny chevaux :
Car de bien loing ma Terre separée
Du Continent, de flots est emmurée, [16 v°]
Et rien n'aborde au feu de Calypson

169-170. *84-87* Et cependant qu'elle veut à plaisir Quelque ribaut pour son mary choisir
183. *71-73* En voulant estre | *78-87* Quand je voudrois devenir variable
185. *78-87* Tant seulement aux vents & aux oiseaux
186. *84-87* Et non aux pas des hommes & chevaux

1. Ce tableau de la vie menée au palais d'Ulysse pendant son absence est volontairement présenté d'autre façon que dans Homère, *Od.*, ch. I. Calypso, en effet, a tout intérêt à calomnier Pénélope et à cacher la vraie raison du départ de Télémaque. Toutefois Ronsard avait déjà taxé d'infidélité Pénélope, en 1556, dans des vers dont il s'est souvenu ici (t. VII, p. 321).
2. Marcassus excuse cette description réaliste en y voyant l'imitation des poèmes grecs et latins.

Pour te donner ny martel ny soupson [1].
Bien, pren le cas que la rame Phæaque [2]
Te reconduize au rivage d'Ithaque,
Terre pierreuse & païs sablonneux :
Il te faudra d'un habit haillonneux
Vestir ton corps, il faudra prendre Guerre :
A coups de poing te batre contre un herre [3],
Et t'acoster seulement d'un porcher [4] :
Voilà, finet, ce que tu vais chercher,
Et ce pendant ta malice delaisse
Un reaume acquis, chaste lict, & Déesse [5].
Disant ainsi, tout le cœur luy faillit,
Un tramblement sa poitrine assaillit,
Le cœur luy bat, elle se pasma toute,
Du haut du front luy tomba goute à goute
Jusqu'aux talons une lente sueur,
Et les cheveux luy dresserent d'horreur.
Puis retournant les yeux devers son Isle
Disoit pleurant : Terre grasse & fertille,
Lieu que les Dieux avoient pour eux esleu :

190. *84-87* ou martel ou soupçon
198. *71-87* *graphie* tu vas chercher
199. *78-87* Et cependant ta finesse icy laisse
209. *84-87* Lieu que les Dieux en propre avoient esleu

---

1. On dit encore : se mettre martel en tête. Cf. t. XII, p. 149.
2. C.-à-d. les rameurs Phéaciens. Calypso connaît l'avenir et prédit dans les vers qui suivent une partie de ce qui arrivera à Ulysse une fois débarqué à Ithaque.
3. Ce mot, d'origine germanique, déjà vu avec cette graphie (au t. VIII, p. 183, var.) ne s'emploie plus que dans l'expression toute faite : un pauvre hère. Il s'agit du mendiant Irus, que les prétendants s'amusèrent à mettre aux prises avec Ulysse, déguisé en mendiant, et que celui-ci abattit d'un coup de poing (*Od.*, ch. XVIII, début).
4. Le porcher Eumée. Finet = finaud.
5. Suivant les besoins du vers, on écrivait et on prononçait réaume (pour royaume), ou reaume, comme fléau ou fleau, (t. I, p. 34), préau ou preau (VIII, p. 45), héaume ou heaume (VIII, p. 35).

Pour tes forests autrefois tu m'as pleu,
Pour tes jardins, pour tes belles fonteines
Et pour tes bords bien esmaillez d'areines :
Mais maintenant ta beauté me desplaist
Pour le depart de cet home qui est
Ton seul honeur, & puis qu'il s'en absente
Tu n'es plus rien, qu'une Isle mal plaisante.
  Las ! si au moins, home mechant & fin,
J'avois au ventre un pętit Ulyssin [17]
Qui te semblast, je serois confortée
M'esjouïssant d'une telle portée [1],
Mais tu t'en vas, larron de mon bon-heur,
Et n'ay dequoy defendre mon honeur.
  Arreste un peu, soufre que je te baise,
Pour refraischir cette amoureuse braize
Qui m'ard le cœur, & qu'en cent mille laqs
Ton col aimé j'enlasse de mes bras [2].
  Mais où fuis-tu ? tu n'as ny mast ny voille,
Robes, habitz, ne chemises, ne toille
Pour te vestir, ny vivres pour manger,
Attends au moins, vagabond estranger,
Que je t'en donne, afin que la famine
Ne te consomme errant sur la Marine.
  Ainsy tu vois que benin est mon cœur,
Le tien de fer aceré de rigueur,

215. *78-87* or puis qu'il
222. *78-87* N'ayant dequoy

---

1. Virgile faisait dire de même à Didon, mais plus élégamment (*En.* IV, 327 sqq.) :

> Saltem si qua mihi de te suscepta fuisset
> Ante fugam soboles, si quis mihi parvulus aula
> Luderęt Æneas, qui te tamen ore referret,
> Non equidem omnino capta ac deserta viderer !

2. Rimes phonétiques : on prononçait las.

Inexorable, impitoyable & rude,
Qui pour le bien m'uses d'ingratitude,
Cœur de lion, de tygre & de rocher,
A qui l'on peut justement reprocher
Qu'estant yssu du genre Sisyphide [1],
Rien ne te plaist que fraude & qu'homicide.
Atant se teut [2] : mais Ulysse toujours
(Sans s'esmouvoir) dola par quatre jours
Tillac, carene, & les fentes estoupe
De lente poix, il cheville la poupe,
Ferre la prouë : & poussant plus avant
Sa barque en mer, courbe la voile au vent
Le jour cinquiesme, & laissa loing derriere
Isle, Déesse, & larmes & priere. [17 v°]
Ainsy Baïf, honeur des bons espritz,
Je chante au lict quand la fiebvre m'a pris,
En attendant qu'à la fortune il plaise
Ou me tuer, ou me mettre à mon aise :
J'ayme trop mieux soudainement mourir
Que tant languir sans espoir de guarir.
Face de moy ce que voudra Fortune,
Soit que je tombe à la rive commune,
Ou soit que l'air je respire en vigueur,
J'auray toujours un Baïf dans le cœur [3],

249. *84-87* Ces vers, Baïf, ami des bons esprits
255. *73 graphie* Fasse de moy | *78 graphie primitive*
258. *78* J'auray tousjours ton portrait en mon cœur

1. C.-à-d. de la race de Sisyphe. On trouve cette forme patronymique, pour désigner la personne même d'Ulysse, dans Sophocle, *Ajax*, 190, et Ovide, *Ars amat.* III, 313. Anticlée, mère d'Ulysse, passait pour avoir eu des relations intimes avec Sisyphe alors qu'elle était déjà fiancée à Laërte.

2. C.-à-d. : Alors elle se tut.

3. Ceci fut écrit durant une période de paix entre les deux poètes, dont les caractères et les goûts se heurtèrent plus d'une fois au cours de

Ayantz passé souz Dorat noz jeunesses,
Tous deux amis des neuf belles Déesses
Qui t'ont planté les Lauriers sur le front,
Qui vont dansant sur Parnasse, & qui ont
Soucy de moy, quand la fiebvre me ronge,
Me consolant, soit que je veille ou songe,
Par Poësie, & ne veux autre bien,
Car ayant tout, sans elle je n'ay rien.

FIN.

262. *78* Qui m'ont donné l'esprit gaillard & pront
251-262. *84-87 suppriment ces douze vers*
263. *78-84* Pour me charmer | *87* Pour mieux charmer le chagrin qui me ronge

---

leur carrière. Il y eut encore mésentente dans la suite, car Ronsard crut devoir supprimer ce passage après 1578. Aussi Baïf ne put-il s'empêcher d'écrire dans un sonnet destiné au « tombeau » de son vieux camarade :

> Subjets à la Fortune, exposés à l'Envie,
> Ores bien, ores mal nous menons ceste vie,
> Où la douce raison cède aux aigres humeurs.



CHANT TRIOMPHAL [18]

POUR JOUER SUR LA LYRE

Sur l'insigne victoire qu'il a pleu à Dieu donner à Monseigneur, Frere du Roy [1]

Tel qu'un petit Aigle sort
Brave & fort
Dessoubz l'aesle de sa mere,
Et d'ongles tortuz & longs
Aux Dragons
Fait guerre sortant de l'aire [2],

Éditions : *Sixiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (à la fin du Livre des Sonets, qui suit les Poëmes) 1571 et 1573 ; (Hymnes, 1er livre) 1578 à 1587 et éd. suiv.

Titre *78* Hymne sur la victoire obtenue à Moncontour par Monseiseigneur d'Anjou, à present Roy de France | *84-87* Hynne du Roy Henry III. Roy de France, pour la victoire de Moncontour
2. *84-87* Fier & fort
3. *87* De dessous l'aile à sa mere
4. *84-87* Et d'ongles crochus

---

1. Cette pièce fut écrite, non pas pour la victoire de Moncontour (3 oct. 1569), comme le disent les variantes du titre, mais pour celle de Jarnac, antérieure de plusieurs mois (13 mars 1569) : à preuve la date de l'achevé d'imprimer du recueil où elle parut (1er août 1569), les vers 52 et suivants, qui placent la bataille sur les bords de la Charente, enfin le témoignage de Ronsard lui-même, rappelant à Henri III qu'il célébra sans crainte sa première victoire, celle de Jarnac, en un « hymne » qui fut fort goûté du vainqueur (v. mon édition in-8° Lemerre, t. III, p. 198 et suiv.). — Elle fut mise en musique par Nicolas de la Grotte, organiste de Monsieur frère du Roy, et ajoutée à son recueil de *Chansons* en 1572.

2. Le dragon animal fabuleux, tel que celui qui gardait les pommes d'or du jardin des Hespérides et que tua Hercule.

Tel qu'un jeune Lionneau
Tout nouveau
Quitant caverne & bocage,
Pour premier combat assaut
D'un cœur haut
Quelque grand Taureau sauvage.

Tel au despens de vos dos,
Huguenotz,
Sentistes ce jeune Prince
Filz de Roy, Frere de Roy,
Dont la Foy
Merite une autre Province [1].

A peine sur son menton
Un cotton
Tendrelet se laisse espandre [2] :
Jeune trompant le trompeur,
S'est sans peur
Montré digne d'Alexandre [3].

9. *71-73* cavernes (*erreur typ. ; éd. suiv. corrigent*)
13. *84-87* Tel aux despens
21. *84-87* De soye se laisse espandre
22. *87* Qu'en trompant le fin trompeur

---

1. C.-à-d. un royaume personnel, indépendant de celui de son frère aîné Charles IX. Ce rêve de Catherine de Médicis, qui était devenu celui du parti catholique, enivré de la mort de Louis de Condé à Jarnac, se réalisa en 1573, quand Henri d'Anjou fut élu roi de Pologne. — Ces trois premières strophes sont imitées d'Horace, *Carm.*, IV, 4, 1-21, éloge de Drusus, source d'inspiration que Ronsard avait déjà utilisée pour un éloge de François de Montmorency (t. XIV, p. 180).

2. Henri d'Anjou n'avait que dix-sept ans et demi quand, guidé par le maréchal de Tavannes, il remporta la victoire de Jarnac.

3. On lit ici en marge du texte : « Il dict cecy pource que Monseigneur frere du Roy, Duc d'Anjou, a porté quelquefois le nom d'Alexandre qui luy estoit fatal », c.-à-d. qui lui était un présage de victoires. Cf. t. XII, p. 147 et 157 ; et une pièce d'Amadis Jamyn inti-

Il a, marchant des premiers,
De lauriers
Orné son front & sa bande,
Et comme un Guerrier parfait,
Sa main fait,
Ensemble sa voix commande.

Il a tranché le lien
Gordien
Pour noz bonnes destinées,
Il a coupé le licol
Qui au col
Nous pendoit des huit années.

Il a d'un glaive tranchant
Au mechant
Coupé la force & l'audace :
Il a des ennemis morts
Les grands corps
Fait tomber dessus la place.

Ilz ont esté combatuz
Abbatuz,
Terrassez dessus la poudre,
Comme chesnes esbranchez
Trébuchez [18 v°]
Desous l'esclat de la foudre.

25. *84-87* Il a guidant ses guerriers
28-30. *84-87* Et Capitaine parfait Sa main fait Ce qu'aux autres il commande
48. *84-87* Dessous l'esclat d'une foudre

---

tulée *Comparaison du Roy Henry troisieme et d'Alexandre le Grand*, où il explique comment le prénom de baptême Alexandre était *fatal* à ce prince (*Œuvres*, 1575, 1er livre).

De sang ilz gisent couverts
A l'envers
Tesmoings de sa main vaillante,
Ilz ont esté foudroyez
Poudroyez
Sur les bords de la Charante [1].

Charante, qui prend son nom
D'Acheron [2],
Leur sert de port & de guide,
Passant, de fureur espris,
Leurs Espritz
Au rivage Acherontide [3].

Leurs corps ouvertz de cent coups
Sont aux Loups
La proye sans sepulture,
Et les autres sans tombeaux
Aux Corbeaux
Servent aux champs de pasture.

49. *84-87* De sang gisent tous couverts
57. *78-87* A leurs (*84-87* tels) esprits sert de guide
58-59. *78* Et de bac pour traverser Et passer | *84-87* Les passant comme en bateau Par son eau
64. *78* Et sans honneur de tombeaux
61-66. *84-87* Ils sont trebuchez à bas Le repas Des mastins sans sepulture, Et sans honneur de tombeaux Les corbeaux Mangent leur chair pour pasture (*87* De leur chair font leur pasture)

---

1. C'est là que fut tué Louis de Condé, qui avait repris avec Coligny la tête du parti huguenot durant la deuxième guerre civile.
2. Etymologie fantaisiste, comme l'œuvre de Ronsard en offre d'autres exemples (Arcueil de Hercule ; la Denysiere de Dionysos ; Angennes d'Agénor etc.).
3. C.-à-d. : transportant leurs âmes aux Enfers.

Ny le tranchant coutelas
Ny le bras
Ny force à la guerre adextre,
Ne sert de rien à la fin
Au plus fin,
Quand on se prend à son Maistre.

Du fort Pere vient l'Enfant
Triomphant,
Le Cheval ensuit sa race,
Le Chien qui de bon sang part
Va gaillard
De luy mesmes à la chasse [1].

Ainsy Pyrrhe Achiléen [2]
Du Troyen
Coupa la guerre ancienne,
Ruant en l'age où tu es
Les feux Grecs
Dedans la ville Troyenne.

Ainsy, Prince valeureux,
Bien heureux
Tu mets fin à nostre guerre,
Qui, depuis huit ans passez,

72. *78-87* Quand il se prend
79. *84-87* *graphie* Achillien
86. *84-87* Et heureux

1. Encore un souvenir d'Horace, *Carm.*, IV, 4, 29 sqq. De là le proverbe : Bon chien chasse de race.
2. Pyrrhus, fils d'Achille. Pour l'incendie de Troie, v. Virgile, *En.* II.

Oppressez
Nous tenoit les cœurs en serre [1].

Ce que les vieux n'avoient sceu,
Tu l'as peu
Parachever en une heure,
Aussy Prince de bonheur
Tout l'honeur
Sans compagnon t'en demeure.

A Dieu grace nous rendons
Et fendons
L'air souz l'hymne de Victoire,
Poussant gaillards & joyeux
Jusqu'aux Cieux
Ton nom, tes faitz & ta gloire.

Et soit au premier resveil
Du soleil,
Soit qu'en la Mer il s'abaisse,
Toujours nous chantons Henry
Favory
De Mars & de la Jeunesse [2].

1. Il y avait eu, toutefois, une trêve d'au moins trois ans entre les deux premières guerres civiles. D'autre part, la victoire de Jarnac ne mettait pas fin à la troisième guerre, et celle-ci devait être suivie de plusieurs autres. Illusion chez Ronsard, ou plus probablement désir de flatter le duc d'Anjou.

2. Cf. Horace, s'adressant à Auguste, *Carm.*, IV, 5, fin. — De son côté, Am. Jamyn, qui servait alors de secrétaire à Ronsard, composa une *Ode sur la bataille de Jarnac*, qui est à rapprocher du *Chant triomphal* de son maître (Œuvres poët., 1575, fol. 26).

LE SATYRE, [19]

AU SEIGNEUR HURAULT DIT DE CANDÉ [1].

Amy Candé, pour bien te faire rire
Je te feray le conte d'un Satyre :
Le doux Ovide a la fable autrefois
Ditte en Romain : je la dis en François,
Poussé d'ardeur d'un semblable courage [2].
Ce n'est moins fait d'honorer son langage
Qu'au Prince armé, qui de louange a soing,
Borner veinqueur son Empire plus loing :
Par ces deux poincts s'augmente la Patrie [3].

ÉDITIONS : *Sixiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Poëmes, 4e livre) 1571, 1573 ; (Id., 2e livre) 1578 ; (Id., 1er livre) 1584, 1587 et éd. suiv.

Titre. *78-87* Le Satyre, à J. Huraut (*84-87 ajoutent* Blesien), seigneur de la Pitardiere

1. *78-87* Amy Huraut

6-9. *73-87 guillemets*

---

1. Il s'agit de Jacques Hurault, d'une vieille famille blésienne dont on trouvera la généalogie dans le P. Anselme, *Hist. généalogique*, t. VI, p. 501. Il était prieur de Candé dès 1545 et il figure encore en cette qualité dans divers actes à partir de 1563. Mais en 1570, il est dit « noble homme, ci-devant prieur de Candé », ce qui explique les variantes de cette pièce (au titre : seigneur de la Pitardière, et aux vers 1, 10 et 218 le nom de Huraut au lieu de Candé). Ronsard lui a dédié une autre pièce, l'élégie *Voicy le temps Huraut*, qui ne parut qu'en 1578, mais peut remonter au printemps de 1573 ; plus tard encore il dédia un poème à son frère puiné Philippe Hurault, en 1581, quand celui-ci devint Chancelier de France. — Candé est une commune de l'arr. de Blois, sur la rive gauche de la Loire, au confluent du Cosson et du Beuvron.

2. Ce conte plaisant, « antiqui fabula plena joci », se trouve dans les *Fastes* d'Ovide, livre II, vers 305-356.

3. Cette déclaration patriotique est à rapprocher de plusieurs autres, où Ronsard parle du service qu'il a rendu à la France par son œuvre poétique (t. X, p. 20, 108, et 305 ; XI, p. 167). C'est la thèse même de la *Deffence et Ill. de la langue fr.* (voir surtout livre II, chap. XII).

Mais, mon Candé, il est temps que lon rie,
Et regardons à ce Dieu folleton [1]
Rompre les crins, & plumer le menton
Par la grand'main d'Hercule, qui se fasche
De veoir ce Dieu si paillard & si lasche,
Qui son salaire à coups de poing receut
Du faux Amour qui trompé, le deceut.
Hercule un jour passant par Œbalie
Menoit Iôle, amoureuse folie [2] :
Come ilz erroient en cheminant tous deux
Par tertres, bois, par bocages ombreux,
Luy, herissé desoubz la peau veluë
Du grand Lion [3], empoingnoit sa massuë
Ferme en ses doigtz, grosse de clouz d'airain.
Elle portoit mille affiquets au sein, [19 v°]
Ses mains estoient de bagues bien chargées,
Son col estoit de perles arrangées
Riche & gaillard : son chef estoit couvert
D'un gay scoffion [4] entrelassé de verd

10. *78-87* Mais, mon Huraut, il est temps que je rie
11. *78* Et regardant | *84-87* En regardant
20. *71-87* Par terres, bois
22. *78* il tenoit sa massue | *84-87 texte primitif*
24. *84-87* mille bouquets
25. *84-87* De bagues d'or ses mains estoient chargées
26. *78* Riche son col
26-28. *84-87* Son col bravoit de perles arrangées, Son chef estoit couvert follastrement D'un scofion attifé proprement

---

1. Vauquelin de la Fresnaye, lui aussi, qualifie de *foletons*, c.-à-d. de folâtres, les Satyres.
2. L'Œbalie, c'est la Laconie (du nom d'Œbalus, roi légendaire de Sparte). — Iole était la fille d'un roitelet de l'Eubée, qu'Hercule avait enlevée (cf. Sophocle, *les Trachiniennes*).
3. Le lion qu'Hercule avait tué dans les bois de Némée.
4. Coiffe légère ; de l'italien *scoffione* ; s'est conservé sous la forme prosthétique *escoffion.*

Sa robe estoit de pourpre Mœonine [1]
Perse en couleur, chancrée à la poitrine.
  Ainsy qu'on voit au retour de beaux mois
Se promener ou noz dames de Blois,
Ou d'Orleans, ou de Tours, ou d'Amboise
Dessus la greve où Loire se desgoise,
A flot rompu : elles sur le bord vert
Vont deux à deux au tetin descouvert,
Au collet lasche, & joingnant la riviere,
Joingnant l'esmail de l'herbe printanniere,
Prennent le fraiz, fieres en leur beauté :
En cependant leur jeune nouveauté
Croist à l'envy des herbes qui fleuronnent.
  Leurs amoureux en les suivant s'estonnent
De leur beau port, & tirent peu à peu
Dessoubz Vesper la recherge d'un feu
Qui les consomme, & toute la nuit pensent
En ces beaux yeux qui guerriers les offensent
Sans sommeiller, navrez trait dessus trait,
Ayant sans cesse au cœur le doux portrait
Que trop d'amour en peinture leur colle :
Ainsy qu'Hercule avoit au cœur Iole :
  Faune, qui est des femmes desireux [2]
Vit cette Dame, & en fut amoureux,
Il s'alluma des beautés de la belle :
Ses yeux luisoyent ainsy qu'une chandelle, [20]

31. *71-87* des beaux mois
35. *84-87* Contre la rive
38. *78-87* Foulent l'esmail de l'herbe printaniere
44. *71-87* la recherche d'un feu
39-50. *78-87 suppriment ces douze vers*

1. De Méonie, autre nom de la Lydie.
2. Souvenir d'Horace, *Carm.*, III, 18, 1.

Son cœur ardoit de flames consomé
Ainsy qu'un chaume en criquant alumé [1],
Qu'une bergere enflamme d'aventure
Au temps d'Hyver pour tromper la froidure.
  Or tellement ce Faune se ravit
Qu'en l'espiant par les bois la suivit
Pour voir son giste, afin que par finesse
Il peust jouïr d'une telle Princesse.
  Ja le soleil estoit tombé dans l'eau,
Et jà Vesper de son cheval moreau [2]
Portée au Ciel en sa coche atelée
Tiroit la Nuit à la robe estoillée,
Au mesme temps que le bœuf tout lassé
Traine au logis le coutre renversé.
  En ce pendant le souper on apreste,
L'un l'arc au poing court ez forests en queste,
Cherche la biche & le cerf à l'escart,
L'autre de l'eau cherche d'une autre part :
  Le cuisinier soubz le fusil [3] assemble
Meinte fillace, & meinte fueille ensemble,
Meint sec festu : le caillou fait un bruit
Dessoubz l'acier : la flame, qui se suit
Par abas grosse & par le haut menu,
D'un pied tortu se perd dedans la nuë.
L'autre meinte herbe & fueille va couper,

55. *78-87 graphie* consumé
56. *78-87* en un champ allumé

---

1. Criquer, c'est faire un bruit sec (Huguet, *op. cit.*).
2. Ceci traduit le vers d'Ovide, *op. cit.*, 314 :

Hesperus et fusco roscidus ibat equo.

Ailleurs Ronsard qualifie la Lune « la dame aux noirs chevaux » (t. IV, p. 116).
3. C.-à-d. : le silex, d'où jaillira l'étincelle.

Et fait des litz verdoyans pour souper.
  Tandis Hercule avecq' sa chere peine [1]
Lavoit son front en l'eau d'une fontaine,
Plein de sueur & de poudre qui fait
L'home en amours mal gratieux & lait. [20 v°]
  Quand il fut beau & bien poly, sa Dame,
Sa Dame non, mais son sang & son ame
Qui tout Hercule en ses liens tenoit,
Et d'elle seule au cœur se souvenoit,
Luy dit : Seigneur ! Nous autres Damoiselles,
N'avons vertu sinon que sembler belles,
Nostre sexe est imbecil, inutil,
Celuy de l'home est robuste & subtil,
Bon en conseil, sage au fait de justice,
Vif aux combats, ruzé pour la police,
Et bref, il est propre pour commander,
Nous ne faisons sinon que nous farder,
Couldre, filer, & broder un ouvrage,
Et gouverner quelque maigre mesnage.
  Or si j'avois vestu tant seulement
Deux ou trois fois ton rude acoutrement,
Je deviendrois Amazone premiere,
Et te serois compagne plus guerriere.
Donques, Seigneur, pour prendre passetemps,
Ton fier habit preste moy pour un temps,
Ton bran ferré, ta peau Cleonéenne [2],
Robe d'Hercule, & tu prendras la mienne.

95. *84-87* Et bref il est seul né pour commander
106. *84-87* Rude de poil, & tu prendras la mienne

1. C.-à-d. : sa chère Iole, objet de son souci.
2. C.-à-d. : ta massue et la peau du lion tué près de Cléones, dans la région de Némée. Cf. t. VIII, p. 261.

Luy, qui n'eust peu luy refuzer son bien
Ainçois son cœur, respond, je le veux bien :
Ainsy tous deux d'habillementz changerent,
Mais les habitz d'Iôle ne logerent
Ce grand Geant, ains par haut & par bas
Rompoit la manche en y fourrant les bras.
Jusqu'à my corps le ceignoit la ceinture
Dessouz ses nerfz craquetoit la couture [21]
A fil rompu, & les souliers faitifz [1]
D'un demy-pied luy estoient trop petitz,
Il rompt carquans & chesnes bien dorées,
Car d'un tel corps les forces honorées
Par qui la Terre en patience estoit [2]
Ne recevoient un habit si estroit.
Elle vestit sans en estre effroyée
Du grand Lion la peau non conroyée,
Prist la massuë, ah ! trop pesant fardeau,
Et mal seant pour un bras damoyseau :
Si que marchant souz si horrible charge,
La peau pour elle & trop longue & trop large
Courboit son dos & ses rains acabloit.
Souz telle charge au page resembloit,
Qui jeune d'ans suit son Maistre à la guerre
La lance au poing, au flanc la cimeterre,
L'armet au chef, qui trop grand & trop gros,
Rebat son front, & luy courbe le dos.

107-108. *78-87* Luy plein d'amour, qui ne sentoit plus rien, Luy respondit, Dame, je le veux bien
120. *On lit* ne recevoint (*éd. suiv. corrigent*)
132. *87* Choque son front, & luy rebat le dos

1. Note marginale : « faitifs, vieil mot françois, qui signifie bien et proprement faitz ». — Rimes phonétiques.
2. C.-à-d. : que la Terre portait avec souffrance, tant il était lourd.

Atant la Nuit qui d'æsles brunes volle
Fit retourner Hercule & son Iôle,
Ilz vont souper, ilz se couchent tous deux
Sans desvestir leurs habitz monstrueux.
Là tout joingnant estoit l'horreur d'un Antre
Où le Soleil en nulle saison n'entre,
Sinon l'Hiver que son rayon tout droit
Passe dedans & amortist le froid
Pour donner vie & force & accroissance
Aux belles fleurs qui là prennent naissance.
De vif tufeau tout à l'entour estoient
Des bancs sans art qui d'herbes se vestoient, [21 v°]
Faisant d'euxmesme une pauzade aizée
De poliot & de mousse frizée,
Tendre, houpuë, & de trefles qui font
Naistre en leur fueille un croissant sur le front.
Aupres de l'huis, gardien de l'entrée,
Sonne un ruisseau à la course sacrée,
Où les Sylvains, où les Nymphes d'autour
Se vont bagner & pratiquer l'amour
Au chaud du jour, quand Diane, ennemye
De leurs plaisirs, dort es bois endormie.
Dessus la porte une lambrunche estoit [1],
Qui de ses doigts rampante se portoit
Sur un ormeau, & d'un large fueillage
Faisoit à l'Antre & aux ondes ombrage
Et au bestail, qui s'y venoit cacher,
Et d'un col lent son vivre remacher.
Là sur meinte herbe & meinte fueille tendre

152. *78-87 graphie* baigner

1. C'est une vigne sauvage. Déjà vu, t. VII, p. 243.

Les deux amans repos allerent prendre :
Leurs serviteurs, qui le somne soufloient
Par les nazeaux, sur les tizons ronfloient,
D'un lourd menton refrapant leur poitrine,
Autour du feu qui lentement decline.
  Quand le Satyre en l'Antre vit seuletz
Pres des charbons sommeiller les valetz,
Pensant le Somne avoir aux yeux du maistre
Come aux valetz le doux someil fait naistre,
Il entre en l'Antre, & alloit par compas [1]
A pié levé doucement pas à pas,
Comme marchant sur le froissis d'un verre
Ou sur des clous & non dessus la terre. [22]
  Aucunefois tout pensif reculoit,
Aucunefois en avant il alloit,
Se confiant en la Nuit tenebreuse,
Le noir manteau de sa fraude amoureuse.
  Dessus un pié tantost il se tenoit,
Tantost sur l'autre, & des mains tatonnoit
Ombres & mur : à la fin il rencontre
Avecq' la main (qui le chemin lui montre)
Le bord du lict, où si bien arriva
Que son desir du premier coup trouva.
  Mais en touchant la robe Leonine
Retint la main, & sent en sa poitrine
Un sang tout froid qui se glace de peur,
Et coup sur coup un battement de cœur.
  Puis courageux à l'autre bord s'avance
Fraudé de l'une & de l'autre esperance :

165. *S4-S7* D'un bas menton

1. Avec mesure, avec précaution.

Apres avoir d'Hercule retouché
Le mol habit, pres de luy s'est couché,
Leve sa cotte, & touche sa chair nuë,
D'un poil espaix horriblement peluë.
  Luy qui sentit une estrangere main
Fust estonné, Iôle tout soudain
A haute voix les serviteurs apelle
Qu'on aportast une ardente chandelle
Pour voir le fait : car tous les environs
Estoient hantez de brigans & larrons.
  Le feu venu, Hercule se colere,
S'enfle de fiel, vous l'eussiez ouÿ braire
Parmy cet Antre, ainsy qu'un grand taureau :
D'un coup de poing il cassa le museau [22 v°]
Du Dieu paillard, & d'une main cruelle
De poil à poil tout le menton luï pelle,
Et tellement s'enaigrit de courroux
Que l'estomac luy martela de coups.
  Faune s'enfuit dessus ses pieds de chevre,
Crachant glacé le sang à pleine levre,
Et en hurlant d'une horrible voix [1]
Alla cacher sa honte soubz les bois.
  Que pleust à Dieu que tous les adulteres
Fussent puniz de semblables salaires !
Paillards, ribaulx, & ruphiens, qui font

205. *87* Du Dieu bouquin
209. *87*. Le paillard fuit
210. *78-87* Le sang glacé crachant à
212. *78-87* Alla musser sa honte

---

1. Noter l'aspiration de l'h du mot *horrible*, qui fait que l'e muet qui le précède ne s'élide pas : ce texte ayant été conservé dans toutes les éditions, il y a là une intention d'harmonie imitative, qu'on a déjà vue dans l'Ode de la Paix (t. III, p. 17). D'ordinaire, l'h des mots *horrible* et *horreur* n'était pas aspiré.

Porter aux Jans les cornes sur le front[1].
  On ne voit plus qu'un filz resemble au pere,
Faute, Candé, qu'on ne punist la mere
(Qui se desbauche, & qui honnist sa foy)
Par la rigueur d'une severe loy.

LA SALADE.

A Ama. Jamyn[2]

Lave ta main blanche, gaillarde & nette,
Suy mes talons, aporte une serviette,
Allon cueillir la salade, & faison
Part à noz ans des fruitz de la saison.
D'un vague pas, d'une veuë escartée,
Deçà delà jettée & rejettée,

218. *78-87* Faute, Huraut

Éditions : *Sixiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Poëmes, 4e livre ; 1571, 1573 ; (Id., 2e livre) 1578 ; (Id., 1er livre) 1584, 1587 et éd. suiv.

1. *84-87* Lave ta main qu'elle soit belle & nette
2. *78* Trace mes pas | *84* Resveille toy | *87* Marche apres moy
3. *84-87* Une salade amasson, & faison
5. *78-84* D'un vague pied | *87* D'un errant pied
6. *84-87* Deçà delà en cent lieux rejettée

---

1. On donnait le nom de Jan aux maris trompés (cf. Rabelais, III, 12).

2. Après avoir été le « page » de Ronsard, Amadis Jamyn lui servit de « secrétaire ». Puis il fut nommé, grâce à son maître, Secrétaire et Lecteur ordinaire de la Chambre du Roy, en 1571 (et non au début de 1574, comme je l'ai dit jadis). Sur les relations des deux poètes, v. les études de P. Laumonier et de L. Froger dans les Annales Flechoises de 1906, p. 257 et suiv. ; 1909, p. 364 et suiv. ; mon édition de la *Vie de Ronsard*, p. 211 ; surtout la thèse de Théod. Graur, sur *Amadis Jamyn* (1929).

Or' sur la rive, ores sur un fossé,
Or' sur un champ en paresse laissé
Du laboureur, qui de luy-mesme aporte
Sans cultiver herbes de toute sorte, [23]
Je m'en iray solitaire à l'escart.
Tu t'en iras, Jamyn, d'une autre part
Chercher songneux, la boursette toffuë [1],
La pasquerette à la fueille menuë,
La pimprenelle heureuse pour le sang,
Et pour la ratte, & pour le mal de flanc,
Et je cueill'ray, compagne de la mousse,
La responsette à la racine douce [2],
Et le bouton de nouveaux groiseliers
Qui le Printemps annoncent les premiers.
Puis en lysant l'ingenieux Ovide
En ces beaux vers où d'Amour il est guide [3],
Regangnerons le logis pas à pas :
Là recoursant jusqu'au coude nos bras,
Nous laverons nos herbes à main pleine
Au cours sacré de ma belle fonteine [4],

7-8. *84-87* Sus une rive, & dessus un fossé, Dessus un champ...
17. *78-87* Je cueilleray
19. *78-87* des nouveaux

1. Nom vulgaire de la mâche, encore appelée *doucette*.
2. Diminutif de *raiponce*, campanule dont la racine et les feuilles se mangent en salade.
3. L'*Ars amatoria*.
4. Ce détail et tous ceux qui précèdent nous portent à croire que la scène se passait au prieuré de Croixval et en ses alentours, arrosés par le ruisseau de la Cendrine et plusieurs sources, dont l'une fut consacrée quelques années plus tard à Hélène de Surgères. Ronsard avait acquis ce prieuré le 22 mars 1566 (n. st.), par suite d'une transaction avec Amadis Jamyn, qui le « possédait avant lui depuis très peu de temps et peut-être même n'en était devenu le titulaire que pour le céder à son illustre maître » (L. Froger, *Ronsard ecclésiastique*, p. 35 et 63 ; Th. Graur, *op. cit.*, p. 28).

La blanchirons de sel en meinte part,
L'arrouserons de vinaigre rosart,
L'engresserons de l'huille de Provence :
L'huille qui vient aux oliviers de France
Rompt l'estomac, & ne vaut du tout rien [1].
Voilà, Jamyn, voilà mon souv'rain bien,
En attendant que de mes veines parte
Cette execrable horrible fiebvre quarte
Qui me consomme & le corps & le cœur
Et me fait vivre en extreme langueur [2].
Tu me diras que la fiebvre m'abuze,
Que je suis fol, ma salade & ma Muse :
Tu diras vray : je le veux estre aussy,
Telle fureur me guarist mon soucy. [23 v°]
Tu me diras que la vie est meilleure
Des importuns, qui vivent à toute heure
Aupres des Grandz en credit, & bonheur,
Enorgueilliz de pompes & d'honneur :
Je le sçay bien, mais je ne le veuz faire,
Car telle vie à la mienne est contraire.
Il faut mentir, flater, & courtizer,
Rire sans ris, sa face deguiser
Au front d'autruy, & je ne le veux faire,
Car telle vie à la mienne est contraire.
Je suis pour suivre à la trace une Court,

29. *87* d'huile de la Provence
30. *87* vient en nos vergers de France
43. *78-87* Aupres des Rois
51. *84-87* à la trace la Court

---

1. L'huile de Provence est l'huile d'olive, et le poète lui oppose l'huile de noix, désignant les noyers par « les oliviers de France ». Cette périphrase étant équivoque disparut des éditions posthumes.
2. Cette fièvre a tenu le poète vers 1568 au moins onze mois. V. ci-dessus *le Chat*, vers 109 ; *les Paroles de Calypso*, vers 250 ; ci-après l'*Ombre du cheval*, vers 85.

Trop maladif, trop paresseux, & sourd,
Et trop creintif : au reste je demande
Un doux repos, & ne veux plus qu'on pende
Comme un pongnard, les soucis sur mon front.
En peu de temps les Courtizans s'en vont
En chef grison, ou meurent sur un coffre [1].
Dieu pour salaire un tel present leur offre
D'avoir gasté leur gentil naturel
D'ambition & de bien temporel,
Un bien mondain, qui s'enfuit à la trace,
Dont ne jouïst l'acquereur, ny sa race :
Ou bien, Jamin, ilz n'auront point d'enfans,
Ou ilz seront en la fleur de leurs ans
Disgratiez par Fortune ou par vice,
Ou ceux qu'ilz ont retrompez d'artifice
Les apastant par subtilles raisons,
Feront au Ciel voller leurs oraisons :
Dieu s'en courrouce, & veux qu'un pot de terre
Soit foudroyé, sans qu'il face la guerre [24
Contre le Ciel, & serve qu'en tout lieu
L'Ambition est desplaisante à Dieu [2],
Et la faveur qui n'est que vaine bouë,
Dont le destin en nous moquant se jouë :

60-62. *78-87* Pour amasser trop de bien temporel, Bien incertain qui tout soudain se passe, Et ne vient point (*84-87* Sans parvenir) à la troisieme race
69-80. *73 guillemets*
63-74. *78-87 Suppriment ces douze vers*

1. Cf. Régnier, Sat. III, v. 14 : Mourir dessus un coffre.
2. Dieu veut que l'humble mortel (le pot de terre qu'il a façonné) soit foudroyé pour son ambition, avant de s'insurger contre le Ciel comme les Géants l'ont fait contre Zeus, et qu'il serve ainsi d'exemple et de preuve que l'ambition lui déplaît. Il y a là deux souvenirs mélangés, l'un, celui du divin potier, qui vient du Nouveau Testament (S. Paul, *Ep. aux Romains*, ch. IX, versets 20 sqq.), l'autre qui vient de la Gigantomachie d'Hésiode, *Théogonie*, vers 72.

D'où la Fortune aux retours inconstans
A la parfin les tombe malcontens,
Montrant à tous par leur cheute soudaine
Que c'est du vent que la farce mondaine,
Et que l'home est tresmal'heureux qui vit
En court estrange, & meurt loing de son lit.
Loing de moy soit la faveur & la pompe,
Qui d'aparence, en se fardant, nous trompe,
Ains qui nous lime & nous ronge au dedans
D'ambition & de soucis mordans.
L'ambition, les soucis & l'envie,
Et tout cela qui meurdrist nostre vie,
Semblent des Dieux à tels hommes, qui n'ont
Ny foy au cœur, ny honte sur le front :
Telz hommes sont colosses inutilles,
Beaux par dehors, dedans pleins de chevilles [1],
Barres & clous qui serrent ces grandz corps :
En les voyant dorez par le dehors,

75-77. *78-87* Car la Fortune aux retours inconstans Ne peut souffrir l'ambitieux long temps, Monstrant par luy d'une cheute soudaine
75-80. *78-87 guillemets*
80. *78-87* & ne meurt en son lit
82. *78-87* Qui d'apparence & de fard nous retrompe
83-84. *78-87* Qui nous relime & nous ronge au dedans D'orgueil. d'envie & de soucis mordans
87. *On lit* à tel hommes (*corrigé aux Errata*)
85-88. *78-87 suppr. ces quatre vers*
89-98. *78-87* L'homme eslevé (*84-87* qui monte) aux honneurs inutilles Semble un Colosse attaché de chevilles, Ferré de gonds, de barres & de cloux : Par le visage il s'enfle de courroux Representant Jupiter ou Neptune. La seule enflure (*84-87* Sa brave enflure) estonne la commune, D'or enrichie & d'azur par dehors : Mais quand on voit le dedans du grand corps N'estre que plastre & argile poitrie, Alors chacun cognoist la moquerie, Et desormais le Colosse pipeur Pour sa hauteur ne fait seulement peur Qu'au simple sot, & non à l'home sage Qui haussebeque & mesprise l'ouvrage

1. Rimes phonétiques : on prononçait *cheviles*.

Un Jupiter, Appollon, ou Neptune,
Chacun revere & doute leur fortune [1] :
Et toutefois tel ouvrage trompeur,
Par sa haulteur ne fait seulement peur
Qu'aux idiotz : mais l'home qui est sage
Passant par là ne fait cas de l'ouvrage :
Ains en esprit il desdaigne ces Dieux,
Portraits de plastre, & luy fachent les yeux, [24 v°]
Subjets aux vents, au froid & à la poudre [2].
Le pauvre sot qui voit rougir la foudre
A longs rayons dedans leur dextre main,
Ou le trident à trois pointes d'airain,
Craint & pallist devant si grand Colosse,
Qui n'a vertu que l'aparence grosse,
Lourde, pesante, & qui ne peut en rien
Aux regardans faire ny mal ny bien,
Sinon aux fatz, où la sottize abonde,
Qui à credit craignent le rien du Monde [3].
Les pauvres sotz dignes de tous mechefz
Ne sçavent pas que c'est un jeu d'eschetz [4]
Que nostre courte & miserable vie,
Et qu'aussy tost que la Mort l'a ravie
Dedans le sac somes mis à la fois

104. *On lit* aux trois pointes (*corrigé aux Errata*)
99-110. *78-87 suppr. ces douze vers*
111-112. *78-87* L'homme ignorant que ses jours (*84-87* dont les jours) sont si brefs Ne cognoist pas que c'est un jeu d'eschets
112-113. *73-87 guillemets*
115-116. *78-87* Dedans le sac on met tout à la fois Rocs, Chevaliers, Pions, Roynes & Rois

---

1. C.-à-d. redoute leur fortune (le simple pour le composé, déjà vu souvent).
2. C.-à-d. à la poussière. — Haussebequer (var. du vers 98) = regarder en levant la tête, en signe de dédain.
3. C.-à-d. : qui sans discernement craignent ce qui n'est rien.
4. Rimes phonétiques : on prononçait *méchés* et *échés*.

Tous pesle mesle, & Laboureurs & Rois [1],
Valetz, Seigneurs en mesme sepulture.
Telle est la loy de la bonne Nature,
Et de la Terre, en son ventre qui prend
De fosse egalle & le Pauvre & le Grand,
Et montre bien que la gloire mondaine,
Et la grandeur est une chose vaine [2].
   Ah ! que me plaist ce vers Virgilian
Où le vieillard pere Corytian [3]
Avecq' sa marre [4] en travaillant cultive
A tour de bras sa terre non oysive
Et vers le soir sans achepter si cher
Vin en taverne, ou chair chez le boucher,
Alloit chargeant sa table de viandes,
Qui luy sembloient plus douces & friandes [25]
Avecq la faim, que celles des Seigneurs
Pleines de pompe & de fardez honneurs,
Qui, desdaigneux, de cent viandes changent
Sans aucun goust : car sans goust ilz les mangent [5].

116. *71-73* pesle & mesle
117-121. *78-87* Ainsi la terre en mesme sepulture Met peuple & Rois par la loy de Nature, Qui mere esgale estant sans passion (*87* mere à tous sans nulle passion) De l'un des deux ne fait election, Monstrant par là que la gloire mondaine
121-122. *73-87 guillemets*
132. *78-87* Pleine de pompe & de mets & d'honneurs

---

1. La variante continue l'image du « jeu d'eschetz ».
2. L'idée de l'égalité des hommes dans la mort est une de celles qui reviennent le plus souvent chez Ronsard, héritage de ses modèles lyriques Pindare et Horace.
3. C.-à-d. natif de Coryce, ville de Cilicie. Virgile dit de lui : Corycius senex (réf. ci-après).
4. Terme dialectal pour désigner une houe à manche court dont se servent les vignerons (Martellière, *Glossaire du Vendômois*).
5. Ce passage, depuis le vers 123, a pour source un court épisode des *Géorgiques*, IV, 125 sqq. — A rapprocher d'une paraphrase de Claudien, *Epigr.* 2, qu'on a vue au tome X, p. 12.

Lequel des deux estoit le plus heureux,
Ou ce grand Crasse en escus plantureux,
Qui pour n'avoir les honneurs de Pompée
Alla sentir la Parthienne espée [1],
Ou ce vieillard qui son champ cultivoit
Et sans voir Rome en son jardin vivoit ?
Si nous sçavions, ce disoit Hesiode,
Combien nous sert l'asphodelle, & la mode
De l'acoutrer, heureux l'home seroit,
Et la Moitié le Tout surpasseroit [2] :
Par la Moitié il entendoit la vie
Sans aucun fard des laboureurs suivie,
Qui vivent sains du labeur de leurs doigtz,
Et par le Tout les delices des Rois.
La Nature est, ce dit le bon Horace,
De peu contente, & nostre humaine race
Ne quiert beaucoup : mais nous la corrompons
Et par le trop Nature nous trompons [3].
C'est trop presché : donne moy ma salade :
El' ne vaut rien (dis-tu) pour un malade !
Hé ! quoy, Jamyn, tu fais le Medecin !

142. *87* Combien nous sert la guimauve
141-144. *73-87 guillemets*
152. *84-87* Et par le tout la moitié nous trompons
149-152. *73-87 guillemets*
154. *84-87* Trop froide elle est (dis-tu) pour un malade

---

1. M. Licinius Crassus ambitionnait l'honneur du triomphe qu'avait reçu son collègue Pompée, après la guerre contre les Pirates, alors que lui, Crassus, n'avait eu que celui de l'ovation. Nommé proconsul de Syrie, il espérait obtenir à son tour le triomphe en combattant contre les Parthes ; mais il périt dans cette expédition (53 av. J.-C.).
2. Hésiode, *Trav. et Jours*, 40 sq.
3. Nous manquons la vie saine et heureuse que la Nature nous offre quand nous cherchons à acquérir d'excessives richesses. Cf. Horace *passim*.

Laisse moy vivre au moins jusqu'à la fin
Tout à mon aise, & ne sois triste Augure
Soit à ma vie ou à ma mort future,
Car tu ne peux, ny moy, pour tout secours
Faire plus longs ou plus petis mes jours : [25 v°]
Il faut charger la barque Stygieuse :
» La barque, c'est la Biere sommeilleuse,
» Faite en bateau : le naistre est le trepas :
» Sans naistre icy l'home ne mourroit pas :
» Fol qui d'ailleurs autre bien se propose,
» Naissance & mort est une mesme chose [1].

159. *87* Car je ne puis ny toy
162. *On lit* la Bier (*corrigé aux Errata*)
161-162. *84-87*... la barque Carontée : » La barque c'est une biere voutée

1. Cf. l'Hymne de la Mort, au t. VIII, p. 177, vers 312. Selon Th. Graur (*op. cit.*, p. 38), ce poème n'a que le titre de commun avec le *Capitolo dell' Insalata* de l'italien Molza.

DISCOURS

D'UN AMOUREUX DESESPERÉ

et de son compagnon qui le console, et d'Amour qui le reprend [1].

Dédié au Seigneur Scevole de Saincte Marthe [2].

Le desesperé commence.

Dure beauté, ingrate & malheureuse,
Las ! escoutez ma plainte douloureuse,
Et me voyez en mes larmes mourir :
Puis qu'autrement ne voulez secourir
Le mal qu'Amour m'a gravé dedans l'ame,
De tout mon corps ne faisant qu'une flame,
Et qu'un glaçon vivement atizé
Du seul despit de me voir mesprisé.
  Tant plus l'amant de soy mesmes estime,

ÉDITIONS : *Sixiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Poëmes, 4e livre) 1571, 1573 ; (Id., 2e livre) 1578 ; (Id., 1er livre) 1584, 1587 et éd. suiv.

Titre. *78*... A Scevole de saincte Marthe | *84-87*... A Scevole de saincte Marthe, Poictevin, excellent Poëte (*87* tres excellent Poëte)

9. *1604 et éd. suiv.* de soy mesme s'estime

---

1. Encore une pièce qui rappelle les « debats » chers aux siècles précédents. A rapprocher des Cartels contre et pour l'Amour, et des combats pour « le chevalier content », et « le chevalier malcontent » (t. XIII).

2. Sur ce personnage, né à Loudun en 1536, poète français et latin, v. A. Farmer, *Les œuvres françaises de Sc. de sainte Marthe* (thèse de Toulouse, 1920) ; J. Plattard, *La vie et l'œuvre de Sc. de Sainte Marthe* (Bulletin de la Soc. des Antiquaires de l'Ouest, 1924, 1er semestre). — La pièce que Ronsard lui adresse ici, est le premier témoignage de son estime, suscité par la publication du premier recueil du poète poitevin en 1569. Plus tard, en 1584, la lecture de la *Paedotrophia* lui inspirera une réelle admiration (lettre à Ant. de Baïf).

Plus il est brave & plus est magnanime,
Tant plus son cœur est genereux & chaut,
Tant plus il aime en lieu parfait & haut :
Si par desdain son service on outrage, [26]
Incontinent l'amour se tourne en rage,
En pleurs, en cris, en larmes, en fureur,
Vrais soupiraux pour esvanter le cœur,
Qui creveroit genné de telle presse
Si pour confort n'accusoit sa maitresse.
  Puisque voz yeux m'ont brassé la poison,
Puisque pour vous j'ay perdu la raison,
Perdu l'esprit, comme chose frivolle
Je perdray bien encores la parolle,
Afin de dire à ces rochers icy
De votre cœur le vouloir endurcy.
O beauté non, mais bien cruauté née
Soubz malheureuse & rude destinée
Pour me tuer, dechirer & humer
Mon sang trahy desous le nom d'aymer.
  L'home vrayment est digne de grand blasme
Qui perd son age à servir une femme,
Subjet leger, qui vit du seul plaisir
De varier, de changer & choisir,
Et qui se croit d'autant plus honorable
Qu'elle est toujours douteuse & variable [1].
Aussi Venus, qui nasquit dans les flotz

33. *78-87* Et qui se dit
34. *87* tousjours menteuse

---

1. Cf. t. VII, p. 320, et la note ; aux sources d'inspiration que j'y indique j'ajoute Simonide d'Amorgos, pièce contre les femmes, Χωρὶς γυναικός..., vers 27 à 42, Properce, II, 9, 31 sqq. et Virgile, *En.* IV, 569 sq.

De l'Ocean ennemy du repos,
Nous montre assez que la plus seure Amante
N'est que tempeste, orages & tourmente.
Il ne faut point egaller le malheur
Au mien, qu'endure attaché le Voleur
Dessus Caucase [1], ou la peine infernalle
De Salmonée, Ixion, ou Tantale [2],
Pres de mon mal leur sort est bienheureux, [26 v°]
Qui veut soufrir il faut estre amoureux,
Il faut aymer une ingrate cruelle,
Qui nous occist d'autant plus qu'elle est belle.
  Esprit de roche, ame faite de fer,
Que mes soupirs ne peuvent eschaufer,
Cœur, mais du plomb, qui te caches indigne
D'estre logé souz si belle poitrine,
Ris mon trompeur, front gratieux & fier
Œil, non pas œil, mais un drillant acier [3],
Corps engendré au travers des bocages,
Nourry du laict des Lionnes sauvages,
Si le debvoir vous eschaufe à pitié,
Ayez soucy de ma longue amitié,
Et quelquefois helas ! vous prengne envie
D'avoir horreur des tourmens de ma vie,
Craignant la main de Nemesis, qui fait
Punition de ceux qui ont forfait.

36. *84-87* (Flots ennemis de l'homme & du repos)
53. *87* dans l'espais des bocages
57. *78-87 graphie* vous prenne

---

1. Prométhée, voleur du feu divin. Cf. t. IV, p. 16 et 17.
2. Grands criminels, suppliciés aux Enfers : Salmonée, pour avoir contrefait la foudre de Jupiter ; Ixion, pour s'être épris de Junon ; Tantale, pour divers autres crimes de lèse-divinité. Peut-être y a-t-il ici un souvenir de Properce, II, 17, 5 sqq.
3. C.-à-d. acier brillant et mobile à la fois ; déjà vu au t. IV, p. 82, etc.

He ! quel forfait plus grand sçauroit on faire
Que son amy cruellement defaire,
Le tourmenter, genner & martyrer
Et tout son cœur par morceaux dechirer ?
Toute la Nuit quand le soleil se plonge
Souz l'Ocean, l'espouvantable Songe
En cent façons pour me donner effroy
Coup dessus coup vous represente à moy.
Depuis le soir jusqu'au point de l'Aurore
Pensif je veille : Amour qui me devore,
Come ennemy de mon premier repos
Ne donne treve un quart d'heure à mes os :
De cà delà je me tourne & revire : [27]
Mon œil voyant le portrait qu'il desire
Come un fantaume errer dessus mon lit,
Me fait taster les ombres de la Nuit,
Croisant mes bras au devant de l'Image
Pour la serrer : mais elle plus volage
Qu'un vent leger s'enfuit, & ne veut pas
Qu'un vain plaisir je presse entre mes bras.
Mais quand l'Aurore abandonne la couche
Du vieil Tithon [1], tout resveux & farouche
Je sors du lit, & sans autre tesmoing
Seul je me perds en un Antre bien loing
Parlant tout seul : Amour qui m'accompagne
Me fait aller de montagne en montagne,
De bois en bois, de penser en penser.
Je fuy les lieux par où je voy passer
Le peuple errant, & dresse mon alée
Entre les bois herissez de fueillée.

79. *78-84* & fuyant ne veut pas | *87* en fuyant ne veut pas

1. Cf. t. XII, p. 54 et 190.

Mais en fuyant les homes & le jour,
Je ne fuy point moymesmes, ny Amour,
Ny le penser importun de Madame
Qui come un Ours se repaist de mon ame,
Mange mon cœur, & me met en tous lieux
Vostre portrait au devant de mes yeux.
Aucunefois cette faulse Esperance
Par les desertz me promet assurance,
Et me pipant, mensongere, me dit
Qu'en vostre Amour j'auré quelque credit,
Mais je ne veux à Déesse si vaine
Adjouter foy, le suject de ma peine.
Le plus souvent par les lieux où je vois [27 v°]
Si je regarde une riviere, un bois,
Herbe, rocher, fleur incarnate ou bluë,
Je pense voir le bel œil qui me tuë,
Car j'ay perdu par trop imaginer
Toute raison, & ne puis gouverner
Si bien mon sens, qu'Amour ne le transporte
Et la fureur en moy ne soit plus forte [1].
Las ! mon esprit par trop resver a fait
Le corps hideux, palle, morne, et deffaict,
Deffiguré come ces Ombres vaines
Qui vont là bas sans muscles & sans veines,
Sans sang, sans nerfz aux rives d'Acheron,
Leger fardeau du bateau de Charon :

93. *78-87 graphie* ma Dame
102. *87* Adjouster foy, pour allonger ma peine
103-110. *87 suppr. ces huit vers*
112. *87* Mon corps hideux

1. C.-à-d. : Et que la folie ne soit plus forte que la raison. — La forme *blue* se rencontre souvent à la rime, dans la poésie du XVI[e] siècle.

A tels Espritz pour aimer je resemble [1],
Trainant un corps vif & mort tout ensemble.
Doncques voyant mon trespas aprocher,
Je veus mourir au pié de ce rocher
Plat estendu contre la froide terre,
Pour estre franc d'Amour & de sa guerre,
Et des soucis si prontz à m'offenser,
Et par sur tout de ce meschant penser.
Il ne faut point qu'un beau lict de verdure
Pour ornement couvre ma sepulture :
Roses ne Liz ne sont pour le tombeau
D'un miserable amoureux jouvenceau :
Mais bien la ronce épineuse y fleurisse,
Et en tout temps le chardon s'y herisse,
Nul pastoureau n'y chante du flageol,
Mais le corbeau en lieu du rossignol,
Et que la nege à coups de pié brisée [28]
Sur le Printemps luy serve de rosée.
Puis quand l'Esprit tout franc sera dehors
Des serfz liens du miserable corps,
Je ne veux point qu'il prengne une autre forme,
Mais gresle & nud, & fantaume difforme,
Afreux, hideux, devant ses yeux souvent
Vole & revole aussi leger que vent [2],
En cent façons par une estrange feinte
Troublant son ame en tous lieux d'une crainte,
Et tout son cœur de rage & de fureur,

132. *71-87* en lieu de rossignol
137. *78-87 graphie* il prenne

1. Pour aimer = parce que j'aime.
2. C.-à-d. : Je veux que mon Esprit, affranchi de sa prison corporelle, apparaisse à ma maitresse sous la forme d'un affreux démon.

Et son esprit de songes & d'horreur,
Ou soit la nuit en son lit endormie,
Ou soit le jour : afin que nulle amie
Sur la rigueur ne mette son apuy
Prenant exemple à la peine d'autruy [1].

Le Compagnon de l'Amoureux qui le console.

Ah ! Compagnon, ramasse ton courage,
La Raison soit maitresse de ta rage,
Reveille toy d'un someil si profond
Et la vertu replante sur ton front.
  Nez pour l'honeur en ce monde nous somes :
Les cris, les pleurs sont indignes des homes
Qui de nature ont le cœur genereux
Pour ne broncher souz le sort malheureux :
Mais vers le Ciel dressant toujours la teste
Ont pour suject toute action honneste,
Un haut courage & un brave penser
Qui ne se peut de Fortune offenser [2]. [28 v°]
  Entre les morts est morte l'Esperance
Entre les vifs elle a sa demeurance [3] :
Espere doncq, & hardy ne reçoy

153-156. *73-87 guillemets*
159. *84-87* Un haut courage, un vertueux penser
161-162. *73-87 guillemets*

---

1. Rapprocher la fin de cette complainte (depuis le vers 81) des paroles de Philerme dans la Saulsaye de Maurice Scève (1547). Comparer aux derniers vers les stances du *Printemps* de d'Aubigné : Cessez noires fureurs, v. 73 sqq.

2. C'est le « mépris des choses fortuites », préconisé par G. Budé et Rabelais, qui tient à la fois du stoïcisme et de l'épicurisme.

3. Souvenir de Théocrite, IV (les Pâtres) 41 sqq. Déjà vu au t. XII, p. 155, vers 161.

Le desespoir pour le loger chez toy :
L'Esperance est des laboureurs nourrice,
L'Esperance est aux prisonniers propice,
Sans elle en mer le pilote n'iroit,
Bref sans l'Espoir le Monde periroit [1].
  Rien n'est si dur qu'une roche massive,
Rien n'est si mol qu'une fonteine vive,
Et toutefois l'onde avecques le temps
Mange la roche & la creuse dedans.
Toute douleur tant soit longue & mordante,
Tant soit sa playe en nostre cœur ardente
Se peut casser par patience, ainsi
Qu'un grand rocher sur le bord endurcy
Casse à l'entour sans bouger de sa place
D'un pié constant la mer qui le menace.
  Metz, je te prie, au devant de tes yeux
L'heure, le jour & le temps & les lieux,
Où autrefois ta constance assurée
Ha la rigueur de Fortune endurée,
Voire plus grande & plus forte beaucoup
Que n'est l'Amour qui t'a donné ce coup.
  Souvienne toy combien dessus la plaine
De la grand mer, tu as souffert de peine
Pendu sur l'onde, assailly de la mort
Qui t'espioit à deux doigts pres du port.
Souvienne toy combien tu as sur terre
Soufert de mal au travail de la guerre, [29]
Blessé, navré, rigueur dessus rigueur
Où toutefois tu n'as perdu le cœur :

181. *84-87* Où quelquefois

1. Souvenir de Tibulle, II, 6, 20 sqq.

Voudrois tu doncque, ô nouvelle misere!
Le perdre ainsi pour chose si legere?
  Souvienne toy regangnant ta raison
Que ta Maitresse est de grande maison,
De noble sang, & non pas amusée
A devider ou tourner la fusée [1] :
Et que son œil, mais un soleil doré,
Et son esprit des autres adoré,
Et ses cheveux, les liens de ta prise,
Sa belle main à la victoire aprise,
Son ris, son chant, son parler & sa voix
Meritent bien le mal que tu reçois :
  Endure doncq, les Amours sont semblables
Aux jours qui sont de nature muables,
Tantost serains & tantost pluvieux,
Chauts & glacez, ainsy qu'il plaist aux Cieux.
  J'estois un jour amoureux d'une Dame
Qui d'outre en outre avoit persé mon ame
De ses beaux yeux : plus mon cœur s'alumoit
Mourant pour elle, & moins elle m'aimoit,
De mon tourment aparoissant plus belle,
Et sa beauté la rendoit plus cruelle.
Come un Chevreil qui de peur va fuyant
Devant un Loup de famine aboyant,
Qui ja-desja de sa griffe le presse,
Ainsy fuyoit cette jeune maitresse.
  O quantes fois tout seul entre les bois
Entre l'effroy des Antres les plus cois [29 v°]
Ay-je conté dans un desert sauvage

215-216. *78-87* Comme un chevreul qui va fuyant de peur Devant un loup tout herissé d'horreur

1. C.-à-d. la filasse ou la laine enroulée sur le fuseau.

Le mal receu pour un si beau visage.
O quantefois aux rochers d'alentour
Ay-je conté la rudesse d'Amour,
Et arresté les ventz à ma complainte [1] !
Echo sans plus de mes soupirs atainte
Me respondoit & d'un pareil esmoy
M'accompagnant pleuroit avecques moy :
  Cent fois troublé d'une fureur extresme
J'ay mon poingnar tourné contre moymesme
Pour deslier par le bien de la mort
L'esprit transsi sans espoir de confort.
Mais quand la honte avoit refraint ma dextre
A tout le moins, disois je, il me faut estre
Hoste des bois & m'arrester icy,
Sans que le peuple entende mon soucy.
Ja n'est besoin que le Monde rougisse
De ma vergongne, il faut que je languisse
En ces desertz & traine ma langueur
Bien loing du peuple aucteur de mon malheur.
  Ainsy disois, mais les haleines molles
Des ventz, en l'Air emportoient mes parolles [2] :
Car tout soudain l'importun souvenir
Forsant mes pas, me faisoit revenir
Devant les yeux de ma belle guerriere
Inexorable & sourde à ma priere,
Qui de mes pleurs sa rigueur abreuvoit,
Et de mes cris non plus ne s'emouvoit

239. *69* En ses desertz (*éd. suiv. corr.*)

1. Cf. Pétrarque, s. *Solo e pensoso*; Properce, I, 18, 21 sqq.; déjà vu au t. XII, p. 208 sqq.
2. Ronsard refait, en deux décasyllabes, deux alexandrins de l'*Adonis* (t. XII, p. 114, v. 113-114).

Que fait la mer, quand pale du naufrage
Le naucher crie au milieu de l'orage. [30]
J'avois soufert quinze mois sa rigueur
La larme à l'œil, sur le front la langueur,
La flame au cœur, le soupir en la bouche
Sans amolir cette belle farouche,
Quand pour trouver à mon mal guerison,
D'un vieil sorcier je cherchay la maison,
Sorcier barbu, à l'œil espouvantable,
Au gros sourcil, au front inacostable,
Ridé, crasseux, arrogant, eshonté [1] :
Seul je l'aborde & mon mal luy conté !
Il me respond : Ta teste est estourdie
D'une bien chaude & forte maladie,
Et toutefois tu pourras bien guarir
Si pront tu veux toymesmes secourir,
Non par l'effort d'un magique murmure,
Par vers charmés, par estrange escriture,
Ny par billetz à ton col attachez,
Ny par segretz des Daimons recherchez [2].
Tant seulement pour un mois dissimule
Maugré ton cœur la flame qui te brule :
Change de face, & feins d'estre guary,
Ne marche plus comme triste & marry
A front baissé soupirant par la voye,
Ny messagers ny lettres plus n'envoye,
Nourrissement & apast de ton feu,

254. *87* ceste belle farouche | *1604 et éd. suiv.* ceste beste farouche
271. *87 et 1623* Change de face | *1604* Change la face | *1609-1617* ta face

---

1. A rapprocher d'un autre portrait de sorcier, t. XII, p. 175, v. 57 sqq.
2. Les « vers charmés » (déjà vus au t. VIII, p. 134) sont ceux qui étaient consacrés par la magie ou sorcellerie.

Cache ton mal, temporises un peu,
Et tu voirras ains que le mois se passe
Que par le temps toute fureur s'efface.
  Huit jours entiers apres m'en estre allé
De sa maison, mon mal dissimulé[1] : [30 v°]
Mais aussi tost qu'elle vit ma pensée
En son endroit de chaude estre glacée,
Et que mon cœur par feinte diverty,
Sembloit ailleurs avoir choisy party,
Par desespoir s'escria malheureuse,
Rompt ses cheveux, devint toute amoureuse,
Et sans user de plus longue rigueur
Me saute au col & m'apela son cœur.
  Si tu m'en crois, guary-toy de la sorte[2] :
Ou si tu n'as la constance assez forte,
Je te diray pour ton dernier secours
Le vray moyen de perdre tes Amours.
On dit, Amy, qu'en la forest d'Ardeine
Dessous un chesne ondoye une fonteine,
Dont Angelique à longue haleine beut,
Si que depuis, desdaigneuse, ne peut
Aymer Renault, & dedans sa mouëlle
Sentit couler une glace nouvelle
Tant seulement par la vertu d'une eau,
Qui de son cœur estaingnit le flambeau[3].

278. *78-87 guillemets*
282. *71-73* estre gelée
279-282. *78-87* Apres avoir mon mal dissimulé, Elle estima mon feu s'en estre allé, Et que mon ame autre part envolée En son endroit de chaude estoit gelée
284. *78-87* Avoit ailleurs trouvé nouveau party

1. C.-à-d. : je dissimulai mon mal. Pour la graphie, v. ci-dessus, vers 100 (j'auré) et 258 (je luy conté).
2. Voir Ovide, *Reméde d'Amour*, pour toute cette réponse du sorcier.
3. Cf. l'Arioste, *Orl. fur.*, I, st. 78.

Va te plonger par neuf fois en cette onde,
Bois-en neuf fois, & neuf fois à la ronde
Des rives tourne, avant que le Soleil
Face aparoistre aux Indes son reveil [1] :
Ou bien, Amy, si tu ne veux me croire,
Voicy Amour à la trousse d'ivoire,
A l'arc tendu, au trait bien aguisé :
De tous les dieux c'est le plus avisé.
» Oy-le parler : Quand un Dieu nous conseille
» Il faut aprendre, & luy prester l'oreille, [31]
» Car il faut croire & tenir pour certain
» Qu'un Dieu ne veut tromper le genre humain.

AMOUR REPREND L'AMOUREUX.

Mace de plomb et digne qu'on te nomme
Un dur rocher en la forme d'un homme,
Ou bien un monstre en home contrefait :
Pour le loyer du bien que je t'ay fait
Me blasmes-tu ? tel miserable blasme
Ne peut sortir que d'une mechante ame.
  Certes devant que le coup de mon dard
T'eust attiré pour estre mon soudart,
Et que je t'eusse en la belle campaigne
Des amoureux rangé soubz mon ensaigne,
Tu vivois sot, ignorant & lourdaut,
Ton cœur grossier n'esperoit rien de haut,
Ton sang couard estoit froid come glace,

307. *78-87 graphie* aiguisé
308. *87* le mieux avisé

1. Le chiffre *neuf* était fatidique ; cf. t. XI, p. 6, vers 53.

Ton ame estoit en ton corps une mace,
Et mal en-point, mal propre & mal vestu,
Niais, badin, eslongné de vertu,
Allois errant comme un home sauvage
Sans eslever vers le Ciel le visage [1].
  Mais aussy tost que j'eu dedans ton cœur
Poussé le trait qui te tient en langueur,
En langueur, non, mais bien en esperance
D'avoir le fruit de ta perseverance :
Incontinent que j'eu devant tes yeux,
Mis le portrait dont tu es envieux,
Lequel gangnant ton ame toute entiere
Fut ton subject, ton object, ta matiere : [31 v°]
Bref aussy tost que tu vins à sentir
Ce plaisant feu que tu voyois sortir
De la beauté de ta dame bien née,
D'antique race & de grande lignée,
Et que tu vis comme les Astres font
Mille vertus reluire sur son front,
Et que le geste & l'aparence haute,
Et le desir d'eviter toute faute,
Et que l'honeur la vestoient proprement
Come d'un brave & riche acoutrement :
Lors aux rayons d'une si belle face
Changeas de meurs, de nature & de grace,
Ton esprit fut actif & vigoureux,
Ton sang devint plus chaut & genereux,
Ton ame s'est en beaux discours haussée,

343-346. *87 suppr. ces quatre vers*
347. *87* la vestoit proprement

---

1. Cet exposé de l'Amour est à rapprocher de l'Elégie à J. Brinon *Au faits d'amour* (t. VI, p. 149 et suiv.).

Et vers l'honeur s'envola ta pensée,
Par gaillardize, esperant d'acquerir
Celle beauté qui te faisoit mourir.
  Adoncq au Ciel tu eslevas la teste,
Tu devins propre, & accort, & honneste,
Discret, facond, bien parlant, bien disant,
Et de fascheux agreable & plaisant.
Pour mieux donter la paresse & le vice,
Armes, chevaux furent ton exercice,
Guerres, combatz, mascarades, tournois,
Et honorer l'amour par le harnois.
  Doncq tu me doibs (t'ayant donné Maitresse)
Ton bon esprit, ta grace & ta prouësse,
Et les vertus qui procedent d'aymer,
Puis comme ingrat tu oses me blasmer [32]
Contre raison, qui ta fiere nature
Ay convertye en douce nourriture?
  Te me diras qu'Amour est passion
Pleine de forte & chaude affection,
Et que celuy qui mes fleches espreuve
Pour un seul bien cent mille douleurs treuve.
Et qu'un plaisir est cherement vendu
Quand pour l'avoir un age est despendu [1].
Escoute, amy : Nature par qui somes,
Ne doit pas tant à la race des homes
Que de verser toute douceur icy
Sur tous nos faitz sans mesler du soucy,

374. *78-87* mainte douleur y treuve
375-376. *78-87* Un plaisir est trop cherement vendu, Quand pour l'avoir un age est despendu (*avec guillemets*)
377. *78-87* Escoute amy : le ciel par qui nous sommes
380. *78-87* Sur nos plaisirs

1. Despendu = dépensé.

Il ny a chose au monde si heureuse
Que par malheur la tristesse espineuse
D'un soing mordant n'aigrisse, & que son fiel
De la douceur ne corrompe le miel [1].
Mais quand le bien arrive apres la peine
Il est plus doux, d'autant que l'ame pleine
Des premiers maux se laisse decevoir
Du bien receu qui vient contre l'espoir [2].
  Tu n'es pas seul qui pleures pour ta Dame,
Les plus gaillards remplis d'une belle ame,
Princes & Rois, Seigneurs chevaleureux
Ont soupiré leur travail amoureux :
  Voy les beaux yeux de ta belle Maistresse,
Voy le pouvoir de celuy qui te blesse,
De qui le coup par segrete langueur
Venant des yeux s'encharne souz le cœur [3] :
Lors tu prendras en ton mal patience,
Me connoissant par ton experience, [32 v°]
Mal qui te vient de ton propre meffait,
Je suis tout bon, je ne t'en ay point fait,
Mais ta raison par les sens depravée
A la beauté corporelle aprouvée,
Non la cœleste : aussi tu as receu
Tous les tourmens d'un amoureux deceu.
  Car moy qui suis de nature tresbonne
Enfant du Ciel, ne veux nuire à personne

381-388. *78-87 guillemets*
384. *71-78* de sa douceur | *84-87* De son aigreur
389. *73* par ta Dame | *78-87 texte primitif*
396. *84-87* sous ton cœur
400. *78-87* ... nul mal je ne t'ay fait

1. Développement de l'adage horatien : Nihil est ab omni parte beatum (*Carm.* II, 16, 27), déjà vu au t. III, p. 217.
2. Cf. Platon, *Phédon*, début, 60 b-c.
3. S'encharner = s'enfoncer dans la chair.

Mais profiter, tenant desouz ma main
Come un bon Roy en paix le genre humain.
Je tien le Monde en parfaite aliance,
Les Elementz connoissent ma puissance,
Peuples, Citez ne vivent que par moy,
Et leur repos est subject à ma Loy.
Je suis par tout, toute chose j'ambrasse,
Je fais de l'home immortelle la race,
Le chatouillant doucement de mon trait
Pour se refaire & laisser son portrait.
Je suis des Dieux le meilleur interprette :
Je suis Devin, Cabaliste & Prophette :
D'entre les Dieux & les homes je suis
Poste, Courrier & Messager, qui puis
Porter au Ciel des homes les prieres,
Porter à l'home en cent mille manieres
Songes, Advis & Oracles de Dieu,
Car du grand Air j'habite le millieu :
J'ay Pere & Mere, & n'ay pere ny mere,
Aucunefois je pense avoir un frere,
Quelquefois non : j'ay diverses les mœurs,
Tantost je vy & tantost je remeurs, [33]
Jeune, vieillard, chaut, delicat & tendre,
Comprenant tout, on ne me peut comprendre,
Car du grand Dieu l'immense charité
Ne se comprend par vostre humanité [1].
  Quand du haut ciel les Ames abaissées
Dedans les corps languissent opressées

412. *84-87* Et leur repos s'entretient par ma loy
431. *84-87* Aussi d'un Dieu l'immense charité

1. A rapprocher de Pour le trophée d'Amour (Mascarades du t. XIII, p. 218).

De la matiere & du pesant fardeau,
Je leur esclaire aux rais de mon flambeau,
Je les resveille & leur preste mes æsles
Pour revoler es maisons eternelles
Par le bienfait de contemplation :
Car de l'Amour la plus belle action
Est de rejoindre en charité profonde
L'Ame à son Dieu tandis qu'elle est au Monde.
Plus ta Maitresse est belle, & d'autant plus,
Laissant ton corps impotent & perclus,
Debvois hausser tes yeux outre la nue
Pour voir le Beau dont ta belle est venue :
  Mais t'amusant à la beauté du corps,
Et aux couleurs qui plaisent par dehors,
Qui come fleurs en naissant se fanissent,
As abaissé tes espritz qui languissent
Lourds, engourdiz d'un someil otieux
Sans envoyer ton ame jusqu'aux Cieux,
Estant plongée en l'Amour furieuse,
Brutale Amour, charnelle, vitieuse,
Car de ton gré te liant en prison
As derobé toymesme & ta raison.
De telle erreur procede ta complainte,
Tes pleurs, tes cris, tes soupirs & la crainte, [33 v°]
Le desespoir de n'estre jamais tien,
Et mille maux que tu merites bien,
Voire les fers & toute genne extresme
Puisque tu es le meurdrier de toy mesme [1].

440-442. *73-87 guillemets*
455. *78-87* Donc de ton gré
462. *84-87 graphie* le meurtrier

1. Cette conception de l'amour est empruntée à Marsile Ficin et aux autres platoniciens italiens.

Scevole, amy des Muses que je sers,
Je t'offre icy en lieu de tes beaux vers
Un froid discours larron de ta louenge [1].
Tu n'es premier qui te trompes au change :
Glauque jadis s'y deceut davant toy [2] :
Et toutesfois pren ce present de moy
Pour temoigner d'une ancre perdurable,
Que mon vers fut à ton vers redevable.

FIN.

464. *84-87* Icy je t'offre
467. *71-87 graphie* devant toy

---

1. Ce discours est « larron de sa louange » en ce sens qu'il traite un autre sujet que l'éloge de Scévole de Sainte-Marthe. — Ces derniers vers font allusion au recueil suivant : *Les Premieres Œuvres de Scevole de Sainte-Marthe, Gentilhomme Lodunois* « qui contiennent ses Imitations et Traductions recueillies de divers poètes grecs et latins » (Paris, Fed. Morel, 1569; l'achevé d'imprimer est du 23 février). Le 3e livre, consacré tout entier à l'amour, est suivi d'un sonnet « Au Seigneur P. de Ronsard Gentilhomme Vandomois ».

2. Il s'agit d'un guerrier grec de l'*Iliade*, qui échangea ses armes d'or contre celles de Diomède, qui étaient de bronze; d'où l'expression proverbiale : *Glauci et Diomedis permutatio*, appliquée à l'échange d'un objet précieux contre un objet de peu de valeur. Cf. Homère, *Il.* VI, 234 sqq.

ELEGIE[1].

Come un guerrier refroidy de prouësse
Qui a perdu sa peine & sa jeunesse,
Trop hazardeux au service d'un Roy,
Faisant son sang le tesmoing de sa Foy,
Apres qu'il voit que son Prince & son Maistre
Ne veut ingrat son labeur reconnoistre,
En barbe blanche & en cheveil grison
Seul se retire à part en sa maison,
Et là, pensant en l'honeur qu'il merite [34]
Se passione & s'enfle & se despite,
Croizant les bras & regardant les Cieux,
Jure, proteste & ateste les Dieux
De ne vestir jamais en nulle place
Pour guerroyer ny armet ny cuirasse :
Mais quand il oit le tabourin sonner,
Chaut de la guerre il y veut retourner,
Et sans respect de serment ny d'injure
Prend son harnois & suit son avanture [2].

Éditions : *Sixieme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Elegies, 5e livre) 1571, 1573 ; (Id., livre unique) 1578, 1584, 1587 et éd. suiv.

3-4. *78-87* Voire son sang le tesmoin de sa foy, Suivant le camp d'un Seigneur ou d'un Roy

7. *78-87 graphie* cheveul

---

1. On peut conjecturer, d'après un passage de cette pièce (vers 97 et suiv.), qu'elle fut adressée à Isabeau de Limeuil, du temps qu'elle était la maîtresse avouée du prince Louis de Condé (1563-1565) ; mais, d'après l'ensemble du texte, Ronsard l'écrivit pour le compte d'un soupirant de rang social bien inférieur, d'un simple « gentilhomme », qui pourrait bien être lui-même (voir tout le début, et les vers 103 à 111). Aussi ne la publia-t-il qu'après la mort dudit prince, survenue à Jarnac en mars 1569.

2. C.-à-d. se livre aux hasards d'une nouvelle guerre.

Je suis ainsi : car ayant fait sejour
Long temps en vain souz la charge d'Amour,
Ayant porté longuement son enseigne,
Tenu souz luy l'amoureuse campaigne,
Receu sa soude [1] & long temps travaillé,
Couru, cherché, assailly, bataillé,
Enflé de gloire & de perseverance,
Ce fier tyran pour toute recompense
De mon service & de ma loyauté,
M'a outragé d'extreme cruauté :
Si que despit contre si mechant maistre,
Je fis serment de ne vouloir plus estre
Son serviteur come j'avois esté,
Et n'engager jamais ma liberté :
Mais mon serment s'envola dans la nuë :
» Serment d'Amour jamais ne continuë.
Car aussi tost que j'aperceu voz yeus,
Yeux je me trompe, ains deux astres des Cieux,
Et voz cheveux, mes liens, dont le moindre
Pourroit un Scythe en servage contraindre [2],
Et quand j'ouy vostre parler qui fait [34 v°]
Foy que l'esprit est divin & parfait,
Lors j'oubliay mes serments & mes peines.
Un soufre ardent s'esprit dedans mes veines
Par voz rayons, lequel se fit veinqueur
De ma raison, & m'aluma le cœur
Du haut desir de consacrer ma vie

34. *84-87* Serment d'Amant

---

1. C.-à-d. sa solde. La forme *soude* (d'où dérive soudart, comme de solde dérive soldat) se lit dans toutes les anciennes éditions.
2. Le Scythe passait aux yeux des Anciens pour un être sauvage et féroce. Cf. Erasme, *Adagia* : Scytha malus.

A vous, que j'ay pour maitresse suivie,
Maitresse non, mais Déesse qui tient
Si bien mon cœur que plus ne m'en souvient.
Je sçay combien cette heureuse naissance
Qui vous honore est haute de puissance,
Je connois trop (& delà vient mon mal)
Qu'à vostre sang le mien n'est pas egal,
Et si voy bien que j'ay l'æsle trop basse
Pour devancer l'honeur qui me surpasse :
Et le voyant je suis desesperé
De parvenir au bien tant desiré,
S'il ne vous plaist abaisser la victoire
Et m'estimer digne de vostre gloire.
Car autrement helas ! sans m'apeler [1],
En si haut lieu je ne sçaurois aller.
  Souffrez, Madame, au moins que je vous ayme
Plus que mon cœur, que mes yeux, que moy mesme,
Et permettez que je puisse adorer
Vostre beauté qui me fait langourer
Ravy d'esprit, quand je voy que Nature
Pour vous orner sur toute creature
A despouillé tous les Cieux, & a fait
En vous, Madame, un chef d'œuvre parfait.
Ou, s'il vous plaist de n'estre point aimée, [35]
Ne soyez point sur toutes estimée,

53. *78-87*... que j'ay taille trop basse
54. *1604 et éd. suiv.* l'homme qui me surpasse
59. *78-87* Car autrement sans à vous m'appeller
61. *78-87* Souffrez, Maistresse
63-64. *78-87*... que je puisse honorer Vostre beauté, qu'on devroit adorer
65. *78-87* Tant l'abondante & prodigue Nature
69-80. *87 supprime ces douze vers*

1. C.-à-d. : si vous ne m'appelez pas.

Ostez des yeux cette vive clarté,
Ostez du front l'honeur & la beauté,
Ostez la grace, ostez ces belles roses
Sur vostre teint tout fraischement escloses :
Ostez la bouche, ostez le ris, ostez
Cette douceur par qui vous surmontez
Homes & Dieux, ostez cette belle ame,
Vous n'aurez plus de serviteurs, Madame.
Car voz beautés sont causes que chacun
Vous presse & prie & vous est importun [1].
  Encore l'home esleve la paupiere
Vers le Soleil & vit de la lumiere,
Bien que le trait de ses feux radieux
En le voyant luy aveuglent les yeux [2].
Soufrez ainsi qu'à mon dam je vous voye
Et que l'aucteur de mon malheur je soye :
Car il me plaist de mourir regardant
Vostre bel œil si clair & si ardent.
Au temps passé les plus grandes Déesses
Quitant le ciel, les dieux & leurs altesses,
Ont bien choisy ça bas pour serviteurs
Non pas des Rois, mais de simples pasteurs [3],

85. *87* Ainsi souffrez
87. *78-87* Puis qu'il me plaist
89-90. *78-87* Au temps passé les Déesses plus grandes Quittant des Dieux les immortelles bandes

---

1. Ces douze vers font écho à ceux de Marot, *Elegie XIX* :

Si vous voulez qu'on n'ait sur vous envie,
Ne soyez plus de vertueuse vie,
Ostez du corps ceste exquise beauté,
Ostez du cœur ceste grand loyauté, etc.

2. On lit le pluriel *aveuglent* dans toutes les anciennes éditions. C'est une syllepse fréquente chez Ronsard. Cf. t. III, p. 125, note 4.

3. Par ex. Phœbé, qui aima Endymion ; Vénus qui aima successivement Adonis et Anchise.

Et Jupiter plein d'amoureuses flames,
Laissant son foudre a bien aimé noz femmes [1].
Car volontiers Amour & Majesté
En mesme lieu n'ont jamais habité [2].
  Si vous estiez en l'amour bien aprise
Vous ne seriez d'un grand Seigneur esprise,
Toujours l'amour d'un Prince nous deçoit, [35 v°]
Dont tout le peuple à la fin s'aperçoit
Come d'un feu qui brule une campagne,
Car la raison sa fureur n'acompagne :
Mais quand Amour vient alumer le cœur
D'un gentilhome, en servant il est seur [3],
Obéïssant & craignant de desplaire,
Et ne commet son plaisir au vulgaire :
Ains au rebours, afin qu'il ne soit veu,
Cache sa playe & recele son feu,
Le nourrissant d'une douce pensée,
Sans que sa Dame en soit point offensée,
Come je fais [4] : car par discretion
Je veux aimer, non par ambition
De m'eslever pour plus haut entreprendre,

94. *78-87* Laissant Junon
96. *87* En mesme lieu compagnons n'ont esté
111. *78-87* Comme je fais : par la discretion

---

1. Cf. t. XII, p. 219.
2. Cf. Ovide, *Met.*, II, 846 sqq. L'idée, exploitée déjà par Jean de Meung, *R. de la R.*, revient plus d'une fois chez Ronsard (par ex. t. X, p. 134 ; XII, p. 192).
3. C.-à-d. : il offre toute sécurité, en ce qui concerne surtout la discrétion, le silence à garder sur les relations amoureuses. Cf. F. Gohin, *Œuvres poétiques* d'A. Héroet, p. 19, n. 1.
4. Ce passage en rappelle de très près un autre, de l'élégie *De vous & de fortune*, qui date de 1563 (voir le tome XII, p. 220, vers 101 à 116). Au reste. les deux pièces sont à rapprocher d'un bout à l'autre : cette comparaison ne peut que confirmer les conjectures présentées ci-dessus. note initiale.

Mais sagement : aussi tant plus la cendre
Cache l'ardeur qui nous brule au dedans,
Et plus du feu les brandons sont ardens.
  Que pleust à Dieu que par experience
De mon ardeur vous eussiez connoissance :
Lors je pourrois par espreuve montrer
Qu'un plus loyal ne se peut rencontrer,
M'estimant Dieu s'il vous prenoit envie,
Qu'en vous servant j'employasse ma vie.
Cent mille fois je ne craindrois mourir
Si je pensois par là vous acquerir.
En cependant vostre cœur magnanime
Ne doibt trouver mauvais si je l'estime,
Si je le prise, & si vous adorant
Je vais pour vous si doucement mourant,
Car je ne veux plus grande recompense [36]
Que de languir pour le bien que je pense.

FIN.

116. *87* Plus du brazier les charbons sont ardans
124. *78-84* un jour vous acquerir
117-124. *87 supprime ces huit vers*
125. *87* En cependant vostre orgueil qui me lime
127. *87* Si je vous prise
129-130. *78-87* Dieu mille fois (*84-87* Car Dieu cent fois) plus grand que vous encore N'est pas fasché (*87* marry) que le peuple l'adore

CARTEL FAIT PROMTEMENT
CONTRE L'AMOUR MONDAIN [1].

De deux Amours on voit la terre pleine [2]:
L'un est sans mal, sans travail & sans peine,
Pront & soudain, qui loing de ce bas lieu
Noz cœurs esleve aux mysteres de Dieu,
Si que laissant les Terres & les Nuës
Cherche du Ciel les traces inconnuës,
Et par un vol à l'esprit coutumier
Reloge l'ame en son logis premier,
Et la joingnant à sa premiere essence
De ce grand Tout luy donne connoissance,
Si bien que l'hõme en s'eslevant se fait,
Non plus terrestre, ains demy-Dieu parfait.
Or celle Amour est honorable & belle,
Qui d'autant plus toutes Amours excelle

ÉDITIONS : *Sixiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Mascara les) 1571 à 1587 et éd. suiv.

Titre *78-87* Cartel contre l'Amour

11. *84-87* en contemplant se fait

12. *78-87* ains Celeste parfait

13. *78* Telle amour est tres-vertueuse & belle | *84-87* Telle amour est aux vertueux tres-belle

---

1. Ce cartel et le suivant ont été probablement composés pour les fêtes données en l'honneur de la princesse Claude de France et de son mari Charles, duc de Lorraine, lors de leur visite à la Cour de France dans la première moitié de juillet 1567. On sait par une lettre de la Reine mère qu'à cette occasion princes et seigneurs rivalisèrent de bonne chère avec la Cour, et qu'elle même offrit un festin à sa fille et à son gendre en son palais des Tuileries (*Corresp. de Catherine de Med.*, t. III, p. 45). On sait d'autre part, que Ronsard suivait la Cour en 1567.

2. Cf. Platon, *le Banquet*, discours de Pausanias, qui distingue l'amour uranien ou céleste et l'amour pandémien ou populaire.

Que l'esprit est de son bien jouïssant,
Et que le Ciel la Terre va passant.
De telle ardeur come chesnons despendent
Mille autre' ardeurs qui ça bas se respandent
Dedans noz cœurs, & nous servent de loy,
Come honorer & reverer son Roy,
Jusqu'à la mort defendre sa patrie, [36 v°]
Et pour les siens abandonner la vie,
Son compagnon en armes secourir,
Et pour l'honeur les lauriers acquerir,
Et par sur tout avoir envie extresme
Se conserver & bien aymer soymesme.
» Car tout cela que nous faisons icy,
» Est pour nousmesme, & si n'avons soucy [1]
» Sinon d'aymer nostre propre Nature,
» Tout le reste est aymer à l'adventure :
Et je n'apelle Amour sinon celuy
Qui bienheureux nous chasse tout ennuy,
Nous pousse au Ciel, nous fait aymer noz Princes
Et d'un grand cœur secourir noz provinces,
Pour les amis se montrer hazardeux,
Afin d'avoir le mesme secours d'eux :

18. *87* Cent mille ardeurs
20. *78-87* Comme de craindre
21. *84-87* Bon citoyen defendre sa patrie
24. *84-87* Pour le renom les Lauriers acquerir
25. *78-87* Et mespriser toute fortune extrême
26. *78* Et qui plus est, se conserver soy mesme | *84-87* Et le publiq' aimer mieux que soy mesme
27. *78* Toute action que nous faisons icy
27-30. *84-87 suppriment ces quatre vers*
31-32. *78-87* Or je n'appelle Amour, sinon celuy Qui nous maintient & nous tire d'ennuy

1. C.-à-d. et ainsi, et par conséquent nous n'avons souci.

Car un Amy est nous mesmes de sorte,
Qu'on ne voit point d'affection plus forte.
  Or l'autre Amour qui surmonte noz cœurs,
Amour mondain nous cause tous malheurs,
Enfant aveugle, inconstant & volage,
Dieu Cupidon, qui les homes outrage,
Et, corrompant leurs sens & leur raison,
Pauvres captifz les detient en prison,
Leur desrobant l'esprit & la memoire,
Pour faire d'eux une tragique histoire.
Tous les malheurs au monde sont venuz,
Par Cupidon, par sa mere Venus,
Thebes & Troye en furent saccagées [1],
Car de l'Amour les fureurs enragées,
Par un despit s'atizans peu à peu, [37]
D'un petit bois allument un grand feu.
  L'home ne peut avoir plus grand diffame,
Qu'idolastrer les beautés d'une femme,
Jeune aujourdhuy, demain vieille & qui n'est

37-38. *78-87* Quand quelque mal outrageux nous offence : Pour tel effet l'amitié se commence

39-40. *78-87* Or l'autre Amour qui maistrise noz (*84-87* les) cœurs Est l'artisan de noz plus grands malheurs (*84-87* de toutes nos douleurs)

41-42. *84-87* Aveugle enfant que l'humaine malice A mis au ciel pour fauteur de son vice

43. *78* Qui corrompant le sens & la raison

45-46. *78* Les meurtrissant au milieu de leurs vies, Masques vivans à jouer tragedies

43-46. *84-87 suppriment ces quatre vers*

47-48. *78-87* Mille combats au monde sont venus Par le moyen de la folle Venus

53-54. *78-87* L'homme bien né se souille de diffame, Idolatrant les beautez d'une femme

---

1. Troie, par suite du rapt d'Hélène par le troyen Pâris ; mais je ne sache pas que Thèbes ait été saccagée par suite d'une histoire d'amour.

Belle, sinon que d'autant qu'elle plaist,
Et par un teint qui pipe nostre veuë :
Au reste elle est de bon sens despourveuë,
Pronte, legere, inconstante & suivant
Le naturel des vagues & du vent.
Malheureux est & digne de misere,
Qui fait apuy de chose si legere,
Qui come fleur en rien s'esvanouïst,
Et de son bien à grand peine jouïst.
Sans la beauté la femme est miserable,
Car la beauté la rend seule admirable,
Beauté qui perd sa force en un Printemps.
Doncques ceux là seroient bien inconstans
Qui appuyroient le bon heur de leur vie
Sur une chose en peu de jours ravie.
L'home grossier les femmes aimera,
L'home gaillard ne les estimera
Et ne sera valet d'une maitresse,
Sinon d'autant que l'affaire le presse,
Par la contrainte il aura d'elle soing,
Pour secourir sa douleur au besoing,
Se soucyant de soymesme & non d'elle,
Laisser la vieille, en prendre une nouvelle,

56. *78* Belle sinon qu'autant qu'elle nous plaist | *84-87* Belle sinon d'autant qu'elle nous plaist

63. *84-87* Qui momentaine en rien s'evanouist

64. *78* Et de son fruit personne ne jouist | *84* Et de sa fleur un printemps ne jouist | *87* Et de sa fleur douze ou quinze ans jouist

68-69. *78* Donques les cœurs seroient bien inconstans Qui appuyroient le meilleur de leur vie

65-70. *84-87 remplacent ces six vers par ce distique* : Toute beauté n'est que chose fardée, Haie autant comme elle est demandée

73. *78-87* Sans valeter une sotte maistresse

75. *78-87* Pour la contrainte

76. *78-87* Comme cherchant le remede au besoin

78. *78-87* & prendre

Sans passion : car c'est un grand plaisir,
En n'aimant rien de changer & choisir.
Doncques icy pour chose malheureuse, [37 v°]
Nous detestons toute flame amoureuse,
Et soutiendrons contre tous assaillans,
Quand ce seroient de ces fameux Rolands,
Que Cupidon est un Dieu d'injustice,
Qui la jeunesse apaste de tout vice,
Et qu'on le doibt come pernicieux,
Banir bien loing de la Terre & des Cieux.

Fin.

AUTRE CARTEL FAIT PROMTEMENT POUR L'AMOUR.

L'home qui n'aime est un Scythe sauvage [1],
Vivant sans cœur, sans ame & sans courage,
Car on ne peut se passer de l'Amour,
Non plus qu'on fait du Soleil & du Jour.
Ainsi que l'ame en nostre corps entrée
Esmeut le corps, ainsi l'Amour sacrée
Entrée en l'ame esmeut l'ame par soy
Pour luy servir de patron & de loy,

81-82. *78-87* Donc. Chevaliers, pour chose malheureuse Nous detestons une flame amoureuse

Éditions : *Sixiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Mascarades) 1571 à 1587 et éd. suiv.
Titre *78-87* Autre cartel pour l'Amour
3. *78-87* On ne sçauroit se passer de l'Amour

1. Cf. ci-dessus l'Elégie *Comme un guerrier*, vers 38, note.

Et la pousser aux plus parfaites choses
Qui soient cà bas en nostre Monde encloses.
Or cet Amour qui gouverne les Cieux
Come eslongné de l'home & de ses yeux,
Visiblement ne se donne à connoistre
Au sens humain, car il est trop grand Maistre.
De sa grandeur on ne sçauroit parler, [38]
Si haut que luy l'home ne peut voler
Pour concevoir ses divines puissances,
Mais de l'Amour aucteur de noz naissances
Terrestre & bas, qui nostre humanité
Rend presque egalle à la divinité,
De pere en filz concevant noz semblables
Pour reparer les siecles perdurables :
De cet Amour pere de volupté,
Par qui le peuple est doucement donté,
Qui nous chatouille & se mesle en noz veines,
Maistre & Seigneur des affaires humaines
Je veux parler, & dire que sans luy
L'home mourroit plein de soing & d'ennuy.
Dieu n'a donné plus grand bien à la vie,
De soy fascheuse & bouillante d'envie,
D'ambition & d'honneur importun,
Que de trouver entre mille quelcun,
Auquel on puisse avecques confiance
Dire sans fard tout cela que l'on pense.
Amour nous fait tel plaisir esprouver,
Car sans Amour on ne le peut trouver :

10. *78-87* Qui soient en terre ou (*87* &) dans le ciel encloses
23. *78-87* De ce grand Dieu pere de volupté
29. *78-87* Un plus grand bien ne se trouve en la vie
34. *78-84* Dire sans fard cela que l'ame pense | *87 texte primitif*
36. *78-87* L'amitié fait le bon amy trouver

Coment pourroit tout home sociable
Avoir party qui luy fust plus semblable
Pour vivre ensemble en toute loyauté
Qu'une gaillarde & gentille beauté
D'une tressage & vertueuse Dame ?
Pour n'estre plus que deux corps en une Ame,
Un seul Esprit qui se laisse enflamer
Tant seulement du seul honeur d'aymer,
Ne cherchant point de son ardeur extreme [38 v°]
Autre loyer sinon que l'Amour mesme,
Qu'en bien aymant de se voir bien aymé.
Qui autrement a le cœur allumé,
Ou d'avarice ou d'autre convoitise,
Indigne il est qu'Amour le favorise :
Telle amour est pleine de passion,
Qui ne connoist que la perfection
D'Amour n'est rien qu'une amour mutuelle,
Qui se commence & se finist en elle [1].
Pour ce, Seigneurs, qui les armes suivez,
Et aux Palais des grands Princes vivez,
Si m'en croyez, aprenez des jeunesse
A bien choisir une belle maitresse :
N'en prenez point de laides : la laideur

37-38. *78-87* Comme pourroit un homme sociable Avoir party qui luy fust agreable

40. *78-87* Sans s'allier à la douce beauté

43. *87* qui se puisse enflamer

48-49. *87* Qui d'autre sorte a le cœur allumé Ou d'avarice, ardeur ou convoitise

53. *87* qu'une ardeur mutuelle

---

1. Comprendre : L'amoureux par avarice (au sens latin de cupidité) ou par ambition (politique ou autre) est aveuglé par sa passion, car il ne discerne pas que la perfection en amour, c'est de s'aimer mutuellement, sans plus. Le vrai amour n'est intéressé qu'en lui-même et par lui-même, et ne se conçoit pas autrement. Cf. Héroet, *la Parfaicte amye*, livre I.

Cache toujours dessouz elle une horreur,
Qui nous desplaist par si vilaine tache,
» Car un corps laid une ame laide cache [1].
Or tout ainsy qu'un visage sans fard,
Courtois & beau, tout gentil & gaillard,
Est le mirouër d'une ame bien parfaitte,
Ainsy la face hydeuse & contrefaitte
Est le mirouër où l'on voit par dehors
Estre un esprit aussy laid que le corps.
Pource autrefois les plumes immortelles,
Ont les vertus peintes en Damoyselles,
Pour faire voir clerement à chacun,
Que les vertus & les Dames n'est qu'un [2].
Les Dames sont des homes les escolles,
Les chastians de leurs jeunesses folles,
Les font courtois, vertueux & vaillants [3] : [39]
Telz ont vescu ces superbes Rolands,
Renaulds, Tristans, pleins d'une ame amoureuse,
Qui desireux de gloire avantureuse,

60-62. *78-87* Cache tousjours une lente froideur Qui hors du cœur la chaleur nous arrache : Un corps vilain (*84-87* difforme) une ame laide cache (*avec guillemets*)
66. *78-87* horrible & contrefaite
69. *78-87* les Muses immortelles

---

1. Opinion d'origine platonicienne : dans le *Banquet*, 206 A, Platon rapproche de même la beauté et la bonté ; B. Castiglione, de son côté, dit dans le *Courtisan* : « Comme un cerne ne peut être sans centre, beauté ne peut être sans bonté » (cité par F. Gohin dans son édition de la *Parfaicte amye*, p. 55, note).

2. Cette attraction de l'attribut sur le verbe, dite accord de voisinage, se rencontre souvent au XVI[e] siècle, surtout chez les poètes. Autre exemple dans Ronsard, à la fin des *Sonnets pour Hélène* :

Car l'Amour et la Mort n'est qu'une même chose.

3. On a vu ci-dessus que Ronsard, faisant la satire des femmes, suivait une tradition nationale, celle de l'amour gaulois ; ici, tout en s'inspirant de Platon, il suit une autre tradition nationale, celle de l'amour courtois.

Ainsy que Dieux s'aquirent des autels,
Faisant par tout des gestes immortels [1].
Ce fut Amour aucteur de telle affaire,
Car sans ce Dieu ilz n'eussent sceu rien faire :
Qui voudra doncq soymesmes se donter,
Et jusqu'au Ciel par louange monter,
Et qui voudra son cœur faire paroistre
Grand par sur tous, de soymesme le Maistre,
Soit amoureux d'une dame qui scait
Rendre l'Amant vertueux & parfait.
L'home mal né qui les Amours mesprise,
N'achevera jamais belle entreprise,
Ains tout perclus de sens & de raison
Ne bougera poltron de sa maison.
Aux temps passez & Jason & Thesée
Poursuivans meinte affaire mal aisée,
En sont sortis veinqueurs à leur honneur,
Ayant Amour pour guide & gouverneur [2].
Les Dames ont haute la fantaisie,
Les Dames sont pleines de courtoisie,
Pleines d'honeur, de grace & de vertu,
De qui l'esprit n'est jamais combatu,
Ny esbranlé de passion aucune,

79. *78-87* Comme les Dieux
86. *87* & de soy-mesme maistre
93. *69-73* Au temps passez *(erreur typ. ; éd. suiv. corr.)*
94-95. *78-87* De mainte affaire estrange et mal-aisée Sont retournéz environnez d'honneur
97-98. *78-87* Les Dames sont pleines de courtoisie, Ont le cœur haut, haute la fantaisie
99-102. *84-87 suppriment ces quatre vers*

1. Ronsard connaissait les exploits de ces preux par les poèmes épiques de Boiardo et d'Arioste, et par les transcriptions en prose des épopées françaises primitives.
2. Jason rapporta de Colchide la Toison d'or, grâce à l'amour de Médée ; Thésée tua le Minotaure en Crète, grâce à l'amour d'Ariane.

Car leur bon cœur surmonte la fortune.
On voit toujours la femme de moitié
Surpasser l'homme en parfaite amitié,
Tesmoing en est la vertueuse Alceste, [39 v°]
Qui se tua pour son espoux Admete [1],
Où nul Amant ne se sçauroit trouver
Mort de sa main pour sa dame sauver [2].
Le cœur de femme est armé de constance,
Celuy de l'home est plein d'impatience,
Menteur, parjure, incertain & leger,
Double, fardé, trompeur & mensonger,
Et bref la dame honore trop un home,
Quand serviteur de ses beautez le nome.
Les dieux sans plus, & non les mortelz, sont
Dignes des biens que les dames nous font :
Mais s'il se trouve une amitié bien faitte,
D'age, de mœurs, en loyauté parfaitte,
C'est un thresor qui bienheureux se doibt
Garder d'autant que bien rare on le voit,
Et que chacun contemple en sa partie,
La saincte amour dont la leur est sortie,
Qu'on ne voit plus come on souloit icy,
Depuis le temps que le peuple obscurcy
D'erreur, de fraude & de vices infames
Ainsy qu'il doit n'honore plus les femmes [3].

109. *78-87* Tout cœur de femme | *84-87* est armé de fiance
113-116. *84-87 suppriment ces quatre vers*
117. *84-87* Or s'il se trouve
126. *78-87* n'honore plus les Dames

---

1. Rimes phonétiques : on prononçait sans doute Alcète.
2. L'exemple de la « vertueuse Alceste » est cité dans le *Banquet* de Platon (discours de Phèdre, 179 b-d).
3. Lieu commun. Cf Properce, III, 13, 33 sqq. ; *Roman de la Rose*, 9180 et suiv. ; Coquillart, *Droits nouveaux* (éd. elzévir. I, p. 173 et suiv.) ; Cl. Marot, rondeau ***Au bon vieulx temps***.

Car toujours regne au Monde le malheur,
Quand on n'y voit les Dames en honneur.
Doncq si quelcun ennemy de sa vie,
Ou trop superbe ou trop enflé d'envie,
Veut soutenir come presomptueux,
Qu'amour n'est point un acte vertueux,
Et qu'il ne faut servir les Damoyselles,
Ou les servant en prendre de nouvelles,
Vienne au combat : je luy feray sentir [40]
Que le mesdire aporte un repentir,
Et vergongneux confesser par contrainte
Que bien aymer est une chose saincte.

CHANSON

Quiconque soit le peintre qui a fait
Amour oyseau & luy a feint des æsles,
Celuy n'avoit au paravant portrait
Come je croy sinon des Arondelles :
Voire & pensoit en peingnant ses tableaux,
Quand à l'ouvrage il avoit la main preste,
Qu'homes & Dieux n'estoient que des oyseaux,
Aussi legers come il avoit la teste [1].

128. *84-87* Quand plus n'y sont
129-130. *87* Si quelque brave ennemy de sa vie Ou trop chagrin
132-133. *84-87* Qu'aimer n'est point un acte vertueux, Et qu'on ne doit servir les Damoiselles

Editions : *Sixiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (les Mascarades) 1571 et 1573 ; (à la suite des Sonnets divers) 1578 ; (Amours diverses) 1584, 1587 et éd. suiv.

---

1. Cependant Ronsard s'est conformé à la tradition antique : il a notamment écrit une chanson anacréontique et une longue élégie, intitulées l'une et l'autre *L'Amour oyseau* (t. VII, p. 259, var., et ci-après).

L'Amour qui tient serve ma liberté,
N'est point oyseau : constante est sa demeure :
Il a du plomb qui le tient arresté
Ferme en un lieu, jusqu'à temps que je meure.
Il est sans plume, il n'a le dos æslé :
Le peindre tel il faut que je le face.
S'il estoit pront, il s'en fust envolé
Depuis cinq ans pour trouver autre place[1].

VERSION [40 v°]

d'un epigramme grec[2].

Dame au gros cœur, pour quoy t'espargne-tu,
Faisant d'un rien l'apuy d'une vertu[3] ?
En cependant que tu es jeune & belle
Eschaufe toy d'une amour mutuelle,
Ayme en vivant : car apres ton trespas
Souz le tombeau tu ne trouveras pas
Un amoureux lequel te vueille prendre :
» Apres la Mort nous ne somes que Cendre[4] !

12. *84-87* Ferme en mon cœur | *78-87* à tant que
14. *84* Ainsi le peindre | *87* Et tel le peindre
15. *84-87* de moy s'en fust volé

Éditions : *Sixiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Poëmes, 5e livre) 1571 et 1573. — Supprimé en 1578. — Reproduit dans le *Recueil des Pieces retranchées* en 1617 et éd. suiv.

1. Ces deux derniers quatrains sont imités de Properce, II, 12, 13 sqq., ainsi que le mouvement initial ; mais dans le reste Ronsard prend le contrepied de son opinion.

2. C'est une imitation, plutôt qu'une version, d'une épigramme attribuée à Asclépiade (*Anthol. gr.*, Epigr. érot., n° 85 de l'éd. Jacobs). Cf. James Hutton, *The Greek Anthology in France* (Ithaca, Cornell University Press, 1946), p. 354.

3. Le texte grec est plus clair : Tu épargnes ta virginité, et à quoi bon ?

4. A rapprocher de maintes pièces de Ronsard, notamment de l'ode *Quand au temple nous serons,* vers 19 et suiv. (t. VI, p. 219).

ELEGIE[1],

Pource, mignon, que tu es jeune & beau,
Un Adonis, un Amour en tableau,
Frizé, fardé, qui es yssu d'un pere
Aussi douillet & peigné que ta mere,
Qui n'as jamais sué ny travaillé,
A qui le pain en la main est baillé
Des ton enfance, & qui n'as autre gloire
Qu'avoir au flanc une belle escritoire,
Peinte, houpue[2], & qui n'as le sçavoir
De lire, escrire, & faire ton devoir,
Ny d'exercer ta charge qui demande
Une cervelle & plus saine & plus grande.
Tu oses bien au millieu des repas
(Où[3] bien souvent desjeuné je n'ay pas) [41]
Toy saoul de metz & de riches viandes,
De vins fumeux & de sauçes friandes,
Tu oses bien te moquer de mes vers,
Et te gauchant les lire de travers[4],

Éditions : *Sixiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Elegies, 5e livre) 1571 et 1573 ; (Id., livre unique) 1578 à 1587 et éd. suiv.
Titre *78* Invective | *84* Elegie, en forme d'invective | *87* Invective
9. *78-87* Peinte, houpée
14-19. *78-87* Ayant les mains le premier dans les plats, Gorgé de mets

---

1. C'est plutôt, comme l'indique la variante, une *invective*, une satire mordante à la manière de Juvénal, contre un jeune secrétaire-trésorier de la Cour, ainsi qu'on peut l'inférer des vers 8, 11, et 51.
2. Ornée de houppes. Cf. les *Epithètes* de M. de La Porte, au mot *escritoire*.
3. Alors que.
4. *Te gauchant* est une forme dialectale pour : te gaussant.

A chaque point, disant le mot pour rire !
Si tu sçavois qu'ils coustent[1] à escrire,
Si tu avois autant que moi sué,
Refueilleté Homere & remué[2],
Pour la sçience avecq labeur aprendre,
Tu n'oserois, petit sot, me reprendre,
Mais tout ravy de merveille & d'esmoy,
En me chantant tu dirois bien de moy,
Et, me voyant un Astre de la France,
Aurois mon nom en crainte & reverence.
 Je ne suis pas, petit mignon de Court,
Un importun qui court & qui recourt
Apres tes pas, quand un Grand luy ordonne
Un froid present, qui au matin te donne
Bonet, genoulx pour ta grace acquerir[3] :
Je ne suis tel, j'aimerois mieux mourir.
Je suis yssu de trop gentille race :
Ce n'est pour toy que le papier je traçe.
C'est pour moy seul quand j'en ay le loisir,
Et c'est, mignon, faute d'autre plaisir,

1. C.-à-d. ce qu'ils coûtent.

2. Ronsard dit-il Homère comme il aurait dit aussi bien, Pindare, Horace et vingt autres modèles ? Ou bien fait-il allusion à sa *Franciade*, à laquelle il travaillait alors en relisant Homère et utilisant ses inventions, aidé de son secrétaire Jamyn, qui en même temps, aux côtés de son maître, achevait la traduction en vers de l'*Iliade* laissée à la moitié par Hugues Salel ? J'adopte la seconde interprétation, d'autant plus que dès 1567 deux fragments de la *Franciade* avaient paru dans l'édition d'Horace de Lambin, et que d'autres circulaient à la cour « sous le manteau », sans compter que le chant II, calligraphié par Am. Jamyn, venait d'être présenté à Charles IX en 1568, ou au début de 1569. Donc, tout porte à croire que ce sont des vers de la *Franciade* qui avaient été raillés en public par ce « mignon de cour ».

3. « Je ne suis pas, dit Ronsard, de ces importuns qui le matin, pour s'attirer ta faveur, te saluent du bonnet et plient un genou devant toi. » On a vu ailleurs le mot *bonneter* avec ce même sens (t. I, p. 50 ; X, p. 302).

En me plaisant, je veux bien te desplaire [1].
Or si ta bave eschaufe ma colere,
Si desormais tu n'as la langue coy [2],
Les chiens, les chatz pisseront dessus toy
Parmy la ruë & mille harengeres
Te piqueront de leurs langues legeres, [41 v°]
Et d'un broquard, poignant, injurieux,
Te jetteront la honte sur les yeux.
En-cependant pour bien vivre à ton aise
Je te souhaite une femme punaise,
Je te souhaite un coqu bien cornu,
Hué, sifflé, par les chemins connu.
Puis ne pouvant au Roy tes comtes rendre,
A Mon-faucon tout sec puisses-tu pendre,
Les yeux mangez de corbeaux charongneux,
Les pieds tirez de ces mastins hargneux,
Qui vont grondant herissez de furie,
Quand on aproche aupres de leur voerie [3].

41. *84-87* Et si ta langue en ton palais n'est coy
45. *84* Et d'un broquard qui poingt injurieux | *87* Te brocardant de mots injurieux
46. *87* Et la vergongne envoyront sur tes yeux
49-50. *73 intervertit par erreur l'ordre des rimes (éd. suiv. corr.)*
50. *78-87* Et pour braver (*87* piafer) vendre ton revenu
56. *84-87 graphie* leur voirie

1. Antithèse devenue cliché. Marot avait dit à François Ier, dans sa dédicace des *Pseaumes* :

En vous plaisant me plaist de leur desplaire.

Sebillet, en 1549, dans la préface de son *Iphigene*, parlant de « quelques hardis repreneurs » : Ce me sera plaisir de leur déplaire en vous plaisant. — Du Bellay à son tour (éd. Chamard, t. III, p. 52) :

Rien ne me plaist, fors ce qui peut deplaire
Au jugement du rude populaire.

2. Régulièrement il faudrait le féminin *coie* (anc. forme) ; à moins de voir dans ce mot un adjectif adverbial, déjà vu au t. X, p. 320.
3. A rapprocher de la ballade des pendus de Villon, vers 21 et suiv.

Autre tombeau tu n'as point merité,
Qui as mesdit de la Divinité :
Hé qu'est il rien plus divin qu'un Poëte ?
Esprit sacré ! qui tantost est Prophette
Haut sur la nuë, & tantost il est plein
D'un Apollon, qui luy enfle le sein !
Enfant du Ciel & non pas de la Terre,
Qui fait toujours aux ignorans la guerre,
Ainsy qu'à toy, sotelet eshonté,
Enfant aisné de toute volupté !
Toujours suivy de muguetz tes semblables [1],
Moqueurs, causeurs [2], escornifleurs de tables,
Qui bien repeus autant de nez te font
Qu'a de probosce un vieil Rinoceront [3] !
Et toutefois tu fais de l'habille home,
Come nourry à Naples ou à Rome [4],
Poizant tes mots en balançant le chef,
Faignant de craindre un dangereux mechef [42]
Sur nostre France, & curant ta dent creuse
D'une lentisque escumeuse & baveuse [5],
Trompes ainsi les pauvres abuzez,

1. Sotelet = petit sot. Pour le mot *muguet*, voir t. VII, p. 31 ; X, p. 296.

2. Synonyme de railleur ici (Huguet, *Dict. du seiz. s.*). Déjà vu au t. XI, p. 68, mais avec le sens de menteur.

3. C.-à-d. Te font le nez aussi long que le mufle cornu d'un vieux rhinocéros. — Ici le mot *probosce* ne peut signifier que mufle (l'un des deux sens du latin *proboscis*). Souvenir de l'expression latine *nasum rhinocerontis habere* (Martial, I. 3), qui signifiait : avoir le nez long et pointu, par suite l'esprit pénétrant. Cf. tome VII, p. 315.

4. Ce vers donne à croire que ledit jeune homme était d'origine italienne. Or on sait que Ronsard avait une réelle aversion pour les Italiens qui occupaient une fonction publique, notamment à la Cour (voir t. X, p. 297, note 1).

5. Gargantua aussi « s'escuroit les dents avec un trou (= un tronc) de lentisce » (I, 23). Cf. Martial, XIV, ép. 22, cité par Erasme, *Adag.* I, 8, 33.

En la façon que les marchants ruzez
Qui safraniers, par mechantes pratiques [1],
N'ont point de draps aux secondes boutiques,
Mais montrant tout des le premier abord
Font bonne mine, & se ventent bien fort.
Ainsy, mignon, sans avoir dedans l'ame
Rien de vertu, tu couvres ton difame,
D'un masque faux, & le bien que le corps
Cache au dedans, sans plus par le dehors,
Come fardé ton visage le montre,
Un vray hibou de mechante rencontre,
Un duc cornu, qui fait trongne d'avoir,
Par la grosseur de son corps, un pouvoir
Sur les oyseaux : qui tournent en risée
Et duc & corne & plume mesprisée,
Et çà & là le batent l'agaceant,
Bien qu'il soit gros, corpulent & puissant,
Mais sa grosseur n'est qu'une enflure vaine :
  Ainsi le corps & le cuir & la veine
De l'hydropiq' s'enfle comme un crapaut,
Se boufist toute & se jaunist, & faut,
Soit aux Printemps, soit aux mois de l'Autonne,
Qu'un Medecin luy donne & luy redonne
Cornetz [2], ventouze, & rubarbe, & sené,
Gramen, hysope : afin que destourné

85-87. *78-87* D'un masque faux & d'un front eshonté : Ainsi fardé de toute volupté, Comme un boufon ton visage se monstre
99. *71-73* au Printemps

1. Le mot *safraniers* était devenu synonyme de banqueroutiers. D'après le Dictionnaire de Trévoux, « on peignait de jaune et de couleur de safran les maisons des banqueroutiers ou de ceux dont les biens étaient confisqués avec note d'infamie ».
2. Instrument pour ventouser. Cf. Amyot cité dans le dictionnaire Huguet.

Soit tel malheur loing du faye [1], & qu'au ventre
L'humeur aeveuse [2] & trop paresseuse entre, [42 v°]
Pour rejetter (rechingant au retrait) [3],
Cette grosseur que la boufure atrait :
Car d'autant plus qu'ilz boivent, veulent boire [4] :
Le Medecin ne veulent jamais croire,
S'enflent toujours, & crevent à la fin :
Un Mont-Faulcon, les Halles, est leur fin [5],
Ou pour le moins un exil perdurable,
Ou quelque somme en argent miserable,
Ou sont privez de leurs charges, & ont
Toujours la honte escrite sur le front.
Où le Petit [6], qui vit selon Nature,
Qui n'est enflé d'ambition, il dure :
Il meurt ez bras de ses proches amis,
On le regrette, & en pleurs il est mis
Pres le tombeau de son pere où lon verse
Roses & lis, & meinte fleur diverse
De sur le corps du noble trespassé :
Ceux qui en pompe ont leur age passé

104. *73* L'humeur aigueuse

1. Forme courante, dans l'ancien français, de notre mot *foie*.
2. Doublet populaire du mot *aqueux* ; dérivé de l'ancien français *eve* (= eau). Cf., dans le dictionnaire Huguet, les articles *aigueux* et *eveux*.
3. On appelait *retrait* les lieux d'aisances. Boufure = gonflement.
4. Souvenir d'Ovide, *Fastes*, I, 215 :

Sic, quibus intumuit suffusa venter ab unda,
Quo plus sunt potae plus sitiuntur aquae.

Ronsard reprendra cette comparaison de l'hydropique, en parlant des « esponges ventreuses » de la Cour, dans le poème au trésorier Moreau.
5. On peut comprendre de deux façons « les Halles », d'après les vers 126 et 127 : ou bien ces courtisans y finissent comme *crocheteurs*, ou bien ils y sont décapités comme de vulgaires *assassins* (cf. P. de l'Estoile, *Mémoires*, éd. Brunet, t. I. p. 14). J'opte pour le second sens, vu le rapprochement des Halles avec Montfaucon.
6. C.-à-d. : alors que, au contraire, les gens de petite condition.

Aupres des Grands, enflez de trop d'audace,
S'ilz n'ont soufert, à tout le moins leur race
En soufrira, & de grands imposteurs,
Seront un jour ou gueux ou crocheteurs,
Ou assassins : car la Nature Mere,
N'a pas donné sa grace haereditaire
A toute race, & n'a tant de soucy
De nous humains : Il faut que cettuy-cy,
Que cettuy-là en changeant se souleve,
Monte aux honeurs d'un[e] escalade breve,
Lequel bien tost en tombant descendra :
  Par son exemple un mignon aprendra [43]
De se tenir en sa peau, & ne faire
Chose qui soit à Nature contraire :
Et aprendra qu'un petit champ vaut mieux,
Qu'un grand rocher au sourcil glorieux,
Sur qui la foudre en abondance tombe,
Qui des Geans volontiers est la tombe :
Dieu, qui n'a point les homes pour conseil,
N'ayma jamais les homes pleins d'orgueil,
Homes, vaisseaux de limonneuse terre [1],
Fresles & pronts à casser comme un verre.
Il hait Bryare [2], & tous ces orgueilleux
Geans mondains, qui tirent apres eux
(Pour n'avoir point de compagnons) l'eschelle,

89-140. *78-87 suppriment ces cinquante deux vers*
141. *78-87* Dieu qui ne prend
143. *78* Hommes forgez de | *84-87* Hommes poitris de

1. Cette comparaison des hommes à des vases de terre, naturellement fragiles, vient de S. Paul, *Ad Rom.*, 9, 21. Cf. t. IX, p. 158, et ci-dessus *la Salade*, vers 69 et suiv.
2. Briare (forme francisée du latin *Briareus*), géant qui avait cent bras.

Marche, degré & planche, par laquelle,
Ilz sont montez en quelque dignité :
Et cependant ilz prestent charité
A quelque sot qui pour Dieux les adore,
Les conçoit telz, ainsy que fait un More
Qui peint les Dieux aussy noirs comme luy,
Et à soymesme il acompare autruy :
Mais si le fat[1] vieillissant temporize
Jusqu'à porter au menton barbe grise,
Il les verra trebucher d'un beau saut,
Ou ses enfans en verront l'eschafaut[2].
» Toujours du Ciel la bruyante tempeste
» Des hauts rochers vient saccager la teste,
» Où les esclats des foudres trebuchans
» Vont pardonnant aux collines des champs[3].
Tu dis : Ronsard va tout seul par la ruë,
C'est un rousin qui ne mord ny ne ruë[4], [43 v°]
Il va sans mule & valets & laquaiz.
» Trop de valets me faschent de caquaiz.

148. *78-87* Des grans faveurs & des biens, par laquelle
149. *84-87* en haute dignité
151-152. *87* A quelque sot qui craintif les adore, Et tels les pense
153. *87* les siens aussy
163-170. *78-87 suppriment ces huit vers*
164. *73 graphie* roussin

1. Sot.

2. Ou bien ses enfants les verront monter sur l'estrade où ils auront la tête tranchée, pour malversation ou tout autre crime. De fait, en 1584, Henri III fit faire le procès de ses trésoriers « qu'il tenoit pour larrons notoires », dont les uns perdirent leur charge, les autres furent pendus ou décapités (P. de l'Estoile, *Mémoires*, éd. Brunet, t. II, pp. 146, 148 et 154).

3. Alors que les éclats de la foudre épargnent les collines. Cette antithèse se trouve chez Horace, dans les tragédies de Sénèque, etc...

4. Jeu de mots sur le *rousin* ou *roussin*, et sur le nom du poète : Ronsard, Roussart.

J'ayme mieux vivre à ma mode si dure,
En me plaisant, que forcer ma Nature
Pour ton plaisir, qui ne te veux, mignon,
Ny pour amy, ny moins pour compagnon.
  Heureux celui qui du coutre renverse
Son gras gueret d'une peine diverse,
Tantost semant, labourant, & cueillant,
Des le matin jusqu'au soir travaillant :
Si tant d'orgueil autour de luy n'habite,
Si tant de biens qui s'escoulent si vite [1],
A tout le moins il loge en sa maison
Moins de faveur, & beaucoup de raison,
Dont il gouverne en repos sa famille,
Loing du Palais, du Prince, & de la ville [2].
Où tu languis aux portes bien souvent
Des grands Seigneurs pour un petit de vent,
Pour la faveur qui s'enfuit comme un hoste,
Que la fortune en quatre jours nous oste.
  Beaucoup de biens tu aprens d'aquerir,
Mais tu n'aprens, petit sot, à mourir,
D'estre courtois ny a sauver ta vie,
Ny à tromper les peuples ny l'envie
Qui te poursuit d'une hayne en son cœur,
Et meurt sur pied d'une palle langueur,

187-188. *78-87* Ny d'estre aimé, ny à sauver ta vie, Ny à tromper la rancune & l'envie
190. *78-87* Et tout le Ciel accuse de rigueur

1. Forte ellipse : Si tant de biens n'habitent auprès de lui.
2. Rimes phonétiques : on prononçait *famile*. — Ce tableau de la vie des paysans résume l'épisode des *Géorgiques* : O fortunatos nimium, sua si bona norint, Agricolas (II, 458 sqq.) et en rappelle un autre du même poème, celui du vieillard de Tarente (IV, 125 sqq.) Cf. *supra* le poème de la *Salade*, v. 134 et n. — Où : alors que.

De te voyr vif & de charger la terre,
Comme un crapault que le venin enserre
De tous costez, & dont le regard nuit,
Autant que gresle aux raisins & au fruict, [44]
Et que le tien enchante la jeunesse [1],
L'empoisonnant de vin & de paresse.

POVR MASCARADES [2]

JUPPITER.

Je suis des Dieux le Seigneur & le Pere,
Tout element à mon Sceptre obtempere,
Le cours du Ciel ma reigle va suivant,
Dedans la nuë armé de mon tonnerre,
Je fais trambler les ondes & la terre,
Haut eslevé sur les æsles du vent.
Bas à mes pieds les peuples je regarde,
Rois, Empereurs sont en ma sauvegarde,
Et par sur tous Charles que j'ayme mieus :
Entre nous deux pour supresme avantage,
Du Monde entier avons fait un partage,

191-192. *78-84* Dequoy tu vis, & dequoy le tonnerre Ton chef maudit n'a foudroyé par terre (*84* n'escrase contre terre) | *87* Dequoy tu vis & dequoy ta carcasse De Mont-faucon ne pend sur la terrace
193-196. *78-87 suppriment ces quatre vers*

EDITIONS : *Sixiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Mascarades) 1571 à 1587 et éd. suiv.

---

1. Comprendre : Et de voir que ton regard enchante les jeunes gens. — Ronsard a heureusement, en 1578, modifié et raccourci cette fin.
2. Date présumée, janvier 1569, pour la fête de la Saint-Charlemagne (Voir le sonnet qui suit, et la Correspondance de Catherine de Medicis).

A luy la terre, & à moy tous les Cieux [1] :
De ma maison, sans me le faire entendre [2],
Mars & Amour ont bien ozé descendre,
Acompagnant trois chevaliers de nom [3],
Qui estrangers sont abordez en France
Pour le connoistre & voir si sa puissance,
Estoit pareille au bruit de son renom.
Or je connois ce Prince magnanime,
Qui les combats plus que la vie estime, [44 v°]
Il leur voudra son bras faire sentir,
D'un brave cœur assaillant ces gensdarmes,
Et par l'effort d'autres nouvelles armes,
Leur attacher au front le repentir.
Pource je vien le soutien de ce Prince,
Sans endurer qu'en sa mesme Province,
Des estrangers puisse estre combatu [4].
Pour son secours ma fille luy ameine,
Qui punira de vengence soudaine,
Mars par la lance, Amour par la vertu :

MINERVE.

Du haut du Ciel je suis icy venuë,
Dessus le dos d'une legere nuë,
Traçant en l'air un voyage nouveau,

23. *78-87* Et par l'effort de toutes sortes d'armes
28. *78-87* Pour son secours Pallas je luy ameine
30-31. *78-87 dans l'interligne* Pallas

1. En 1555, Ronsard avait établi le même partage entre Jupiter et Henri II : cf. t. VIII, p. 26.
2. C.-à-d. de l'Olympe, sans m'en avertir.
3. C.-à-d. renommés ; on disait aussi *de renom* (t. VII, p. 55).
4. C.-à-d. : qu'en son royaume même il puisse être combattu par des étrangers.

Par la priere, en courroux animée,
De ce grand Dieu qui me fit toute armée,
Malgré Junon, naistre de son cerveau [1].
   Moy seur des Rois en armes je proteste
Donner secours à ma race cœleste [2],
Et d'enfermer mon corps de toutes pars
De deux harnois : l'un est fait de sagesse,
L'autre trampé d'ardeur & de prouësse,
L'un contre Amour & l'autre contre Mars.
   Mars furieus tout alumé de rage,
A mille foix provoqué mon courage,
Et mesprisé ma force en se bravant [3],
Mais quand ma lance au combat le menace
Il perd le cœur, & s'enfuit de la place [45]
Loing de mes bras come une poudre au vent.
   Quand Cupidon par blandice ou cautelle,
Me veut blesser de sa fleche cruelle,
Ou de mon corps finement aprocher,
Devant ses yeux je monstre ma Gorgonne [4],
Qui d'un regard telle crainte luy donne,
Que tout sur l'heure il devient un rocher.
   Ces jeunes Dieux, contre Charles mon frere
Ont fait armer une force contraire :
Seule je puis empescher leur moyen,
En luy donnant & secours & remede,
Come je fis au vaillant Diomede,

54. *87* Que froid, sans ame il devient un rocher

---

1. Sur la naissance de Pallas, v. ci-dessus *la Lyre*, note du vers 140.
2. C.-à-d. au roi Charles IX, dont elle vient de se dire la sœur. Ne serait-ce pas que ce personnage de Minerve était représenté par la princesse Marguerite que R. avait naguère comparée à Pallas ?
3. C.-à-d. en se vantant,
4. Son égide, au centre de laquelle était la tête de Méduse.

Qui combatoit devant le mur Troyen [1].
Je veux ruer ainsi que d'une foudre
Ce gentil Mars terrassé sur la poudre,
Et en despit de ses trois Combatans,
Le desarmer au millieu de la guerre,
Ou l'envoyer là bas dessouz la terre
Bien loing du Ciel avecques les Titans [2].
Et si Amour aproche de ma lance,
A ses despens connoistra ma vaillance,
Bien qu'autrepart mon bras il ait connu [3],
Je briseray ses cordes & ses fleches,
Rompray son arc, esteindray ses flammeches,
Prendray sa trousse, & l'envoiray tout nu.

Sonet au Roy [45 v°]

Voicy le jour où le saint Charlemagne
Vostre parrain, ayeuil de voz ayeuilx,
Par sa vertu monta dedans les Cieux [4],

66. *71-73 à la rime* Tyrans (*erreur typ. ; éd. suiv. corr.*)
69. *78-87 graphie* autre part
70-72. *87* Je briseray son carquois... Fendray son arc... Rompray son aile

Editions : *Sixiesme livre des Poëmes*. 1569. — *Œuvres* (Livre des Sonnets, après les Poëmes) 1571 et 1573 ; (Sonnets divers, après les Amours diverses) 1578 à 1587 et éd. suiv.

---

1. Allusion à un épisode de l'*Iliade*, V, début et 800 sqq.
2. Cf. Hésiode, *Théog.*, vers 665 et sqq.
3. Allusion probable au caractère antérotique de la déesse Pallas.
4. On peut donc dater ce sonnet d'un 28 janvier, jour de la Saint-Charlemagne ; tout porte à croire qu'il a été composé en même temps que les deux pièces précédentes et en était primitivement inséparable.

4 Ayant chassé les Sarrazins d'Hespagne [1].
Il fut si preux que toute l'Alemagne,
Alains & Gotz aux armes furieux,
Humbles craignoient son bras victorieux,
8 Quand de son Aigle il desployoit l'ensagne.
Charles, suivez ce Charles, & vous faites
Vray heritier de ses vertus parfaittes,
11 Comme le nom ayant l'honneur commun.
Ce Roy fut grand d'Empire & de courage :
Vous le serez encores d'avantage,
14 D'autant que neuf est plus grand nombre qu'un [2].

Epitaphe de tres-puissant seigneur Anne duc de Montmorancy, Pair & Connestable de France. [46]

1. Ceci est une hyperbole, car Charlemagne rejeta les Sarrazins seulement au delà de l'Ebre.
2. A rapprocher d'un passage de l'*Institution pour l'adolescence du Roy*, t. XI, p. 6, vers 51 et suiv.

STANCES

prontement faites pour jouer sur la Lyre,
un joueur repondant à l'autre.

Au batesme du filz de Monsieur de Villeroy [1]. En faveur de Monsieur de l'Aubepine à present [2].

1er JOUEUR.

Autant qu'au Ciel on voit de flames,
Dorer la nuit de leurs clartés
Autant voit on icy de Dames
Orner ce Soir de leurs beautez.

MANUSCRIT : B. Nat., fonds latin, n° 8143, f° 80 v°.

EDITIONS : *Sixiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Mascarades) 1571 et 1573 ; (Poëmes, 1er livre) 1578. — Supprimé en 1584. — Reproduit dans le *Recueil des P. R.* en 1609 et éd. suiv., d'après le texte de 1578.

Titre *78* Stances lyriques pour un banquet
4. *Ms* Aorner.

---

1. Nicolas de Neufville, seigneur de Villeroy, secrétaire des finances du Roi, marié en 1562 (n. st.) à Madeleine de l'Aubespine, fille du secrétaire d'Etat Claude de l'Aubespine. Cf. J. Nouaillac, *Villeroy*, thèse de Paris, 1908. — Son fils Charles, dont le baptême fut l'occasion de ces Stances, naquit en 1566 (d'après le P. Anselme, *Hist. généalogique*, t. IV, p. 641 D).

2. C.-à-d. en faveur de l'Aubespine qui vit à présent. Le célèbre Secrétaire d'État de François Ier à Charles IX, Claude de l'Aubespine, était mort le 11 novembre 1567, et son gendre Villeroy lui avait succédé en cette charge. Il s'agit donc ici de son fils, le Claude de l'Aubespine qui fut ambassadeur en Espagne (mai-juin 1567) et dont Ronsard déplora la mort prématurée en septembre 1570. Il était très probablement le parrain de son neveu Charles de Villeroy, dont on fêtait le baptême.

2e Joueur.

Autant qu'on voit en une prée,
D'esmail peindre cent mille fleurs
Autant cette troupe sacrée,
Est riche de mille couleurs [1].

1

La Cyprine & les Graces nuës [2],
Se desrobant de leur sejour,
Sont au festin icy venuës [51]
Pour de la nuit faire un beau jour.

2

Ce ne sont pas femmes mortelles,
Qui nous esclairent de leurs yeux,
Ce sont Déesses eternelles,
Qui pour un jour quittent les Cieux.

1

Quand Amour perdroit ses flammesches
Et ses dards trampez de soucy,
Il trouveroit assez de flesches,
Aux yeux de ces Dames icy.

5-8. *78* Autant que lon voit une prée Fleurir en jeunes nouveautez, Autant ceste troupe sacrée S'enrichit de mille beautez
6. *Ms* De beautez peintes sur les fleurs
13. *Ms* Ce ne sont point
16. *78* Qui pour un soir

1. Ainsi que l'indique le titre, le deuxième joueur de lyre « répond » au premier, d'un bout à l'autre, sinon dans les mêmes termes, du moins sur le même motif, comme font en leurs joutes poétiques les bergers de Théocrite et de Virgile.
2. Vénus, adorée à Cypre (fr. Chypre).

2

Amour qui cause noz detresses,
Par la cruauté de ses dards,
Fait son arc de leurs blondes tresses,
Et ses flesches de leurs regards.

1

Il ne faut plus que lon desire,
Qu'autre saison puisse ariver,
Voicy un printemps qui soupire
Ses fleurs au millieu de l'hyver.

2

Ce mois de Janvier, qui surmonte
Avril par la vertu des yeux
De ces Damoiselles, fait honte
Au printemps le plus gratieux [1].

1

Le grand Dieu archer du Tonnerre [2],
Puisse sans moy l'air habiter,
Il me plaist bien de veoir en terre [51 v°]
Ce qui peut blesser Juppiter.

23. *Ms* Faict son dard (*lapsus*)
25. *78* Il ne faut point
33. *78* Ce grand Dieu

---

1. Ce banquet eut donc lieu en un mois de janvier. Mais de quelle année ? Très probablement 1567. Pour les preuves, v. mon article *Sur des vers inédits de Ronsard*, dans les Mélanges Vianey (1934), p. 144.

2. Jupiter était appelé *archer de la tempeste* dans la première rédaction de la *Franciade* (t. XVI, p. 362 et 368).

2

Les Dieux espris comme nous sommes
Pour l'amour quittent leur sejour,
Mais je ne voy point que les hommes
Aillent là haut faire l'amour.

1

A la couleur des fleurs escloses
Ces dames ont le teint pareil,
Aux blancs Lils [1], aux vermeilles roses,
Qui naissent comme le Soleil.

2

Leur blanche main est un Ivoire,
De leurs yeux des Astres se font,
Amour a planté sa victoire
Sus la majesté de leur front.

1

Las ! que ne suis-je en cette trope
Un Dieu caché soubz un Toreau,
Je ravirois encore Europe
Au beau millieu de ce troupeau.

2

Que n'ay-je d'un Cygne la plume,
Pour jouir encore à plaisir

43. *71-78 graphie* blancs Liz
46. *71-78* les Astres

---

1. Graphie courante en ancien français, au cas sujet singulier et au cas régime pluriel (du bas latin *lilius* et *lilios*).

De cette beauté qui m'allume
Le cœur de crainte & de desir [1].

I

Tant d'herbes ne sont amassées
Aux prés quand le Printemps fleurist
Que ces dames ont de pensées, [52]
Dont ilz travaillent leur esprit [2].

2

L'une pense d'estre cruelle,
Et son cœur de glaçons armer,
Et l'autre d'estre toujours belle,
Pour vivre souz le nom d'aymer.

I

Amour, qui tout voit & dispense,
Les vueille toutes contenter :

57-64. *78 supprime ces deux stances, qui n'ont reparu qu'en 1919 dans mon édition des Œuvres (in-8 Lemerre), t. VIII, p. 79.*
66. *78* Ces Dames vueille contenter
Ms : Les joueurs se tourneront vers Madame la Mareschalle de Montmorency [3] *et diront ce qui s'ensuyt :*

I

Comme on veoit une belle rose
Despouiller son pourpre au matin,

---

1. Allusions aux mythes d'Europe et de Léda.
2. La forme *ils* pour *elles* est très fréquente dans l'ancien français, et encore au XVIe siècle.
3. Femme de François de Montmorency. C'était une fille naturelle, Diane, légitimée de France, que le dauphin Henri avait eue en 1538 de la Piémontaise Filippa Duchi. Elle avait épousé en premières noces Horace Farnèse, duc de Castro, qui fut tué à la défense de Hesdin en 1554, puis en mai 1557 le fils aîné du Connétable. Cf. t. XIV, p. 180.

Et si la rigueur les offense
Nouvel amy leur presenter.

2

Affin qu'au changer de l'année
Et au retour des jeunes fleurs,
Une meilleure destinée
Puisse commander à leurs cœurs.

Et haulte sur l'espine esclose
Se faire l'honneur d'un jardin :

2

Comme on veoit aupres du rivage
Un jeune pin delicieux
Se faire l'honneur d'un bocaige
Et s'eslever jusques aux cieux :

1

Ainsi paroist l'air & la grace,
Comme parente de noz Roys,
De celle qui a pris sa race
Du grand monarque des Françoys :

2

Tousjours Pithon & la Charite [1]
La puissent arroser de miel,
Sur toutes sa vertu merite
Les plus dignes faveurs du ciel [2].

---

1. C.-à-d. la Persuasion et la Grâce.

2. Ce compliment particulier à la Maréchale provient d'un manuscrit de la Bibl. Nat. (n° 8143 fonds latin), antérieur à la publication des *Stances*. J'ai donné dans l'article cité plus haut les preuves de cette antériorité et les raisons qui ont décidé Ronsard à supprimer cet appendice lors de de l'impression.

L'OMBRE DU CHEVAL

A MONSIEUR DE BELOT [1].

Amy Belot, que l'honeur accompagne,
Tu m'as donné non un cheval d'Hespagne,
Mais l'ombre vain d'un cheval seulement,
Que par esprit je comprens : autrement
Je ne le puis ny par les yeux comprendre,
Ny par la main il ne se laisse prendre, [52 v°]
Chose invincible, & fantausme me fuit
Ainsy qu'on voit en noz songes de nuit
Se presenter je ne scay quelz Images,
Sans corps, sans mains, sans bras & sans visages,
Qui çà qui là revolent haut & bas :
Plus pour les prendre on eslargist les bras
Plus on estend les mains & plus nous laissent,
Beants en l'air apres elles, qui naissent

ÉDITIONS : *Sixiesme livre des Poëmes* 1569. — *Œuvres* (Poëmes, 5e livre) 1571 et 1573 ; (Id., 2e livre) 1578 ; (Id., 1er livre) 1584, 1587 et éd. suiv.

Titre *78* A Jehan Belot | *84-87 supp. la dédicace*

3-4. *78-87* Mais l'ombre vain d'un cheval par escrit Que je comprens seulement de l'esprit

7. *78-87* Chose invisible, & fantôme me fuit

12. *78-87* on allonge les bras

13. *84-87* Plus vont fuyant, & volages nous laissent

---

1. Sur ce personnage, v. ci-dessus, p. 15. Quant à « l'ombre du cheval », ce serait, d'après le commentateur de 1623 Marcassus, une simple « description de quelque cheval » que Belot aurait envoyée à Ronsard, et dont celui-ci se gausserait agréablement. Je crois que le texte et une variante au moins permettent de préciser davantage : il s'agirait d'une gravure ou d'une peinture représentant un cheval, lequel pourrait bien être celui du conseiller Belot (cf. les vers 21, 86 et suiv.).

Ainsy que vent & come vent s'en vont.
Sans plus à l'home un desir elles font
De les haper. Ton cheval, ce me semble,
Ton cheval non, mais l'Ombre leur resemble,
Que seulement j'aperçoy quand je dors
Jeune & gaillard, aux membres beaux & forts.
Plus en songeant ton cheval je me donne,
Plus il me trompe & fuit sur la Garonne
Aux crins espars, au jarret souple & pront,
A l'estomac refait, au large front,
A la grand queuë, à la drillante oreille,
Et hanissant bien souvent il m'esveille,
Ou bien je l'oy ou je le pense oyr [1],
Puis d'un haut vol en l'air s'evanouïr [2].
C'est un cheval que je nouris sans peine
Il ne luy faut ny paille ny aveine,
Il ne me faut ny acheter le foin,
Ny un valet pour en avoir le soin,
Bride ne mors, selle ny estrivieres.
Il n'a soucy d'herbes ny de rivieres.

15. *84-87* De vent leger & comme vent s'en vont
17. *71 par erreur* De les harper | *73* De les haper | *78-87* De les happer
19-20. *78-87* Que seulement en dormant j'apperçoy : Car autrement ton cheval je ne voy
28. *84-87* Puis comme idole en l'air s'esvanouir
30-34. *69-71 on lit partout* n'y *au lieu de* ny (*éd. suiv. corr.*)
31. *78-87* acheter du foin
32. *84-87* Ny des valets

---

1. Cette graphie se prononçait en deux syllabes, comme son équivalent *ouïr*. Déjà vu, par ex. au t. XII, p. 94, 96, 142.

2. Il est probable que Ronsard avait vu et entendu ce cheval, quand il fut l'hôte de Belot à Bordeaux en 1565, et qu'il l'avait admiré. Son souvenir, renouvelé par ladite peinture le hantait pendant ses rêves. Et, comme il le voit sur les bords de la Garonne (vers 22), il est permis d'en déduire que ce poème a été composé avant la nomination de Belot à Paris, qui est du 8 janvier 1569. D'autre part, le vers 85 porte à croire qu'il date des derniers mois de 1568.

Bref, ce n'est pas le cheval de Sejan,
Lequel donnoit à son maistre mal an [1], [53]
Ny le cheval à l'eschine si forte,
Qui le surnom de teste de beuf porte [2],
Ny le cheval qui, conduit fausement,
Trompa les Rois, quand d'un hannissement,
Qui d'aigu son les oreilles nous perse,
Fit son seigneur le Monarche de Perse [3].
Ce n'est Belot, ce bon cheval Bayard
Qui aux combaz panadoit si gaillard,
De qui Renault pressoit la courbe echine [4] :
Mais ton cheval en nul lieu ne chemine.
C'est le cheval du gentil Pacolet
Qui dedans l'air s'envoloit tout seulet,
Faisant service à Mogis dont les charmes,
Et les Daemons forçoient l'acier des armes [5].

41. *84-87* (Pour la jument qu'il vit à la traverse)
42. *73-87 graphie* Monarque
46. *84-87* fantôme, ne chemine
50. *78* Forçoient Amour, les Daimons & les armes | *84-87* Faisoyent honneur aux dames & aux armes

---

1. Mal-an, « vieux mot qui signifie peine et travail » (Marcassus). Il s'agit, non pas d'un cheval de Séjan, favori de l'empereur Tibère, mais de celui d'un certain Cn. Seius, qui porta malheur à son maître et à tous ceux qui le possédèrent par la suite ; d'où le proverbe latin, appliqué aux hommes que le malheur poursuit : *Ille homo habet equum Seianum*. Cf. Aulu-Gelle, *Nuits att.*, 3, 9 ; *Adagia* de Polydore Vergile et d'Erasme ; Rabelais, *Quart livre*, ch. XV.

2. Bucéphale, le cheval d'Alexandre.

3. C'est le cheval de Darius Ier roi des Perses, dont le hennissement, obtenu par un subterfuge, lui valut le trône.

4. Bayard est le cheval de Renaud de Montauban, dans le roman *Les quatre fils Aymon*. L'Arioste l'avait fait reparaitre avec Renaud dans son poème épique. Quant au mot *panadoit*, c'est une graphie phonétique pour *pennadoit*, comme ailleurs empané pour empenné, panache pour pennache (du latin *penna*, plume d'aile) : il signifie que Bayard bondissait et courait comme s'il avait eu des ailes ; Arioste le dit expressément (*Orl. fur.*, ch. XVI, st. 49).

5. Le cheval de Pacolet, qui était « enchanté », figure dans les vieux romans d'aventure, tels que *Valentin et Orson*. Marot en parle dans une

Il vole en l'air, boit en l'air, d'air se paist,
C'est un corps d'air, l'air seulement lui plaist,
Et la fumée & le vent & le songe,
Et dedans l'air seulement il s'alonge.
Les beaux coursiers viste-piedz [1] de Junon
Vivent ainsy : ilz ne mangent sinon
Qu'air, qu'Ambrosie, ou, quand ilz ont grand erre [2]
Conduit du Ciel leur Royne en nostre terre,
Mangent un peu de Lotes dans les prez
Qu'à sa grandeur Samos a consacrez [3].
Ainsy vivoit le dos-æslé Pegase [4],
Qui fit sourcer la cime de Parnase.
Ainsy Minerve, ainsy nourrist les siens
Phœbus, & Mars ses rousins Thraciens [5],
Ainsy le tien se nourrist sans pasture :
Car c'est, Belot, un cheval en peinture, [53 v°]
Qui me sert plus quand je suis à sejour
Songeant au lit, qu'il ne me sert le jour.
La chaude Aphricque en certaine contrée

61. *84-87* Ainsi se paist le doz-ailé Pegase
64. *71-78 graphie* roussins
63-64. *84-87* Et le cheval de l'Aurore qui passe Ceux du Soleil : ainsi nourrist les siens Minerve & Mars par les prez Thraciens

---

épître (éd. Jannet, t. I, p. 147), et Rabelais le mentionne auprès de Pégase, pour sa rapidité, dans son *Pantagruel*, chap. XXIV. — Quant à Mogis (ou Maugis), c'est un ermite magicien, cousin des fils Aymon, qui accompagna Renaud contre les Sarrazins (cf. *Les quatre fils Aymon*, XXVII, 30 et suiv.). Il figure encore dans l'Arioste, *Orl. fur.*, *passim*. Rabelais le mentionne aussi dans son *Gargantua*, chap. XXVII.

1. Adjectif composé sur le modèle de l'épithète homérique ὠκύπους. Déjà vu, t. X, p. 114.
2. C.-à-d. à toute vitesse.
3. Pour les *lotes*, v. les tomes I, p. 7 ; IV, p. 130. Héra (Junon) avait un temple à Samos. Cf. le tome XIII, p. 49.
4. Ailleurs R. a employé le synonyme *aileporte* (t. I, p. 260, vers 21).
5. Arès (Mars) aimait à résider dans la Thrace, dont Homère a célébré les chevaux. (*Il.* V, 355 sqq.).

A des jumens, qui, en tournant l'entrée
De leur nature au vent Zephyrien,
Sur le Printemps vont concevant de rien[1] :
Le tien venteux est yssu de la race
De ces jumens, qui mesme le vent passe[2].
On dit qu'Ulysse autrefois prit le vent[3],
Mais ton cheval, Belot, est si mouvant,
Si fretillant qu'il ne veut pas permettre,
Qu'en ses longs crins les doigtz on puisse mettre,
Et du fin Grec[4] la main ne le prendroit :
Car tel cheval jamais ne l'atendroit.
Aurois-tu leu (ô teste rare & chere)
Dedans les vers du fantastique Homere,
Qu'un des chevaux d'Achille s'avança,
Et le trespas à son maistre annonça[5] ?
Tu crains, voyant ma longue maladie,
Que ton cheval en parlant ne me die
D'humaine voix quelque mal à venir,
Et ce seul point te l'a fait retenir[6] ?
  Or, cher Belot, j'ai bien voulu t'escrire
Ces vers raillards[7], pour mieux te faire rire
Apres ta charge & le soucy commun

87-88. *84-87* Prophetisant quelque funebre mot : Garde le bien, je n'en veux point, Belot
89. *71-78* O cher Belot | *84-87* Mon cher ami

---

1. Cf. Virgile, *Georg.*, III, 271 sqq.
2. C.-à-d. le tien, qui dépasse en vitesse même le vent.
3. Dans le palais d'Eole, dispensateur des vents. Cf. Homère, *Od.* X, 19 sqq.
4. Ulysse, appelé ailleurs « le fin Gregeois » (t. IV, p. 66).
5. Cf. Homère, *Il.* XIX, 408 sqq.
6. C.-à-d. : Et pour cette seule raison tu as retenu chez toi ton cheval et ne m'en as envoyé que « l'ombre ».
7. C.-à-d. : j'ai tenu à t'écrire ces vers enjoués, badins (cf. t. V, vers 5 et la note).

De conceder audience à chacun,
Haut eslevé au throsne de Justice,
Aimant vertu & chatiant le vice.
Dieu qui soubz l'home a le monde soumis
A l'home seul le seul rire a permis [54]
Pour s'esgayer ; & non pas à la beste,
Qui n'a raison ny esprit en la teste [1].
Il faut du rire honnestement user,
Pour vivre sain, non pour en abuzer,
Car voulontiers on jette à gorges pleines
Le ris qui naist des actions vilaines.
Le ris est filz d'un acte vitieux [2],
On ne rit point d'un geste glorieux,
Mais on l'admire : & d'un fait miserable,
On pleure, on craint qu'on ne tombe semblable
A ceux que l'œil regarde langoureux,
» Chacun desire un estre bien heureux.
Nous sommes nez à la mode commune,
Il faut soufrir l'une & l'autre fortune,
Il faut soufrir & les biens & les maux,
Et tous les dons qui viennent des tonneaux
De Jupiter, qui sans esgard assemble
Sur les mortelz bien & mal tout ensemble [3].

95. *84-87* Dieu qui sus l'homme
99-100. *73-87 guillemets*
103-104. *84-87* d'un acte vergongneux... d'un geste vertueux
105-114. *78-87 remplacent ces dix vers par quatre* : Mais on l'admire : ainsi tu pourras rire De ma sottise, & de t'oser escrire Je ne scay quoy qui est encor plus vain Que ton cheval qui n'a selle ny frain.

---

1. Passage inspiré d'Aristote, qui a dit : « Seul rit, parmi les animaux, l'homme » (*De part. anim.*, III, 10). Cf. le vers célèbre de Rabelais (préface à ses lecteurs) :

Pour ce que rire est le propre de l'homme.

2. Au sens atténué de défectueux, imparfait.
3. Cf. tome X, p. 9.

CARTEL FAIT PROMPTEMENT ENVOYÉ A LEUR MAJESTÉ[1] par le Nain des huict Chevaliers estranges.

Huit Chevaliers de nation estrange [2],
Autant vaillants qu'amoureux de louänge
Ravis du nom qui par le monde court,
De voz vertus, Sire, & de vostre Court, [54 v°]
Estoyent partis espoinçonnez de gloire
De ramporter des combas la victoire :
Mais le chemin & le trop long sejour
Les a trompez : car ne venant au jour
De voz Tournois, ont perdu l'esperance
De plus montrer en armes leur vaillance,
S'il ne vous plaist leur faire ouvrir le Pas [3]
Et commander autres nouveaux combas.
Doncques, grand Roy, que tout le peuple estime,
Enfant de Mars, si l'honneur vous anime,
Si la vertu vous eschauffe le cœur,
Ne permettez que leur jeune vigueur
Se refroidisse, & leur chaude prouësse

ÉDITIONS : *Sixiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Mascarades) 1571 à 1587 et éd. suiv.

Titre *69-73 par erreur typ.* leurs Majesté (*éd. suiv. corr.*) | *87* Cartel envoyé par le Nain des huict Chevaliers estranges (*1617 et éd. suiv.* estrangers)

---

1. J'ai adopté la correction des éditions 1578 et 1584. Mais cette correction elle-même n'est guère satisfaisante, vu que ce cartel ne s'adresse qu'à une Majesté, le roi Charles IX. Aussi Ronsard a-t-il eu raison de changer le titre pour l'édition posthume.

2. Comme au titre, estrange = étranger.

3. Abréviation pour le *pas d'armes*, synonyme de tournoi. Déjà vu, t. IX, p. 126, vers 36.

Sans l'employer se rouille de paresse :
Car ils sont prests aux combats de montrer
Que plus vaillans on ne peut rencontrer.
Ilz combatront comme hardis gensd'armes
Jusqu'à la mort, de toutes sortes d'armes,
Et à cheval & à pié : car ilz ont
La force en main, l'audace sur le front.
Ilz sont vestus d'une diverse sorte,
L'un du haut Ciel la riche couleur porte,
Le bleu, qui est signe certain aux yeux
Que son esprit est favory des Cieux.
L'un la couleur d'une colombe a prise,
Pour tesmongner qu'Amour le favorize :
L'autre acoutré d'un habillement blanc
Aparoist juste & magnanime & franc :
L'autre qui prend la noire couverture,
Se montre ferme & constant de nature. [55]
Le Chevalier paré d'un habit verd,
Est d'esperance & d'amitié couvert :
L'autre acoutré de couleur grize montre,
Qu'en bien aimant toute peine on rencontre :
Celuy qui a l'incarnat dessus soy,
Montre du cœur la constance & la foy,
Et le dernier qui l'habit jaune porte
D'un bon espoir son amour reconforte.
Voilà les huict qui veullent batailler,
S'il vous plaist, Sire, en armes leur bailler
Lieu de Tournoy, & ne vouloir deffendre
Que dessouz vous la guerre on puisse aprendre.
Or pour autant que les jeunes soudards
Sans Cupidon ne sont cheriz de Mars,

19. *78-87* Ils sont tous prests

Je supliray les Dames favorables,
A ce besoing leur estre secourables :
Car bien souvent le plus fort est domté,
Alors qu'Amour n'est pas de son costé.

QVATRAIN POUR VN LIVRE
BIEN COMPOSÉ ET MAL RELIÉ.

Les Dames sont benignes de nature,
Ayez pitié de ces beaux vers qui font
De vostre livre enfler le premier front,
Et leur donnez un peu de couverture.

Sonnet
pour Madame de la Chastre, [55 v°]
en faveur d'un livre composé de ses louanges [1].

Ces vers gravez icy plus fort que dans le cuivre
Sont plus propres à vous qu'au Soleil la splendeur,

52. *87* Si l'arc (97 l'art) d'Amour ne defend son costé

Éditions : *Sixiesme livre des Poèmes*, 1569. *Œuvres* (Poëmes, 5e livre) 1571 et 1573. — Supprimé en 1578. Reproduit dans le *Recueil des P. R.* en 1617 et éd. suiv.

Éditions : *Sixiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Livre des Sonnets, après les Poëmes) 1571 et 1573. — Supprimé en 1578. — Non reproduit dans le Recueil des P. R. de 1609 et éd. suivantes, mais pour la première fois en 1866 dans l'édition Blanchemain (T. V, p. 332).

---

1. Je conjecture, avec toute vraisemblance, que cette dame est Jeanne Chabot, fille de Guy Chabot, Seigneur de Jarnac ; mariée en 1564, en secondes noces, à Claude de la Chastre, baron de la Maisonfort, conseiller. Cf. Anselme, *Hist. généal.*, t. VII, p. 370, et la Chesnaye des Bois, *Dictionn. de la noblesse*, t. V, col. 348 et suiv. — Quant au livre en question, ce n'est pas, comme on pourrait le croire d'après les vers 5 et 10, un livre composé par Ronsard ; il est très probablement resté manuscrit, et l'auteur nous en est inconnu. Ce sonnet devait figurer parmi ses liminaires.

Le pesant [1] à la Terre, à la Mer la froideur,
A l'Air l'agilité, qui le monde fait vivre.
C'est pourquoy je ne veux autre sujet poursuivre
Que celuy de ces vers, les flesches & l'ardeur,
Traitz, attraitz, feux & rais qu'Amour par sa grandeur,
En vous faisant honneur, respand dedans ce livre.
Heureuses mille foix, rimes si bien escrites,
Que j'ay cent & cent fois en cent sortes redites [2],
Les premiers passetemps de ma douce jeunesse.
Perles & diamans, les flames, les glaçons,
Ces motz mignards, ces rais, sont les jeunes chansons
Qu'à vingt ans je chantois pour fleschir ma Maitresse [3].

1. C.-à-d. la pesanteur.

2. C.-à-d. comparables à celles de mes premiers recueils personnels, les *Odes* et les *Amours*, inspirés par Cassandre Salviati.

3. Ce sonnet fut supprimé en 1578 non seulement parce que le livre auquel il devait servir de liminaire était resté manuscrit, mais aussi parce que l'alternance des genres de rimes n'était pas observée entre quatrains et tercets, ni dans le premier tercet, défaut qui avait fait dire à Étienne Tabourot vers 1576, qu'il était « le moins coulant » des sonnets de Ronsard (*Bigarrures*, livre IV, chap. 3).

DISCOURS

A Maistre Juliain Chauveau, Procureur en la Court de Parlement à Paris[1].

Tu as, Chauveau, rompuë assez la teste
De ton Palais, execrable tempeste,
Que les espritz, des Muses le doux soing,
Ont en horreur & s'en retirent loing[2], [56]
Sans te la rompre en ces vers davantage,
De meubles, biens, d'argent ou d'heritage,
D'un testament, d'un contract vitieux,
D'un faulx arrest, d'un decret captieux.
» Il est bien vray qu'un home qui a terre,
» Avecq la terre il a aussi la guerre[3],

Éditions : *Sixiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Poëmes, 5e livre) 1571 et 1573 ; (Id., 2e livre) 1578 ; (Id., 1er livre) 1584, 1587 et éd. suiv.

Titre. *78* Discours à Maistre Julian Chauveau (*sans plus*) | *84-87* Discours de l'alteration & change (*87* changement) des choses humaines

1-4. *78-87* Tu as, Chauveau, la teste assez rompue De ton Palais, ton Prothé (*84-87* Protė) qui se mue Trop plus subtil que l'autre Egyptien Que le Roy Grec arresta d'un lien

9. *78* Il est certain qu'un qui a de la terre

9-10. *84-87* Il est certain qu'en possedant la terre, Avec la terre on possede la guerre

---

1. Julien Chauveau occupa cette charge dès 1559. On trouve souvent son nom dans les registres des plaidoiries civiles du Parlement de Paris. Il mourut avant 1606 (cf. P. Champion, *Ronsard et son temps*, p. 420, note).

2. La variante fait allusion à une légende racontée par Hérodote, livre II, § 112 sqq., d'après laquelle Hélène, femme de Ménélas serait restée en Egypte pendant la guerre de Troie, retenue par Protée, roi du pays. Cf. *Odyssée*, IV ; Euripide, *Hélène*, début ; Lycophron, *Alexandra*, scol. de Tzetzès. — R. avait déjà utilisé cette légende dans l'élégie à L'Huillier (t. XII, p. 191).

3. On connaît le proverbe : Qui terre a guere a.

Et je ne plaide encontre un Sarrazin,
Juif, Mamelu[1], mais contre mon voisin,
De qui la borne est prochaine à la mienne[2].
  Tout cela vient par nostre Foy Chrestienne,
Ja foible & lente, & que la Charité[3],
Nom sans effect, n'a plus d'autorité.
Or aujourd'huy par armes la Justice,
Par noz mespris, & par nostre malice,
Se voit forçer : aujourd'huy sans moyen
Le crocheteur s'egalle au citoyen[4].
Bref, tout se change en vent & en risée,
Quand des ayeulx la Loy est mesprisée[5],
Quand l'Evangile est commune aux pasteurs,
Femmes, enfans, artizans, serviteurs[6].
Mesme aux brigans, qui filz de Dieu se vantent,
Et quelque Psalme en massacrant ilz chantent,
Et toutefois ce beau tiltre choisy
N'est en leur cœur qu'un vieil conte moisy[7].

18. *78-87* Et par mespris & par nostre malice
26. *78-87* Et quelque Psalme entre les meurtres chantent

---

1. Mameluk. Cf. IX, p. 115, v. 255.
2. Il s'agit de son procès avec le teinturier Fortin, qui se disait propriétaire d'un terrain dépendant du prieuré de Saint-Cosme. Cf. la lettre adressée à ce sujet par Ronsard au maire de Tours.
3. Au sens de la vertu théologale, c.-à-d. l'amour du prochain par amour de Dieu.
4. C.-à-d. : le portefaix s'égale au bourgeois.
5. C.-à-d. : la religion des aïeux. Ronsard avait dit dans le même sens au jeune Charles IX : « Il fault tenir la loy de vos ayeulx » (*Institution*..., t. XI, p. 7) et loué Catherine de Med. de ce que, grâce à elle, il n'avait pas « changé de loy » (*Discours à la Royne*, id., p. 21).
6. Ronsard s'était déjà plaint de cette vulgarisation de l'Evangile dans ses Discours contre les Réformés, t. XI, p. 28, vers 165 et suiv., et p. 93, vers 567 et suiv.
7. C.-à-d. : ce beau titre de « fils de Dieu » est démenti par leurs actes. La troisième guerre de religion (1568-1569) avait ranimé l'aversion du poète à l'égard des Réformés, auxquels il reproche ici leur hypocrisie, comme il l'avait fait en 1562. Cf. t. XI, p. 46, 98 et 99.

Je ne t'escri si le serpent de Lerne
Qui son maretz encernoit d'un grand cerne,
Avecq son sang le procés fit sortir [1],
Quand le fort bras d'Hercul'luy fit sentir
Les cloux d'ærain de l'arbreuse massuë
Dont il tua les Enfans de la Nuë [2], [56 v°]
Et pour neant luy servit son effort
Ny de renaistre au double par sa mort [3].
Je ne dy point si la vieille Megere
Allant hydeuse en sa coche legere
Sema par tout le procés redoublé,
Come jadis Triptoleme le blé [4].
Je ne veux point telles choses escrire,
Mais bien des vers qui pourront faire dire
A noz nepveux par un discours nouveau
Que Ronsard fut grand amy de Chauveau.
» Tout est mortel, tout vieillist en ce monde,
» L'Air, & le Feu, la Terre mere & l'Onde
» Contre la mort resister ne pourront,
» Et vieillissant comme nous ilz mourront.

30. *78-87* Qui sept arpens empeschoit de son cerne
32. *78-87* Quand Hercules fist au monstre sentir
35-36. *84-87* Contre laquelle estoit vain tout l'effort, A chaque coup donnant tousjours la mort
37. *78-87* Je ne t'escry si la vieille Megere
44. *78* vray amy | *84-87* bon amy
48. *78-87* ainsi que nous mourront

---

1. Les procès seraient nés du sang de l'hydre de Lerne, d'après une légende que j'ignore. Empescher (var.) = occuper.
2. Avec sa massue en bois de chêne, Hercule tua les Centaures, fils d'Ixion et d'un Nuage, auquel Jupiter avait donné le visage et les formes de Junon.
3. L'effort de l'hydre pour résister à Hercule fut inutile, ainsi que la renaissance de deux têtes à la place de chacune de celles qu'Hercule lui coupait.
4. Cf. t. XII, p. 60, note 1.

Le Temps mangeard toute chose consomme [1],
Villes, chateaux, Empires : voire l'home,
L'home à qui Dieu a promis sa maison,
Qui pense, parle & discourt par raison,
Duquel l'esprit s'envole outre la nuë,
Changeant sa forme en une autre se muë.
Il est bien vray qu'à parler proprement,
On ne meurt point, on change seulement
De forme en autre, & ce changer s'apelle
Mort, quand on prend autre forme nouvelle [2].
De l'homme vient un crapaut, un serpent,
Meint ver tortu qui sans os va rampant
Sur sa carcasse, & le corps changeant d'estre
Autre animal en sa place fait naistre :
Cet animal se change en autre apres,
Ce sont de Dieu les mandemens expres. [57]
Voys-tu le Ver, honneur de la Touraine,
Qui de sa bouche avecq les piedz ameine
Le fil sur fil en tirant allongé [3] ?

51. *84-87* fait part de sa maison
54. *71-78* sa force (*erreur typ. ; éd. suiv. corr.*) | *87* Le corps sa forme en un autre remue
58. *78-87* une forme nouvelle
59-64. *84-87 remplacent ces six vers par ce distique* : Et quand on cesse à n'estre plus ici, Des cœurs humains le plus fascheux souci
67. *78* Un fil sur fil | *84* Fil dessus fil | *87* Son fil sur l'autre

---

1. Imitation directe d'Ovide, *Met.* XV, 234 sqq. Mais R. intervertit l'ordre des vers imités : Ovide commence par dire : « O temps dévorateur, et toi, vieillesse jalouse, vous détruisez toutes choses ; vos atteintes consument peu à peu tous les êtres et les conduisent insensiblement à la mort » ; puis il montre que les éléments, à savoir l'air, le feu, la terre et l'eau, ne sont pas plus stables et se renouvellent incessamment.
2. Passage encore inspiré d'Ovide, qui fait exposer la doctrine de la métempsycose par Pythagore, *op. cit.*, livre XV, vers 165 sqq. ; 214 sqq.
3. L'industrie de la soie était, en effet, très développée dans cette province, depuis que Louis XI avait créé des magnaneries à Tours (juin 1470).

Estoit un œuf, qui en ver s'est changé :
Apres avoir vomy toute sa soye
(Qu'un bon ouvrier en meinte estroite voye
Doibt joindre à l'or pour les habitz d'un Roy),
Ce ver fasché [1], comme ennuyé de soy,
Soudain se change, & vole par les prées
Fait papillon aux æsles diaprées
De rouge, verd, azur & vermillon.
Puis se faschant d'estre tant papillon
Devient chenille & pond des œufs, pour faire
Que par sa mort il se puisse refaire.
Ne voys-tu pas [2] qu'un œuf engendre un coq
Cresté, grifé [3], & barbu, qui le choq
D'un autre coq ne craint à la bataille ?
Engendre un pan que la Nature esmaille
Des yeux d'Argus, & des couleurs d'Iris [4] ?
Ce sont aubins alterez & pourriz
Qui d'une espece en une autre se forment
Et d'aubins d'œuf en oyseaux se transforment [5].

68. *78-87* C'estoit un œuf
72. *84-87* Ce Ver apres, comme ennuyé de soy
86. *73-87* d'œufs *(au pluriel)*

---

1. C.-à-d. : fatigué ; de même au vers 76, *se faschant* veut dire se fatiguant.

2. Même tournure que dans Ovide : Quid ? non aspicis... (*loc. cit.*, vers 200) ; Nonne vides (vers 362 et 382).

3. C.-à-d. muni de griffes ; « mot nouveau », d'après Marcassus. Ailleurs, R. avait employé le mot *grifu* au sens figuré (t. VI, p. 225, vers 6).

4. Ovide (*Met.*, XV, 385) dit plus simplement :

Junonis volucrem, quae cauda sidera portat.

5. On appelait *aubin* dans la vieille langue le blanc de l'œuf. Mais Marcassus note avec raison que R. prend ici aubin « pour le jaune d'un œuf » ; il aurait pu ajouter que, pour se transformer en oiseaux, ces aubins ne doivent pas être « alterez & pourris ». R. semble avoir été dominé par ce principe que pose Ovide, à savoir que « tous les corps qui par le temps ou la chaleur se sont putréfiés se transforment en petits animaux » (*loc. cit.*, vers 362 sq.).

Quelcun a dit, de raisons mal garny,
Que Dieu n'a fait qu'un grand nombre finy
D'ames au Monde, & ces ames ne meurent,
Mais dans les corps par eschange demeurent
Selon le bien & le mal qu'elle ont fait[1] :
L'une est pourceau, l'autre un serpent infait,
L'autre un cheval & l'autre plus gentille[2]
Se fait oyseau qui pleure son Itylle[3]. [57 v°]
Leve, Chauveau, de tous costez les yeux,
Voy ces rochers au front audacieux,
C'estoient jadis des plaines fromenteuses[4] :
Voy d'autre part ces grands ondes venteuses,
Ce fut jadis terre ferme, où les bœufz
Alloient paissant par les patiz herbeux,
Ainsy la forme en une autre se change,
Cela n'est pas une merveille estrange,
Car c'est la loy de Nature & de Dieu,

91. *78-87* qu'elle'ont fait (*avec apostrophe ; voir la note*)
98. *78-87* ces campaignes venteuses
100. *84-87* Paissoyent, cornus, par les pastis herbeux

---

1. J'ai conservé cette graphie primitive, qui est non seulement étymologique, mais aussi phonétique. On prononçait au xvie siècle, comme au moyen âge : il ont, elle ont, et nos paysans prononcent encore ainsi (déjà vu au t. VI, p. 207 et 235, var., et t. VIII, p. 151).
2. C.-à-d. plus noble, plus évoluée moralement.
3. Itylle est là pour la rime (comme Ithyl, au t. X, p. 53) au lieu d'Itys, fils de Procné, qui fut transformée en hirondelle. — Quant au philosophe dont R. invoque le témoignage, tout en le trouvant mal fondé, c'est Pythagore, qui, dans Ovide, *Met.*, XV, 165 sqq., déclare : « Tout change, rien ne meurt. L'âme erre de-ci de-là, d'un corps dans un autre, quel qu'il soit ; elle passe des bêtes dans les hommes et des hommes dans les bêtes ». Plus loin, vers 456 sqq., il répète qu'après notre mort l'âme peut être réincarnée dans le corps d'une bête sauvage ou d'un animal domestique. Mais comme Ovide ne dit rien de la raison morale de ces transmigrations de l'âme, le vers 91 s'inspire de quelque théosophe du xvie siècle, qui voyait déjà dans la doctrine des vies successives la sanction de notre conduite.
4. Qui produit du froment (cf. le Dictionnaire Huguet).

Que rien ne soit perdurable en un lieu [1].
Qu'est devenu l'Empire d'Assyrie [2] ?
Du Mede & Grec ? Come une herbe fleurie,
Qui trois mois dure en sa force & vigueur :
Ilz sont tombez en vieillesse & langueur.
Cette merveille espouvantable au Monde,
Qui commandoit des le rivage où l'onde
De l'Ocean baigne le bord Anglois,
Jusques au bord des vieux peuples Indois,
Ce grand, ce fort, cet Empire de Rome
Est trebuché de sa grandeur, & come
Ou vent ou foudre en la Terre passa,
Qui de ses mains luy mesmes se cassa,
Car nul que luy ne le pouvoit desfaire,
N'autre que luy ne le sçauroit refaire :
Lors s'espanchant un si large monceau,
Du sceptre bas chacun prist son morceau,
Si que les Rois de l'Europe, couverte
De tant d'honeurs, sont riches de sa perte,
Et de sa plume un chacun se vestit :
» Ainsy du grand s'enrichist le petit. [58]
Le Turc, seigneur de tant de villes fieres,
De tant de mers, de portz & de rivieres,
Qui ose seul une Europe assaillir,

115. *78-87* Un foudre ardent sur la terre passa
116. *78-87* Puis de ses mains
118. *78-87* Et nul que luy
119-124. *78-87 remplacent ces six vers par ce distique* : Seul s'habilla & seul se devestit, Et de tresgrand il se fit trespetit

1. Imité d'Ovide, *op. et loc. cit.*, vers 262 sqq. (Voir l'édition Laumonier-Lemerre, t. IV, p. 155).
2. Tout le développement suivant sur la ruine et le morcellement des empires s'inspire encore, par adaptation, d'Ovide, *op. et loc. cit.*, vers 420 sqq.

Doibt quelque jour s'amoindrir & faillir [1] :
   Je te diray, Chauveau, come ilz finissent,
Et come ilz sont malades & vieillissent,
Et come on doibt les sceptres secourir,
Pour engarder leurs courses de perir.
   Contemple moy de ton temps les Musiques [2] :
Quand elles sont & fortes & rustiques,
D'un masle son, croy que telle Cité
Doit longtemps vivre en sa fœlicité :
Et la Cité sera bientost ruinée,
Où la Musique est toute effœminée :
» Toujours la voix ensuit les passions,
» Les passions font les mutations [3].
   Quand tu verras tant de farçeurs aux villes,
Sauteurs, boufons, bateleurs inutilles,
Qui vont plongeant le Peuple en volupté,
Quand une femme a trop de volonté
De s'atiffer & de se faire belle,
Gastant par fard sa face naturelle :
Quand tu verras que le pompeux habit
D'un gentilhome, au bourgeois interdit,
Pare un marchant : quand l'humaine malice
Terrasse aux piedz les loix & la Justice,
Et les statutz ordonnez par les vieux :
Quand tu verras qu'un peuple audacieux

129-132. *84-87 suppriment ces quatre vers*
137. *78-87* sera tost ruinée
141. *71-73 graphie phon.* farceux | *84-87 texte primitif*

---

1. A la date où R. écrivait ces vers, Soliman le Grand venait de mourir (1566), et la prédiction du poète ne tarda pas à s'accomplir.
2. R. a voulu dire : les genres, les modes de la musique.
3. R. s'est souvenu ici de Platon, *République*, IV, 424 b. Voir aussi *République*, III, 398 a-401 a.

Ou se revolte, ou dit mal de son Prince,
Quand tu verras qu'une ardente Province [1] [58 v°]
Par ne sçay quelle orde contagion [2]
Change de meurs & de religion,
Et curieuse aux nouveautez s'aplicque :
Pense, Chauveau, que telle Republicque
Est bien malade. Ainsi qu'on voit, devant
Le fort orage, errer un petit vent,
Qui çà qui là en se joüant remuë
Par les chemins meinte fueille menuë,
Et maint festu : adoncque le berger,
Voyant tel signe evite le danger,
Et retirant ses brebis de l'herbage,
Sous un rocher attend venir l'orage.
Ainsi voyant telz signes advenir,
Du mal futur te pourras souvenir [3].

On a pensé les flames immobiles
Du Ciel garder les sceptres & les villes,
Et pour cela qu'ilz regnent longuement
Quand une estoille à leur commencement
Les va guidant d'une bonne influence :
L'influx perdu, qu'ils perdent leur puissance [4].
Soit faulx ou vray mes vers n'en disent rien,
Ce n'est mon but : toutefois je sçay bien

153. *84-87* Ou se mutine
163. *84-87* Incontinent le soupconneux berger

---

1. C.-à-d. un pays que soulève *le feu* des passions politiques ou religieuses. V. ci-après le vers 206.
2. Le mot *orde* a le sens physique et moral de sale, vilain.
3. On ne peut pas se souvenir d'un mal futur. Aussi faut-il comprendre : Tu pourras te souvenir de ce que je viens de te dire du mal futur, et t'en prémunir, comme fait le berger en temps d'orage.
4. C.-à-d. : on a pensé que, lorsque cet influx est perdu, les sceptres et les villes perdent leur puissance. Noter le terme technique *influx*, de création récente.

Que du haut Ciel les flambeaux ordinaires
N'ont si grand soing de noz humains affaires [1],
Selon, Chauveau, l'inclin des Nations [2],
Et des humeurs & des affections,
Vivent icy les Sceptres qui sont nostres :
Les uns bien peu, & bien longtemps les autres,
Ainsi qu'on voit qu'un chesne ou qu'un fouteau
Vit plus long temps qu'un saule ou qu'un ormeau, [59]
Ou qu'un coudrier, selon leur nourriture,
Ou bien selon l'air propre & leur nature,
Ou bien selon le mal qui leur survient,
» Car en santé toujours on ne se tient [3].
Or toute mort ou soit lente ou soudaine,
Vient par deux poinctz à toute chose humaine,
Par accidentz de dedans ou dehors :
La Parque en nous fait par là ses effortz.
Par le dehors, quand la chair est coupée
Jusques au cœur d'une homicide espée,
Quand un rocher, un arbre, un soliveau,
Tombant d'enhault nous froisse le cerveau.
Par le dedans, quand la fievre, la peste,

180. *84-87* L'esprit des Rois & les mutations

---

1. R. avait parlé tout autrement de l'influence astrale dans l'*Hymne des Astres* (t. VIII, p. 154 et suiv.). Cependant il avait déjà fait là une importante restriction, qui laisse aux hommes une part de liberté morale et de responsabilité dans la conduite de leur vie.

2. Le mot *inclin* est d'emploi courant au XVIe s., pour enclin. Ici cet adjectif est substantivé comme dans la Légende de Pierre Faifeu, de Bourdigné (cf. Huguet).

3. Donc R. attribue la prospérité ou la ruine des nations, non pas à un déterminisme astral, mais à des causes extérieures ou intérieures : il réagissait ainsi contre l'opinion de Maurice Scève, qu'il avait pu lire en son *Microcosme* (1562), à savoir que tout est sujet à l'influence des astres (livre III, vers 412 et suiv.; éd. Guégan, Paris, Garnier, p. 258); opinion professée à l'école de Padoue, notamment par Pomponazzi.

L'hydropisie, ou autre mal, moleste
Veines & nerfs & les membres vitaux,
Lors nous mourons, les hostes des tombeaux.
  Ainsi advient aux Sceptres qui se rompent,
Qui par dedans ou dehors se corrompent.
Par le dehors, quand un Prince estranger
Vient à main forte en armes outrager :
Par le dedans, quand les guerres civilles [1]
De factions brulent le cœur des villes,
Quand la Noblesse & le peuple sans foy,
Tout desbridé fait la guerre à son Roy :
Et vaudroit mieux faire bien loing la guerre
Aux Sarrazins, qu'en nostre propre terre,
En noz boyaux, dont jamais le vainqueur
N'a raporté qu'une enflure de cœur [2],
Et pour ce il faut chastier son envie [3] :
Voila comment le Septre qui devie
Reprend vigueur & se fait florissant,
Autant ou plus qu'il estoit languissant. [59 v°]
Il se fait creindre aux nations estranges [4],
Et jusque au Ciel fait voler ses louenges.
  O Tout puissant, grand Monarche des Rois,
Qui dans les cœurs nous sondes & nous vois [5],
Qui dans tes mains gardes le cœur d'un Prince,

211. *78-87* Qu'en noz fouyers
214-215. *Ce distique manque au texte de 69, mais existe aux Errata*
214. *71-87* Sceptre... desvie
219. *78-87 graphie* Monarque

---

1. Toute cette fin est à rapprocher des pièces contre les huguenots surtout de celles qui furent composées en 1569.
2. Cf. t. XI, p. 155, vers 749 et suiv.
3. Lire le premier hémistiche ainsi : Et pourc' il faut. Cette élision est courante au XVIe siècle.
4. C.-à-d. étrangères.
5. Cf. t. XI, p. 129, vers 234 et la note.

Garde, grand Dieu, la Françoise province,
Garde le Roy, ses Freres & sa Sœur,
Garde la Mere [1], & si quelque malheur
Doibt arriver dont la verge soit preste,
Des ennemis puisse fraper la teste,
Et s'eslongner bien loing du chef du Roy,
Du tien, Chauveau, des peuples & de moy.

1. Charles IX, Henri duc d'Anjou, François duc d'Alençon, leur sœur Marguerite, leur mère Catherine de Medicis.

FIN DV SIXIESME LIVRE DES POEMES.



Achevé d'imprimer
par Protat frères, à Mâcon,
le 15 décembre 1953.

N° D'ORDRE CHEZ L'IMPRIMEUR : 5656.
DÉPÔT LÉGAL : 1er TRIMESTRE 1954.

LE SEPTIESME LIVRE DES POEMES DE PIERRE DE RONSARD GENTIL-HOMME Vandosmois, dedié au Seigneur Pierre du Lac, Seigneur du Petit-Bourg.

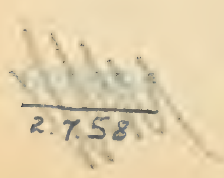


A PARIS,

Par Iean Dallier Libraire, demeurant sur le Pont sainct Michel à l'enseigne de la Rose blanche.

1569.

Auec Priuilege du Roy.


2.7.58



ELEGIE [2]

AU SEIGNEUR PIERRE DU LAC
Seigneur du Petit-Bourg [1]

Du Lac, qui joins la gentille carolle
Des doctes Sœurs avecques ton Bartolle [2],
Par la douçeur donnant un contrepoix
A la rigueur des espineuses Loix,
En-cependant qu'en vain tu te consommes
Pour apaiser la malice des homes,
Et qu'au Palais, tumultueux manoir,
Tu vas marchant sur le blanc & le noir [3] :

Éditions : *Septiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Poëmes, 5ᵉ livre) 1571-1573 ; (Id., 2ᵉ livre) 1578 ; (Id., 1ᵉʳ livre) 1584, 1587 et éd. suiv.

Titre *78* Discours à Pierre du Lac | *84-87* A Pierre du Lac

2. *78-87* à l'espineux Bartolle

4. *78-87* des plus severes lois

---

1. Cet Auvergnat était avocat au Parlement de Paris. Il figure avec honneur dans le *Dialogue des Advocats* de son confrère Antoine Loisel. Scévole de Sainte-Marthe, dans une poésie à son frère partant pour Paris, proposait à son admiration :

Ces Periclès tonnant d'une voix non pareille,
Un Pasquier, un Chopin, un Aubert, un Brisson,
Et *le savant Du Lac*, des vertus nourrisson.

Aussi fut-il heureux de marier son fils Abel à Madeleine du Lac, fille de cet avocat. Cf. Dreux du Radier, *Bibl. histor. du Poitou*, t. V, p. 253.

2. C.-à-d. toi qui es poète en même temps que juriste. — Bartole, jurisconsulte italien du xivᵉ siècle (cf. t. X, p. 302).

3. Les avocats avaient l'habitude de déambuler dans la salle des Pas perdus, pavée de carreaux blancs et noirs.

Des le matin jusques à la disnée,
Des le disner à la nuit retournée
Pensant, songeant par quel gentil bonheur
Tu seras grand en biens & en honneur,
Pour meriter les hauts estats de France
(Car ton Auvergne enfante en abondance
Et Chanceliers & Presidens qui ont
Toujours porté Justice sur le front),
Je fay l'amour avecq ma fievre quarte [1],
Il faut qu'un clou par violence parte,
Congné d'un autre [2] : aussi, du Lac, il faut
Que par un chaut je pousse l'autre chaut,
Chassant l'ardeur de ma fievre cruelle,
Par la chaleur d'une amitié nouvelle.
Je voudrois bien les deux flames chasser, [2 v°]
Mais je ne puis ma nature passer [3],
Ny mon Destin, qui me donnent une ame
Passionnée en l'une & l'autre flame.
   L'un de mes feux ne te consomme point,
L'autre te brule [4], & d'autant qu'il te poingt,
Plus il t'est doux, & tu ne veux attendre
Que ton brasier se cache souz la cendre,
L'environnant de pensers à l'entour,
» Pour le nourrir : Car volontiers Amour
» Naist du Penser, & se paist d'Esperance,
» Et l'Espoir vient de la Perseverance :

11. *78-87* Pensant en toy par quel docte bon-heur
19. *78-87* Poussé d'un autre | *87* Ainsi, du Lac

---

1. C.-à-d. tout en ayant la fièvre quarte (cf. les vers 21 et 22).
2. On dit proverbialement : Un clou chasse l'autre.
3. C.-à-d. contrarier ma nature.
4. C.-à-d. : tu ne souffres pas de la fièvre, mais de l'amour. Du Lac avait fait, sans doute, des confidences au poète à ce sujet.

» On ne doibt point en amours esperer,
» Qui à l'egal ne veut perseverer [1],
Come tu fais : qui toujours perseveres,
Pour soulager tes estudes severes,
Entre-meslant d'un joyeux entrelas,
Au doux Amour la farouche Pallas.
Aussi l'on dit qu'au jour de ta naissance,
Pallas vouloit avoir seule puissance
Dessus ton corps, & qu'Amour indonté
Vouloit aussi l'avoir d'autre costé :
Ilz se batoient, quand Jupiter le Pere
D'un clin de teste apaisa leur colere,
Et ordonna que ton corps nouveau né
Autant qu'à l'un à l'autre fust donné.
Ainsi Amour & Pallas te partirent [2]
Par la moitié : & dans ton Ame mirent,
Te partissant, diverses passions,
Selon l'inclin de leurs affections :
L'un te donna courage de le suivre, [3]
L'autre un desir de courtizer un livre.
Quand au sçavoir dont Pallas a eu soing
De t'honorer, je n'en suis seul tesmoing,
Mais ton Palais, & la Fame emplumée [3]
Qui va semant ta vive renommée
Chante si haut ton sçavoir vertueux,
Que du Palais le bruit tumultueux

50. Et tous les deux dedans ton ame mirent
57. *78-84* Mais tout le peuple

1. C.-à-d. : si on ne veut pas persévérer autant qu'espérer, à égalité.
2. C.-à-d. se partagèrent ta personne.
3. La Fame, c'est le bruit qui vole de bouche en bouche (d'où le qualificatif *emplumée*, qui a des ailes). Cf. Virgile, *En.* VII, 104 : volitans Fama.

Fait place au son que sa trompette entonne
Tant hautement ta louange elle sonne ;
Soit pour orer devant les Senateurs [1],
Soit pour flechir l'oreille aux auditeurs,
Soit pour conseil ou soit pour l'escriture,
Pour desnouër une matiere obscure,
Soit pour avoir un jugement certain,
Et un esprit qui conçoit tout soudain,
Soit pour aymer le droit & la Justice,
Soit pour haïr la fraude & l'avarice,
Soit pour conjoindre aux mœurs l'honnesteté,
Et la douceur avecq la gravité,
D'un gentil cœur qui tous les deux assemble,
Soit pour loger toutes vertus ensemble,
Seul tu le fais [2] : je l'ay bien esprouvé,
Qui au besoin fidelle t'ay trouvé [3],
Pource envers toy, je suis du tout semblable
Au villageois, qui, pauvre & redevable,
Par tous moyens ne cesse d'essayer
Come il pourra son creancier payer :
Et ne trouvant une bourse assez forte,
Un mol fromage ou des œufs luy aporte,
Ou des raisins, des pommes ou des noix : [3 v°]
Le creancier qui a le cœur courtois,

63. *84* Soit harangant devant les Senateurs
75. *78-84* Seul tu as tout
77-79. *78-84* Pource envers toy (*84* En ton endroit), de façon je ressemble Au villageois qui pour sa depte tremble, Par tous moyens ne cessant d'essayer

1. Soit pour plaider devant les membres du Parlement. Le mot *orer* (du latin *orare*) ne subsiste plus que dans son composé *pérorer*.
2. C.-à-d. : tu le fais plus et mieux que les autres. Pour ce sens du mot *seul*, v. le tome X, p. 270, n. 4.
3. Ainsi que l'indiquent les vers suivants, Du Lac avait accepté de plaider pour Ronsard gratuitement, ou à peu de frais, ou encore à crédit.

Prend le present & le debteur r'envoye,
En attendant plus sonnante monnoye.
Pren doncq ce livre [1] en attendant de moy
Meilleur payment qui soit digne de toy :
Ce sont soupirs & larmes espanduës,
Folles amours follement despenduës,
Qu'Amour chanter par contrainte me fit.
Tu pourras bien en faire ton proffit,
Sans te lier souz l'amoureux servage,
Sage & ruzé par mon propre dommage.
  Tu me diras, quoy ? tu parles toujours,
De pleurs, de cris, de sanglotz & d'amours,
Ja tout grizon, & tout comble d'affaires,
Qui sont, Ronsard, à tes amours contraires !
Plaids & proces, mille sacs au costé !
Tu es aveugle ou tu es eshonté,
D'abandonner tes negoces pressées [2],
Pour des ardeurs qui sont si tost passées !
  Je sens, du Lac, le faix dessus mon dos,
Et les procés qui poingnent jusqu'à l'os,
Mais m'assurant sur ta foy non vulgaire,
Je te les laisse & s'il ne m'en chaut guiere [3].
Je suis semblable au pelerin chargé,

87-94. *84 remplace ces huit vers par ce distique* : Mais quand mon vers en Pactole courroit En or changé, payer ne te pourroit

41-94 *87 supprime ces cinquante quatre vers.*

95-102. *84-87* Tu me diras : Et quoy ? la poesie Amuse encor ta folle fantaisie, Veu que tu as tant de sacs au costé, Procez, enfans du Palais eshonté, Pesant fardeau plustost vilaine engence, Dont Dieu punit les hommes pour vengence

97. *78* tout comblé

---

1. Le *Septième livre*, qui est dédié à Du Lac.
2. Ici le mot *negoces* a le sens général du latin *negotium*, affaire.
3. Le mot *si*, dont la voyelle est élidée dans *s'il*, a ici le sens de : ainsi, dans ces conditions.

Qui par la poudre a long temps voyagé[1] :
Quand sa valize ou son bissac le presse,
Au premier hoste à garder il les laisse,
Desceint sa robe & la retrousse, afin
Que sans empesche il fende le chemin,
Et le premier au logis se repose, [4]
Dorme son soul & ne pense autre chose.
Ainsy, Amy pour descharger mon faix,
Je te resigne & donne mes procés[2],
Monstres hideux que le Palais gouverne,
Et plus cruels que le serpent de Lerne
Qui sept arpens souz la panse fouloit,
Et d'un seul col sept testes esbranloit :
Et toutefois de sept revers Alcide
Les fit broncher & en fut homicide[3].
En imitant ce bras Tyrinthien[4],
Tu peux trancher mon procés, mais le tien[5],
D'un seul revers en suivant ta coutume,
Non par le fer, mais par ta docte plume.

110. *87* en ostage il les laisse
111. *78-87* Il ceint sa robbe ou la retrousse
112. *On lit* infende (erreur typ., corrigée aux Errata)
117-118. *78-87* Papiers & sacs que le Palais gouverne, Et vrais enfans (*87* Vrais enfançons) de ce monstre de Lerne

---

1. C.-à-d. : par la poussière des chemins.
2. C.-à-d. : je m'en remets à toi de mes procès.
3. Catachrèse, car ce mot ne s'applique d'ordinaire qu'au meurtre des hommes.
4. Synonyme de Herculéen, de ce fait qu'Hercule fut élevé à Tirynthe, ville d'Argolide.
5. Les procès dont il est question plus haut (vers 116) se réduisent ici à un seul, non seulement pour le besoin de la rime, mais parce qu'en réalité Ronsard n'en avait qu'un, celui qu'il avait intenté au teinturier Fortin et qui en avait, sans doute, engendré d'autres. V. la pièce précédente, vers 13 et la note.

LE SOUCY DU JARDIN

AV SEIGNEUR CHEROUVRIER [1].

Je veux chanter, Cherouvrier, le Souçy,
Qui te plaist tant & qui me plaist aussi,
Non les soucis dont Amour me fait guerre,
Mais les Soucis estoilles de la terre,
Ains les soleils des jardins, tant ilz sont
Jaunes, luisans, & dorez sur le front.
La Rose emporte (empourprant son espine)
Le premier lieu à cause d'Erycine,
Et du beau sang d'Adon qui la peingnit [2] :
L'œillet apres, qu'Apollon contraingnit
Jouër au disque, & qui le fit occire [4 v°]
Sans y penser à l'amoureux Zephire,
Et fut depuis aux Sparthes un grand Dieu [3].

Éditions : *Septiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Poëmes, 5e livre) 1571, 1573 ; (Id., 2e livre) 1578 ; (Id., 1er livre) 1584, 1587 et éd. suiv.

Titre. *78* Le Souci du jardin, à Guillaume Cherouvrier | *84-87* Le Souci (*sans plus*)

3. *87* Non le soucy qui tout le cœur nous serre, Mais les soucis estoiles d'un par-terre

---

1. Ce personnage est qualifié « chantre de la Chambre » en 1559, et aussi « clerc de la sommellerie de la Chapelle » en 1574 (Arch. nat. KK 129 et 134). Sa « douce voix » est vantée par Lefèvre de la Boderie dans la *Galliade*, 1578, f. 126. En 1567, Ronsard avait substitué son nom à un autre dans le sonnet *Je ne suis seulement amoureux de Marie* (t. VII, p. 128 var.)

2. Erycine, c'est la déesse Vénus, ainsi appelée du mont Eryx en Sicile, où elle avait un temple. Adon, c'est Adonis ; voir le t. XII, p. 108.

3. Allusion à la mort d'Hyacinthe, tué involontairement en Laconie par Apollon. Cf. Ovide, *Met.*, X, 174 sqq. Ce passage contient des erreurs et des obscurités. 1° Apollon n'a pas contraint l'œillet à jouer au disque, mais son ami Hyacinthe ; 2° ce n'est pas en œillet qu'Hyacinthe fut changé, mais en une fleur rouge, qui avait l'éclat et

Ces deux, Soucy, ont eu le premier lieu,
Toy le troisiesme, & s'il n'y a fleurette,
Ny giroflée, ou double violette,
Genest, josmin plus odorant que toy,
Au moins Souçy, s'il n'est vray, je le croy [1].
Soit que Madame autrefois m'ait donnée
Ta couleur jaune, ou que l'ame, inclinée
A voir, sentir & contempler ta fleur,
Sur tous parfums estime ton odeur :
Soit qu'un repas ne m'est point agreable,
Si ton bouton n'enfleurit une table,
Salade, pain & toute la maison,
Aux plus beaux moys de la prime saison,
Soit qu'en couleur, Soucy, je te ressemble,
Tu es, Soucy, mon frere, ce me semble.
Tu es tout jaune & tout jaune je suis,
Pour trop d'amour qu'effacer je ne puis :
Printemps, Hyver, tu gardes ta verdure,
Printemps, Hyver, le soing d'Amour me dure :
Double tu es & simple : quand à moy,
J'ay simple cœur & j'ay simple la foy,

21. *87* A voir, fleurer
22. *78* appreuve ton odeur | *84-87 texte primitif*
23. *84-87* Jamais repas ne me fut agreable
24. *On lit* : ton butin (erreur typ. ; corrigée aux Errata)
27. *84-87* Car de couleur ta couleur je ressemble
33-34. *78-87* Double est ta fleur, ta fleur est simple aussi, Mon cœur est simple, & vit tousjours ainsi

---

la forme du lis, du moins d'après Ovide ; 3° le zéphyre n'est pour rien dans la mort d'Hyacinthe ; Ovide dit seulement qu'Apollon lança le disque dans les airs à une grande hauteur et que ce disque, retombé à terre, rebondit sur le front d'Hyacinthe ; 4° Ovide dit seulement que les Spartiates honorèrent la mémoire d'Hyacinthe par une fête annuelle.

1. C.-à-d. : Qu'aucune fleur ne soit plus odorante que toi, si ce n'est pas l'opinion courante, moi du moins je le crois. Cf. le vers 22. Pour la tournure, cf. ce vers d'Héroët, *la Parfaite Amye*, 1032 : Et s'il n'est vray, si le veulx-je ainsi croire.

Mais mes pensers & mes ennuiz sont doubles,
Selon les yeux & farouches & troubles
De ma maitresse, & mon soing est doublé
Si son œil est ou farouche ou troublé.
Quand le Soleil, ton amoureux, s'abaisse
Dedans le sein de Thetis son hostesse,
Allant revoir le Pere de la Mer [1], [5]
On voit ton chef se clorre & se fermer,
Palle, deffait : mais quand sa tresse blonde
A grands bouquetz s'eparpille sur l'onde
Se reveillant, tu t'esveilles joyeux,
Et pour le voir tu dessilles tes yeux,
Et sa clarté est seule ton envie,
Un seul Soleil te donnant mort & vie [2].
Quand je ne voy les yeux de mon soleil [3],
De toutes pars un agravé sommeil
Dessus le front des tenebres me donne,
Si qu'en voyant je ne connois personne.
Mais aussi tost que ses rais dessus moy
Refont un jour, d'yeux & de cœur je voy,
Pour l'honorer, tant sa gentille flame
Persant le corps me reluist dedans l'ame,

40. *71 graphie* Tethis | *84-87* Tethys
44. *78-87* De longs cheveux s'esparpille sur l'onde
49-50. *78-87* Quand je ne voy mon beau Soleil levé, De toutes parts un sommeil agravé
52. *78-87* Si qu'esblouy je ne cognois personne
54-56. *78-87* Me font un jour, des yeux du cœur je voy Mille beautez, tant sa gentille flame En m'esclairant me reluist dedans l'ame

1. C.-à-d. Nérée. Au vers précédent, confusion entre la Néréide Thétis et Tethys, personnification de l'Océan.
2. C.-à-d. : un seul jour de vingt-quatre heures suffit pour te faire languir et revivre. Le souci, comme l'indique son étymologie, *solsequium*, suit le soleil dans son cours en se tournant vers lui, ainsi que l'héliotrope et l'hélianthe. Cf. t. XII, p. 225, note 1.
3. C.-à-d. ma maîtresse.

Et loing du cœur m'arachant tout peché,
Tient mon esprit aux astres attaché [1].
On dit, Soulcy, quand au bras on te lie,
Que tu guaris de la melancholie [2],
Or en cela nous sommes differens :
Ce que je voy tout triste je le rends
Ainsi que moy, tant il sort de tristesse
Hors de mes yeux pour ma rude maitresse,
Qui froide & lente & morne en amitié
Mon pauvre cœur ne veut prendre à pitié,
Me consomant d'amour, tant elle est belle :
Et je veux bien [3] me consomer pour elle.
A Dieu, Soulcy : si Cherouvrier, passant
Par son jardin, voit ton chef florissant,
Qui toute fleur au temps d'Hyver surpasse, [5 v°]
Que l'Aube engendre & qu'une nuit efface,
Te voyant naistre aussy tost que fanir,
Soir & matin fay le moy souvenir
Que nostre vie aux fleurettes resemble,
Qui presque vit & presque meurt ensemble :
Et, cependant qu'il est en son Printemps,
Vive amoureux & n'espargne le temps.
Si en naissant ce grand Maistre qui donne
Heur & malheur à chacune personne,
M'avoit donné, mon Cherouvrier, ta voix

57. *78-87* Et loing du corps dont je suis empesché

---

1. V. un développement analogue à propos du genévrier, au t. XII, p. 289 et suiv.
2. Sur l'emploi de la fleur et de la feuille du souci dans l'ancienne médecine, cf. Dr Henri Leclerc, *Histoire thérapeutique du souci* (Union pharmaceutique, 1917, p. 218).
3. C.-à-d. je veux fort, je m'obstine à.

Dont tu flechis les peuples & les Rois,
Come estant seul de France la merveille[1],
Pour atirer une ame par l'oreille :
Je chasserois la fievre de mon corps,
Par la douceur de mes divers accords.
En lieu d'avoir ta nombreuse Musique[2],
J'ay l'autre ardeur, la Verve poëtique,
Qui rompt ma fievre & charme ma langueur,
Me fait gaillard & me tient en vigueur.
Or' si j'avois cette voix si divine,
Present du Ciel qui sort de ta poitrine,
Je chanterois : mais ne pouvant chanter,
D'escrire en vers il me faut contenter.

86. *78-87* Par la douceur de tant de beaux accords
89-90. *78-87*... & charme mon souci, Ou s'il n'est vray, je me console ainsi
91. *84-87* Donq si j'avois
94. *84-87* De l'autre ardeur il me faut contenter

---

1. Le mot *seul* a ici la valeur d'un superlatif relatif.
2. C.-à-d. ta musique harmonieuse.

LE PIN

Au Seigneur de Cravan [1]. [9]

Pin, qui estends ton herissé fueillage,
Sur mon jardin & dessus mon bocage,
Qui es l'honeur des Arbres d'alentour,
Droit, bien toffu, de Cybele l'amour :
Que je tramblois nagueres de grand crainte
Qu'on ne coupast ta plante qui m'est saincte !
Helas ! je meurs quand j'y pense en ces jours
Que Blois fut pris & qu'on menaçoit Tours [2].
Quiconque soit qui eust embesongnée [3]
A te couper la premiere congnée,
Avecq le coup eust veu tout à la foix
Jallir du sang : car au cœur de ton bois
Vit cet Atys que la Mere ridée

Editions : *Septiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Poëmes, 5e livre) 1571 et 1573 ; (Id., 2e livre) 1578; (Id., 1er livre) 1584, 1587 et éd. suiv.

Titre *78* Le Pin, à Jehan Odin | *84-87* Le Pin (*sans plus*

1-3. *78-87* Pin, dont le chef estend son verd fueillage Sur mon jardin & dessus mon bocage, Le seul honneur des arbres d'alentour

5. *84-87* naguere à froide crainte

---

1. François de Cravan (ou Crevant) avait épousé en 1532 Louise de Ronsard, sœur du poète. Il était seigneur de Cingé en Touraine, de Puis sur Azay, de Jumilhac, et de Chaulmes. Sur cette famille tourangelle, v. le P. Anselme, *Hist. généalog.*, t. V, p. 768 ; Carré de Busserole, *Dictionn. d'Indre et Loire*, t. II, p. 299. — A partir de 1578, ce poème est dédié à Jean Odin.

2. A la fin de février et au début de mars 1568, quand l'armée de Louis de Condé, composée en grande partie de reîtres et de lansquenets, s'empara de Blois et de Beaugency et vint assiéger Chartres. — D'après ce passage, le pin en question se dressait dans le jardin de Saint-Cosme.

3. On retrouve la même construction et quelques expressions au début de la célèbre élégie de 1584, sur la forêt de Gastine.

Aima jadis sur la montagne Idée [1] :
Et le second qui d'un tranchant baston
T'eust fait la playe, il eust d'Erysicthon
Senty la faim : car ta plante sauvage
Vaut en beauté ce Chesne, & d'avantage,
Chesne à Cerés, qui avoit en tout temps
Le chef orné des bouquetz du Printemps,
Où la Dryade estoit dessoubz vivante,
Naissant, mourant, tout ainsi que la plante [2].
  Quelle chanson diray-je en ton honeur,
Pin, de mon cloz la gloire & le bonheur ?
Diray-je pas que ton escorce amere
Tient cet Atys que la Dindyme Mere [3]
Ayma sur tous, & come el' le mua, [6 v°]
Et de ses loix Prestre l'institua ?
Je le veux bien, l'histoire n'en est vaine [4] :
Jadis Catulle en sa langue Romaine,
Nous la conta come venant des Grecs,

17. *On lit* : la fain (*ed. suiv. corrigent*)
17-18. *78-87* Senty la faim : car ta plante amoureuse Passe le chesne à la cyme glandeuse
26-27. *78-87* Enferme Atys, que la Dindyme mere Aima sur tous, comme elle le mua
29. *78* Je le veux bien : conte, tu le merites | *84-87* Je le veux bien : Atys tu le merites
30-31. *78-87* Catulle, honneur des Romaines Charites, Nous le conta comme venant des Grecs (*84-87* Te feit Romain en imitant les Grecs)

---

1. Ronsard qualifie Cybèle de « ridée », comme étant la plus vieille de toutes les divinités païennes. — *Idée*, d'après le latin *Idæa*. Cf. t. VII, p. 35, vers 6 et la note.
2. Allusion à un mythe raconté par Ovide (*Met.*, VIII, 739 sqq.), d'après lequel Erysichthon, qui avait profané une forêt consacrée à Cérès, et abattu de sa main un chêne couvert d'ex-voto, fut puni du supplice de la faim.
3. C.-à-d. encore Cybèle, adorée sur le mont Dindyme en Phrygie. Catulle l'appelle *Dindymena domina*.
4. Comprendre : Oui, j'y tiens beaucoup, car cette histoire en vaut la peine (v. ci-dessous l'interprétation finale).

Et moy François en me joüant apres
Je la diray, afin que telle histoire,
En tous endroitz fleurisse par memoire [1].
Atys estoit un jeune jouvenceau,
D'esprit gaillard, de visage assez beau,
Qui furieux se mist en la sequelle
De ces Chatrés, ministres de Cybelle.
Premier, & loix & statutz leur donna,
Et ses tesmoings d'un caillou moissonna [2].
Au son du Buis par le mont solitaire [3],
Loing de chateaux, de bourgs & du vulgaire
Erroit suivy (couvert d'estranges peaux)
De ces Chatrés homes-femmes troupeaux.
Ta raison fut en fureur convertie,
Qui te coupas ta meilleure partie :
O bon Atys ! aveuglé de malheur,
Tu te coupas le membre le meilleur,
Tes deux tesmoings, gros de glere fœconde,
Sans qui seroit un desert ce grand Monde :

33. *78* Le rediray | *84-87* Te rediray, à fin que ton histoire
34. *78-87* Maugré le temps fleurisse par memoire
36, *84-87* de visage tres-beau
39-40. *84-87* Loix & statuts ministre leur donna, Puis ses tesmoings d'un caillou moissonna
40. *71* ces tesmoings

1. Catulle a bien raconté l'histoire d'Atys. Mais il n'a pas parlé de sa métamorphose en pin. C'est Ovide ; et encore Ovide n'a-t-il fait que l'indiquer en passant dans les *Métamorphoses* (X, 103-105), et dans ses *Fastes* (IV, 223 sqq.). Ronsard l'a admise comme fondement de son poème, d'après les *Métamorphoses*, et peut-être aussi d'après deux auteurs, qui ont donné de cette métamorphose la même raison que lui, à savoir la pitié de la déesse devant le repentir de son amant émasculé (Pausanias, VII, 17,5 ; Arnobe, *Adversus gentes*, V, 5, 7).
2. Autrement dit, il se châtra. Le mot *tesmoings* est un synonyme discret de testicules.
3. Le mot *buis*, qui revient plus loin, désigne la flûte en buis, qui, avec les cymbales et le tambourin, accompagnait le cortège de la déesse. Cf. Virgile, *En*. IX, 619 ; Ovide, *Met*., XIV, 537.

Ce n'est ton doigt, ton oreille, ou ta main,
Mais les autheurs de tout le genre humain.
  Apres trois jours que la poignante rage
Eut donné treve à son foible courage,
Se repentant plein d'un soupir amer,
S'en alla soir sur le bord de la mer[1].
Que suis-je, où suis-je ? ô pauvre miserable ! [7]
Ainsy blessé d'une playe incurable,
Qui vais les champs de mon sang remplissant ?
Si d'un Sangler la deffense en passant
M'avoit navré, je prendrois patience,
Mais las ! helas ! mais c'est moy qui m'offense.
O folle crainte, ô superstition !
O statuts pleins d'abomination !
Religion venant d'ame mal saine,
Seule tu es la cause de ma peine !
En quelle erreur, Déesse, m'as tu mis ?
J'ay doncq laissé Pere, Mere & Amis,
Voisins, Parens, qui dispos soulois estre
Sur mes egaulx[2] à bien courir le Maistre,
A bien luter : maintenant je me perds
Come une fere[3] errant par ces desertz,
Plein d'un erreur & d'une peur frivolle,
Je suy les pas d'une Déesse folle.
  Meschantes mains, pourquoy coupastes vous
De tout mon corps le membre le plus doux ?
Meschantes mains, bourrelles de ma vie,
Que je vous porte & de haine & d'envie !

73. *78-87* d'une erreur

1. La graphie *soir* est mise pour *seoir* : il alla s'asseoir.
2. On peut comprendre ce mot de deux façons : ou bien ceux de ma condition sociale, ou bien ceux de mon âge (sens du latin *aequales*).
3. C.-à-d. une bête sauvage ; déjà vu au t. IV, pp. 89 et 125.

Quand j'estois tout [1], je fu recommandé
Pour estre beau, ores je suis ridé,
Palle, deffait, abominable, infame,
Tout ensemble home & tout ensemble femme !
Et si ne suis ny l'un ny l'autre d'eux,
Et toutefois mon corps est tous les deux.
A Dieu palais de mon pere, à dieu chasse,
A Dieu espieux au fer de large espace,
A Dieu le prix des couronnes qui sont [7 v°]
L'honeur du sable, & l'ornemant du front,
Que tant de fois (signe d'une main forte)
Je voyois pendre à l'essueil de ma porte [2]
Quand je sortois matin de la maison :
A Dieu païs, à dieu jeune saison,
A Dieu amis, à dieu jeunes pucelles,
Qu'on estimoit en beauté les plus belles,
Qui me souloient tant de fleurs envoyer,
A Dieu plaisir, je m'en vais me noyer.
A peine eut dit que sa complainte ouye
Avoit frapé de Cybele l'ouye :
Hors de son char en sautant devala
Et un Lion de son joug destela.
Va, genereuse & magnanime fere,
De ta grand'queue irrite ta colere,
En te frapant deçà delà le flanc :
Va où Atys a respandu son sang,
Pres de la mer sur le bord solitaire,

86. *84-87* Adieu espieux, adieu bons chiens de race
90-91. *84-87* J'allois pendant à l'esseuil de ma porte Pour honorer le front de la maison

1. C.-à-d. tout entier (sens du latin *totus*).
2. Essueil = seuil.

Qui fuit mes loix, mon Buis & mon Mystere.
Enfle ton poil, tes yeux soient feux ardens,
Tire ta langue un pié hors de tes dentz,
Et ce fuitif à mon troupeau r'ameine,
Cet home-femme : Ainsi dist Dindymene,
Et le Lion qui d'effroy s'entourna,
S'eslance au bord & Atys ramena.
  Incontinent que Cybele l'advise,
Elle eut pitié de sa folle entreprise,
Et le touchant, en Pin le transforma,
Arbre sur tous que depuis elle aima,
Ayant de luy la teste couronnée, [8]
Ou soit qu'en pompe en son char soit menée
Dessus la terre, ou soit qu'elle aille aux cieux
Voir ses enfans, bonne mere des Dieux.
  Je te salue, ô Berecynthienne[1],
Qui t'esjouïs du nom de Phrygienne,
Conserve moy d'erreur & de meschef,
Ta fureur puisse avertiner le chef
De mes haineux[2], gardant saine ma teste :
Autres que moy soient Prestres de ta feste,
Initiez aux despens de leur chair :
Ce n'est pas moy qui achepte si cher
» Un repentir : ah ! malheureuse envie
» Qui se fait grande au danger de sa vie[3].

107. *84-87* Dresse ton poil
111-112. *78-87* Et le lion qui herissa sa peau Fist revenir cest eunuque au troupeau

1. Autre nom de Cybèle, adorée par les habitants du mont Berecynte en Phrygie. Cf. t. VII, p. 34, et Du Bellay, *Les Antiquités*, s. vi.
2. C.-à-d. tourner la tête à mes ennemis. Cf. t. XI, p. 162, vers 914.
3. A quel *repentir*, à quelle *envie* Ronsard fait-il allusion ? Il s'est rappelé ici la légende telle qu'Ovide la raconte dans ses *Fastes*, d'après laquelle Atys se serait émasculé pour se punir d'avoir connu la nymphe

Ainsi de toy les Grecs ont devisé,
Qui par ta fable ont le peuple avisé,
O bon Atys ! qu'un Philosophe sage
Doibt come toy estre un home sauvage :
Se faire un Pin, c'est frequenter les bois,
Fuïr Citez, Bourgades & Bourgeois,
Cybele aimer : elle ne signifie
A mon advis que la Philosophie[1],
Qui la premiere aux Astres s'esleva,
Leur fit des noms, qui premiere trouva
Leurs tours, retours, leur grandeur & puissance.
Pour ces bienfaitz la Gregeoise Prudence,
Philosophant & connoissant cela,
Mere des Dieux ta Cybele apela[2].
Tu n'as coupé (ce n'est que Poësie)
Tes deux tesmoings : mais de ta fantaisie
Tu arrachas folles affections, [8 v°]
Mondains plaisirs, humaines passions,
Qui te troubloient, pour heureusement vivre,
Et contempler ta Cybele & la suyvre.
» L'home est Centaure : en bas il est cheval,
» Et home en haut, d'embas vient tout le mal,

140. *84-87* & premiere trouva
142. *84-87* Pour tels bien-faits

Sagaris, en dépit de Cybèle, qui lui avait fait jurer de rester vierge (livre IV, vers 239 sq.) :

Voxque fuit : merui ; meritas do sanguine pœnas.
Ah, pereant partes, quae nocuere mihi !

Il s'agit donc du repentir d'Atys ; et je pense qu'il s'agit aussi de la « grande envie » qu'il eut de faire l'amour « au péril de sa vie ».

1. Considérée au XVI[e] siècle comme la synthèse des connaissances humaines. Cf. t. VIII, p. 86.

2. Ronsard donne ici une interprétation morale d'un mythe païen. Cf. t. V, p. 264, et ci-dessus *la Lyre*.

» Si la raison, qui est l'home, ne guide
» Cet animal & ne luy tient la bride,
» Ainsy que toy qui en toute saison
» Fis obeïr les sens à la raison.
A Dieu, Atys, si cette vieille fable
Que je te chante au cœur t'est agreable,
Je ne requiers pour tout loyer [1] sinon
Qu'au vent ton Pin puisse siffler mon nom.
Me chante doncq la cyme non muëtte
D'un Pin parlant, non un mauvais Poëtte,
Car j'ayme mieux ses sifflemens divers
Que le froid son de quelques meschans vers.
Ainsi, Crevant, je passe la journée
Lors que la fievre, en mon corps encharnée,
Ronge mes os, succe mon sang, ainsy
La Muse peut alleger le soucy,
Et le malheur ne nous sçauroit tant poindre
Que la douleur en chantant ne soit moindre [2].

160. *84-87* entonner mon nom
162. *84-87* D'un Pin sifflant
165. *78-87* Ainsin, Odin

---

1. C.-à-d. pour toute récompense. Déjà vu, t. VII, p. 308.
2. Cf. Ovide, *Tristes*, IV, 1, 19 sqq., dont s'était déjà inspiré Du Bellay, dans la dédicace et au sonnet XII de ses *Regrets*. Pétrarque avait également dit dans sa canzone 1 :

Perché, cantando, il duol si disacerba.

LE ROSSIGNOL

Gay Rossignol, honneur de la ramée[1],
Qui jour & nuit courtizes ton aimée,
Par mon jardin desgoisant tes amours,
Au mois d'Apvril le pere des beaux jours : [9]
Et t'esclatant d'une voix qui gringotte[2]
Ores en haute, ores en basse notte,
A gorge ouverte, à pleins poulmons, tranchant,
Hachant, coupant, entre-rompant ton chant,
En cent fredons : tu donnes à ta femme
Un doux martel, amoureux de ma dame[3].
Tu m'es rival! d'où vient cela? sinon
Que les vieux Grecs t'ont nomé d'un beau nom,
Mais bien de deux, t'apellant ce me semble
D'un mesme mot, Chantre & Poëte ensemble[4] :

Éditions : *Septiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Poëmes, 5e livre) 1571-1573 ; (Id., 2e livre) 1578 ; (Id., 1er livre) 1584, 1587 et éd. suiv.

Titre *78* Le Rossignol, à Jehan Girard | *84-87* Le Rossignol, chantant & faisant son nid dedans un genévre (*87 ajoute* de son jardin *et dédie la pièce* à Claude Binet)

3-4. *78-87* Par mon jardin hoste de sa verdeur, Quarante jours desgoisant ton ardeur

7. *78-87* A bec ouvert d'un sifletis tranchant

9. *78-87* De cent fredons

11. *78-87* Tu n'aurois point tant de faveur, sinon

13. *78-87* t'appellent

---

1. Sur le rossignol, messager d'amour, cf. t. VI, p. 71 ; VII, p. 160, et mon *Ronsard, poète lyr.*, pp. 450 et suiv. et 603, note 1.
2. Pour ce mot, t. XI, p. 122, vers 102 et la note.
3. C.-à-d. : tu mets martel en tête de ta femelle, tu la rends jalouse, étant amoureuse de ma maîtresse (v. ci-après v. 22 et suiv.).
4. Les poètes grecs ont appliqué tantôt le mot ἀοιδός (chantre et poète) au rossignol, tantôt le mot ἀηδών (rossignol) aux poètes. Les deux ont, d'ailleurs, la même origine, ᾄδω, je chante.

Et je diroys, si j'estois un braguard [1]
Que Rossignol vient du nom de Ronsard :
Mais ce n'est moy dont la Muse se vante [2] :
Soit bien soit mal, Rossignolet, je chante
Ainsy que toy, pour me donner plaisir,
Quand j'ay maistresse, argent & le loisir.
Quoy ! qui t'esmeut de caresser sans cesse
De tes fredons Genevre ma maistresse ! [3]
En ce genevre [4] où tu chantes de nuit
Est soubz l'escorce une Nymphe qui vit,
Demy-Deesse, & ne boit ny ne mange,
Ayant changé son corps en forme estrange.
Un jour ce Dieu qui a cornes au front [5]
La poursuivoit : come les filles font
Ayant recours aux pieds & à leurs larmes,
Fuyoit par tout : Diane, si tes charmes
Las ! ce disoit, nous servent au besoing,
Ou me transforme, ou me charme, & pren soing
De moy qui suis ta fidelle servante.
A peine eut dit, qu'elle fut une plante, [9 v°]

17. *78-87* que ma Musique vante
20. *84-87* quand j'ay Madame, argent
21-22. *78-87*... de courtiser sans cesse Et d'enchanter Genévre ma maistresse
24-26. *78-87* Dessous l'escorce une pucelle vit, A qui l'amour, la peur & l'avanture Ont fait changer de face & de nature
27. *84-87* Dieu tout bouquin par le front
28-33. *78-87* La poursuivoit d'un pied de chevre pront. Elle courant d'une fuite legere Prioit ainsi (*84-87* Ainsi pria) Diane bocagere : Ou me transforme, ou bien fay moy mourir : La seule mort me pourra secourir Ains que l'ardeur de ce Bouquin je sente

1. C.-à-d. : un vantard, un fanfaron.
2. Pourtant il a laissé maints témoignages du contraire.
3. Vieux souvenir, car il avait rompu avec elle en 1562.
4. Nous disons maintenant un genévrier. Cf. t. XII, p. 288, n. 2.
5. Sylvain, satyre ou faune.

Ses doigtz longuetz, ses bras veneux & beaux [1],
A longs fourchons se fendent en rameaux,
Son pied devint une morne racine,
Et une escorce entourna sa poitrine.
Ses longs cheveux, de crainte reboursez,
En feuilles sont piquantes herissez [2],
Et la palleur qu'elle avoit en sa fuite
Vit sur l'escorce & toujours y habite [3].
Un jour, lassé de la chasse des loups,
En lieu tout seul je m'endormi dessoubz
L'ombre fatal de ce genevre, & elle,
Come elle estoit en corps humain tres belle,
Se montre à moy : depuis je n'ay cessé
De son amour avoir le cœur blessé,
Et de languir pour un si beau visage :
Et toutefois, hautain de ton ramage,
Chantant, siflant & faisant mille tours,
Tu veux tout seul jouïr de mes amours,
Que de bon cœur, Rossignol, je te laisse,

36. *78-87* Comme ils estoiēt, se changent en rameaux
39. *84-87* Puis ses cheveux
40. *78-87* Espars, se sont en fueilles herissez
44. *78-87* Seul à l'escart je m'endormy dessous
46-48. *78-87* En corps humain m'apparut toute telle Qu'elle fut lors que le Dieu (*84-87* le Bouc) amoureux La poursuivoit par un bocage (*84-87* un taillis) ombreux, Tant il avoir de flames dedans l'ame Pour la beauté d'une si jeune Dame. Depuis ce jour jamais je n'ay cessé D'avoir le cœur de son amour blessé
50. *78-87* brave de ton ramage

---

1. Le mot *veneux* est accompagné de cette note (qui ne se trouve pas dans l'exemplaire de l'Arsenal), imprimée en marge de l'exemplaire de la B.N. : « Plains de veines. » Etait-ce donc un néologisme, introduit par notre poète ?
2. C.-à-d. : sont hérissés en feuilles piquantes.
3. Cette métamorphose est présentée à la façon d'Ovide (v. celle de Daphné au livre I des *Met.*). A rapprocher du « blason » du *Houx*, t. VI, p. 140 et suiv.

Car ton fredon merite ma maistresse[1].
Et qui plus est, comme on voit un mary
Ruzé, accort, entre dames nourry,
Faire segret l'amour à sa voisine,
Quand il n'a pas une femme trop fine
La persuade, avecq un beau parler,
De la hanter, visiter & d'aller
Boire & manger souvent avecques elle,
Affin d'avoir (par une ruze telle)
Plus de moyen d'œillader les beaux yeux
Qui de son cœur se font victorieux : [10]
Ainsi rival ta femme tu ameine'
Dedans cet arbre, où d'un nid fait de laine,
Mousse, dubet[2], ses petitz elle pond,
Eclost, escouve, & abeche[3], qui sont
Un an apres de fueillage en fueillages
Par quinze jours Sereines des bocages.
  Quoy, Rossignol, la voix ne te defaut !
Et par despit tu t'efforces plus haut !
Puis qu'autrement ma verve poëtique
Ne peut gangner ton doux fredon rustique,
Va, Rossignol : tu auras seul pour toy

54. *84-87* Car tu vaux mieux que ne fait ma maitresse
56. *78-87* Plein de finesse, entre Dames nourry
57. *78-87* *graphie* secret
67. *73* Mousse du bec
65-70. *78-87* ta femme tu ameines Dedans cest arbre, où d'un nid fait de laines, Mousses, duvets, ses petits elle pond, Esclost, escouve & qui apres se font Ainsi que toy au retour des fueillages Quarante jours Sereines des bocages
74. *84-87* ton ramage rustique
75. *84-87* Va Rossignol, je laisse seul pour toy

---

1. C.-à-d. : car ton fredon mérite que je t'abandonne ma maîtresse.
2. Cette forme qui sera remplacée par *duvet* en 1578, se trouve aussi chez Amyot et d'Aubigné (cf. Huguet) ; elle existe encore en Anjou.
3. C.-à-d. : les nourrit en leur donnant la becquée.

L'arbre gentil qui n'a soucy de moy,
Arbre gentil, & toutefois farouche,
Qui fait saigner aussi tost qu'on le touche.

Tandis, Girard[1], que la fievre me tient
Reins, teste, flanc, la Muse m'entretient
Et de mon lict, pucelle, n'a point honte[2] :
Or des propos que sa bouche me conte
Je t'en fais part, afin qu'à l'advenir
De ton Ronsard te puisses souvenir.

76. *84-87* L'arbre amoureux
77. *84* L'arbre
79. *87* Tandis, Binet
81. *78-87* Et de venir à mon lict n'a point honte

---

1. Ce Girard, prénommé Jean dans la var. du titre, est-il le conseiller au Présidial du Mans, que La Croix du Maine en sa *Bibliothèque* qualifie « bien docte en grec et en latin », ou l'avocat dijonnais que Du Verdier présente en la sienne comme un poète français et latin très fécond ? Je crois qu'il s'agit plutôt de ce dernier, qui publia nombre de poésies françaises et latines à Lyon de 1552 à 1575, et encore à Paris en 1584, tandis que le conseiller manceau n'avait encore rien publié en 1584. Cf. la *Nouv. biographie générale* Hoefer et le *Manuel du libraire* de Brunet. Dans les éditions posthumes, ce nom de Girard a été remplacé par celui de Binet, peut-être d'après une note laissée par Ronsard.

2. C.-à-d. : Et, quoiqu'elle soit pucelle, n'a point honte de venir me trouver au lit.



A CASSANDRE[1]

L'absence, ny l'obly, ny la course du jour
N'ont effacé le nom, les graces, ny l'amour
Qu'au cœur je m'imprimé des ma jeunesse tendre,
Fait nouveau serviteur des beautez de Cassandre :
Cassandre qui me fut plus chere que mes yeux,
Que mon sang, que ma vie, & que seule en tous lieux [10 v°]
Pour sujet eternel ma Muse avoit choisie,
A fin de te chanter par longue Poësie :
Car le trait qui sortit de ton regard si beau,
Ne fut l'un de ces traits qui dechirent la peau :
Mais ce fut un de ceux dont la pointe cruëlle
Perse cœur & poumons & veines & mouëlle.
Ma Cassandre, aussi tost que je me vy blessé,
Jeune d'ans & gaillard, depuis je n'ay pensé
Qu'à toy, mon cœur, mon ame, à qui tu as ravie
Absente si long temps la raison & la vie.
Et quand le bon Destin jamais n'eust fait revoir
Tes yeux si beaux aux miens, le temps n'avoit pouvoir

Éditions : *Septiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Poëmes, 5ᵉ livre) 1571 et 1573 ; (Id., 2ᵉ livre) 1578. — Supprimé en 1584. — Reproduit au *Recueil des Pieces retranchées*, 1609 et éd. suiv.

1. *78 graphie* l'oubly
3. *78 graphie* je m'imprimay
4-5. *78* de toy belle Cassandre, Qui me fus autrefois plus chere que mes yeux
10. *69-73* ses traits

1. D'après les vers 17, 29 et 44, cette courte pièce fut écrite après une rencontre ou une visite à Cassandre Salviati qui habitait au château de Pray, non loin de Vendôme.

D'enlever une esquierre[1], ou d'amoindrir l'image
Qu'Amour m'avoit portraite au vif de ton visage :
Si bien qu'en souvenir je t'aymois tout ainsy
Que des le premier jour que tu fus mon soucy.
Et si l'age, qui rompt & murs & forteresses,
En coulant a perdu un peu de noz jeunesses,
Cassandre, c'est tout un[2] ! Car je n'ay pas esgard
A ce qui est present, mais au premier regard,
Au trait qui me navra de ta grace enfantine
Qn'encores tout sanglant je sens en la poitrine[3].
Bienheureux soit le jour que tes yeux je revy,
Qui m'ont & prés & loing, de moy-mesmes ravy.
Et si j'estois un Roy qui toute chose ordonne
Je mettrois en la place une haute Colonne
Pour remerque d'amour : où tous ceux qui viendroient
En baisant le pilier de nous se souviendroient[4]. [11]
Je devins une Idole aux rayons de ta veuë,
Sans parler, sans marcher, tant la raison esmeuë
Me gela tout l'esprit, loing de moy m'estrangeant
Et vivois de tes yeux seulement en songeant.
Toujours me souvenoit de cette heure premiere,
Où jeune je perdy mes yeux en ta lumiere,
Et des propos qu'un soir nous eusmes, devisant,
Dont le seul souvenir, non autre m'est plaisant.

35. *71-78* un idole

1. Pour ce mot on a proposé deux sens : Marty-Laveaux y a vu un synonyme d'esquille, petit morceau ; Huguet une graphie phonétique d'*esquarre*, vieux mot signifiant blessure. Chamard, adoptant ce dernier sens, comprend : de guérir une plaie (*Hist. de la Pléiade*, t. III, p. 84, note).

2. C.-à-d. : cela ne fait rien, cela m'est égal.

3. A rapprocher du sonnet à Sinope *L'an se rajeunissoit* (t. X, p. 87).

4. Le mot *idole* a ici le sens de statue, ainsi que l'indique le vers suivant.

Ce fut en la saison du Printemps qui est ores,
44 En la mesme saison je t'ay reveuë encores ;
Face Amour que l'Avril où je fus amoureux,
Me face aussi contant que l'autre malheureux [1].

1. Distique obscur. Quel est cet autre avril qui l'a rendu malheureux, sinon précisément celui de la première rencontre, qui lui a causé tant de souffrance, en faisant de lui un amoureux transi sans espoir? V. à ce sujet le tome IV, Introduction, p. VII et suiv. — En somme, il souhaite que ses relations avec Cassandre lui donnent désormais plus de contentement que dans le passé, en tout honneur.



SONETS[1]

I

Le doux sommeil, qui toute chose apaise,
N'apaise point le soing qui m'a ravy [2] :
En vous je meurs, en vous seule je vy [3] :
Ne voyant rien sinon vous qui me plaise.
Voz yeux au cœur m'ont jetté telle braize,
Qu'un feu treschaut s'est depuis ensuivy,
Et des le jour qu'en dansant je vous vy,
Je meurs pour vous, & si en suis bien aize.

Editions : *Septiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Amours, 2e livre) 1571 et 1572 ; (Id., 1er livre) 1578 à 1587 et éd. suiv.

6. *84-87* Qu'un feu depuis m'a tousjours poursuivy

---

1. Ces douze sonnets amoureux semblent d'abord avoir été inspirés par la même femme, et l'on est tenté, vu la place qu'ils occupent dans le recueil, de penser qu'il s'agit encore de Cassandre Salviati. Mais rien ne le permet, ni leur texte, ni le sort que Ronsard leur a fait dans ses éditions collectives. Au reste, un pseudo-Muret, commentant en 1578 les pièces nouvelles du premier livre des *Amours*, déclare que tel de ces sonnets (le n° II) « n'a pas été fait pour Cassandre » et que tel autre (le n° IX) « n'appartient en rien à Cassandre ». D'autre part, s'il a plu à Ronsard d'en ranger quelques-uns dans le deuxième livre des *Amours* en 1571, ce n'est pas une raison pour les intituler « Sonnets à Marie », comme l'a fait Blanchemain, qui ne connaissait pas le recueil primitif de 1569 (éd. des *Œuvres*, t. I, p. 439 et 442). Sans compter qu'ils ont peut-être été tous composés sur commande pour quelques grands seigneurs. — Pour plus de commodité, je les ai numérotés au lieu de répéter pour chacun d'eux le titre « Sonet », que donne l'édition princeps.

2. C.-à-d. le souci qui m'a enlevé à moi-même, pour être tout à vous, comme le dit le vers suivant. Cf. ci-dessus pièce à Cassandre, vers 30.

3. Cliché de la langue amoureuse (cf. t. VII, p. 146 ; XII, p. 229)

De mal en mal, de soucy en soucy,
J'ay l'ame triste & le corps tout transsi,
Sans eschaufer le froid de vostre glace.
Aumoins lisez & voyez sur mon front
Combien de mortz voz deux beaux yeux me font[1] :
» Le soing caché se connoist à la face.

II

Ce jour de May qui a la teste peinte, [11 v°]
D'une gaillarde & gentille verdeur,
Ne doibt passer sans que ma vive ardeur
Par vostre grace un peu ne soit estainte.
De vostre part si vous estes attaincte
Autant que moy d'amoureuse langueur,
D'un feu pareil soulageon nostre cœur,
Qui aime bien ne doibt point avoir crainte.
Le Temps s'enfuit, cependant ce beau jour,
Nous doibt aprendre à demener l'Amour,
Et le pigeon qui sa femelle baize.
Baisez moi doncq & faison tout ainsi
Que les oyseaux sans nous donner soucy :
Apres la mort on ne voit rien qui plaise[2].

13. *71-78* voz beaux sourcis me font | *84-87* voz doux regars me font

Editions : *Septiesme livre des Poëmes*. 1569. — *Œuvres* (Amours, 2e livre) 1571 et 1572 ; (Id., 1er livre) 1578 ; (Amours diverses) 1584 et 1587 et éd. suiv.

4. *84-87* De vostre grace
8. *71-78 guillemets*

---

1. Autre cliché, déjà vu souvent, p. ex. t. I, p. 203 ; XII, p. 235 et 247.
2. Cet appel à l'amour physique, par le spectacle de la nature printanière et l'exemple des pigeons, est un des thèmes favoris de Ronsard. V. par ex. t. XII, p. 169 et suiv. ; il y revient ci-après dans l'odelette ; il y reviendra dans l'élégie *Voici le temps, Hurault*. Cf. mon *Ronsard poète lyr.*, p. 454 et suiv.

III

J'avois l'esprit tout morne & tout pesant,
Quand je receu du lieu qui me tourmente [1]
La pomme d'or come moy jaunissante
4 Du mesme mal qui nous est si plaisant [2].
Les pomes sont de l'Amour le present :
Tu le scays bien, ô guerriere Atalante [3],
Et Cydipé qui encor se lamente
8 D'elle & d'Aconce & d'Amour si nuisant [4].
Les pomes sont de l'Amour le vray signe [5] :
Heureux celuy qui de tel bien est digne,
11 Bien qui fait vivre heureusement les homes.
Venus a plein de pomes tout le sein,

EDITIONS : *Septiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Amours, 2e livre) 1571 et 1572 ; (Id., 1er livre) 1578 à 1587 et éd. suiv.

3. *84-87* L'orenge d'or

8. *78-87* De l'escrit d'or, qui luy fut si cuisant

10. *78-87* qui de la pomme est digne

11-13. *78-87* Tousjours Venus a des pommes en son sein (*vers faussé ; 84-87 corrigent* : des pommes au sein). Depuis Adam desireux nous en sommes : Tousjours la Grace en a dedans sa main (*84-87* la main)

---

1. C.-à-d. : du lieu où habite la femme qui me cause les tourments de l'amour.

2. C'est l'orange. « Toute sorte de pommes et principalement les oranges sont dédiées à la Volupté, aux Graces et à l'Amour. Voyez Philostrate *De Imaginibus* et Pierius en ses *Hieroglyphes* » (note de Belleau en 1571, mise sous le nom de Muret en 1578).

3. Allusion à la fable d'Hippomène et d'Atalante, racontée par Ovide, *Met.*, X, 560 sqq.

4. Allusion à une autre fable, d'après laquelle Acontius, venu à Délos pour y sacrifier, devint amoureux de Cydippé; il écrivit sur une pomme ces mots : « Je jure par Diane de n'être jamais qu'à vous. » Cydippé, aux pieds de laquelle il avait laissé tomber cette pomme dans le temple de Diane, la ramassa et fit le même serment. Cependant son père la promit à un autre; mais, quand le jour du mariage arrivait, elle était prise chaque fois d'une fièvre violente; voyant là une punition de la divinité, elle finit par épouser Acontius.

5. V. l'Anthol. gr., *Epigr. erot.*, nos 290 et 291 de l'édition Jacobs; Catulle, LXV, fin ; Virgile. *Buc.* III, 64.

Ses deux enfans[1] en ont pleine la main,
14 Et bref l'Amour n'est qu'un beau jeu de pomes[2].

IV [12]

Puis qu'autrement je ne scaurois jouïr
De voz beaux yeux qui tant me font la guerre,
Je veux changer de coustume & de terre,
4 Pour plus jamais ne vous voir ny ouïr :
Je ne sçaurois helas! me resjouïr
Sans vostre main qui tout le cœur m'enferre,
Et vostre voix qui Sereine m'enserre[3],
8 Et voz regardz qui me font esblouïr :
Tant plus je pense à me vouloir distraire
De vostre amour & moins je le puis faire,
11 Si ce n'estoit par m'enfuïr bien loing,
Mais j'aurois peur qu'Amour par le voyage,
De plus en plus n'enflamast mon courage :
14 » Car plus on fuit & plus on a de soing[4].

Editions : *Septiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Amours, 2e livre) 1571 et 1572. — Supprimé en 1578. — Non reproduit au Recueil des P. R. — Réintégré dans les Œuvres en 1857, par Blanchemain, tome I, p. 121.

4. *71 et 72* Pour ne vous voir ny voz propos ouyr
11. *71 et 72* Si ce n'estoit en m'enfuiant bien loing

---

1. Souvenir d'Hésiode, qui donne comme compagnons à Aphrodite Eros (l'Amour) et Himeros (le Désir), *Théogonie*, 201 ; à moins que Ronsard ait songé à Eros et Anteros, considérés comme des frères par certains auteurs (Cicéron, *De Natura deorum*, III, 23 ; Planude, *Anthol.*, épig. 251 et 252). Cf. Robert J. Merrill, *Eros and Anteros* (*Speculum*, XIX, 1944).
2. Dans l'édition de 1571 on lit cette note de Belleau (mise sous le nom de Muret en 1578) : « Tout ce qui est de plus delicat en amour tire sur la forme ronde, la teste, les yeux et les joues vermeilles..., les tetins, l'enflure du ventre, les genoux, le rond des cuisses et autres belles parties de la femme. »
3. C.-à-d. qui me captive comme celle d'une Sirène.
4. Ceci rappelle deux passages d'Horace, *Carm.*, II, 16, 21 : Scandit

V

Le jour me semble aussi long qu'une année,
Quand je ne voy l'esclair de voz beaux yeux[1],
Yeux qui font honte aux estoilles des cieux,
En qui je voy quelle est ma destinée.
  Fiere beauté que le Ciel m'a donnée
Pour si doux mal : helas ! il valloit mieux
Aller soudain au fleuve Stygieux,
Que tant languir pour chose si bien née.
  Au moins la mort eust finy mon desir
Qui en vivant en cent formes me muë :
Le voir, l'ouïr me causent desplaisir,
  Et ma raison pour neant s'evertuë :
Car le penser que j'ay voulu choisir
Pour me conduire est celuy qui me tuë.

VI

[12 v°]

  Seul je m'avise, & nul ne peut sçavoir,
Si ce n'est moy, la peine que je porte,

Editions : *Septiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Amours, 2e livre) 1571 et 1572. — Supprimé en 1578. — Non reproduit au Recueil des P. R. — A reparu pour la première fois en 1857, édit. Blanchemain, t. I, p. 439.

7. *71 et 72* sur le bord Stygieux

Editions : *Septiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Amours, 2e livre) 1571 et 1572 ; (Id., 1er livre) 1578 à 1587 et éd. suiv.

1. *84-87* Seul je me deuls & nul ne peut sçavoir

---

aeratas vitiosa naves Cura; III, 1, 40 : Post equitem sedet atra cura. — Rapprocher ces tercets du sonnet à Sinope *Comme d'un ennemy* (t. X, p. 97).

1. Ce début rappelle la chanson *Il me semble que la journée* (t. VI, p. 248).

Amour trop fin comme un larron emporte
Mon cœur d'emblée, & ne le puis r'avoir.
Je ne debvois donner tant de pouvoir
A l'ennemy qui a la main si forte,
Mais au premier [1] le retenir de sorte,
Qu'à la raison obeïst le debvoir.
Or c'en est fait ! il a pris la carriere,
Plus je ne puis le tirer en arriere
Opiniastre, il est maistre du frain.
Je connois bien qu'il entraisne ma vie
Contre mon gré, mais je ne m'en soucye :
» Tant le mourir est beau de vostre main !

VII

Jaloux Soleil contre Amour envieux,
Soleil masqué d'une face blesmie,
Qui par trois jours as retenu m'amie
Seule au logis par un temps pluvieux.
Je ne croy plus tant d'amours que les vieux
Chantent de toy : ce n'est que Poësie [2] :
S'il eust jadis touché ta fantaisie [3],
D'un mesme mal tu serois soucieux [4] :
Par tes rayons à la pointe cornuë,
En ma faveur eusses rompu la Nuë,

13. *78-87* Je voy ma faulte & si ne m'en soucie

Editions : *Septiesme livre des Poëmes*, 1569, — *Œuvres* (Amours, 2e livre) 1571 et 1572 ; (Id., 1er livre) 1578 à 1587 et éd. suiv.

---

1. C.-à-d. dès le premier jour.
2. Les poètes anciens ont chanté les amours d'Apollon pour de nombreuses femmes, dont les plus connues sont Daphné, Cyrène, Cassandre et Leucothoé.
3. Le pronom *il* se rapporte à Amour, qui est au premier vers.
4. C.-à-d. : tu aurais le souci de mon amour, tu le favoriserais.

Faisant d'obscur un temps serain & beau :
Va te cacher, vieil Pastoureau champestre,
Ah ! tu n'es digne au Ciel d'estre un flambeau,
Mais un qui meine en terre les bœufz paistre [1].

VIII [3]

Heureux le jour, l'an, le mois & la place,
L'heure & le temps où voz yeux m'ont tué [2],
Sinon tué, à tout le moins mué
Come Meduse en une froide glace [3].
Il est bien vray que le trait de ma face
Me reste encor, mais l'esprit deslié,
Pour vivre en vous, a son corps oblié,
N'estant plus rien sans esprit, qu'une mace.
Aucunefois quand vous tournez un peu
Vos yeux sur moy, je sens un petit feu,
Qui me r'anime & reschaufe les veines :
Et fait au froid quelque petit effort,
Mais ces regardz n'allongent que mes peines,
Tant le premier fut cause de ma mort !

13-14. *84-87* Tu n'es pas digne au Ciel d'estre un flambeau, Mais un bouvier qui meine les bœufs paistre

EDITIONS : *Septiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Amours, 2e livre) 1571 et 1572 ; (Id., 1er livre) 1578 à 1587 et éd. suiv.

8. *78-87* Me laissant seul comme une froide masse
10. *87*... alors je sens un feu
13. *72-87* Mais voz regars

---

1. Allusion à la légende d'après laquelle Apollon avait gardé les bœufs du roi Admète.
2. Cliché qui remonte à Pétrarque.
3. C.-à-d. : m'ont changé en amoureux transi ; encore un cliché pétrarquesque, déjè vu au t. IV, p. 12 et 35 ; VII, p. 172.

IX

Qui vous dira qu'Argus est une fable,
Ne le croyez, bonne Posterité,
Ce n'est pas feinte ains une verité,
A mon malheur helas! trop veritable.
Un autre Argus à deux yeux redoutable,
En corps humain non feint, non inventé,
Espie, aguete, & garde la beauté,
Par qui je suis en doute miserable.
Quand par ses yeux Argus ne la tiendroit
Toujours au col mignarde me pendroit,
Je connois bien sa gentille nature.
Ha! vray Argus tant tu me fais gemir [1],
A mon secours vienne un autre Mercure,
Non pour ta mort, mais bien pour t'endormir [2].

X [13 v°]

Que dittes vous, que faites vous mignonne?
Que songez vous? pensez vous point en moy?

Editions ; *Septiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Amours, 2e livre) 1571 et 1572; (Id., 1er livre) 1578 à 1587 et éd. suiv.

1. *78-87* Si lon vous dit qu'Argus est une fable
4. *78-87* A mon malheur je la sens veritable
5. *71-87* en deux yeux redoutable
8. *71-87* douteux & miserable

Editions : *Septiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Amours, 2e livre) 1571 et 1572; (Id., 1er livre) 1578 à 1587 et éd. suiv.

---

1. Cet Argus est le petit-fils du *losengier* des chansons courtoises; cf. Marot, *Elegie XVII*.

2. La mythologie grecque expliquait le phénomène du crépuscule matinal, qui fait disparaître les étoiles, par l'intervention du dieu Hermès tuant Argus; d'où l'épithéte homérique 'Αργειφόντης appliquée à ce dieu. Cf. Ovide, *Met.*, I, 668 sqq.

Avez vous point soucy de mon esmoy,
4 Come de vous le soucy m'espoinçonne ?
De vostre Amour tout le cœur me bouillonne,
Devant mes yeux sans cesse je vous voy,
Je vous entends absente, je vous oy,
8 Et mon penser d'autre Amour ne raisonne.
J'ay voz beautés, voz graces & voz yeux
Gravez en moy, les places & les lieux
11 Où je vous vy danser, parler & rire.
Je vous tien mienne, & si ne suis pas mien,
Je me perds tant au bien que je desire,
14 Que tout sans luy ne me semble estre rien !

XI

Honneur de May, despouille du Printemps,
Bouquet tissu de la main qui me donte,
Dont les beautez aux fleurettes font honte,
4 Faisant esclorre un Apvril en tout temps :
Non pas du nés mais du cœur je te sens,
Et de l'esprit que ton odeur surmonte,
Et tellement de veine en veine monte,
8 Que ta senteur embasme tous mes sens.
Sus baize moy, couche toy pres de moy,

8. *71-87* ne resonne

13-14. *71-72* Je me perds tant en vous que je desire, Que tout sans vous, maitresse, ne m'est rien | *78* En vous je vy, je m'anime & respire, Mon tout, mon cœur, mon sang & tout mon bien | *84-87* Vous estes seule en qui mon cœur respire, Mon œil, mon sang, mon malheur & mon bien.

Editions : *Septiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Amours, 2e livre) 1571 et 1572 ; (Id., 1er livre) 1578 à 1587 et éd. suiv.

9. *78* Sus, baise moy tout ainsi que m'amie | *84-87* Sus, baise moy en lieu de nostre amie.

Je veux verser mille larmes sur toy,
Mille soupirs, chautz d'amoureuse envie,
Qui serviront d'animer ta couleur,
Les pleurs d'humeur [1], les soupirs de chaleur
Pour prendre vif ta racine en ma vie.

XII [14]

Non, ce n'est pas l'abondance d'humeurs,
Qui te rend morne & malade & blesmie,
C'est le peché de n'estre bonne amie,
Et ta rigueur par laquelle je meurs.
Le Ciel, vangeur de mes justes douleurs,
Me voyant ardre en chaleur infinie,
En ma faveur, cruelle, t'a punie,
De longue fievre & de palles couleurs :
Si tu guaris le coup de la langueur,
Que tes beaux yeux m'ont versé dans le cœur,
Si tu guaris d'une amoureuse œillade
Mon cœur blessé qui se pame d'esmoy,
Tu guariras : car tu n'es point malade
Sinon d'autant que je le suis pour toy [2].

10-11. *78-87* Pren mes souspirs, prens mes pleurs, je te prie, Qui serviront d'animer ta couleur

12-14. *78* Et que ta fleur ne deviendra fanie | *84* (Ainsi ta fleur ne deviendra fanie), | *78-84* Les pleurs d'humeur, les souspirs de chaleur, Pour prendre un jour ta racine en ma vie | *87* Ainsi ta fleur croistra dans ma poictrine, Mes chauds souspirs serviront de chaleur, Et mes pleurs d'eau pour te donner racine

Editions ; *Septiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Amours, 2e livre) 1571 et 1572. — Supprimée en 1578. — Non reproduit au Recueil des P. R. — A reparu pour la première fois en 1857, éd. Blanchemain, t. I, p. 442.

---

1. Mot pris au sens général d'eau.
2. Entre le huitain et le sizain de ce sonnet il n'y a ni alternance du genre des rimes, ni même de différence pour l'oreille dans les rimes : double raison de sa suppression en 1578.

ODELETTE.

Cependant que ce beau mois dure,
Mignonne, allon sur la verdure,
Ne laisson perdre en vain le temps :
L'age glissant qui ne s'arreste,
Meslant le poil de nostre teste,
S'enfuit ainsy que le Printemps [1] :
Doncq ce pendant que nostre vie,
Et le temps d'aimer nous convie,
Aimon, moissonnon noz desirs,
Passon l'Amour de veine en veine,
Incontinent la mort prochaine
Viendra desrober noz plaisirs.

SONET XIII

Pren cette rose aimable comme toy.
Qui sers de rose aux roses les plus belles,
Qui sers de fleur aux fleurs les plus nouvelles, [14 v°]
Qui sers de Muse aux Muses & à moy [2].

Éditions : *Septiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Mascarades) 1571 et 1573 (à cette date après les Discours) ; (Odes, 5ᵉ livre) 1578 à 1587 et éd. suiv.

Editions : *Septiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Amours, 2ᵉ livre) 1571 et 1572 ; (Id., 1ᵉʳ livre) 1578 à 1587 et éd. suiv.

3. *69-78* de fleurs
4. *84-87* Dont la senteur me ravist tout de moy

---

1. Ces trois vers rappellent le « fugaces labuntur anni » d'Horace (*Carm.*, II, 14, début) et l'« ætatis breve ver » d'Ovide (*Met.*, X, 85).
2. Souvenir de deux épigrammes de Méléagre, Anthologie gr., *Epigr. erot.*, nᵒˢ 143 et 144 de l'édition Jacobs.

Pren cette rose & ensemble reçoy
Dedans ton sein mon cœur qui n'a point d'ésles[1] :
Il vit blessé de cent playes cruelles,
Opiniastre à garder trop de foy.
La rose & moy differons d'une chose,
Un Soleil voit naistre & mourir la rose[2],
Mille Soleils ont veu naistre l'amour
Qui me consome & jamais ne repose :
Que pleust à Dieu que telle amour esclose,
Come une fleur, ne m'eust duré qu'un jour.

6. *72-87* *graphie* d'ailes
8. *78* trop sa foy
7-8. *84-87* Il est constant, & cent playes cruelles N'ont empesché qu'il ne gardast sa foy
11-12. *78* naistre m'amour Qui ne se passe & jamais ne repose | *84* naistre m'amour, Dont l'action jamais ne se repose
11-14. *87* naistre m'amour. Ha je voudroy que telle amour esclose Dedans mon cœur qui jamais ne repose, Comme une fleur ne m'eust duré qu'un jour
13. *84* enclose

1. C.-à.-d. qui n'est pas volage (v. la variante du vers suivant).
2. Cf. Ausone, *les Roses*, 40 : Una dies aperit, conficit una dies.



ELEGIE OU AMOUR OYSEAU

AU CAPITAINE LE GAST[1]

de Daufiné.

Le Gast, je suis brulé d'amour & de chaleur,
L'une me tient au front, l'autre me tient au cœur,
La chaleur de mon front ne me donne grand peine,
Car je la puis estaindre aux flotz d'une fonteine,
Ou cherchant par les bois les Antres bien couverz,
Herissez de lierre & de fueillages vers,
Des Nimphes & des Pans les maisons solitaires.

Editions : *Septiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Elegies, 4e livre) 1571 et 1573 ; (Id., livre unique) 1578 à 1587 et éd. suiv.

Titre *69 on lit* de Dantine (*corrigé en* Daufiné *aux Errata*) | *78-87*, Elegie (*sans plus*) | *1623*, *Bl.* A Monsieur le Gast, Maistre de camp de la garde du Roy

4. *78* Je la puis estancher

1-7. *84-87* Je suis brulé, le Gast, d'une double chaleur, L'une hasle mon front, l'autre enflame mon cœur : Le hasle de mon front se refraischit sans peine, Ou lavé dans les eaux d'une froide fontaine, Ou par le frais (*87* sous le frais) d'un Antre, ou dessous la froideur D'un chesne, dont les bras s'opposent à l'ardeur, Mes plaisirs de l'Esté, demeures solitaires (*87* Mais ny fleuves, ny bois, ny Antres solitaires)

---

1. Louis Béranger, seigneur du Guast en Dauphiné, eut ses panégyristes et ses détracteurs : parmi les premiers, Brantôme et les poëtes qu'il conviait à sa bonne et joyeuse table, Ronsard, Baïf, Belleau, Desportes; parmi les seconds, Marguerite de Navarre et son frère François d'Alençon. A l'époque où Ronsard lui dédia cette élégie, Du Guast commençait seulement sa fortune de courtisan ; on ne voyait encore en lui que le vaillant soldat et l'ami des écrivains, et l'on a pu croire, non sans raison que Ronsard écrivit pour le compte de Du Guast les *Sonnets pour Astrée* (André Beaunier, R. D. D. M. du 1er novembre 1920).

Mais je ne puis helas oster de mes arteres,
Foye, sang & poumons, ce jeune Amour nouveau, [15]
Qui se loge en mon cœur & s'est fait un oyseau [1],
Semblable au Rossignol qui apres son aimée,
Va volant au Printemps de ramée en ramée,
De bocage en bocage, & chanson sur chanson,
Va desgoisant son mal : en la mesme façon,
Cet amour emplumé sans demeure certaine,
Passe de nerfz en nerfz, passe de veine en veine,
En mon foye, en mon cœur, en mes os, en mon sang,
Tantost ne veut partir, tantost m'ouvre le flanc
De ses traitz pour yssuë, & voyant que j'essaye
Qu'il ne face en mon corps pour sortir une playe,
Me vient ouvrir la bouche, & si fort il m'estraint,
Que pour flater mon mal à chanter me contraint,
Me picque de sa fleche, & luy-mesmes invente,
Caché dedans mon cœur, tous ces vers que je chante,

8-10. *84-87* Mais je ne puis chasser le chaud de mes arteres (*87* Ne peuvent refroidir l'ardeur de mes arteres) Ny l'oster de mon sang, tant un Amour nouveau Fait son nid en mon cœur, & se change en oiseau (*87* et pond comme un oiseau)

13. *87* et de mainte chanson

14. *84-87* Va desgoisant sa peine

18-19. *84* Tantost il est mon hoste, & tantost en mon flanc De son traict fait un huis, & lorsque plus j'essaye | *87* Puis de son traict aigu m'ulcerant tout le flanc Fait un huis pour sortir, & quand plus je m'essaye.

20. *87* Qu'il ne me face au cœur pour sortir

21-22. *84-87* & si fort il l'estraint Que maugré que j'en aye à chanter la contraint

24. *78* tous les vers

23-24. *84-87* La langue il me delie, & luy mesmes invente, En ma bouche caché, tous les vers que je chante

1. Il s'agit donc d'un amour récent, celui dont il a dit ailleurs : « je fay l'amour avecq ma fievre quarte » (v. ci-dessus l'*Elegie à P. du Lac*, vers 17). Cette comparaison entre l'Amour et un oiseau est à rapprocher de l'ode *Un enfant dedans un bocage* (t. VII, p. 259) et de la chanson ci-dessus *Quiconque soit le peintre qui a fait.*

Me les dicte & ordonne, & j'escris seulement,
Segretaire loyal de son commandement[1].
  Les hommes ne sçauroient tromper leurs destinées :
Hé ! n'est-ce pas grand cas que depuis trois journées,
Cet amour par les yeux a gagné ma maison,
Et follastre s'est fait maistre de ma raison,
Et sans avoir esgard aux neges de ma teste
(Ah ! come si j'estois quelque despouille preste)
Nourrist mon cœur en braize & au feu qui me perd,
Qui brule d'autant mieux que le bois n'est plus verd[2].
  Cet amour, cet oyseau, car oyseau je l'apelle,
Evente quelquefois ma challeur de son æsle,
Et me fait par espoir quelquefois respirer [15 v°]
Helas ! mais c'est afin de mieux me martyrer.
  Ainsi que le Vautour qui de fain arrestée
Ne ronge coup sur coup le cœur de Promethée,
Ains alongeant sa peine il le laisse à sejour,

25. *84-87* Luy seul me les inspire, &
26. *84-87* non pas ce que je veux, mais son commandement
27-28. *84-87* L'homme ne peult tromper sa rude destinée : Hé, n'est-ce pas grand cas qu'en moins d'une journée
29-30. *84-87* *rimes* ma Raison... ma maison
30. *84-87* Et s'est fait non amy, mais roy de ma maison
32. *84* (Comme de sa victoire une despouille preste) | *87* (Comme si ma desfaite estoit despouille preste)
38. *84-87* Me trahissant afin de mieux me martyrer
39. *78-87* Comme fait le Vautour qui de faim (*84-87* dont la faim) arrestée

---

1. Allusion probable aux vers amoureux qui précèdent.
2. Vers pris à Pétrarque, s. *L'ardente nodo*, 11 :

  Tanto piu quanto son men verde legno.

Cette métaphore reviendra dans un sonnet de 1575 adressé à Henri III qui priait Ronsard de chanter ses amours :

  Vostre commandement de jeunesse me sert,
  Lequel malgré les ans m'allume le courage,
  D'autant que le bois sec brusle mieux que le verd.

Et de nuit il s'enfuit pour revenir le jour [1].
Je ne sçaurois par art, estude, ny coutume,
Connoistre bien ce Dieu qui est vestu de plume,
Estrange est son plumage [2], & je crains à loger
(Pour n'estre point deceu) un si bel estranger.
Tous les autres oyseaux en quelque place naissent,
Ou d'herbes, ou de fruitz, ou de graines se paissent,
Et vivent entre nous, & sont parmy les bois,
Ou connus par leur plume, ou connus par leurs voix.
Le mien m'est inconnu, son nom & sa nature,
Ni d'herbes ny de fruitz il ne prend sa pasture,
Mais d'un soupir cuisant & d'un penser profond,
Qui s'enfante au cerveau & se tient sur le front,
Se repaist d'un soucy que d'un autre il allonge,
Et en lieu d'abrevoir en mes larmes se plonge.
Les autres en volant amoureux & contens,
Font une fois leur nid au retour du Printemps,
Et le mien aussi tost qu'en mon cœur il prist place,
Nicha, ponnud [3], couva, & me fit une race
De petis amoureaux, qui, de jour & de nuit,
Demandent la bechée & menent un grand bruit [4].

42. *84-87* Une nuict reposer pour le manger le jour
46. *78-87* un si jeune estranger
52. *78-87* Ny d'herbe
56. *78-87* abruvoir | *84-87* en nos larmes
60. *78-87* Fist ses œufs, puis couva, puis me fist une race

---

1. Rappel d'une comparaison déjà vue dans les *Amours* de 1552, t. IV, pp. 16 et 17.
2. C.-à-d. son plumage est celui d'un oiseau étranger.
3. Les formes *ponnent*, *ponnu*, *ponnut* sont courantes au XVIe siècle (Brunot, *Histoire*, II, 355).
4. Déjà vu dans le sonnet de 1552 *Ces liens d'or* (t. IV, p. 10) et dans l'ode de 1554 *Si tost que tu sens arriver* (t. VI, p. 199). Source, le pseudo-Anacréon, recueil d'Henri Estienne, n° 33 : Σὺ μὲν φίλη χελιδών.

En un jour les petitz deviennent grands & vollent,
Ilz vollent sur mon cœur, me mangent & m'affollent,
Car je n'ay ny le sang ni le faye bastant[1]
Pour loger si grand peuple & pour en nourrir tant, [16]
J'ay tendu des gluaux & des pans [2] pour les prendre,
J'ay tendu des filetz, ilz ne veulent m'atendre,
Ilz deçoivent ma main, & en les poursuivant,
En lieu de les haper je ne pren que du vent.
Ilz ne sont pas, le Gast, de nature grossiere,
De froide, lente & sombre & pesante matiere,
Ilz sont promptz & gaillardz, & d'un joyeux soucy,
Come d'autre lignée & d'autre nyd aussi.
Ilz ne sont Touranjaux, mais bien de la contrée
Où Laure jusqu'au cœur de son Petrarque entrée
Fit pour elle si haut chanter ce Florentin,
Que Cygne par ses vers surmonta le Destin,
Si qu'aujourdhuy le Rosne & Sorgue & Valecluze,
Murmurant son renom, sont connuz par sa Muse[3].
Toy, le Gast, dont le front, les graces, & l'atrait
Montrent qu'un bel Amour t'a blessé d'un beau trait
Et que tu as au cœur quelque belle pensée,
A qui Mars & la Muse en un seul amassée

65. *71-87* foye
66. *84-87* Pour loger telle engence
73. *78-84* prompts & subtils
73-74. *87* Ils sont prompts & subtils, chaulds, tendres & menus, Comme d'autre lignée & d'autre aire venus
81. *84-87* Toy le Gast, dont l'honneur, les graces & l'attrait

---

1. C.-à-d. Je n'ai pas le foie suffisant. Les anciens croyaient que l'amour avait son siège dans le foie. — La graphie *faye* est courante au XVIe siècle.
2. C.-à-d. des pièges. On n'emploie plus que le diminutif *panneau*.
3. Il ressort de ces six vers 1° que Ronsard était au prieuré de Saint-Cosme près de Tours quand il écrivit cette élégie ; 2° que sa maitresse d'alors, qui habitait Tours, était d'origine provençale.

Ont prodigué leurs dons, & t'ont fait valeureux,
Et ensemble sçavant, & ensemble amoureux,
Portant dessus le front l'une & l'autre couronne
88 Que Mars & que Venus à ses poursuivans donne[1],
Dy moy par courtoisie (ainsi puisses toujours
Quelque part que tu sois jouïr des amours[2])
Par quel rhet aussi beau que ses cheveux de soye
92 Pourrois-je envelopper une si chere proye ?
Je voudrois me sauver par un mesme moyen
Ou rompant le filet, ou serrant le lien,
C'est le point du secours au quel je veux entendre,
96 Car il me plaist, le Gast, d'estre pris, ou de prendre.

[16 v°]

91. *71-78* ces cheveux
96. *78-87* & de prendre

---

1. De son côté Baïf appelle Du Gast « le favori de Mars et de Phebus » (éd. Marty-Laveaux, t. V, p. 317) et Belleau « le cher nourrisson d'Apollon et de Mars » (*Id*,, t. I, p. 163). Brantôme le montre excitant la verve d'une « douzaine des plus sçavants de la Cour » sur une question érotique (éd. Lalanne, IX, p. 113).
2. Formule de souhait, déjà vue souvent, qui correspond au *Sic* et l'optatif latin.



SONNET

En vain pour vous ce bouquet je compose,
En vain pour vous, ma Déesse, il est fait,
Car vous serez le bouquet du bouquet,
La fleur des fleurs, la rose de la rose[1].
Vous & les fleurs differez d'une chose,
C'est que l'Hyver les fleurettes desfait,
Votre Printemps, en ses graces parfait,
Ne craint des ans nulle metamorphose[2].
Heureux bouquet, n'entre point au sejour
De ce beau sein, ce beau logis d'Amour,
Ne touche point cette pome jumelle[3].
Ton lustre gay se faniroit d'esmoy,
Tu es, bouquet, digne de vivre : & moy
De mourir pris des beautés de la belle.

Editions : *Septiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Amours, 2e livre) 1571 à 1587 et éd. suiv.

3. *78-87* Vostre beauté est bouquet du bouquet

12-13. *78-87* Ton lustre gay d'ennuy (*84-87* d'ardeur) se faniroit, Et ta verdeur sans grace periroit

14. *78* Pour la chaleur d'une chose si belle | *84-87* Comme je suis fany pour l'amour d'elle

---

1. Cf. le sonnet ci-dessus *Pren ceste rose.* Même source d'inspiration pour ce quatrain, Méléagre, Anthol. gr., *Epigr. érot.*, n° 143 de l'édition Jacobs.

2. R. a dit le contraire à toutes les femmes qu'il a courtisées. Mais l'un des poètes de l'Anthologie gr., Agathias, n'avait-il pas dit : « Mélité a conservé, malgré son âge, la grâce de la jeunesse... et même l'air superbe d'une jeune fille; ici je reconnais que le temps ne peut vaincre la nature » (*Epigr. érot.*, n° 282 de l'éd. Jacobs) ?

3. Singulier pour le pluriel, comme ailleurs : une lèvre bessonne, cet œil besson.



ELEGIE

Pour vous aymer [1], Maitresse, je me tuë.
J'ay jour & nuit la fievre continuë,
Qui me consomme & haste mon trespas,
Mourant pour vous, & ne vous en chaut pas [2] :
Vous n'avez soing ny esgard qu'à vous mesme,
Pour trop aimer vous n'estes jamais blesme, [17]
Fiebvre ne mal pour aymer ne vous poingt,
Et pour aimer vous ne soupirez point.
Franche d'esprit en vain estes priée,
Car loing des retz de l'amour desliée,
Libre fuyez comme il vous plaist, ainsi
Moquant vostre age, Amour & mon soucy.
Beauté trop belle assize en fier courage,
Quelque lionne en quelque bois sauvage
Vous alaita, un rocher vous conceut,
Et pour marraine un tygre vous receut.
Encor on dit qu'un lion magnanime
Contre un veincu sa cholere n'anime
Et de cruel soudain se fait plus doux,

Editions : *Septiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Elegies, 5e livre) 1571 et 1573; (Id., livre unique) 1578 à 1587 et éd. suiv.

10, *78-87* Loin des filets de l'amour desliée

13. *Bl.* Fiere lionne assise (*texte fantaisiste*)

17-32. *78-84 suppriment ces seize vers* | *87 suppr. en outre les vers 13 à 16*

---

1. C.-à-d. Parce que je vous aime. Même sens ci-après, vers 6 à 8.
2. Cliché fréquent chez Ronsard ; par ex. t. IV, p. 84, vers 8 et p. 87, vers 14.

Quand l'home tombe & pleure à ses genoux.
Mais vous, cruelle entre les obstinées,
Bien que le cours de trois longues années
M'ait abatu tout pœureux & transy
A voz genoux pour vous crier mercy[1],
Bien que pour vous cent mille fois je meure,
Bien que pensif & triste je demeure,
Fuyant le peuple, & ne voulant rien voir,
Si ce n'est vous que je ne puis avoir
(Car sans vous voir toute chose me fasche)[2],
Et toutefois d'une paresse lasche,
Ou bien d'un cœur presomptueux de soy,
En mon tourment n'avez pitié de moy,
Ains par orgueil redoublant voz alarmes,
Depuis trois ans vous paissez de mes larmes,
Humez mon sang, & dechirez mon cœur,
Par ne sçay quelle amiable douceur, [17 v°]
Qui d'autant plus me trahist qu'elle est douce.
  Mais la plus fiere & amere secousse,
Que pour ma mort vous mettez en avant,
C'est ne vouloir de serviteur servant.
Quoy ! pensez-vous que l'amour soit la bouche ?
Autant vaudroit ambrasser une souche
Sans mouvement, que vos lévres baiser,
Sur vos tetins enflez se reposer,

33-36. *78-87* Depuis trois ans vous paissez de mes larmes, M'ensorcellant de je ne sçay quels charmes, Dont l'amiable & courtoise douceur Hume mon sang, & altere mon cœur

44. *87* Sur vos tetins printaniers reposer

---

1. C.-à-d. implorer votre pitié.
2. C.-à-d. : quand je ne vous vois pas, rien ne me plaît.

Suçer vos yeux, presser votre main blanche,
Tater la cuisse & le ventre & la hanche.
Ce n'est que vent, & tel plaisir ne vaut
Quand l'autre poinct & le meilleur defaut.
C'est se rejo[i]ndre en un, & se remettre,
Et à l'amy toute chose permettre,
Se rassemblant ainsi qu'au[x] premiers temps,
Quand les Amans doubles estoient contens.
Ains que le Ciel, fait jaloux (ce me semble)
De noz plaisirs, nous separast d'ensemble,
Simples estions : & chacun maintenant,
De sa moitié manque se souvenant,
Cherche son tout d'un[e] amour mutuelle [1],
Non par la bouche, & non par la mamelle,
Non par les yeux : ce ne sont instrumentz
Propres assez pour noz r'assemblementz.
Mais pour se joindre, il faut à l'aventure
Remettre en un les outilz de Nature.
  Et quoy cruelle ! & quoy ! voudriez-vous bien,
Vous qui du ciel receustes tant de bien,
A qui la Grace & l'heureuse influence
Des Astres bons ont orné la naissance, [18]

45-46. *84-87* Presser vos yeux, les succer sans revanche, Toucher le sein, taster la cuisse blanche
48. *78* à l'amoureux defaut | *84-87* Quand de l'amour le meilleur point defaut
49. *78-87* Mais se rejoindre
51-52. *78-87* Se r'assembler ainsi qu'au premier temps, C'est ce qui rend les amoureux contents
53-56. *78-87 suppriment ces quatre vers*
57. *78-87* Il faut s'aimer d'une amour mutuelle
65. *87* l'heureuse puissance
66. *84-87* Des feux du Ciel

1. Allusion au mythe de l'Androgyne, exposé dans le *Banquet* de Platon.

Voudriez vous bien d'un cœur malitieux
Trahir Nature & mespriser les Cieux ?
Et resister à leur loy venerable ?
  Les fiers Geantz d'un orgueil miserable,
Contre le Ciel esleverent ainsy
Le vain orgueil de leur brave sourcy :
Car à la fin acablez de la foudre,
Noirs & puantz broncherent sur la poudre,
Pour chatiment de leur cœur indonté,
D'avoir forcé Dieu & sa volonté.
  Voudriez vous, Dame, en beauté tresparfaite,
Pleine, en bon poinct, de jeunesse refaite,
Gaillarde, honeste & d'un abord si doux,
Trahir les dons que vous portez en vous ?
Je croy que non : mais l'honeur vous abuze,
Honeur frivole & de trop vaine excuse,
Qui n'est qu'astuce, & qui se fait par art,
Honeur icy, & vice en autre part :
Voila comment tel honeur se demeine,
Come il nous plaist par fantaisie humaine[1].
  Et bien, Madame, encores que la Foy
De ce païs donnast une autre Loy[2],

70. *87* Les fiers Geants (engeance miserable)
73. *78-87* Eux à la fin | *Bl.* Mais à la fin (*texte fantaisiste*)
75-76. *84-87* Pour chastiment d'avoir si foulx (*87* fols) esté Que des grands Dieux forcer la majesté | *Bl.* Pour chastiment de leur cœur indonté Qui des grands Dieux força la Majesté (*texte fantaisiste*)
77. *87* Voudriez-vous donque en
78. *87* Grasse, en bon-poinct
79. *78-87* Courtoise, honneste
83. *84-87* Qui n'est que fraude

1. Ronsard reprendra cette critique de l'honneur féminin dans un sonnet à Hélène :

Cest honneur, ceste loy sont noms pleins d'imposture,..

2. Une loi autre que la loi « vénérable » de la Nature et du Ciel, dont il a parlé plus haut. Il s'agit ici, du moins je le pense, du neuvième commandement de Dieu.

Severe Loy qui noz cœurs emprisonne !
Avez vous pas la nature assez bonne,
Assez de cœur & assez de moyen,
Assez d'esprit pour rompre ce lien[1] ?
Certes ouy : toute femme amoureuse
Est de nature assez ingenieuse :
Ne mettez doncq le temps à nonchaloir,
Tant seulement ne faut que le vouloir : [18 v°]
» La volonté invente toute chose,
» Et tout cela que nostre esprit propose,
» Est achevé ou par temps ou soudain :
» Car du vouloir chambriere est la main[2].
Je sçay combien la femme nous decoupe,
Alors qu'assize au meillieu d'une troupe
Se va plaignant des amoureux, qui n'ont
Ny foy au cœur, ny honte sur le front :
Et s'aigrissant d'une parolle noire,
Dit contre nous meinte tragique histoire,
Et vous, oyant les homes diffamer[3],
Faites alors un serment de n'aymer.
Je scay, Madame, & honteux je confesse,
Que meint Amant a laissé sa Maitresse,
Mais du peché la faute en est à vous,
Qui nous trompez & changez à tous coups,
Nous harassez & irritez de sorte,

98. 97 *et éd. suiv.* vostre esprit
102. 71 *et éd. suiv.* millieu *ou* milieu
115. 71-73 l'aimant
101-116. 87 *supprime ces seize vers*

---

1. N'oublions pas que celui qui parle ainsi était alors prieur de Saint-Cosme et chanoine de Saint-Martin de Tours.
2. C.-à-d. : la main est la servante de la volonté. Decouper = déchirer en paroles.
3. C.-à-d. : entendant que l'on diffame les hommes.

Que la ferveur de l'amour devient morte,
Et lors l'Amant qui reprend sa raison,
Par le desdain s'eschape de prison.
Femmes de court & les femmes de villes,
Sont à tromper dispostement habilles[1] :
Car elles sont sçavantes, & ont leu
Ce qui atize ou amortist le feu :
Sçavent que c'est martel & jalousie[2],
Feindre & tromper, changer de fantaisie,
Dissimuler & forger meint escrit,
Où[3] la rustique & pauvrete d'esprit
Suit la Nature, & rude d'artifice[4],
Prend son plaisir sans fraude ne malice. [19]
  Vous qui avez l'esprit gaillard & bon,
Née & nourrie en ville de renom,
Qui n'ignorez les presens de Minerve,
Ne voulez point de serviteur qui serve
Aux doux plaisirs des amoureux combatz.
Vous le voulez & ne le voulez pas,
Vous le voulez & si ne l'osez dire :
Ne le disant, un amoureux martyre
Ard vostre cœur en feu continuel,
Pour resister au plaisir mutuel.

117. *71-87* femmes des villes
118. *87* & cautes & habiles
119. *87* Car fueilletant nos livres ell'ont leu
135-136. *87* Brusle votre ame en feu continuel Qui trop resiste au plaisir mutuel

1. Dispostement = avec aisance.
2. Le mot *martel* a ici le sens d'inquiétude.
3. Où = tandis que au contraire.
4. Le mot *rude* a ici le sens du latin *rudis*, ignorante ; la tournure est latine.

Si toute Dame en ce point vouloit faire [1],
Le Monde fust un desert solitaire,
Villes & bourgs, bourgades & citez,
Maisons, chateaux, seroient deshabitez.
Par ce plaisir bien souvent on engendre
Un grand Achille, un monarque Alexandre :
Princes & Roys se font par tel moyen :
Quoy, voudriez vous empescher un tel bien ?
Pour ce jadis la ville Helespontique [2]
Fit un grand temple au vieil Priape antique
Come au grand Roy de generation,
Pere germeux de toute nation.
Doncques, ma chere & plus que chere vie,
Si vous avez dedans le cœur envie
Que je vous serve, il faut sans long sejour
Estroittement pratiquer nostre amour,
En ce pendant que les vertes années
Pour cet effect du Ciel nous sont données,
Sans pour neant nostre age consommer.
Un temps viendra qui nous gard'ra d'aymer, [19 v°]
Par maladie ou par mort ou vieillesse :
Lors regrettant en vain nostre jeunesse,
Et regardant noz membres tous perclus,
Nous le voudrons & ne le pourrons plus [3].

143-144. *87* par tels moyens, Et tous humains du monde citoyens
147. *78-87* Comme au grand Dieu

1. C.-à-d. : voulait faire comme vous (cf. t. X, p. 321, vers 135).
2. Cette ville de l'Hellespont est Lampsaque.
3. Ce poème me semble, plus que les autres pièces analogues de Ronsard, reproduire en raccourci une partie du sermon que prononce l'archiprêtre Genius dans le *Temple de Vénus* de Jean Lemaire.

ÉPIGRAME GREC.

Παλλάδος εἶμι φυτόν[1].

Je suis la plante de Pallas[2],
Pourquoy, Vigne, de tant de laqs[3]
Me pressez tu le corps si joinct[4] ?
Va t'en ailleurs trainer tes bras,
Minerve ne s'enivre poinct.

SONET.

Douce beauté meurdriere de ma vie[5],
En lieu d'un cœur tu portes un rocher :
Tu me fais vif languir & desecher,
4 Passionné d'une amoureuse envie.
Le jeune sang qui d'aymer te convie,
N'a peu de toy la froideur arracher,
Farouche, fiere, & qui n'as rien plus cher
8 Que languir froide, & n'estre point servie ;
Aprens à vivre, ô fiere en cruauté,

Editions : *Septiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Poëmes, 5e livre) 1571 et 1573. — Supprimé en 1578. — Roproduit dans le *Recueil des P. R.* en 1617 et éd. suiv.

Editions : *Septiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Amours, 2e livre) 1571 et 1572 ; (Id., 1er livre) 1578 à 1587 et éd. suiv.

---

1. Anthologie gr., *Epigr. descriptives*, n° 130 de l'édition Jacobs, anonyme.
2. A savoir l'olivier.
3. Rimes phonétiques : on prononçait Pallâ et lâ.
4. C.-à-d. si étroitement.
5. Ce sonnet fut adressé, sans doute, à la même personne que l'élégie ci-dessus *Pour vous aimer*.

Ne garde point à Pluton ta beauté,
Tes passe-temps en aymant il faut prendre,
Par le plaisir faut tromper le trespas,
Car aussi bien quand nous serons là bas
Sans plus aymer nous ne serons que cendre [1].

BAISER.

Quand de ta levre à demy-close
(Come entre deux fleuris sentiers)
Je sens ton haleine de rose,
Mes levres, les avant-portiers
Du baiser, se rougissent d'aize,
Et de mes souhaitz tous entiers,
Me font jouïr quand je te baize.
Car l'humeur du baiser apaise,
S'escoulant au cœur peu à peu,
Cette chaude amoureuse braize,
Dont tes yeux allumoient le feu [2].

11. *78* Le passetemps | *84* Quelque peu d'aise en aimant il faut prendre | *87* Par le plaisir toute espece s'engendre

12. *84* Il faut tromper doucement le trespas | *87* Le seul plaisir adoucist le trespas

13-14. *84-87* Car aussi bien sous la terre (*87* la tombe) là bas Sans rien sentir le corps n'est plus que cendre

Editions : *Septiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Amours, 2e livre) 1571 et 1572 ; (Id., 1er livre) 1578 à 1587 et éd. suiv.

1. *84-87* Quand hors de tes lévres décloses
2. *84-87* de roses
3. *84-87* Les miennes les avant-portiers

---

1. Cette fin empruntée à l'Anthologie gr., *Epigr. érot.*, n° 85 de l'éd. Jacobs, attribué à Asclépiade. Tout le sonnet est à rapprocher de la chanson de 1554 *Quand au temple nous serons*, t. VI, p. 218.

2. Inspiré encore de l'Anthologie gr., *Epigr. érot.*, n° 78 de l'éd. Jacobs, attribué à Platon, et aussi d'une piécette d'Aulu-Gelle, *Noct. att.*, livre XIX, n° XI : *Dum semihiulco savio.*



EPITAPHE

DE FEU HAUT ET PUISSANT SEIGNEUR

Messire Louys de Bueil conte de Sanserre[1].

Cy dessoubz gist un Comte de Sanserre,
Un preux Louys de Bueil, qui avoit
Autant de dons que Nature en pouvoit
4 Mettre en un corps magnanime à la guerre.
Cy gist celuy qui sembloit un tonnerre,
Quand de ses Rois les ennemis trouvoit,
Que la vertu & l'honneur qu'il suivoit
8 Firent sans per, tant qu'il vesquit en terre.
Mais le haut Ciel, qu'home ne peut flechir,
L'osta du Monde, affin de s'enrichir [20 v°]
11 De sa belle ame, à nulle autre seconde :
Pour ne soufrir qu'un cœur si valeureux
Vit nostre siecle ingrat & malheureux
14 Où la vertu ne vivoit plus au Monde[2].

Editions : *Septiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Poëmes, 3e livre, section des Epitaphes) 1571 et 1573 ; (Epitaphes) 1578 à 1587 et éd. suiv.

Titre *84-87* Epitaphe de Messire Louys de Bueil, comte de Sanserre, excellent Capitaine

8. *84-87 graphie* sans pair

---

1. Gouverneur d'Anjou, de Touraine et du Maine, célèbre par son héroïque défense de Saint-Dizier contre Charles-Quint (1544). — Ronsard était allié à la famille de Bueil par le mariage de son neveu Loys avec Anne de Bueil en 1566. — Sur ce personnage, v. Louis Arnould, *Racan*, p. 5 et 6, et Marg. de Schweinitz, *Les Epitaphes de Ronsard*, p. 37.

2. Il perdit la vie en 1563 dans une « querelle privée », probablement

EPITAPHE

promptement fait du jeune La Chastre Seigneur de Scillac[1].

Ou soit, Soleil, que d'embas tu retournes
De l'Antipode, ou soit que tu sejournes
Sur nostre monde, hé! dy moy grand flambeau,
Allant, venant, as-tu rien veu si beau,
Si valeureux que ce corps que la terre
Soubz ce tombeau à la renverse enserre,
Qui debvoit luire apres le sien trespas
Là haut au Ciel, non pourrir icy bas ?
Et toy, tombeau, qui durement enfermes
Cil qui joingnit les Muses & les armes[2],
Combien de fois as-tu la nuit icy,
Ouï gemir, tout deffait & transy,
Le saint troupeau des Muses, & appendre,
Triste present, leurs cheveux à sa cendre ?
Qui des premiers gentilz homes François

Editions : *Septiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Poëmes, 3° livre, section des Epitaphes) 1571 ; (Epitaphes) 1573 à 1587 et éd. suiv.

Titre *78-87 suppriment* promptement fait | *84-87* Epitaphe du seigneur de Scillac

1. *78 graphie* d'enbas | *84-87* d'en-bas

6. *84-87* Mere commune en ceste tombe enserre

---

en duel, sous « le fer d'un jeune guerrier », qui voulut venger une injure faite à sa maîtresse, d'après l'épitaphe que lui a consacrée de son côté A. de Baif (*Œuvres*, éd. Marty-Laveaux, t. IV, p. 208).

1. Jacques de la Chastre, soldat et poète, trouva la mort au combat de Monsignac, près de Périgueux, en octobre 1568, d'après Brantôme, (*Œuvres*, éd. Lalanne, t. V, p. 427) et le P. Anselme (*Hist. généalog.*, t. VII, p. 370).

2. Rimes phonétiques. Cf. t. IX, p. 58, vers 534 et la note.

Sur Helicon se bagna par neuf fois,
Beut de Permesse & par bois & campagnes
Suivit les pas des neuf Nymphes compagnes ?
Fut à leur bal soubz la Lune, & soudain
De leurs beaux dons il eut l'estomac plein : [21]
Mais Eraton sur toutes amiable,
Muse d'Amour, luy estoit agreable [1].
Que diray plus ? Mars le fit bon guerrier,
Bon à cheval, au combat le premier,
Vaillant à pié, qui par trop de prouësse
Perdit la vie en la fleur de jeunesse.
Il craignit Dieu, il honora ses Rois,
Observateur des paternelles loix,
Et qui jamais ne gasta sa poitrine
D'une nouvelle estrangere doctrine,
Mais soutenant de ses peres la foy,
Mourut pour Dieu, pour la France & son Roy,
Donnant exemple aux Nobles de le suivre,
Et come il fit de mourir & de vivre.
En l'an soixante & neuf, que France estoit
Toute troublée, & qu'une part vestoit
D'armes son dos pour secourir son Prince,
Et l'autre part saccageoit sa province,
Ne pardonnant à temples ny autels [2]

16. *78-87* baigna
20. *84-87* De leurs beaux dons se remplit tout le sein
35. *69-71.* L'an mil cinq cens & neuf (*erreur évidente que j'ai corrigée d'après les éd. suiv.*)

---

1. Erato, muse de l'élégie amoureuse. On a conservé, en effet, de lui une longue poésie d'amour, qui figure dans un volume de *Chansons mises en musique* par Nic. de la Grotte (Paris, A. le Roy et R. Ballard, 1575).
2. C.-à-d. : n'épargnant pas les églises catholiques.

(Les fiers Geants ne furent jamais tels)[1],
Un grand orage, ainçois une grand foudre
De Provenssaux plus espaix que la poudre,
Ou les sablons, contre leur Roy mutins,
Gastoient brigans les champs Perigordins[2],
Voulant se joindre au grand camp des rebelles :
Ce mort orné de vertus immortelles,
S'y opposa, & combatant il fit,
Que leur camp fut d'une part desconfit[3] :
Mais il tomba, la sanglante victime
Du noir Pluton : bien qu'il fust magnanime, [21 v°]
Et fort guerrier, il ne peut à la fin,
Versant son sang, eviter le Destin.
Il eut d'un plomb la poitrine persée,
Et de meint coup eut la teste froissée,
Mourant helas ! d'un visage joyeux,
De quoy son Prince estoit victorieux.
» Tant un bon cœur qui est touché de gloire
» Ayme son Dieu, son Prince & la victoire !
Come il estoit en ce mortel ennuy,
Un sien soldat avise aupres de luy :
Quand tu verras, ce luy dist, ma lumiere
Du tout estainte en une nuit derniere,
De mes doigtz oste un cher anneau, soudart :

41. *84-87* ains plustost une foudre
42. *71-87 graphie* Provençaux
44. *73-87* Gastoyent par tout
45. *71-87* Voulans leur joindre
46. *73-87* Ce preux orné
54. *84-87* Il eut la teste en six endroits blessée
60. *78-87 graphie* soudart

1. Il s'agit des Géants révoltés contre Zeus. Ronsard veut dire : tout féroces qu'ils fussent, ils n'ont pas atteint la férocité des huguenots.
2. Syllepse fréquente dans l'œuvre de Ronsard.
3. C.-à-d. : leur armée fut en partie défaite.

Rendz-le à Madame[1], & luy dis de ma part,
Baisant sa main, que par faute de vie,
Et non d'amour plus ne sera servie
De moy, qui tombe au fleuve Stygieux,
Jurant son front, sa bouche & ses beaux yeux,
Qu'encor j'auray suz l'infernal rivage,
Peint en l'esprit son nom & son visage.
Il dit ainsi, & ainsi finissant
Alla sa vie & son sang vomissant.
  Il fut de noble & vertueuse race,
Il fut puisné, Scyllac estoit sa place,
Jacques son nom, la Chastre son surnom,
Et n'eut horreur à trespasser, sinon
Le seul regret qu'il avoit de sa Dame,
Qui demy-mort luy revenoit en l'ame.
  Bagne, Passant, son sepulchre de pleurs,
Puis verse apres une moisson de fleurs, [22]
Myrtes, lauriers : car le corps qui repose
Icy dessoubz ne demande autre chose,
Come celuy qui fut en son vivant,
D'Amour, de Mars, & des Muses servant[2].

79. *78-87 graphie* Baigne
80. 97 verse aupres

---

1. Lire : Rends l' à Madame.
2. Malgré la hâte indiquée au titre, cette pièce de Ronsard ne fut pas prête pour paraître dans le *Tombeau du Seigneur de la Chastre*, publié chez R. Estienne en 1569 (Bibl. Nat., Rés. Ye 440). On y trouve des poésies latines et françaises de Pimpont, Dorat, Baïf, Lambin, Nic. Goulu, R. Belleau, Passerat, Pasquier, Garnier, Desportes, Loys d'Orléans. De son côté, Am. Jamyn a consacré à ce personnage une Epitaphe, qui est à rapprocher de celle de Ronsard ; elle aussi, écrite au prieuré de Saint-Cosme, arriva trop tard à Paris pour paraître dans le susdit *Tombeau*.



SONETS.

I

Seul & pensif j'allois parmy la ruë,
Me promenant à pas mornes & lents [1],
Quand j'aperceu les yeux estincelantz
Au pres de moy, de celle qui me tuë.
De chaut & froid mon visage se muë,
Coup dessus coup mille traits violents,
Hors des beaux yeux de la belle volans,
Ce faux Amour de sa trousse me ruë :
Je ne soufry l'esclair de ses beaux yeux,
Tant il estoit poignant & radieux,
Qui come foudre entra dans ma poitrine :
Je fusse mort, sans elle qui pœureux
Me r'asseura, & de la mort voisine
Me rapela d'un salut amoureux [2].

I

Editions : *Septiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Amours, 2e livre) 1571 et 1572. — Supprimé en 1578. — Non reproduit au *Recueil des P. R.* — A reparu pour la première fois en 1857, éd. Blanchemain, t. I, p. 440.

I

1. Ce début traduit presque celui d'un sonnet de Pétrarque :

Solo e pensoso i più deserti campi
Vo misurando a passi tardi e lenti.

2. Cette fin est encore imitée de Pétrarque, ballade *Volgendo li occhi.* Au reste tout le sonnet est d'inspiration pétrarquesque.

II

Quand je te voy seule assize à par toy,
Toute amuzée [1] avecques ta pensée,
Un peu la teste encontre bas baissée,
Te retirant du vulgaire & de moy,
Je veux souvent pour rompre ton esmoy [22 v°]
Te saluer, mais ma voix offensée,
De trop de peur se retient amassée
Dedans la bouche & me laisse tout coy.
Soufrir ne puis les rayons de ta veuë,
Craintive au corps mon ame tramble esmeuë :
Langue ne voix ne font leur action.
Seuls mes soupirs, seul mon triste visage
Parlent pour moy, & telle passion [2]
De mon amour donne assez tesmoignage [3].

II

Editions : *Septiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Amours, 2e livre) 1571 et 1572; (Id., 1er livre) 1578 à 1587 et éd. suiv.

1. *84-87* Quand je te voy discourant à par-toy
9-10. *84-87* Mon œil confus ne peut souffrir ta veue, De ses rayons mon ame tremble esmeue

---

II

1. C.-à-d. toute occupée et comme absorbée. — Ronsard note la même attitude chez Cassandre (t. IV, p. 127, var. du v. 4) et chez Hélène, s. *Te regardant assise* [R. L.].
2. C.-à-d. telle souffrance torturante.
3. Encore un sonnet d'inspiration pétrarquesque; car plus d'une fois Pétrarque a conté sa timidité en face de Laure et le silence qu'il gardait, alors qu'il voulait lui parler. Voir par ex. le sonnet *Più volte già*.

III

De veine en veine, & d'artere en artere,
De nerfz en nerfz le salut me passa
Que l'autre jour Madame prononçea,
4 Me promenant tout triste & solitaire.
Il fut si doux que je ne puis m'en taire,
Tant en passant d'aiguillons me laissa,
Et tout mon cœur si doucement blessa
8 Que je m'en flate, & me plais en l'ulcere.
Les yeux, la voix, le gratieux maintien,
A mesme fois s'acorderent si bien
11 Qu'au seul gouster d'un si nouveau plaisir
Non esperé, s'effroya l'ame toute,
Et pour aller rencontrer son desir
14 De me laisser fut mille fois en doute [1].

III

Editions : *Septiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Amours 2e livre) 1571 et 1572 : (Id., 1er livre) 1578 à 1587 et éd. suiv.

3-4. *84-87* ma Dame me laissa Dedans le cœur tout triste & solitaire

7-8. *71-87* Et tellement de son trait me blessa Que de mon cœur il ne fist qu'un ulcere

11-13. *78* Que du plaisir mon ame fut si gloute, Afriandée au goust d'un nouveau bien, Qu'en desdaignant son terrestre lien | *84-87* Que l'ame fut d'un tel plaisir si gloute, Qu'affriandée au goust d'un si doux bien, Entrerompant son terrestre lien

---

III

1. Cette fin est imitée de celle du sonnet *Vive faville uscian*, où Pétrarque se réjouit d'un accueil inaccoutumé de Laure. Tout le sonnet en rappelle un autre, où Pétrarque exalte un doux et affectueux salut de Laure : *La Donna che'l mio cor*.

IV

Je suis larron pour vous aymer Madame :
Si je veux vivre il faut que j'aille embler
De vos beaux yeux les regards, & troubler [23]
4 Par mon regard le votre qui me pasme.
De voz beaux yeux seulement je m'afame,
Tant double force ilz ont de me combler
Le cœur de joye & mes jours redoubler,
8 Ayant pour vie un seul trait de leur flame.
Un seul regard qu'il vous plaist me lacher
Me paist trois jours, puis j'en revais chercher,
11 Quand du premier la puissance est perduë,
Emblant mon vivre en mon adversité :
Larron forcé de chose defenduë,
14 Non par plaisir mais par necessité [1].

V

Si trop souvent quand le desir me presse
Tout afamé de vivre de voz yeux,

IV

Editions : *Septiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Amours, 2e livre) 1571 et 1572 ; (Id., 1er livre) 1578 à 1587 et éd. suiv.
10. *84-87* j'en reviens chercher.
12, *84-87* la pasture est perdue

V

Editions : *Septiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Amours, 2e livre) 1571 et 1572. — Supprimé en 1578. — Non reproduit dans le *Recueil des P. R.* — A reparu pour la première fois en 1857, éd. Blanchemain, t. I, p. 440.

IV

1. Ce sonnet s'inspire encore de Pétrarque, canz. *Ben mi credea*, st. 1, vers 8 et suiv. ; st. 3, fin.

Pœureux, honteux, pensif & soucieux
Devant votre huis je repasse Maitresse,
Pardonnez moy, ma mortelle Deésse,
Si malgré moý je vous suis ennuyeux,
Malgré moy non, car j'aime beaucoup mieux,
Sans vous facher, trespasser de tristesse.
Las! si je passe & passe si souvent
Aupres de vous fantastique & resvant,
C'est pour embler un trait de votre veuë,
Qui fait ma vie en mon corps sejourner :
Permetez doncq que l'ame soit repeuë
D'un bien qui n'est moindre pour le donner[1].

V

1. Même argument et même source d'inspiration qu'au sonnet précédent.



ODELETTE. [23 v°]

Boivon, le jour n'est si long que le doy[1],
Je perds, amy, mes soucis quand je boy,
Donne moy viste un jambon souz ta treille[2],
Et la bouteille
Grosse à merveille
Glougloute aupres de moy[3] :
Avecq la tasse & la rose vermeille
Il faut chasser esmoy[4].

SONET[5].

Que maudit soit le mirouër qui vous mire,
Et vous fait estre ainsy fiere en beauté,

Éditions : *Septiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Mascarades) 1571 et 1573 (à cette date à la suite des Discours); (Odes, 5e livre) 1578. — Supprimée en 1584. — Reproduite dans le *Recueil des P. R.* en 1609 et éd. suiv.

Éditions : *Septiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Amours, 2e livre) 1571 et 1572; (Id., 1er livre) 1578 à 1587 et éd. suiv.
Titre *78-87* Madrigal

1. Ce vers vient d'un fragment d'Alcée, que Ronsard pouvait lire dans la deuxième édition des Lyriques grecs, publiée par H. Estienne en 1566 : Πίνωμεν... δάκτυλος ἁμέρα. Il redira dans une ode à Simon Nicolas (1578) : Boy souvent : aussi bien la vie N'est pas plus longue que le doy. C'est, d'ailleurs, une interprétation qui lui était personnelle. Turnèbe comprenait autrement.

2. Souvenir d'Horace, *Carm.*, I, 38, fin. Détail déjà vu dans une ode du premier *Bocage* (tome II, p. 180).

3. Ce verbe est au subjonctif. — Onomatopée, comparable à *floflotер* (t. I, p. 19, vers 54) et à *babattre* (t. III, p. 123, vers 78)

4. Sur cette « odelette » monostrophique, d'un rythme libre, v. mon *Ronsard poète lyr.*, p. 624 et suiv.

5. Ce n'est pas un vrai sonnet, mais un « madrigal », nom que Ron-

Ainsy enfler le cœur de cruauté,
Me refuzant le bien que je desire [1] :
Depuis trois ans pour voz yeux je soupire,
Mais mes soupirs, ma Foy, ma Loyauté
N'ont, las je meurs ! de vostre cœur osté
Ce doux orgueil auteur de mon martire.
Et ce-pendant vous ne connoissez pas
Que ce beau mois & vostre age se passe,
Come une fleur qui languist contrebas,
Et que le temps passé ne se ramasse :
Tandis qu'avez la jeunesse & la grace,
Et le temps propre aux amoureux combaz,
De tous plaisirs ne soyez jamais lasse,
Et sans aimer n'atendez le trespas.

6. *84-87* Et si mes pleurs, ma Foy, ma Loyauté
7. *78-87* N'ont, ô destin
8. *78-87* Ce doux orgueil qui cause mon martire
15. *84* Des doux plaisirs | *87* De suyvre amour

---

sard donnait aux sonnets trop longs d'un ou de deux vers. V. la variante du titre, et t. VII, p. 272, n. 4.

1. Souvenir de Pétrarque, qui avait accusé le miroir de Laure de lui inspirer de l'orgueil, ss. *Il mio avversario* et *L'oro e le perle*. — R. avait déjà parlé du miroir de Cassandre comme d'un rival (t. IV, p. 64; v. la note de la p. 65).

HYLAS [24]

AV SEIGNEVR PASSERAT[1].

Je veux, Hercule, autant qu'il m'est possible,
Chanter ton nom, & ton bras invincible,
Pour recompense heureuse des bienfaits
Qu'à noz François autrefois tu as faits[2],
Te redonnant l'honeur que tu merites[3] :
Que des malings les chansons bien escrites
Avoient honny, te faisant un volleur,
Forçeur d'enfans, de femmes violeur,

ÉDITIONS : *Septiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Poëmes, 5e livre) 1571 et 1573 ; (Id., 2e livre) 1578 ; (Id., 1er livre) 1584, 1587 et éd, suiv.

Titre *78* Hylas, à Jehan Passerat | *84-87* L'Hylas (*sans plus*)
6. *78-87* les œuvres bien escrites
7. *78-84* T'avoient honny | *87* Souilloient à tort

---

1. Jean Passerat, humaniste et poète, né à Troyes en 1534, avait enseigné dans divers collèges parisiens, avant de devenir précepteur du fils d'Henri de Mesmes. En 1572 il fut nommé professeur d'éloquence latine au Collège royal, et durant la Ligue collabora à la *Satire Ménippée*. Ses poésies françaises et latines ne parurent qu'à la fin du XVIe siècle et au début du XVIIe. Mais Ronsard avait reçu de lui en 1565 une élégie sur le trépas d'Adrien Turnèbe, et vers 1568 une ode très élogieuse, alors qu'il était miné par la fièvre au prieuré de Saint-Cosme (v. l'éd. Blanchemain, Paris, Lemerre, t. I, p. 140; II, p. 107).

2. Allusion au mythe de l'Hercule Gaulois, dont R. va retracer les bienfaits plus loin, vers 14 et suiv.; mythe narré par Lucien et traduit de grec en latin par Erasme en 1521, puis en français par Geoffroy Tory en 1529. Cf. H. Franchet, *Le poète d'après Ronsard*, p. 98.

3. R. l'a chanté plus d'une fois; v. notamment t. V, p. 224; cf. Franchet, *op. cit.*, p. 99 sqq.

Brigant, larron, & pour te rendre infame
T'ont fait meurdrir tes enfans & ta femme,
Fol de cerveau, vagabond de fureur[1] :
Bref ilz t'ont fait la cloacque d'erreur,
Tyran meschant : mais c'est bien le contraire :
Car tu apris aux vieux François à faire
Toutes vertus, & par ta douce voix
Les retiras come feres des bois,
Pour habiter les chateaux & les villes,
Haïr la faine, & les glands inutilles,
Semer le blé, cultiver les bons vins,
Honorer Dieu, reverer les voisins.
Ce ne sont pas les faitz d'un meschant home :
Et toutefois l'antiquité te nome
Gourmand, meschant : mais certes ce n'est moy,
Qui suis, Hercule, & François, & à toy.
  Quand tu occis la monstrueuse teste [24 v°]
De l'Espagnol[2], tu pris pour ta conqueste
Ses bœufs cornus, ses bœufs au large front
Aux pieds retors, qui luisoient come font
Ces Astres beaux, lors qu'une Nuit sereine
D'une grand dance en biez les pourmeine[3],

16. *87* Les retiras des Antres & des bois
29. *78-87* reverer ses voisins
23-24. *78-87* dont je te veux vanger, Pour ne souffrir tes vertus outrager
25. *84-87* Quand tu tranchas
29. *78-87* Les Astres clairs

1. Pour les accusations des vers 7 à 9, v. Aristophane et autres poètes comiques, qui ont fait d'Hercule un personnage surtout glouton. Pour les griefs suivants, R. pensait à l'*Hercule furieux* d'Euripide, ou à celui de Sénèque.

2. Géryon, roi monstrueux du Sud-Ouest de l'Ibérie : c'était, d'après la légende, un géant à trois têtes.

3. Voir Platon, *Rép.*, épisode d'Er l'Arménien, et Cicéron, *Songe de Scipion*. Ronsard a souvent parlé de la « danse des astres » : cf. t. III, p. 6, et VIII, p. 91, 143 et 151.

Et font jaillir çà & là de leurs yeux,
De petitz feux qui honorent les Cieux [1].
  Tu vins, Hercule, avecq ta riche proye,
Sur le rivage où l'eau de Sosne coye
Se vient au Rosne à Lion marier.
Là ainsy qu'eux [2] tu te voulus lier
Par mariage avecques Galatée,
Qui de vertus ne fut pas surmontée,
Non de Pallas, de Venus en beauté,
Non de Junon en mœurs de royauté,
Qui dominoit, par la mort paternelle
Seule au païs qui de son nom s'apelle [3].
  Or toy, Hercule, au mal accoutumé [4],
Apres avoir un Herculin semé
En Galatée, allas par Mer & Terre
Faire aux Tyrans & aux Monstres la guerre.
  Tu resemblois au pere laboureur,
Qui deffrichant une terre en valeur,
Loing de chez luy, negligent, l'abandonne,
Fors aux saisons qu'il seme, ou qu'il moissonne,
Hercule ainsy de sa femme aprochoit
Ou l'engrossant ou lors qu'elle acouchoit,
Non autrement : au reste de l'année,

32. *78-87* Maints petits feux
38-40. *78-87* Qui de Pallas ne fut pas surmontée En tout scavoir, de Venus en beauté, Ny de Junon en brave royauté
41. *78-87* Qui dominoit la terre paternelle
43. *78-87* au soin accoustumé
53. *87* le reste de l'année

---

1. Ronsard désigne ainsi les étoiles filantes.
2. C.-à-d. : ainsi que le Rhône et la Saône à Lyon.
3. La Gaule.
4. C.-à-d. habitué « au labeur », ainsi que l'indique une note marginale de l'édition princeps. Mais cette note ajoute « comme les Grecs disent πόνηρος », ce qui est une erreur, car ce mot signifie malheureux, maladif et malfaisant, sens bien différents de celui de Ronsard.

Sa main estoit aux guerres adonnée,
Et sa massuë amie de son flanc, [25]
Toujours des fiers[1] se rougissoit au sang.
  O bon Hercule! ayant couvert l'eschine
Du faix velu d'une peau leonine[2],
Et longue & large, au rang de dents fourchus,
A la grand queuë, aux ongles bien crochus,
L'arc en la main, eslongné de tes tropes,
Seul tu vins voir les terres des Dryopes[3],
Come l'erreur de tes pieds te portoit[4],
Ou bien ainsy que ton destin estoit.
  On dit qu'aux champs rencontrant Theodame[5]
Qui labouroit, tu luy ravis sa femme,
Forças son filz, & lui mangeas ses bœufz :
Ce sont des faits que croire je ne veux,
Car un vengeur come toy de malices
Ne honnist point son nom de tant de vices.
Mais de ton temps les Chantres ont menty[6],
Qui ton bien-fait en blasme ont converty,
Et par beaux vers fausement diffamée
De tous costez ta bonne renommée.
Or quand au poinct du Roy Theodamas,

56. *78-87* Des fiers tyrans se rougissoit au sang

59-60. *78-87* Terrible à voir pour ses ongles crochus Et ses sourcils horriblement fourchus

71-72. *78-87* les Vâtes ont menty, Qui tes vertus en blasme ont converty

---

1. C.-à-d. des gens et des bêtes féroces (du latin *ferus*).
2. La peau du lion qu'il avait tué à Némée.
3. Peuple de l'antique Doride, entre le mont Parnasse et le mont Œta.
4. C.-à-d. : comme la marche portait tes pas. Le mot *erreur* a au XVIe siècle le sens latin de course avantureuse.
5. Théodamas ou Thiodamas roi des Dryopes, père d'Hylas.
6. Dans la variante, le mot *Vâtes* est calqué sur le latin *vates*, poètes.

Et de ses bœufs qui estoient gros & gras,
Tu leur apris du bout de ta massuë
D'ouvrir la terre, & trainer la charruë,
Et le collier tout un jour soutenir.
De gras les fiz bien maigres devenir :
Voila pourquoy la tourbe estant trompée
Disoit qu'aux bœufs la gorge avois coupée,
Tué leur Roy, que tu rendis meilleur
Qu'auparavant, travaillant laboureur,
S'emmegrissant & tuant souz la peine [25 v°]
De cultiver ses vignes & sa pleine.
Autant en est d'Hylas son jeune filz[1],
Que de grossier habille home tu fiz,
En le forceant & contraignant d'aprendre
Toutes vertus, des sa jeunesse tendre.
Or aussi tost qu'en la prime saison[2]
La Renommée eut semé que Jason
Alloit gangner au rivage Colchide
Le Belier d'or de Heles homicide[3],
Il ne te pleut qu'un voyage si beau
Se fist sans toy : tu pris le jouvenceau,
Portant ton arc, & ta trousse fatalle[4],

85. *87* & suant sous la peine
93. *78* gagner
94. *78* de la vierge homicide | *84-87* de sa charge homicide
95. *78-87* Tu ne voulus qu'un voyage si beau

1. C'est ici seulement que commence le sujet annoncé au titre ; encore sera-t-il interrompu par un épisode de 80 vers (101 à 181) qui ne concerne pas Hylas.

2. A partir de ce vers, R. s'inspire d'Apollonios de Rhodes, I, 1807 sqq., de Théocrite, idylle XIII, de Virgile, Géorg. IV, de Properce, I, élégie 20 et de Valérius Flaccus, *Argon.*, *passim.*

3. Conquérir la toison d'or du bélier qui portait Phrixos et sa sœur Hellé, laquelle tomba en mer et y périt.

4. C'est le carquois contenant les flèches qui donnaient la mort. V. plus loin, vers 154 et 372.

Qui te suivoit d'une allure inegalle,
Car, ô bon Roy, le moindre de tes pas
En valloit cinq des petitz piedz d'Hylas.
Le bien chery tu vins en la navire[1] :
Tu refuzas qu'on te voulust eslire
Chef de l'emprise, & allas demy-Dieu
Du grand vaisseau prendre place au millieu,
Tenant la rame & tournant l'eau salée,
Qui escumoit autour de la galée[2] :
Si que ton bras ahurté contre l'eau,
Faisoit trambler les poutres du vaisseau,
Estant Orphée au plus haut de la poupe,
Qui de sa lyre encourageoit la troupe.
Ja le rivage aparoissoit au soir
Du Mysien[3] : le vent se laissa choir,
Et sur le mast flottoit la voille lasche :
Quand ces Guerriers, ainsy qu'ouvriers de tasche
Qui vers le soir (alors que le bouvier, [26]
Dessoubz la nuict, vient ses bœufs deslier)
Hastent leurs mains à tout ouvrage dures,
A qui le ventre affamé dit injures :
Ainsy chacun se print à s'animer
Par un combat honneste de ramer[4].
Les avirons vont d'ordre, & la galere
Poussée avant d'une jeune colere,
Voloit sur l'eau, faisant d'un large tour

117. *87* Hastent leurs mains & crasseuses & dures

---

1. C.-à-d. : Tu fus le bien venu sur le navire des Argonautes. Emprise = entreprise.
2. Synonyme de galère, employé plus loin, vers 121.
3. Le rivage du Mysien. La Mysie était une région du N.-O. de l'Asie Mineure, sur les bords de la Propontide (mer de Marmara).
4. Noter la construction tout à fait insolite de cette phrase, avec parenthèse en surcharge, anacoluthe et syllepse.

Meint gros bouillon, escumer à l'entour.
Chacun adjoute à l'adresse la force,
Et de gangner son compagnon s'efforce.
  Mais toy, Hercule, à qui tout le cœur bat [1]
Du haut desir de vaincre en ce combat,
En t'efforçant contre l'onde azurée,
Rompis ta rame à la pointe ferrée,
Dont de despit tu soupires & plains.
Un des morceaux te reste entre les mains,
L'autre morceau en tournoyant se jouë,
Flot dessus flot où la vague le rouë :
Ayant le fiel de colere allumé
De voir ton poing d'aviron desarmé.
De tel effort tu cheus à la renverse,
Tes piedz s'en vont d'une longue traverse
Fraper la proue, & la poupe ton chef
Plat estendu, mais nul de ton meschef,
Te regardant, de peur n'osa mot dire,
Seul te levant tu t'en pris à soubzrire.
Eux d'un grand cœur se banderent si fort
Que vers la nuit arriverent au port.
  Mais aussy tost que l'aube fut levée [26 v°]
Hercule entra dans la forest trouvée,
Pour espier des yeux à l'environ
Quelque arbre propre à faire un aviron.
Hercule estant pensif & fantastique,
Bien loing il erre en la forest rustique,
Haute maison des oyseaux [2] : à la fin

150. *87* Erre tout seul en la forest rustique

1. L'épisode qui suit est emprunté à Apollonios, I, 1161 sqq. ; 1187 sqq.
2. Souvenir de Lucrèce, I, 18 : Frondiferasque domos avium. L'expression reviendra dans l'Elégie sur la forêt de Gastine (1584).

Il vit sans nœuds, sans branches, un Sapin,
Frapé du vent d'une lente secousse,
Il jecte à bas son arc courbe & sa trousse,
Et s'affermant contre terre les pas [1],
Et roidissant les muscles de ses bras,
Enflant d'ardeur les veines du visage,
Mit les deux mains dessus l'arbre sauvage
A dos courbé, & bien qu'il tint beaucoup
Il l'arracha tout net du premier coup,
Racine & tout : dessus l'espaule forte
Le va chargeant, s'en retourne & l'emporte.
  Ainsy qu'on voit aisement l'oyseleur
Cercler la place à cacher le malheur
Du simple oyseau [2] : il arrache sans peine
Le chaume sec, dont la place estoit pleine.
Ainsy Hercule aisément arracha
Ce grand sapin, si tost qu'il y toucha,
Ou come on voit qu'en mer une bourrache [3]
Par violence en tempestant arrache
Hors de son lieu le mast qui est debout,
Et le fait cheoir à bas cordes & tout [4]
Dont il se tient aussi fort qu'un polype
Fait contre un roc, qui se grimpe & se gripe
De ses cheveux si ahert au rocher [5] [27]

155. *78-87* Et affermant

1. C.-à-d. : s'appuyant ferme les pieds contre terre.

2. C.-à-d. : On voit l'oiseleur sarcler aisément la place qui cachera le piège pour l'oiseau naïf.

3. Autre forme du mot bourrasque ; on trouve aussi bourrasse. Cf. Huguet, *Dict. du XVIe siècle.*

4. Cette comparaison vient d'Apollonios.

5. C.-à-d. : le polype s'agrippe avec ses tentacules tellement fort au rocher. Pour le mot *ahert* on lit en marge de l'édition princeps : « tenant bien fort ; vieil mot François, qui vient du latin *adhærens* » ; cf. Dict. Huguet.

Que le pescheur ne l'en peut arracher,
Mais à la fin à main forte il l'arrache,
Car fil à fil ses liens il destache,
Et tout joyeux (en le portant parmy
Tant de poissons) rit de son ennemy.
  Tandis Hylas, jeune, gaillard & brusque [1],
Aux blanches mains, à la longue perruque,
Au beau visage, à l'œil noir & serain,
Prist une cruche aux deux ances d'airain
Et seul entra dans la forest prochaine,
Chercher les eaux d'une belle fontaine :
  Come il alloit, les Freres qui avoient
Æsles au dos, amoureux, le suivoient,
Volant sur luy pour baiser sa chair blanche [2] :
Il destournoit l'embuche d'une branche,
Marchant toujours pour soudain retourner
Avant qu'Hercule arrivast à disner :
Il nourrissoit l'enfant pour tel office,
En ce seul fait il luy faisoit service :
Car en mangeant Hercule ne beuvoit
Que la seule eau dont l'enfant l'abreuvoit,
Ny Telamon [3], come fortune assemble
Deux grands amis qui sont toujours ensemble :

184. *84-87 graphie* anses
186. *78-87* Pour chercher l'eau d'une belle fontaine
198. *84-87* en une table ensemble
199. *84-87* C'est un tresor que la bonne amitié

---

1. Synonyme de gaillard, vif. La rime était sans doute phonétique, brusque se prononçant bruque. Ailleurs R. fait rimer offusque avec perruque.

2. Ces frères ailés sont Calaïs et Zéthès, dont Ronsard avait écrit l'hymne (t. VIII, p. 255). Ce détail est emprunté à Properce, I, élégie 20, vers 25 sqq.

3. C.-à-d. : De même Télamon ne buvait que de l'eau versée par Hylas. C'était, en effet, un ami inséparable d'Hercule.

Et qu'est-il rien plus grand que l'amitié,
Quand un amy retrouve sa moitié [1] ?
  Or cet enfant, come son pié le meine,
Dans la forest umbreuse se pourmeine
Errant par tout, ains qu'aviser le bord
De la fonteine, où l'atendoit la mort.
On dit qu'Hylas n'eust pas trouvé la source [27 v°]
D'une telle eau, sans un cerf dont la course,
Par le moyen de Junon (qui le cœur
Portoit, marastre, enrouillé de rancœur
Des faitz d'Hercule, & en crevoit de rage) [2]
Qui l'enfant grec guida sur le rivage [3].
  Cette fonteine estoit tout à l'entour
Riche de fleurs, qu'autrefois trop d'amour
De corps humain fit changer en fleuretes,
Peintes du teint de palles amourettes,
Le Lis sauvage, & la Rose, & l'Oeillet,
Le roux-Soucy, l'odorant Serpoulet,
Le bleu Glayeuil, les hautes Ganteleées,
La Pasquerete aux fueilles piolées,
La Giroflée & le Passevelours,
Et le Narcis qui ne vit que deux jours,
Et cette fleur que l'apvril renouvelle,

206. *87* De si belle eau
210. *1623* Cest enfant Grec
212. *84-87* Riche d'esmail & de fleurs que l'Amour
214. *84-87* des palles amourettes

---

1. Au xvie siècle, le mythe de l'Androgyne avait mis en vogue les expressions *chercher*, *retrouver sa moitié*. Cf. G. Gougenheim, *La déchéance d'un terme platonicien : ma moitié* (*Festgabe Gamillscheg*, 1952, p. 44-50).
2. Dès sa naissance, Hercule fut en butte à la haine de Junon.
3. Le relatif *qui* rompt la construction de la phrase, commencée par : un cerf dont la course. C'est la course du cerf qui guida Hylas, détail emprunté à Val. Flaccus, *Argon.*, III, 545 sqq.

Et qui du nom des Satyres s'apelle[1],
Et l'autre fleur que Junon fit sortir,
Quand d'un Coqu voulut son corps vestir,
De tel oyseau empruntant le plumage[2],
Du frere sien fuyant le mariage,
Come trop jeune, & dedaignant le jeu
D'amour, qui ard noz cœurs d'un si beau feu[3].
Meint chesne vieil ombrageoit l'onde noire,
Faunes, Sylvains n'y venoient jamais boire,
Ains de bien loing s'enfuyoient esbahiz :
Maison sacrée aux Nymphes du pais,
Et au Printemps, qui de sa douce haleine,
Embasmoit l'air, les forests & la pleine, [28]
Que les pasteurs en frayeur honoroient,
Et de bouquetz les rives decoroient.
Un ombre lent par petite secousse,
Erroit dessus, ainsy que le vent pousse,
Pousse & repousse & pousse sur les eaux
L'entrelassure ombreuse des rameaux[4] :
Là meinte source en bouillons sablonneuse,
Faisant jaillir meinte conque perleuse,

225. *87* De tel oisel
228. *78* à petit feu | *84-87* d'un si doux feu
229. *84-87* Un chesne large

---

1. Le satyrion, variété d'orchidée.
2. Cette périphrase énigmatique désigne, d'après Marcassus, la primevère. Le mot *coqu* est ici synonyme de coucou, l'oiseau.
3. Cette énumération des fleurs qui entouraient la source est imitée de Théocrite, *op. cit.*; mais le poète grec ne s'est pas cru obligé de recourir à des périphrases mythologiques pour les désigner. Sur ce procédé, cf. t. X, p. 129 sqq.
4. Ceci rappelle le vers de Virgile, *Buc.* V, 5 :

Sive sub incertas Zephyris motantibus umbras;

et l'imitation que R. en fera plus tard :

Dont l'ombrage incertain lentement se remue.

Peindoit les bords de passementz divers,
De gravois gris, rouges, jaunes & pers.
Là carolloient à tresses decoiffées,
De main à main les Nymphes & les Fées [1],
Foulant des pieds les herbes d'alentour,
Puis dessouz l'eau se cachoient tout le jour.
La belle Herbine, au haut de l'onde assize,
Voyant l'enfant soudain en fut esprise,
Et se plongeant à chef baissé le front
Alla trouver Printinne au plus profond.
  Royne des eaux, ma maitresse honorée,
J'ay veu là haut sur la rive voirrée [2],
Un jeune enfant par qui seroient vaincuz
De gaillardize Apollon & Bacchus :
Venez le voir, vous verrez une face,
De qui le trait les Déesses menace,
Et qui plus est un crespelu coton
Ne fait que poindre autour de son menton :
  Printinne adoncq qui estoit amuzée
A retourner les plis d'une fuzée,
Laissa quenouille & filet tout soudain,
Et le fuseau lui tomba de la main [3] : [28 v°]
Venus adoncq luy darde une sagette,
De celles là qu'aux Nymphes elle jette,

247. *87* du pied
261. *84-87* qui s'estoit amusée
263-264. *84-87* En se hastant luy tomberent soudain Fil & quenouille & fuzeau de la main

---

1. Encore un passage où R. assimile les Fées aux Nymphes. Cf. t. XII, p. 29, n. 2, et mon article sur les fées dans l'œuvre de Ronsard, *Modern Philology*, XXXVIII, 319-324.

2. Mis pour *verrée* (du latin *vitrea*, transparente comme du verre) ; déjà vu, t. V, p. 241, vers 171.

3. Ce passage, depuis le vers 249, s'inspire de Virgile, *Géorg.* IV, 333 sqq., ainsi que plus loin les vers 273 et suiv.

Et aux grands dieux qu'elle fait langoureux,
Quand des mortels deviennent amoureux,
Quittant du Ciel les regions seraines
Pour estre fable à noz femmes humaines,
Et desguiser d'habillement nouveau,
Leurs corps changez en Cygne ou en Toreau.
Pres de la Nymphe au plus profond des ondes
Estoit Antrine aux belles tresses blondes,
Et Azurine aux tetins descouvers,
Verdine, Ondine, & Bordine aux yeux vers.
L'une des deux estoit encor pucelle,
Et l'autre avoit du laict en la mamelle,
Et de Lucine, en la fleur de ses ans,
Avoit senty les traitz doux & cuisans[1],
Qui[2] devidoient les toisons Tyriennes,
Teintes au sang des huitres Indiennes[3].
Incontinent, tout ouvrage laissé,
Nagent sur l'eau, où d'un œil abaissé,
Voyent l'enfant, qui de couleur resemble
A ces blancs Liz, qu'une Amoureuse assemble,
Avecq la rose, ou au teint de l'œillet,
Qui va nageant sur la blancheur du laict[4].
Tandis Hylas de la gauche s'apuye
Dessus le bord, de l'autre tient la buye,

1. Autrement dit : elle avait eu déjà un ou plusieurs enfants. Détail pris à Virgile, *loc. cit.*, vers 339 sqq.

2. Ce *qui* a pour antécédents les Nymphes susdites ; tournure latine.

3. C.-à-d. : dévidaient de la laine de Tyr, teinte en bleu verdâtre. Ceci correspond à ces vers de Virgile, *loc. cit.* :

...Eam circum Milesia vellera Nymphæ
Carpebant, hyali saturo fucata colore.

4. Souvenir des *Anacreontea*, XXVIII, 23, ou de Properce, II, 3, 12 :

Utque rosæ puro lacte natant folia.

Cf. t. VI, p. 155, vers 81 et suiv.

Qu'à front courbé il puise dedans l'eau,
L'eau, qui s'engoufre au ventre du vaisseau,
Fit un grand bruit : en ce pendant Printine,
Ardente au cœur d'une telle rapine, [29]
Sa gauche main finement aprocha,
Et de l'enfant le col el'acrocha,
Coup dessus coup le baise & le rebaise,
En l'atirant, à fin que plus à l'aise
Sa pesanteur l'emportast contre bas :
Puis de la dextre elle hapa le bras :
Dont il tenoit le vaisseau : & s'efforce,
De le tirer souz l'onde à toute force.
Hylas crioit & resistoit en vain :
Dedans le goufre il tomba tout soudain
Pié contremont, come on voit par le vuide
Tomber du Ciel une flame liquide
Toute d'un coup dans la Mer, pour signal
Que la navire est sauve de tout mal.
Lors le patron qui reconnoist l'estoille,
Aux mateloz sifle qu'on face voille,
Le vent est bon : en la mesme façon
Tomba d'un coup souz l'onde le garson [1].
Sur ses genoux la Nymphe qui est folle
De trop d'amour, le flate & le console
Et luy fait part de son lict amoureux,
Et de sa table : & d'home malhureux,
Fit à son corps une deité prendre.

291. *84-87* Qu'à front panché laisse tomber en l'eau
296. *84-87* Et du garçon le col elle accrocha
315-316. *78* Puis luy fist part de son lit amoureux... malheureux
315-317. *84-87* Puis luy fist part de sa table & son lit Et de son cœur : d'avantage luy fit D'homme mortel une Deité prendre

1. Cette comparaison bizarre vient de Théocrite, *op. cit.*, vers 50 sqq.

Nul n'avoit peu le cri d'Hylas entendre,
Fors Telamon qui la voix entendit
D'Hylas tombé : Hercule il attendit,
Puis le voyant de bien loing il l'apelle,
Et soupirant lui conta la nouvelle.
En attendant, cher amy, ton retour,
J'ay entendu deux ou trois foix autour [29 v°]
De mon oreille une voix lamentable,
Au cry d'Hylas totalement semblable :
Il est en peine, ou bien il s'est noyé,
Ou ta marastre[1] a, despite, envoyé
Quelque Lion pour en farcir sa panse,
Bref, ton Hylas est mort, come je pense.
D'aspre courroux le fiel luy bouillonna,
Jetta sa charge, & soudain retourna
Sur le rivage, où la troupe esveillée
Faisoit litz d'herbe, & tentes de fueillée,
Pour s'enquerir en sanglotant menu[2],
Si l'enfant Grec estoit point revenu,
Par tout il cherche & recherche & retourne,
Revient, reva, & jamais ne sejourne.
Mais quand il vit qu'au logis n'estoient pas
Cruche ny eau, ny l'eschanson Hylas,
Fit un grand cry : il avoit l'ame atteinte
D'une angoisseuse & miserable plainte,
Refrapant l'air de meint soupir profont,
En gemissant, come les vaches font,

339-340. *84-87* Mais quand il vit que l'echanson Hylas Vers le logis n'avoit tourné ses pas

---

1. Junon. Cf. ci-dessus, vers 207 et suiv.
2. Pour l'emploi de cet adjectif adverbial, v. le tome III, p. 136, note 1.

Quand par les bois apellent leurs genisses,
Que le couteau des divins sacrifices
A fait mourir empourpré de leur sang.
Devant l'autel elles gisent de rang,
A qui le cœur tramblote & les arteres :
L'air retentist dessouz le cry des meres [1].
  Tout furieux retourna dans le bois,
Criant Hylas : une greslete voix
Foible & sans force il entre-oyoit à peine,
Qui luy respond : la voix sembloit lointaine, [30]
Et toutefois bien prochaine elle estoit,
Mais l'eau gardoit qu'à plein son ne sortoit,
En l'estoufant : cependant par valées,
Par ronces, bois, par roches reculées,
Court & recourt pensant à son malheur,
Quand vers le soir s'endormit de douleur [2].
  Jason qui vit la nuit estre tombée,
Et le bon vent pour la voile courbée,
Dresse les ponts, monte au vaisseau connu,
Croyant qu'Hercule y fust desja venu.
Cet art subtil se fit par la menée
De Meleagre enfant du grand Oinée [3],

346-347. *84-87* Que les couteaux... Ont fait mourir, empourprez de leur sang
353. *87* entre-oyoit à grand peine
360. *73-87* s'endormoit
366. *78-87* *graphie* Oenée

---

1. Souvenir de Lucrèce, II, 353 sqq.
2. Cette légende a été traitée aussi par des poètes tels que Parny, A. Chénier, Leconte de Lisle. Cf. J. Vianey, *Sources de Leconte de Lisle*, p. 321 et suiv. : Pierre Moreau, *Les trois Hylas*, dans les *Mélanges Vianey*, p. 425 et suiv.
3. Comprendre : Les raisons *subtiles* qu'on fit valoir pour hâter ce départ avant le retour d'Hercule eurent pour auteur l'*artificieux* et intrigant Méléagre. — C'est Valerius Flaccus qui a inventé sa responsabilité

Qui bien que tard un jour s'en repentit,
Quand le tison ses antrailles rostit,
Lequel estoit envieux des victoires,
Et des labeurs d'Hercule aux fesses noires[1].
  Come il dormoit, du travail ennuyé,
Ayant le col sur sa trousse apuyé,
L'arc d'un costé, de l'autre la massuë,
Voicy venir l'Ombre gresle & menuë
Du jeune Hylas qui, secoüant le chef
De son Seigneur, luy conta son mechef.
Mon seul Seigneur qui fus mon esperance,
Qui les vertus m'apris des mon enfance,
Afin qu'un jour je peusse devenir
Grand come toy, puis au Ciel parvenir :
Puisant de l'eau[2] pour te servir à table,
Une Déesse au visage acointable,
Hape mon bras & souz l'eau m'a tiré,
Bien que ton nom j'eusse en vain soupiré [30 v°]
En t'apellant, mais quoy ? la destinée

367. *73-87* se repentit
382. *78* agreable
383. *78* Happa mon bras
382-384. *84-87* (Amour n'est pas, comme on pense, une fable), Une Déesse amoureuse me vit, Qui tout soudain dessous l'eau me ravit
385-388. *84-87* Je t'appellois pour-neant quand ma bouche Fut pleine d'eau : elle, apres, qui me touche Me transforma de sa houssine, à fin

---

dans l'abandon d'Hercule (*Argon.*, III, 646 sqq.; IV, 31 sqq.). La mort de Méléagre a été racontée par Ovide (*Met.*, VIII, 270 sqq.). Mais il ne dit pas que Méléagre se repentit alors d'avoir conseillé l'abandon d'Hercule. Ronsard, suivant ici Val. Flaccus, a mis au compte de Méléagre ce qu'Apollonios avait dit de Calaïs et Zéthès, lesquels, s'étant opposés à un retour en arrière pour reprendre Hercule à bord, eurent à s'en repentir plus tard, devant périr par la main de ce héros (Apollonios, *Argon.*, I, 1298 sqq.).

1. On pensait qu'Hercule avait les fesses couvertes de poil noir, signe de force; d'où l'épithète μελαμπῦγος, que Ronsard traduit ici.

2. C.-à-d. : Comme je puisais de l'eau. Acointable = aimable.

Avoit ma vie à tel sort terminée,
Pour prendre un jour une mortelle fin,
Hé qui pourroit resister au destin !
Assez, Seigneur, & par mer & par terre
J'ay veu souz toy le mestier de la guerre,
Assez mon dos a sué souz le faix
De ta massuë, assez tes nobles faitz
Ont illustré ma vive renommée.
Or maintenant ma peine est consomée
Loing de la terre, & loing de tout soucy
Qu'ont les mortelz : heureux je vis icy.
A Dieu Seigneur, à Dieu ma chere teste,
Par ton haineux [1] meinte & meinte conqueste
Te reste encor, & mille maux divers
Que tu auras vaguant par l'univers,
Puis à la fin une mort trescruelle
Doibt consomer ta figure mortelle.
Dessus un mont tu bruleras ton corps
Par la douleur que dedans & dehors
Tu sentiras d'une chemise ouvrée
Au vilain sang du Centaure enivrée [2] :
Ainsy brulé t'en iras dans les Cieux,
Tu prendras place à la table des Dieux :

Qu'en source d'eau je fusse Dieu sans fin | *87* Je t'appellois pour-neant, quand ma bouche Fut pleine d'eau : quand, rebelle & farouche, De sa houssine en me frappant tourna Mon corps en Dieu, puis son lict me donna

398. *84-87* Par ta marastre encor mainte conqueste

399. *84-87* Te reste à faire

403-406. *84-87 suppriment ces quatre vers*

407-410. *84-87* Ton corps brulé s'en ira dans les Cieux Prendre sa place à la table des Dieux : Puis tu auras, loyer de ta proüesse, Pour femme Hebé, la royne de jeunesse

1. Eurysthée, instrument de la haine de Junon pour Hercule.

2. C.-à-d. : imbibée du sang du centaure Nessus (sens du mot *enivrée* déjà vu, t. XII, p. 90, vers 64).

Puis pour loyer de ta forte prouësse
Doibs espouser l'immortelle Jeunesse[1] :
« Car les beaux faits de l'home vertueux
« Ne meurent point : mais du voluptueux,
« Qui a sa vie en plaisirs consommée,
« Avecq la mort se perd la renommée[2]. [31]
Ainsy Hylas à son maistre parla,
La nuit s'enfuit et l'Ombre s'envola.

Mon Passerat, je resemble à l'Abeille
Qui va cueillant tantost la fleur vermeille,
Tantost la jaune : errant de pré en pré
Volle en la part qui plus luy vient à gré,
Contre l'Hyver amassant force vivres :
Ainsy courant & fueilletant mes livres,
J'amasse, trie & choisis le plus beau,
Qu'en cent couleurs je peints en un tableau,
Tantost en l'autre[3] : & maistre en ma peinture,
Sans me forcer j'imite la Nature,
Come j'ay fait en ce portrait d'Hylas

415. *84-87* Ainsin Hylas
420. *84-87* Où plus les fleurs fleurissent à son gré
422. *84-87* Ainsi lisant
425. *84-87* & prompt en ma peinture

---

1. Hébé, qui dans l'Olympe versait le nectar aux Dieux.

2. Cette prédiction rappelle celle du devin Tirésias, révélant à Amphitryon et Alcmène l'avenir glorieux de leur fils (Pindare, *Nem.*, I, triade finale ; Théocrite, idylle XXIV). Mais Ronsard l'a empruntée directement à Valérius Flaccus, *Argon.*, IV, début, où le jeune Hylas apparaît en songe à Hercule, lui raconte ce qui est arrivé et lui prédit l'apothéose qui mettra fin à sa laborieuse carrière.

3. Cette comparaison de l'écrivain avec l'abeille est très ancienne. On la trouve déjà dans Pindare, *Pyth.* X, épo. 3, fin ; puis dans Platon, *Ion*, éd. Méridier, p. 36. Horace se l'applique en s'opposant au torrentueux Pindare, *Carm.*, IV, 2, 27 sqq. Sénèque à son tour écrit à Lucilius, *Epist.*, 84 : « Imitons, comme on dit, les abeilles, qui voltigent çà et là, butinant les fleurs propres à faire le miel ».

Que je te donne, & si à gré tu l'as
J'en aimeray mon present d'avantage
D'avoir sceu plaire à si grand personnage.

ELEGIE

A AM. JAMIN[1].

Couvre mon chef de pavot, je te prie,
Afin, Jamin, que mes soucis j'oublie :
De luy tout seul pour perdre mon mechef[2],
Je ne veux point me couronner le chef,
Mais de son jus à longs traits je veux boire
Pour de mes maux endormir la memoire
De fond en comble, & pour ne retenir
Jamais au cœur un si dur souvenir :
Voulant du tout en forsant ma nature [31 v°]
Du caractere effacer la figure
Que je portois engravé dans le cœur,
Qui par deux ans a nourry ma langueur[3].
Le temps perdu soit perdu, & je pense
Avoir assez entiere recompense,

Éditions : *Septiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Elegies, 5e livre) 1571 et 1573. — Supprimée en 1578. — Reproduite dans le *Recueil des P. R.* en 1609 et éd. suiv.

1. Sur ce personnage, v. ci-dessus, *la Salade*, note 1.
2. C.-à-d. pour me faire oublier ma mésaventure.
3. Je conjecture, sans grand risque d'erreur, qu'il s'agit d'une Tourangelle, dont le prieur de Saint-Cosme s'était amouraché peu après son installation dans ce prieuré, c.-à-d. vers 1566, et qu'il courtisa pendant deux ans, malgré la fièvre quarte qui le minait. V. ce qu'il écrivait alors à son avocat Pierre du Lac, ci-dessus, p. 168, vers 17 et suivants, et les sonnets amoureux qui précèdent, enfin l'élégie à Le Gast ci-dessus, p. 206.

Si de ses retz je me puis deslier,
Et tout à fait son amour oublier.
Charge mon vin de pavotz & ma teste,
Et ne vien plus d'une reprise honeste
Me condamner, que je suis inconstant,
Ou si tu veux, repren, j'en suis contant,
Pourveu qu'ainsy je la puisse en ma vie
Autant haïr come je l'ay servie.
Le mal traité s'esjouïst à son tour,
Quand le desdain triomphe de l'amour,
Et bien souvent pour ne pouvoir complaire,
Le trop d'amour se transforme en colere,
En rage, en feu, qui de vengeance sert,
» Et pour un rien souvent le tout se perd [1].

ELEGIE

Seule apres Dieu la forte destinée
Commande en terre à toute chose née,
Et son lien nous enchesne si fort
Que rien ne peut le trancher que la mort :
Ny pour voguer par les mers poissonneuses,

24. *1609 et éd. suiv.* Quand le destin

Editions : *Septiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Elegies, 4e livre) 1571 et 1573 ; (Id., livre unique) 1578 et 1584. — Supprimée en 1587. — Reproduite dans le *Recueil des P. R.* en 1609 et éd. suiv.

3. *78-84* nous enlasse

---

1. Cette courte élégie est à rapprocher de celle que R. adressait à Jamyn au moment de leur arrivée à Saint-Cosme, pour le mettre en garde contre les séductions de l'amour, *Fameux Ulysse...* (t. XIV, p. 81). Ces deux pièces, plus encore que *la Salade*, montrent l'affectueuse intimité qui unissait alors le Maître et son secrétaire.

Ny pour traçer les Syrtes sablonneuses [1],
Pour se cacher dans l'antre d'un rocher, [32]
Ou souz la terre, on ne peut empescher
Le cours fatal que veinqueur ne nous suive,
Et que chacun par contrainte ne vive
Desouz la loy qu'il reçeut en naissant :
Tant le decret du destin est puissant,
Qui va forceant tous les homes de faire
Une action l'une à l'autre contraire [2].
L'un en cecy, l'autre en cela se plaist,
Et si ardent en son courage il est,
Au cœur touché du destin qui l'incline,
Que son instinq ne sort de sa poitrine,
Mais s'attachant en ses veines l'esmeut
Le pousse & poingt en la part où il veut [3].
Ainsy du jour que je vous vy, Madame,
Vous fustes seule emprainte dans mon Ame,
Et le destin ne m'a permis depuis
Aimer ailleurs, tant condamné je suis
A vous servir, ne sentant autre braise,
Ni ne voyant autre bien qui me plaise :
Car je ne puis regarder autrepart
Autre Soleil : Sans plus vostre regard
Me sert de sang, de poumons & de vie :
Seule en vous gist mon tout & mon envie :

9. *78-84* qu'importun ne nous suive
18. *71-73* *graphie* instint
13-20. *78-84* *suppriment ces huit vers*
27-42. *78-84* *suppriment ces seize vers*

1. C.-à-d. pour traverser des pays sablonneux, comme les Syrtes.
2. Ces actions ne sont pas « contraires l'une à l'autre », mais différentes l'une de l'autre, comme l'indique la suite.
3. C.-à-d. du côté où l'instinct le pousse ; la volonté est réduite à une impulsion de l'instinct.

Seule pour vous je fu predestiné[1],
Et pour vous seule, & non pour autre né.
Quand le haut Ciel qui a toute puissance
Sur nous humains avant nostre naissance,
En voz cheveux ne m'auroit enlassé,
De vous aymer je n'eusse pas laissé :
Qui est celuy, s'il n'est fait d'une glace, [32 v°]
Ou d'un rocher, qui, voyant vostre grace,
Vostre jeunesse & les rais de vos yeux,
Vostre beau front, vostre port gratieux,
Et par sur tout vostre Ame genereuse,
Ne s'alumoit d'une flame amoureuse ?
Quand je vous voy, (il n'en faut point mentir)
Vostre beauté au cœur me fait sentir
Cent passions diverses, & me semble
Que tout le corps passionné me tremble,
Celant mon feu qui ne se peut celer :
Car il ne laisse en me brulant d'aller
De nerfs en nerfs, & d'artere en artere,
De veine en veine, & forcé de le taire,
Il se decele, & montre assez combien,
Vous estes seule & mon mal & mon bien.
En vous je vy, & en vous je respire,
Autre richesse au monde je n'aspire,
Et voz beaux yeux sont mon contentement :

47-72. *78 ne conserve de ces vingt-six vers que ce quatrain* : En vous je vy & en vous je respire, Autre richesse au monde je n'aspire, Seuls voz beaux yeux sont mon contentement : Sans leurs rayons je mourrois promptement | *84 rétablit l'alternance des rimes en le remplaçant par ce distique :* Tant le regard qui part de vos beaux yeux De tous mes sens se fait victorieux

---

1. Au vers 30, *seule en vous* = en vous seule. Au vers 31, *seule pour vous* = pour vous seule (cf. le vers 32). Fortes inversions pour raison de versification.

Sans leurs rayons je mourrois : seulement
D'un seul regard je pren mort & naissance :
Ne vous voyant je perds toute puissance,
Froid & perclus, & sans le souvenir,
Qui compagnon me vient entretenir,
Representant ainsi qu'un bel Image,
De nuit, de jour, voz yeux, vostre visage,
Vostre parler, & tous les biens qu'Amour
Loge dans vous : je mourrois des le jour
Que par fortune ou par autre disgrace
Je n'ay point veu vostre gentille face [1],
Qui nous fait foy & tesmongne à noz yeux, [33]
Que vos beautez ne sentent que les Cieux,
Come passant les Dames de vostre age,
En corps divin, en esprit meur & sage,
En courtoisie & jeunesse, qui fait
Le port plus beau, plus aimable & parfait.
  Voilà pourquoy mon Ame qui s'oblie,
Pour vous aymer si fermement se lie,
En me laissant, à la vostre, qu'elle est
Toujours collée au plaisir qui lui plaist,
Sans se souler de telle jouïssance,
Et pour cela nos noms, comme je pense,
Sont accordans : car nous ne sommes pas
Deux cœurs en un liez jusqu'au trespas,
Mais le Destin qui les amans assemble
Nous a liez de mesmes noms ensemble,
Come de cloux pour tenir l'amitié

73. *78-84 graphie* qui s'oublie
77. *71-84* de telle jouyssance

---

1. Je n'ay veu = je n'aurais vu.

Qui nous conjoinct sans changer de moitié [1].
  Car je ne puis changer d'autre pensée,
Tant la mienne est en la votre passée,
Mon cœur au votre, & plus rien je ne sais
Sinon vous mesme, & changer ne me puis :
Car tout en vous je ne suis nulle chose,
Et n'ay besoin d'autre metamorphose,
S'il ne vous plaist vous mesmes vous changer,
Et vous deffaire & rompre & deloger
Hors de chez vous : autre malheur extresme
Ne peut forcer moy qui suis un vous mesme [2].
  Pource, Madame, esperer il vous faut
Un serviteur loyal & sans defaut,
Come je suis, qui pour vostre service, [33 v°]
Se veut soymesme offrir en sacrifice
A voz beautez, dont, de jour & de nuit,
Le beau portrait de toutes pars me suit :
Bien que souvant ou par doute ou par crainte
Ou par respect ou par autre contrainte,
En vous voyant, tout pensif & tramblant,
De voir voz yeuz je n'ay pas fait semblant,
Come montrant par froide contenance,
Qu'en autre part j'avois fait alliance,
Faisant entrer les homes en soupson
Que mon ardeur n'estoit plus qu'un glaçon,
Et la chaleur, au paravant si forte,

85. *78-84* Las ! je ne puis
88. *78-84* & rien de moy ne puis
89. *On lit* Car toute eu vous (*erreur typ.; 71-73 corrigent*) | *78-84* Toute dans vous (*texte également fautif, corrigé dans les P. R. ainsi* : Tout dedans vous).

---

1. C.-à-d. sans que l'un de nous deux cherche une autre liaison. Cf. t. IV, pp. 21, 110 et 155 et *supra*, p. 215, v. 56, et p. 237, v. 200.
2. C.-à-d. : moi qui ne fais qu'un avec vous.

Par trait de temps languissoit toute morte.
Mais je cachois d'une cendre le feu
Qui me bruloit : affin qu'il ne fust veu
Par le dehors que le dedans, Madame,
Ardoit pour vous d'une si chaude flame.
  Car je ne suis un amant incertain,
Qui prend & laisse Amour aussi soudain
Qu'un vestement : c'est un acte volage,
Et punissable : Amour m'est heritage
Come mon sang, mes veines & mon cœur,
Que ny le temps, desespoir ny rigueur,
Ne peut m'oster : il faudroit me desfaire.
Mais je ne veux que l'importun vulgaire,
Menteur, causeur, connoisse rien de moy,
Pour ne commettre à sa langue ma foy.
Qui veut garder une amour bien entiere,
Ne faut donner au mesdisant matiere
De caquetter : il faut dissimuler : [34]
Souvent le taire est meilleur que parler :
Puis l'Amitié qui est bien commencée
Sans parler parle avecques la pensée.

115. *78-84* Non je ne suis
118-119. *78-84* Amour m'est tout, Amour m'est heritage, Comme est mon sang, mes veines & mon cœur
128. *78-74* Souvent le taire a veincu le parler



Sonnet

en faveur de Monsieur de Ronsart & de sa Franciade.

Quelle si docte main & quel papier si blanc,
Ronsard, dy moy de grace, eternise ta gloire ?
Quelle plume de cigne, & quelle encre si noire,
De l'oublieuse mort te delivre si franc ?
Quelle faveur des Dieux te retire du rang
Obscur des Ignorans ? Que dis-je du rang ? voyre
Te faict seul & premier qui du Loir & de Loire
Fays si hault retentir & l'un & l'autre flanc ?
De quelle cire vierge as-tu tiré le miel
De si doulces chansons ? Quelle ælle jusqu'au ciel,
Hardy, t'as eslevé ? Et par quelle carriere
Laisse-tu un Virgille & un Homere arriere ?
Le premier vers, Ronsard, de ta grand'FRANCIADE
Vault toute l'Æneide & toute l'Iliade.

RENÉ BELLET ANGEVIN [1]

1. Ce sonnet hyperbolique, publié trois ans avant la *Franciade*, fut adressé à Ronsard très probablement après que son auteur eut pris connaissance des vers de ce poème que Lambin inséra dès 1567 dans la 2e édition de son Horace (cf. t. XVI, pp. 13 et 359). — Quant à René Bellet, c'était un « avocat des plus doctes et des plus renommés de tout le Siège présidial et Sénéchaussée d'Anjou », dit La Croix du Maine en sa *Bibl. fr.*, t. II, p. 359 ; cf. t. XIV, p. 42.



Elegie [34 v°]

A Monsieur Nicolas Segretaire du Roy[1].

Belot, afin que mort tu puisses vivre,
J'ay par ton nom encommencé mon livre[2],
Mais pour autant que tu n'es pas un Dieu
Tu n'auras pas la fin ny le meilleu,
Ainsi qu'avoit ce Jupiter antique,
Qui entendoit la chanson Olympique
Se commencer & se finir par luy[3] :
Tu n'oirras donq, mon Belot, aujourd'huy
Finir par toy le bout de cet ouvrage.

Editions : *Septiesme livre des Poëmes*, 1569. — *Œuvres* (Elegies, 5e livre) 1571 et 1573. — Supprimée en 1578. — Non reproduite dans le *Recueil des P. R.* — A reparu pour la première fois en 1860, éd. Blanchemain, t. IV, p. 400.

---

1. Simon Nicolas est de tous les Secrétaires royaux celui qui fut le plus généreux pour Ronsard. Aussi le poète lui adressa-t-il maintes pièces. Leurs relations remontent au début du règne de Charles IX ; mais elles n'apparaissent intimes qu'à partir de 1569 ; puis cette intimité devint si grande sous le règne de Henri III que Ronsard fit de Nicolas le confident de ses plus secrètes opinions. « Fort honneste homme et bon compagnon, il estoit fort heureux à faire des vers et en rencontrer de tresbons et plaisants qu'il addressoit au roy Charles IX » (Brantôme, *Mém.*, éd. Lalanne, t. V, p. 281). Un quatrain de lui figure en 1572 parmi les liminaires de la *Franciade* (t. XVI, p. 23).
2. V. ci-dessus la première pièce du *Sixiesme livre des Poëmes*, note 1.
3. V. sur cet usage des anciens Grecs t. I, p. 63.

Mais tout ainsy que ceux du premier age,
Sortant de table, avant que leur coucher [1],
Laissoient du vin sur la terre espancher
En finissant le jour par leur Mercure,
Haut l'invoquant contre la Nuit obscure,
Dieu souz la terre & dans le ciel puissant [2],
Ainsi je vais mon labeur finissant
Par Nicolas qui mon Mercure enflame [3],
Et dont le nom m'est portrait dedans l'ame,
Et par qui seul cent bienfaitz je reçoy,
Apuy certain des Muses & de moy.
Pren donc, amy, ces vers que je te donne,
En atendant qu'Euterpe me façonne
Un œuvre entier plus digne de ton nom,
Car cettuy-cy, Nicolas, n'est sinon [35]
Un avant-jeu d'une chanson plus grande,
Qui hautement tes loüanges respande,
De tous costez chantant le nom veinqueur
Qui a donté les Peuples & leur cœur [4].

1. C.-à-d. avant de se coucher. Cf. tome IV, p. 179, note 1.

2. Allusion à ce fait que Hermès (Mercure) personnifiait le double crépuscule ; et souvenir d'Horace, *Carm.* I, 10, fin : superis deorum gratus et imis.

3. C.-à-d. qui excite ma verve par ses bienfaits (cf. vers 19 et 20), Mercure étant considéré comme dieu de l'éloquence.

4. Note imprimée en marge : « Allusion sur le nom de Nicolas, qui signifie veinqueur de peuples » ; ajoutons : en grec ancien.

FIN

Fautes advenues à l'impression de ces deux livres, Sixiesme & Septiesme.

Au fueillet 8, ligne 6, pied torts, lisez pieds torts. Au mesme fueil. à la fin de la page, y sont adjoustez ces deux vers,

L'Abricot froid, la Poire pepineuse
Le Coin barbu, la Framboise espineuse,

Au fueillet 10, seconde page, ligne 16, lisez Ravis de Dieu. au fueil. 11. lig. 10 lisez Ravy : au mesme fueil. ligne 26. Car, lisez Ah ! au fueillet 22 ligne 12 & 13. lisez Leonine, & à l'autre ligne Poitrine. au fueil. 24 lig. 18. lisez tels : à l'autre costé du fueil. lig. 5 aux, lisez à. au fueil. 25. page seconde, lig. 3. lisez Biere : au fueil. 59. à la fin de la page ont esté oubliez ces deux vers :

Voila comment le Septre qui desvie
Reprend vigueur & se fait florissant,

Du septiesme livre.

Au fueil. 3. lig. 24. A mon. lisez, Qui au : à la page suivante à la derniere ligne. in, lisez il : au fueil. 4 à la page suivante lig. 14. lisez bouton. au fueillet 8. à la page suivante lig. 26. Rossignol, lisez Le Rossignol. au fueil. 14 à la page suivante lig. 17. Dantine, lisez Daufiné. au fueil. 28. à la page suivante lig. 19. Tintes, lisez Teintes.

Extrait du privilege du Roy. [35 v°]

Par privilege du Roy, donné à Villers Coteretz le vingtroi-s[ies]me Febvrier mil cinq centz cinquante & huit, il est permis à Pierre de Ronsard, Gentilhomme Vandomois, de choisir & commetre tel Libraire ou Imprimeur docte & diligent qu'il verra & congnoistra estre sufisant, pour fidellement imprimer, ou faire imprimer, les œuvres par luy mises en lumiere, & autres qu'il composera, & fera par cy apres. Inhibant ledict Seigneur Roy, à tous Libraires, Imprimeurs, Marchands, & autres quelconques, qu'ilz n'ayent à imprimer ou faire imprimer aucunes des œuvres, qui par ledict Ronsard ont esté & seront cy apres faictes & composées, n'y en exposer aucunes en vente, si elles n'ont esté & sont imprimez par ces permission & licence, & congé, ou de Libraire, ou Imprimeur par luy choisy & commis, à l'impression d'icelles. Et ce sur peine de confiscation de tout ce qui sera trouvé avoir esté imprimé & vendu, & d'amende arbitraire, tant envers le Roy qu'envers ledict Ronsard, & dommages & interestz du Libraire ou Imprimeur, par luy choisy & esleu, le tout pour les causes & raisons contenues & amplement declarées audit privilege, signé sur le Reply par le Roy, maistre Jaques du Faur, maistre des Requestes ordinaires de l'hostel present, & plus bas signé Fizes, & selées à double queue de cire jaulne.

Ledict Ronsard a permis à Jehan Dallier, Libraire en ceste ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer ses deux livres intitulez le six & septiesme livre des Poëmes, jusques au temps & terme de dix ans finis & acomplis, à commencer du jour que lesdictz livres seront achevez d'imprimer.

A PARIS

Achevé d'imprimer le premier jour d'Aoust
par Fleury Prevost Imprimeur, pour Jean Dallier
Libraire, demeurant sus le Pont S. Michel,
à l'enseigne de la Rose blanche.

1569

LES OEVVRES DE P. DE RONSARD

GENTILHOMME Vandomois,

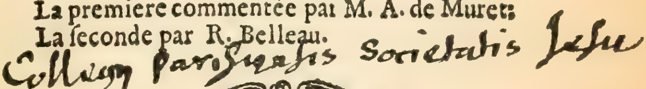
REDIGEES EN SIX TOMES.

LE PREMIER,

Contenant ses Amours, diuisées en deux parties:

La premiere commentée par M. A. de Muret:

La seconde par R. Belleau.





A PARIS,

Chez Gabriel Buon au cloz Bruneau à l'enseigne S. Claude.

1571.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.



Tome I.

Les Amours.

Après l'extrait du privilège (qui est celui du 20 septembre 1560) et l'imprimatur viennent les liminaires, à savoir :

Puis le portrait de Ronsard, avec le quatrain de 1567 :

Tel fut Ronsard, autheur de cét ouvrage...

Premier livre des Amours.

Ange divin	(IV, 33)
Aelés Démons	(*id.*, 34)
Quand au premier	(*id.*, 35)
D'un abusé	(*id.*, 36)
Las je me plains	(*id.*, 37)
Puisse avenir	(*id.*, 38)
Pour la douleur	(*id.*, 39)
Les corps volans	(*id.*, 40)
Doux fut le trait	(*id.*, 41)
Las ! pleust à Dieu	(V, 107)
Contre mon gré	(*id.*, 108)
Ha, seigneur Dieu	(*id.*, 109)
Quand au matin	(IV, 42)
Avec les lis	(*id.*, 43)
Ores l'effroy	(*id.*, 44)
Je voudrois estre	(V, 111)
Amour me tue	(*id.*, 112)
Je veux mourir	(*id.*, 113)
Dame, depuis que	(*id.*, 114)
Ny de son chef	(*id.*, 115)
Mon Dieu, mon Dieu	(*id.*, 116)
Cent fois le jour	(*id.*, 117)
Mille vrayment	(*id.*, 118)
Avant qu'Amour	(IV, 45)
Par ne scay quelle	(*id.*, 46)
O doux parler	(*id.*, 49)
Verray-je point	(*id.*, 47)
Quel dieu malin	(*id.*, 50)
Divin Bellay	(*id.*, 48)
Quand le Soleil	(*id.*, 51)
Comme un Chevreuil	(*id.*, 52)
Ny voir flamber	(*ibid.*)
Dedans un pré	(*id.*, 53)

Le Second livre des Amours.

D'abord un sonnet de G. des Autels à Remy Belleau, commentateur de ce livre :

Puis la dédicace des commentaires « à Monsieur de S. Françoys Conseiller du Roy, & maistre des Requestes ordinaire de son Hostel » :

Puis trois distiques de Properce :

Enfin un sonnet de R. Garnier à P. de Ronsard :

Après ces liminaires, vient le texte de Ronsard, et d'abord l'Elegie à son livre :

Sonets en vers heroïques[1].

1. Ce titre ne convient pas à tous ces sonnets. Dans la *Continuation des Amours*, R. avait eu soin de distinguer les alexandrins des décasyllabes (Voir t. VII, p. 115 et 145).

Que dittes-vous (ci-dessus, 201)
Honneur de May (*id.*, 202)
Seul & pensif (*id.*, 227)
Quand je te voy (*id.*, 228)
De veine en veine (*id.*, 229)
Je suis larron (*id.*, 230)
Si trop souvent (*id.*, 230)
Que maudit soit (*id.*, 232)
Douce beauté (*id.*, 220)
Baiser : Quand de ta levre (*id.*, 221)
En vain pour vous (*id.*, 212)
Elegie : Marie, à celle fin (X, 238)

VEU A VENUS [516]

pour garder Cypre de l'armée du Turc [1].

Belle Déesse, amoureuse Cyprine,
Mere du Jeu, des Graces, & d'Amour,
Qui fais sortir tout ce qui voit le jour,
Comme du Tout le germe & la racine,
Idalienne, Amathonte, Erycine [2],
Garde du ciel Cypre ton beau sejour,

Editions : *Œuvres* (Amours, 2e livre) 1571-1572 ; (Amours diverses) 1578-1587 et éd. suiv.

Titre *84-87*... contre l'armée du Turc
3. *78-87*... tout ce qui vit, au jour
6. *84* Garde des Turcs | *87* Defens des Turcs

1. En 1565, les Turcs avaient fait le siège de Malte pendant plusieurs mois, sans succès ; en 1571, ils conquirent l'ile de Cypre (ou Chypre) sur les Vénitiens ; mais, la même année, Don Juan d'Autriche gagna sur eux la bataille de Lépante, qui ruina leur marine.

2. Idalie et Amathonte, villes de Chypre ; Eryx, ville de Sicile.

Baize ton Mars, & tes bras à l'entour
8 De son col plye, & serre sa poictrine[1].
Ne permetz point qu'un barbare Seigneur
Perde ton Isle & souille ton honneur :
11 De ton berceau chasse autre-part la guerre.
Tu le feras, car d'un trait de tes yeux
Tu peux flechir les hommes & les Dieux,
14 Le Ciel, la Mer, les Enfers & la Terre[2]

1. Souvenir de Virgile, *En.* VIII, 387 sqq.
2. Souvenir de Lucrèce, invocation initiale.

FIN DE LA SECONDE PARTIE DES AMOURS



Tome II.

Au verso du titre l'Extrait du privilège et l'imprimatur. Puis, la Table, et à la page 8 portrait de Ronsard avec le quatrain : *Tel fut Ronsard...*

Les Odes

Dédicace au Roy :

Le premier livre des Odes

Fin des Odes Pindariques

Le second livre

L'inimitié que je te porte	(I, 238)
Couché sous tes umbrages vers	(*id.*, 244, var.)
Ma petite columbelle	(*id.*, 246)
O pucelle plus tendre	(*id.*, 248)
Corydon, verse sans fin	(VI, 102)
Pour boire dessus l'herbe tendre	(*id.*, 103)
J'ay l'esprit tout ennuyé	(*id.*, 105)
Hé! mon Dieu, que je te hay, Somme	(*id.*, 109)
Laisse moy sommeiller, Amour	(*id.*, 110)
Du malheur de recevoir	(*id.*, 122)
Si autrefois sous l'ombre de Gastine	(II, 155)[1]
Soyons constans	(*id.*, 169)
Puis que la mort ne doit tarder	(*id.*, 180)
Quand je seroy si heureux	(I, 3)
Maclou, amy des Muses	(II, 192)
Cependant que tu nous dépeins	(I, 265)
Qu'on me dresse un autel	(VI, 118)
Lors que ta mere estoit preste	(*id.*, 120)
Telle fin maintenant soit mise	(I, 252)
Lict, que le fer industrieux	(*id.*, 257)
Si j'ayme depuis naguiere	(X, 133)
Ni la fleur qui porte le nom	(*id.*, 129)
Tableau que l'éternelle gloire	(I, 259)
Tu es un trop sec biberon	(VII, 311)
Escoute, du Bellai	(VI, 112)
Si mes vers semblent dous	(*id.*, 113)
La Nature a donné des cornes	(*id.*, 115)
Nous vivons, mon Panjas	(*id.*, 116)
Quand l'homme ingrat feroit	(VII, 22)

1. On lit en tête : « Cette ode est la premiere que l'Auteur ait jamais composée : et celle qu'il adresse à Jaques Peletier, celle de Gaspar d'Auvergne, & de Maclou de la Haye, et la Priere à Dieu pour la famine. Aussi ne sont-elles pas mesurées, ny propres à chanter. »

Le troisieme livre

Le quatrieme livre

Le cinquieme livre

1. L'ode *Mon petit bouquet, mon mignon*, qui figurait avant celle-ci en 1560 et 1567, est transposée en 1571 à la fin des Mascarades.

FIN.



Tome III.

Poëmes, Epitaphes, Sonnets divers.

Au verso du titre l'Extrait du privilège avec l'imprimatur. Puis la Table, et à la p. 8 portrait de Ronsard, avec le quatrain *Tel fut Ronsard*.

Premier livre. A Monsieur du Thier

Qui fait honneur aux Roys	(X, 38)
Royne qui de vertus	(XII, 172)
Vous empereurs	(IX, 157)
J'ay proces, Monseigneur [1]	(XIII, 17)
En ce pendant	(VI, 10)
Puis que de moy	(*id.*, 92)
Vous qui sans foy	(*id.*, 40)
Hé Dieu, que je porte d'envie	(VII, 289)
J'ay vescu deux mois ou trois	(V, 17)
A qui don'ray ces sornettes	(*id.*, 3)
Au vieil temps que l'enfant de Rhée	(*id.*, 35)
Assez vrayment on ne revere	(*id.*, 42)

1. Comme dans l'éd. princeps, cette pièce est suivie d'un distique latin *Ad Carolum Lotharingum*.

Second livre. A Pierre l'Escot

Troisieme livre. A J. de Morel

1. Il y a une épigramme de moins que dans l'éd. princeps, le quatrain *Un pasteur m'ayant oubliée* ayant été supprimé dès 1560.
2. Il y en a quatre de moins, la pièce *Du grand Turc je n'ai souci* ayant passé aux *Odes* dès 1560; deux autres ayant été supprimées à cette même date, *Quelcun voulant à Rodes naviguer* et *Le pet qui ne peut sortir*; une quatrième, *Quand il te plaist bécher, Dimanche*, étant placée ci-après, à la fin du troisième livre.
3. Au titre, on lit en note : Vers non mesurez.

Les Epitaphes

Epitaphe[2]
de feu Claude de l'Aubespine Secretaire des Commandemens[3], en forme de complainte contre la mort, souz la personne de Mad. de l'Aubespine.

Quand l'Aubespine alla souz le tombeau
En son Printemps, en son age plus beau

MANUSCRIT : B. N., f. fr. 1663, f° 11 v°.

ÉDITIONS : *Œuvres* (Poemes, livre d'Epitaphes) 1571-1573 ; (Epitaphes) 1578-1587 et éd. suiv.

Titre. *84-87* Epitaphe de Claude de l'Aubespine (*sans plus*)

1. La réponse du Passant : *Qui m'emplira d'œillets...*, fait partie de la même pièce.

2. Cette pièce, ainsi que treize autres poésies de Ronsard (dont huit publiées pour la première fois en 1571), se trouve dans le ms. 1663 du fonds français de la Bibliothèque Nationale. Il a été écrit en 1570-1571 pour les Neufville, et plusieurs poèmes sont de l'écriture de Nicolas de Neufville, seigneur de Villeroy (Cf. p. 136, n. 1). Ronsard lui a dédié diverses pièces en 1571 et 1578. Le ms. 1663 a été étudié par P. Champion dans *Ronsard et Villeroy, les secrétaires du roi et les poetes*. Nous en signalons les variantes sous le sigle *N*. [R. L.]

3. Ce personnage, seigneur d'Hauterive et baron de Chateauneuf, était le fils d'un Secrétaire d'État, mort en 1567. Nommé lui-même Secré-

Qui florissoit comme une jeune rose
Dessus la branche au point du jour esclose,
Que la tempeste à midy s'eslevant
Fanist à terre & fait jouët du vent,
Une Dryade, errante, eschevelée,
Seule, pensive, en pleurant est allée
Souz l'ombre aimé d'un desert Aubespin [1].
 Là de sanglots trainant sa vie à fin
Et consommant de tristesse son ame,
D'ongles pointus sa poitrine elle entame,
Et frappant l'air de cris continuels [332]
Nomme les Dieux et les Astres cruels [2],
Rompt ses cheveux & de fureur attainte
Contre la mort poussa telle complainte.
 Sourde, cruelle & malheureuse mort
Qui m'as laissée en triste desconfort
Pour le regret d'une si chere perte :
Ainsi que luy que ne m'as-tu couverte
D'un tombeau mesme [3], afin qu'en doux repos
Ma cendre fust compagne de ses os,
Et que Caron tous deux en un voyage
Nous eust passez dessus l'autre rivage ?

9. *84-87* du desert Aubespin
13. *N* Frappe le ciel de cris continuelz

---

taire d'Etat à seize ans, il mourut à vingt-six ans le 11 septembre 1570 (cf. p. 136, n. 2). D'autres épitaphes lui furent consacrées par Dorat, Jamyn, Desportes, Passerat, etc. ; elles sont conservées dans le ms fr. 1663, f°s 18 et 20-23. Cf. Fauvelet du Toc, *Hist. des Secrétaires d'Etat*, p. 119 et suiv. ; Marg. de Schweinitz, *Les Epitaphes de Ronsard*, thèse de Paris, 1925, p. 39.

1. Cette « dryade » est la femme du défunt, Marie Clutin, dame de Saint-Aignan. L'inconsolable chagrin dont elle témoigne en cette pièce, ne l'empêcha pas de se remarier en juin 1572. Cf. le P. Anselme, *Hist. généalog.*, t. VI, p. 559.

2. Souvenir de Virgile, *Buc.* V, 23.

3. C.-à-d. d'un même tombeau.

Car aussi bien je ne vy plus icy,
Las ! je trespasse, & le mordant soucy
Joinct au penser de ma perte avenue
En un corps vif languissante me tue,
Et n'ay recours qu'aux souspirs & aux pleurs,
Cruels tesmoings de mes fortes douleurs.
  Mais tel remede est propice à ma peine :
En larmoyant je deviendray fonteine,
Tant par les yeux de larmes j'espandray,
Où me noyant franche je me rendray
Du corps facheux, en qui je vy sans vivre
Faitte un Esprit afin de mieux le suivre [1].
  Ah ! fiere mort [2], alors que noz Printemps
En leurs verdeurs florissoient plus contens,
Luy en sa belle & premiere jouvence
Moy en la fleur de l'age qui commence,
Dure, felonne au gros cœur inhumain [3],
Tu as tranché d'une cruelle main [333]
(Dont seulement du souvenir je tremble)
Le beau lien qui nous joignoit ensemble
Et n'as vers luy si favorable esté

34. *N* Où me noyant libre je
35. *N* facheux auquel je vy
43. *N* en souvenir | *84-87* (Du souvenir toute en fiévre je tremble)

---

1. M. de Schweinitz a rapproché avec raison ces vers hyperboliques d'un passage de Marot, *Deploration de Fl. Robertet* :

De vos deux yeulx, vous, sa chere espousée,
Faictes fontaine où puiser on puisse eau

et ce qui suit (éd. Jannet, t. II. p. 251).

2. C.-à-d. Mort féroce.

3. L'expression « au gros cœur » signifie : au cœur impitoyable, dur comme un roc. Ronsard dira plus loin de la Mort :

En lieu d'un cœur elle porte un rocher.

Ailleurs il qualifie « dame au gros cœur » une jeune fille insensible et fière de sa virginité (plus haut, *Version d'un épigr. grec*).

Que ses beaux ans vinssent en leur Esté.
  Les oisillons dedans leur nid sans plume
Par les pasteurs ont ainsi de coustume
Estre ravis, ainçois que leurs beaux sons
Soient entendus de buissons en buissons.
Ainsi voit on souz la tempeste dure
Les bleds versez en leur jeune verdure
Et sans espoir contre terre accropis
Ains que le chaut ait meury leurs espis[1].
  D'où vient cela que les herbes qui croissent
Parmy les prez remeurent & renaissent,
Et quand l'homme est souz le tombeau reclus
Il va là bas & ne retourne plus[2]?
  On dit qu'Orphée, ardant en la poitrine
De trop d'amour, alla voir Proserpine
Devant Pluton si tristement sonna
Que son espouze encor luy redonna[3].
Ah! que ne puis-je, ayant l'ame eschaufée
D'honneste amour, devenir une Orphée? (*sic*)
J'irois là bas flechir de mes douleurs
Ces cœurs felons qui n'ont soing de noz pleurs,

57-58. *84-87* ... dans le tombeau reclus, Il va sous terre
64. *N* De chaste amour | *78-87* un Orphée (*On lit encore* une *en 73*)

---

1. Même image que ci-dessus, vers 6. Souvenir de Virgile, *En.* IX, 436 sq.

2. Imité de Moschos, *Sur la mort de Bion*, mais aussi de Marot, *Complainte sur la mort de Loyse de Savoie*, car, outre la pensée, le mouvement est le même :

D'où vient cela qu'on veoit l'herbe sechante
Retourner vive alors que l'esté vient,
Et la personne au tumbeau trebuschante
Tant grande soit, jamais plus ne revient?

Ronsard avait déjà puisé à la source grecque dans l'*Epitaphe d'Annebaut* (cf. t. XIII, p. 183).

3. Cf. Virgile, *Georg.* IV, 466 à 505; Ronsard, l'*Orphée* (t. XII, p. 135 et suiv.).

Et des Enfers les ombres & les feintes
En larmoyant j'esmouv'rois de mes plaintes[1],
Non comme luy pour ma femme r'avoir
Mais, cher mary, seulement pour te voir,
Et pour scavoir si la fosse profonde [334]
Te rend l'honneur que tu avois au monde,
Le front, les yeux, dont tel jour s'espandoit
Que l'Amour mesme amoureux il rendoit.
   Avecques moy descendroit Calliope,
La Lyre au poing : car tu aymois la trope
Des Muses sœurs quand icy tu vivois
Et pour plaisir mignonnes les avois.
Amour, Venus, les Jeux & les Charites
N'y viendroient pas, elles furent destruites
Quand tu mourus, mourant avecque toy :
L'honneur mourut, preudhomie & la foy :
Et les vertus qui souz mesme cloture
De ton sepulchre ont choisy sepulture.
   Jadis Alceste, afin de secourir
Son cher mary, pour luy voulut mourir[2] :
Et je voudrois pour te remettre en vie
Qu'en te sauvant la mienne fust ravie.
Heureuse Alceste, heureuse mille fois !
Cœur genereux helas ! qui ne voulois
Survivre icy de tant de maux enclose :
Ayant perdu une si chere chose,
Ton cœur fust mort entre cent mille ennuys,

71-72. *N* Et si tu as soubz la terre profonde Le même honneur que
71-73. *84-87* Et pour scavoir si la mortelle audace T'a desrobé là bas ta belle face Et tes beaux yeux
93. *N* Qu'eusse-tu faict que te ronger d'ennuys ?

1. Encore imité de Moschos, *op. cit.*, fin.
2. Cf. Euripide. *Alceste.*

Tu fus premiere, & seconde je suis
Qui ne craindrois souz les ombres descendre
Si par ma mort vivant te pouvois rendre.
En trespassant [1], pour mon mal apaiser
Je ramassay de ta bouche un baiser
Qui respirant sur ta levre mourante
Erroit encor d'une haleine odorante. [335]
D'un long souspir ce baiser je humé,
Vint aux pommons, au cœur je l'enfermé,
Je l'eschaufay d'une amoureuse flame
Et pour tombeau je luy donnay mon ame [2].
De ton trespas les fleuves ont pleuré,
Et Seine large au grand cours separé
Qui ta maison entournoit de ses ondes
En a gemy sous ses vagues profondes [3].
Les belles fleurs en ont perdu couleur.
L'Automne attaint d'une extreme douleur
Devint hyver : les forestz, habillées
D'un manteau verd, en furent despouillées [4].
Tout se changea : les rochers & les bois

95. *71-78* Qui ne craindray (*erreur typ. corrigée dans les éd. suiv.*)
96. *N et 84-87* Si par ma mort vif je te (*84-87* le) pouvois rendre
97. *84-87* Toy trespassant
101. *N* je humay *corrigé en* que humay
101-102. *84-87 rimes* humay... enfermay | *78-87* poumons
103-104. *N première rédaction biffée* : A celle fin qu'une telle relique Eust pour sepulchre une ame si pudicque (*la deuxième rédaction a été écrite par N. de Neufville*).
107. *1609* contournoit

1. C.-à-d. : Quand tu trépassas.
2. Imité de Virgile, *En.* IV, 684 sq. et d'Ovide, *Met.* VII, 861 ; XII, 424 sq. Revient plusieurs fois chez Ronsard (cf. t. V, p. 248 et note 4 ; XII, p. 125 et note 2).
3. D'après ce passage, Claude de l'Aubespine habitait dans la Cité, que la Seine entoure de ses bras.
4. Encore imité de Moschos, *op. cit.*

T'ont regretté : aussi ont fait les Rois,
Princes, Seigneurs, qui avoient cognoissance
De ta vertu des ta premiere enfance,
Tout se pasma de tristesse & d'esmoy,
Mais certes rien n'a tant gemy que moy,
Me consommant de larmes inutiles.
Le frere tien, qui a pris de Neuf-villes
Son beau surnom, en gemist à la mort
Souz l'Aubespin assis sans reconfort [1].
Ton frere en pleure & ta sœur en lamente [2],
Ton oncle grand, ton oncle s'en tourmente [3].
Nous ressemblons à ces rossignoletz
Qui retournant trouvent leurs nidz seuletz,
Estant allez chercher quelque bechée
Loing du taillis pour nourrir leur nichée,
Que le pasteur de ses ongles courbez [336]
Cruellement sans plume a desrobez.
Deçà delà d'une complainte aiguë
En grosse voix, en longue & en menue
Entre-coupant l'aleine de leurs chants
Font resonner les taillis & les champs,
Et jour & nuit par les fueilles nouvelles

114. *N* T'ont regretté, si ont mesme les Roys
116. *N* De tes vertuz
122. *84-87* Sur ton sepulchre
133. *84-87 graphie* l'haleine

---

1. Il s'agit du beau-frère, Nicolas de Neufville, seigneur de Villeroy. C'est le plus célèbre des ministres de Charles IX.
2. Ce frère, c'est Guillaume de l'Aubespine, nommé Conseiller au Parlement de Paris en mai 1568 et Maître des requêtes en août 1572. Il fut ambassadeur en Angleterre et chancelier de Louise de Lorraine.
3. Cet oncle, c'est Sebastien de l'Aubespine, qui fut évêque de Limoges, ambassadeur en Espagne, membre du Conseil privé, et mourut en 1582.

En gemissant redoublent leurs querelles [1].
Ainsi, trescher, la mort nous accusons
Et mille maux contre elle nous disons :
Mais pour-neant, car elle est à merveilles
Sourde, & n'a point comme les Dieux d'oreilles,
Et nul ne peut par larmes la toucher,
Car pour un cœur elle porte un rocher [2].
A tant se teut l'amoureuse Dryade,
Dont les beautez, les graces & l'œillade
Pourroient tuer la mort & le trespas,
Forcer le Ciel : mais ces cruels n'ont pas
Ny yeux, ny cœurs, tendons, muscles ny veines
Pour se flechir par prieres humaines :
Il faut partir & tout ce qui est né
Est pour mourir un jour predestiné.

141-142. *84-87* Pour ce les pleurs n'en peuvent approcher : En lieu d'un cœur elle porte un rocher

149. *84-87* car tout ce qui est né

149-150. *73-87 guillemets* | *Sur N, le dernier vers est suivi de* : Finis coronat opus.

---

1. C.-à-d. leurs plaintes. Ce passage développe cinq vers de Virgile, *Georg.* IV, 511 sqq.

2. Cf. Malherbe, *Consolation à Du Périer*, fin.

Epitaphe [337]

de Françoise de Viel-Pont, Abesse de Poissy : fait en faveur de Simon Nicolas, Secretaire du Roy [1].

Amy passant, je te suply d'atandre [2].
Soubz ce tombeau repose un peu de cendre
D'un corps qui fut bien grand quand il vivoit
Pour les vertus & les biens qu'il avoit.
C'est une Dame heureuse & vertueuse,
Qui, ne voulant estre voluptueuse,
A quatre ans vint pour estre instruite icy,
Puis à douze ans en prist le voile aussy
Et à quatorze elle fist vœu de vivre

Éditions : *Œuvres* (Poëmes, livre d'Epitaphes) 1571-1573 ; (Epitaphes) 1578-1587 et éd. suiv.

Titre *78-84*... Poissy : en faveur... | *87* Epitaphe de Françoise de Viel-Pont, Prieure de Poissy (*sans plus*)
1. *78-87 graphie* je te suppli' (*et* suppli) d'attendre
4. *87* Pour les vertus que ceste Dame avoit

---

1. Fr. de Vieuxpont ou Vieupont était la fille de Jean de Vieuxpont et d'Anne d'Annebaut, sœur de l'amiral. Elle était donc cousine de ce Jean d'Annebaut dont Ronsard composa l'épitaphe, et les deux pièces furent faites « en faveur » du même personnage (cf. t. XIII, p. 182). Le monastère de Saint-Louis-de-Poissy était un simple prieuré ; aussi tous les documents qui concernent cette religieuse, manuscrits ou imprimés, la qualifient *prieure*, non pas *abbesse*, comme l'a fait Ronsard ; toutefois ce titre était donné par honneur à toute supérieure d'un chapitre de dames.

2. C.-à-d. de t'arrêter pour lire cette épitaphe, — ce qui permet de penser que, trop longue pour être gravée sur la tombe, elle était du moins inscrite, voire même imprimée et encadrée au-dessus ou tout auprès. Ladite religieuse étant morte en juin 1559 et Ronsard n'ayant pas recueilli son épitaphe dans les deux premières éditions de ses *Œuvres* (1560 et 1567), ni dans ses *Poëmes* de 1569, il ne l'a composée, très probablement, qu'après cette dernière date, à la demande de Simon Nicolas.

Selon son ordre & les regles ensuivre [1].
Biens & grandeurs & titres aparens,
Sang antian, noblesse de parens
Ne luy failloient, ny richesse mondaine :
Mais desdaignant comme une chose vaine
Tant de faveurs, plus humble aparoissoit
Et sa vertu contre l'honneur croissoit.
Pour oncle elle eut ce grand chef des armées
Qui de son nom les terres a semées,
Ce Hannebaut de la France Amiral,
Utile au peuple, à son Prince féal,
Qui gouverna de fidele creance
François premier grand monarche de France. [338]
Sans compagnon seul il le possedoit
Et à nul autre en faveur ne cedoit :
C'estoit beaucoup de plaire à si grand Prince,
Qui le choisit de toute sa Province
Seul pour avoir entier gouvernement.
Or de ce Roy le parfait jugement
Ne se trompoit : car sa vertu fut telle
Qu'apres sa mort elle vit immortelle :
Il est bien vray qu'il eut des envieux,
(Enviez sont les Princes & les Dieux) [2].
Elle, sortant d'une si noble race,
Belle d'esprit & de corps & de face,
Avoit le front d'honneur si entourné

12. *73-87* ancien
19. *78-87* Cest Annebault
22. *73-87* *graphie* Monarque
32. *73-87* *guillemets*

---

1. Ronsard puisa ces renseignements dans les archives du couvent. La prise de voile à douze ans et la profession à quatorze étaient d'usage avant le Concile de Trente.
2. Sur ce personnage, v. l'épitaphe de son fils au tome XIII, p. 182.

Qu'en la voyant l'œil estoit estonné,
Et dans le cœur on sentoit une crainte,
La voyant belle & ensemble si sainte.
Vingt & sept ans son age alloit suivant
Quand elle fut dame de ce convent[1].
Or la voyant & belle & genereuse,
D'un esprit pront, d'une memoire heureuse,
D'un jugement & certain & rassis,
Qui mesprisoit le monde & noz soucis
Et toutesfois de chacun bien vouluë,
On estimoit que Dieu l'avoit esleuë
La remplissoit de sa grace à foison
Pour gouverner une telle maison :
Car de son temps en nombre on pouvoit estre
Plus de sept vingtz & douze dans ce cloistre[2].
Exemple fut à tous d'humilité, [339]
D'honneur, vertu, humblesse, chasteté,
De patience & prompte vigilance,
Et, qui plus est, d'entiere continence :
Aux souffreteux ses biens elle donna,
Et tellement son devoir ordonna,
Que son trespas & la fin de sa vie

39. *87* Vingt & sept ans elle alloit achevant
56. *87* de sa fin ordonna

---

1. Graphie étymologique du mot *couvent*. — Cette élection de la sœur Françoise comme prieure fut « confirmée » le 8 mars 1546 (n. s. 1547), d'après un document extrait des « comptes et autres monumens » dudit couvent, cité par Marg. de Schweinitz dans sa thèse sur les *Epitaphes de Ronsard*, p. 40, note 6.

2. C.-à-d. plus de cent cinquante deux personnes. Ce chiffre fut même largement dépassé, d'après un autre document cité dans ladite thèse p. 41 : « De son temps la communauté a esté jusqu'au nombre de cent quarante sept religieuses, trente sœurs converses et une multitude de pensionnaires (*Memoires concernant le Prieuré de Poissy*. Bibl. Nat. Ms. fr. 5 009, fol. 13).

Fut d'une mort bien heureuse suivie :
Car prevoyant de son heure la fin,
Levoit les yeux vers le Seigneur, afin
D'abandonner sa prison corporelle
Pour aller voir la lumiere eternelle
Et se rejoindre à son estre là haut,
Pour mieux jouir du bien qui point ne faut [1].
Donques ayant ordonné ses affaires
Qui luy sembloient au monde necessaires,
A quarante ans en ce lieu trespassa
Et de sa mort à chacune laissa
Dedans le cœur une tristesse amere
Pour le regret d'une perte si chere [2].
Or va, passant, où le pied te conduit
Et pense en toy que le trespas te suit
Comme il a fait autrefois cette dame.
Pry qu'à son corps legere soit la lame
Et qu'en paisible & sommeilleux repos
Puissent dormir ses cendres & ses os :
Jette dessus meint liz & meinte roze,
Car ci-dessoubz la fleur d'honneur repose [3].

74. *78-87 graphie* Pri' qu'à son corps

---

1. C.-à-d. qui ne trompe pas. Formule d'origine néo-testamentaire (S. Luc, XII, 37), dont avait usé Marot (*Epigr.* 86) ; cf notre t. I, p. 181. Ronsard la reprendra dans les *Stances sur la mort de Marie*.

2. D'après les *Mémoires* cités plus haut, Fr. de Vieuxpont mourut le 10 juin 1559, âgée de 39 ans et quatre mois, après avoir exercé l'office de prieure douze ans et trois mois.

3. Cette fin est à rapprocher de celle d'autres épitaphes, par ex. d'Albert joueur de luth, et de Marulle (t. VI, pp. 24 et 27 et note) ; et toute la pièce est à comparer avec l'*Epitaphe de Loyse de Mailly abbesse de Caen* (t. VIII, p. 229).

Epitaphe [340]
de Nicolas Vergece, grec Cretois, grand amy de l'autheur[1].

Crete me fit, la France m'a nourry,
La Normandie ici me tient pourry.
O fier Destin qui les hommes tourmente !
Qui fais un Greç à Coutance perir[2].
  Ainsy prend fin toute chose naissante :
De quelque part qu'on puisse icy mourir,
Un seul chemin nous meine à Radamanthe.

Éditions : *Œuvres* (Poëmes, livre d'Epitaphes) 1571-1573 ; (Epitaphes) 1578-1587 et éd. suiv.

Titre *84-87* Epitaphe de Nicolas Vergece, Grec (*sans plus*)

5-7. *73-87 guillemets*

---

1. Ce personnage était le fils du célèbre copiste calligraphe Ange Vergèce, mort à Paris en avril 1569. Il mourut lui-même en 1570, après la publication du tombeau de Gilles Bourdin, auquel il collabora. Cf. Legrand, *Bibliogr. hellénique*, I, pp. CLXXV, 405 et suiv.; Lucien Pinvert, *Lazare de Baïf*, pp. 66 et 70 ; A. Dain, *Commerce et copie de mss. grecs* (Rev. Humanisme et Renaissance, t. IV, 1937, p. 395 et suiv.).

2. Imité du distique fameux, que la tradition attribue à Virgile pour lui servir d'épitaphe :

Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc
Parthenope ; cecini pascua, rura, duces.

Le mot *pourry* figure déjà dans l'épitaphe de Rabelais (t. VI, p, 20).

Fin des Epitaphes.

Le quatrieme livre

Le cinquieme livre

Paradoxe. [453]

Que les mains servent plus aux hommes que la Raison.

Bonne Pallas, je voudrois te chanter,
Mais je ne puis un ouvrage inventer
Digne de toy, digne de ta puissance,
Et du cerveau dont tu pris ta naissance [1],
Quand esbranlant un bouclier Gorgontin [2]
Tu fis trambler tout le ciel aimantin
Aux murs de fer, aux fondemens de cuivre,
Branler la terre où Dieu nous laisse vivre,
Pauvres mortelz, esclaves de tous maux
Et compaignons des autres animaux,
Nez pour brouter les doux fruitz de la terre,
Pour nous tuer, pour nous faire la guerre,
Nez pour la gloire & pour l'ambition
Et transportez de toute passion [3].

Éditions : *Œuvres* (Poëmes, 5e livre) 1571-1573 ; (Id., 1er livre) 1578 ; (Id. 2e livre) 1584-1587 et éd. suiv.

Titre *78 ajoute* Au Roy Charles IX | *84-87* Paradoxe au Roy Charles IX (*sans plus*)

1. *84-87* Je voudrois bien, ô Pallas te chanter
3. *78* qui digne soit de ta forte puissance
4. *78-87* Ny du cerveau
7-14. *78-87 suppriment ces huit vers*

---

1. Le cerveau de Zeus.
2. C.-à-d. portant la face de la Gorgone Méduse. Sur *aimantin*, cf. t. X, p. 149.
3. Ces quatre vers se rapportent à « Pauvres mortelz ». Ils combinent un vers d'Horace : *Nos numerus sumus et fruges consumere nati* (Epist. I, 2, 27) et un de Lucrèce : *O miseras hominum mentes, o pectora cæca*, lequel résume une tirade sur les passions qui tourmentent les hommes (*De nat. rerum*, II, 7 à 14).

Il est bien vray que nostre ame divine
Comme cœleste ensuit son origine,
Se pousse en l'air, s'envolle dans les Cieux :
Mais de quoy sert ce tiltre ambitieux
Quand les lyons, bien armez de nature
Font par les champs des hommes leur pasture,
Et plus puissans ensanglantent leur flanc, [454]
Ongles & dents tousjours de nostre sang ?
Et toutesfois l'homme se vante maistre
Des animaux, dont la nature et l'estre [1]
Et le berceau où il est attaché
Montre que vivre est presques un peché [2].
Bien peu nous sert la race Titanique
De Promethée & son argile antique,
Et le feu pris en la haute maison [3],
Contre un lyon, qui n'a point de raison.
Les seules Mains, qui en dix doigts s'allient,
Comme il nous plaist qui s'ouvrent & se plient,
Nous font seigneurs des animaux, & non
Une raison qui n'a rien que le nom,
Bien qu'arrogante & venteuse se fie
Aux vains discours d'une Philosophie,

16-17. *78-87* Peut inventer suivant son origine, Et par esprit s'envoler dans les cieux
22. *78-87* en nostre sang
24. *71* la nature est l'estre (*erreur typ., éd. suiv. corrigent*)
26. *78-87* Monstre qu'estre homme est presques un peché
36. *84-87* Aux sots discours de la Philosophie

---

1. Le pronom *dont* se rapporte à *l'homme*, comme l'indiquent le vers 25 et la variante du vers suivant.
2. Le verbe *montre*, laissé au singulier dans toutes les anciennes éditions, se rapporte comme en latin au sujet le plus proche.
3. Cf. Hésiode, *Théog.*, 562 sqq. ; Eschyle, *Prométhée enchaîné*, *passim*.

Et pour fumée au ciel veut faire aller
Noz corps bourbeux qui ne peuvent voller.
  Voyez vous pas que ceux qui des naissance
Perdent esprit, raison & connoissance,
Fols, idiots, la honte des humains,
Font seulement pour manier les mains
Crainte au lyon & au tygre sauvage,
Tant vault la Main & son gentil usage ?
  Si les sangliers, les tygres & les loups
Avoient des mains & des doigts comme nous,
Seuls seroient Roys des terres où nous sommes
Et donneroient commandement aux hommes :
» Mais bien peu sert un cœur superbe & hault
» A l'ennemy quand la main luy defaut. [455]
  La Main fait tout : les murailles sont fermes
Par nostre main : la Main forge les armes [1],
Et fait tourner en coutres bien tranchans
Le rouge fer laboureur de noz champs.
La Main ourdist retz, cordages & toilles,
Creuse les nefs, leur attache des voilles
Au hault du mast, les æsles des vaisseaux.
La Main bien jointte en cinq souples rameaux
Commence tout, parfait tout, & ne cesse
De travailler, des mestiers la princesse,
Qui peut son œuvre aux estoilles pousser,
Royne des arts, ministre du penser.
  Les Mains font l'homme, & le font de la beste

37. *78-87* Laquelle en vain au ciel veut faire aller
42. *73-87* (pour manier les mains) *en parenthèses*
47. *84-87* Ils seroient Rois
56. *71-1609* luy attache (*erreur typ.*, *corrigée en* 1617)

---

1. Rimes phonétiques : on prononçait *farmes*. Cf. t. IX, p. 58, note 3.

Estre veinqueur, non les pieds, ny la teste.
Ta main, Pallas, ton olivier planta,
Huille & pressouers ta main mesme inventa [1],
Filler la laine, escarder & la teindre,
Un bel ouvrage avecq' l'eguille peindre
De soye & d'or : par là tu te vengeas
Quand en araigne Aragne tu changeas,
Et pour chef d'œuvre & l'honneur de ton voille
Tu la fis pendre au millieu de sa toille [2].
  Par les cinq doigts les hommes se font preux.
Que diray plus ? la bataille de Dreux,
De S. Denis par la Main fut gaignée [3].
Si la raison n'en est accompaignée,
Ce n'est que vent, d'autant qu'elle ne peult
Parachever les desseins qu'elle veult.
  J'ay, mon grand Prince, en ce vers memorable [456]
Escrit des Mains la louange admirable,
Car peu vaudroit l'entendement humain,
Bien que divin, sans l'aide de la main,
Et je diray comme ma fantaisie
Fut resveillée en telle poësie.
Voyant un loup qui mangeoit un toreau
Et menaceoit des dents le pastoureau,
Le pasteur prist par un cas d'aventure
Deux longs couteaux penduz à sa ceinture,

66. *78-87* ta main nous inventa
67. *73* la tendre (*erreur typ., éd. suiv. corrigent*)
70. *78-87* Arachne (*et* Arachné)
73. *71-1597* les honneurs (*erreur typ., corrigée en 1604*)

---

1. Souvenir de Virgile, *Georg.* I, 18 sq.
2. Aragne = Arachné. Cf. t. X, p. 239, note 3.
3. C.-à-d. la bataille de Dreux (1562) et celle de Saint-Denis (1567) furent gagnées par la Main.

Et les faisant l'un sur l'autre choquer
Fit peur au loup : voyant le loup moquer
Par telle ruze & d'une main si prompte,
92 J'eu tout le cœur environné de honte
Dequoy personne encores n'avoit fait
L'hymne des Mains, par qui tout se parfait.

Fin des Poëmes



Livre des Sonetz

dedié à Marc Antoine de Muret

xxv	Le monde ne va pas	(X, 71)
xxvi	Delphe ne reçoit point	(VII, 302)
xxvii	Prelat, bien que nostre aage	(X, 82)
xxviii	Croissez, enfant du Roy	(VII, 299)
xxix	Roy qui les autres Roys	(*id.*, 300)
xxx	Si desormais le peuple	(*id.*, 297)
xxxi	Nul homme n'est heureux	(X, 72)
xxxii	Seray-je seul vivant	(VII, 296)
xxxiii	Entre les durs combats	(X, 74)
xxxiv	La Nature est marastre	(*id.*, 75)
xxxv	Il vaudroit beaucoup mieux	(*id.*, 77)
xxxvi	D'Avanson, quand je voy	(*id.*, 83)
xxxvii	Depescher presque seul	(*id.*, 84)
xxxviii	Qu'on ne me vante plus	(*id.*, 85)
xxxix	Icy j'appen	(*id.*, 328)
xl	Ja mon ardeur s'estoit	(*id.*, 329)
xli	Si du nom d'Ulyssés	(*id.*, 330)
xlii	De tes Erreurs	(V, 163)
xliii	Si je pouvois, Magny	(X, 79)
xliv	Tu ne devois, Jodelle	(*id.*, 80)
xlv	Vous avez, Ergasto	(*id.*, 141)
xlvi	De Phebus & des Roys	(*id.*, 142)
xlvii	Depuis la mort	(IX, 144)
xlviii	Monseigneur, je n'ay plus	(X, 336)
xlix	Quand tu nasquis	(XIII, 250)
l	On dit qu'Amour	(*id.*, 255)
li	Voicy le jour	(ci-dessus, 134)

LII **Sonet** [33]

au Seigneur Ludovico D'ajacetto Florentin [1]

Je sçavois bien que la belle Florence,
Que l'Arne bagne, estoit une cité
Qui noble & riche en sa fertilité
4 Avoit produit tant d'hommes d'excellence :
Cosme, Laurens, dont l'heureuse prudence
Joincte à vertu gangna l'authorité,
Et qui remist la Muse en dignité,
8 Et du grand Mars l'antique experience [2].
J'estois certain qu'elle abondoit en biens,
Grandeurs, honneurs : mais que les citoyens
11 Fussent si grands absens de leur patrie
Je l'ignorois : or, Dajacet, tu es
Fleur de Florence, & liberal tu fais
14 Connoistre assez le tout par la partie [3].

Éditions : *Œuvres* (Poëmes. Livre des Sonnets) 1571 et 1573. — Sonnets divers (à la suite des Amours diverses) 1578 et 1584. — Supprimé en 1587. — Reproduit dans le *Recueil des P. R.* en 1609 et éd. suiv.

Titre *78* A Ludovico Da jacetto Florentin | *84* Au sieur Ludovico Dajaceto Florentin, Conte de Chasteau-vilain.

---

1. Un de ces Italiens fixés en France à la faveur de Catherine de Médicis et enrichis à nos dépens, celui ci comme fermier des impôts indirects. N'ayant pas mille écus vaillant à son arrivée, il acquit vite une fortune scandaleuse, qui lui permit d'acheter la fonction de premier maître d'hôtel du roi, puis en 1578 le titre de comte de Chateauvillain et d'épouser Mlle d'Atri, dame d'honneur de la reine mère, que Charles IX avait aimée. Cf. P. de l'Estoile, *Mémoires-Journaux*, éd. Brunet-Champollion, *passim*, surtout t. I, p. 353 et II, p. 26 et suiv.

2. Les Médicis ont compté deux Cosme et deux Laurent (dont le second fut le père de Catherine de Médicis).

3. Ronsard n'aimait pas ces Italiens, qui occupaient des situations dues plus justement à des Français (cf. t. X, p. 297, note). Aussi cet éloge à l'adresse de l'un d'eux ne peut s'expliquer que comme remerciement d'un geste libéral à son égard (le vers 13 le dit assez).

LIII **Sonet** [34]

Au seigneur Soreau
valet de chambre du Roy [1]

C'est à grand tort, Soreau, que les siecles on blasme
De perdre les vertus qui naissent avecq' nous :
Alceste au temps passé mourut pour son espoux
Et tu voudrois mourir pour racheter ta femme [2].
Cœur vraiment genereux remply d'une belle ame,
Qu'Amour & Charité ont du lien si doux
Ataché d'une foy, pour estre exemple à tous
Combien un vray mary doibt honorer sa dame.
Si noz premiers ayeux ont dressé des autels
Aux hommes enrollez au rang des immortels,
Pour avoir en ce monde inventé quelque chose,
Soreau, tu as autelz & temples merité

Éditions : *Œuvres* (Poëmes, livre des Sonnets) 1571 et 1573. — Supprimé en 1578. — Non reproduit dans le *Recueil des PR.* A reparu pour la première fois en 1866 dans l'éd. Blanchemain, *Œuvres*, t. V.

6-7. *71-73* L'Amour que Charité ont (*erreur typ.* ; *éd. suiv. corr.*) | *Bl.* Amour et Charité t'ont d'un lien si doux Attaché cette foy (*texte fantaisiste*).

---

1. Ce personnage n'est connu que par les poésies qui lui furent adressées à l'occasion de la mort de sa femme par Ronsard (ci-dessus), Jodelle (éd. Marty-Laveaux, II, 284), Jamyn (Œuvres, 1575, livre V), Passerat (éd. Blanchemain, I, 195). Toutefois, il existe à la Bibl. Nat., département des Mss., au vol. 2716 des « Pièces originales », un reçu pour versement de rente, daté du 7 septembre 1568, dont voici le début : « Claude de Soreau, escuyer et varlet de chambre ordinaire du Roy, et damoiselle Jeanne de Loynes, sa femme, paravant vefve de feu noble homme Me Pierre Lalemant, en son vivant notaire et secretaire du Roy,... » Je dois ce renseignement à M. Jacques Lavaud.

2. Jeanne de Loynes ; peut-être de la même famille qu'Antoinette de Loynes, femme de Jean de Morel, mais aucun document ne permet de l'affirmer.

Comme le vrey patron d'honneste charité,
Qui as & vive & morte honoré ton espose.

LIV Ces vers gravez icy (Voir ci-dessus, p. 150).

LV

Sonet

pour un anagrame [1]

Du mariage saint la loy bien ordonnée
Se fait au Ciel là haut : pour ce l'Antiquité
Comme un bien aprochant de la Divinité
A mis entre les Dieux le bon pere Hymenée.
  Nous differons des Dieux : car toute chose née
En mourant se refait par sa posterité :
Eux immortelz d'essence & pleins d'éternité
En eux mesmes vivans n'ont besoin de lignée.
  Le mariage fait en nostre race humaine
S'il n'est fait par Destin est une chose vaine,
Et s'il ne vient du Ciel qui tous deux nous lira.
  Pour ce, voyant nos noms qui l'asseurent, j'espere

Éditions : *Œuvres* (Poëmes, livre des Sonnets) 1571 et 1573 ; (Sonnets divers, après les Amours diverses) 1578 à 1587 ; (Sonnets à diverses personnes, après les Poëmes) 1597 et éd. suiv.

4. *87* le nopcier Hymenée
6. *84* pour la postérité | *87* Par race s'eternize en la posterité
8. *87* N'ont besoin comme nous de future lignée
10-11. *87* Est tousjours malheureux & tout remply de peine, S'il ne vient par destin, qui tous deux nous lira
11 et 14. *78* li'ra, mari'ra

---

1. Composé pour un ami qui se mariait. L'anagramme est contenu dans le dernier vers, ainsi que l'indiquent les petites capitales dans les éd. de 1584 et suivantes. Mais je n'ai pu le déchiffrer, d'autant qu'il doit contenir deux noms.

Que le nostre sera bien heureux & prospere,
Puis que le Dieu d'en haut à toy me marira [1].

Tel qu'un petit Aigle sort [2] (Voir ci-dessus, p. 61)

Abbregé de l'Art poëtique françois [3] (XIV, 1)

13. *87* doit estre agreable et prospere
14. *84-87 présentent* Dieu d'en haut à toy me marira *en petites capitales*

---

1. Ronsard a écrit pour son propre compte un autre sonnet anagrammatique ; il figure parmi ceux que lui inspira Hélène de Surgères, et comme ici se termine par l'anagramme ; mais il eut soin d'y ajouter le nom de son amie.

2. Le titre de ce chant est le même que dans l'éd. princeps ; il ne changera qu'en 1578.

3. En 1571, on lit après cet Abbrégé : Fin des Poëmes. C'est une erreur, car cette mention existe déjà plus haut après le Paradoxe, et, d'autre part le terme de *poëmes* ne peut s'appliquer ni aux sonnets, ni au chant triomphal *Tel qu'un petit Aigle*, ni à un Art poétique en prose.



Tome IV. Les Hymnes.

Au verso du titre portrait de Ronsard avec le quatrain : *Tel fut Ronsard...* (v. ci-dessus, p. 21).

EPISTRE D'ESTIENNE JODELLE : *Si desormais vers toy...* (Voir t. VIII, p. 241)

Le premier livre

Second livre

Troisieme livre

Quatrieme livre

A la fin, la Table des Hymnes, les Errata, l'Extrait du privilège et l'imprimatur

---



Tome V. Elegies et Mascarades [1].

Au verso du titre, portrait de Ronsard, avec le quatrain : *Tel fut Ronsard...* (v. ci-dessus, p. 21).

Sonet à Monsieur de Ronsard

De tes sages ayeux, Ronsard, que sert l'image
Mise de ranc en ranc en ces grans galeries ?
Ronsard, que servent tant d'armes & d'armoiries,
4 Tesmoings sourds & muets de ton noble lignage ?
Que sert tant d'or, d'argent & de bronze en ouvrage ?
Tant d'escussons semez en ces tapisseries,
En ce marbre, en ce jaspe & en ces vitreries
8 Cela peut-il de mort veincre le dur outrage ?
Amy, tu n'as besoin de ces vaines merveilles
Qui n'ont poinct d'yeux, de nez, de langues, ne d'oreilles.
11 Est-il vraie noblesse autre que ta vertu ?
Est-il longue memoire autre que tes [beaux] vers ?
Le marb[r]e en fin finalle est du temps abatu,
14 Mais tousjours tes lauriers & myrtes seront verds.

René Bellet Angevin,
dict la Chapelle [2].

1. Les Eglogues étaient mêlées aux Elégies ; elles n'en seront séparées qu'en 1578.
2. Voir supra un autre sonnet de ce personnage, adressé à Ronsard.

Sonet à son livre

Premier livre des Elegies

A feu Madame Claude de Beaune . Duchesse de Rouanois

Second livre des Elegies

A Monsieur de Foyx, Conseiller & maistre des Requestes de l'hostel du Roy

Troisieme livre des Elegies

au Seigneur de Castelnau, dit Mauvissiere, Gentilhomme de la Chambre du Roy, & Chevalier de son Ordre.

1. Mis par erreur à la fin du livre précédent.

Quatriesme livre des Elegies

A H. L'Huillier, Seigneur de Maisonfleur, gentilhomme servant de leurs Magestez.

Quand Apollon auroit fait un ouvrage	(XII, 145)
Deux freres pastoureaux	(*id.*, 146)
Si j'estois à renaistre	(X, 315)
Mon l'Huillier, tous les ars	(*id.*, 292)
Ceux que la Muse aymera	(VI., 165)
Je veux, mon cher Belleau	(*id.*, 61)
Oyant un jour redoubler mes souspirs	(XII, 251)
Vous qui passez en tristesse le jour	(XIV, 160)
Je n'ay voulu, Madame, que ce livre	(*id.*, 177)
Le fort cheval & l'aigle genereux	(*id.*, 180)
C'estoit au point du jour	(X, 337)
Le Gast, je suis bruslé	(ci-dessus, 206)
Seule apres Dieu la forte destinée	(*id.*, 254)

Cinquiesme livre des Elegies [385]

A Monsieur Brulard, Secretaire des Commandemens.

Sonet

J'ayme, Brulard, les hommes que Fortune
Pousse aux honneurs quand ilz sont vertueux
Et non pas ceux qui sont voluptueux

Éditions : *Œuvres* (Elegies, 5ᵉ livre) 1571 et 1573. — Supprimé en 1578. — Non reproduit dans le *Recueil des P. R.* — Réimprimé pour la première fois en 1866 dans l'éd. Blanchemain, *Œuvres*, t. V.

Que la faveur tire de la commune[1].
  Vostre vertu & faveur ne sont qu'une,
Vous eslevant au rang des Demy-dieux
De nostre France, où d'un œil soucieux
Vous surmontez l'envie & la rancune.
  Voila pourquoy je vous donne ce livre.
Apollon suit ceux qui le veulent suivre
Et qui divins le veulent escouter.
  Au Dieu Neptune on sacre la Navire,
Au Dieu Phœbus la Sagette & la Lyre,
A Brulart faut les Muses presenter.

Elegie[2] [386]

Le temps se passe & se passant, Madame,
Il faict passer mon amoureuse flame :
Si que le feu d'amour qui me bruloit
Ne brule plus mon cœur comme il souloit,
Et maintenant sa flame est aussi lente
Qu'auparavant elle estoit violente,
Quand vive & claire en mon ame croissoit

Éditions : *Œuvres* (Elegies) 1571 à 1587 et éd. suiv.

Titre *78* Discours IV | *84* Elegie troisiesme pour Genevre .XX. | *87* Elegie XXVI Genevre.

1. C.-à-d. : tire du commun des mortels.

2. Cette élégie adressée à Genèvre, une maîtresse parisienne que Ronsard aima de juillet 1561 à juillet 1562, et à laquelle alors il consacra deux ou trois pièces, doit dater de la même époque, au moins le début, qui constate une désaffection présente. Plus tard le poète se plut à faire un retour sur cet heureux temps et à rappeler à cette femme (si tant est que l'élégie lui fut réellement envoyée) les circonstances de leur liaison et l'ardeur de l'amour qu'elle lui inspira ; d'où le caractère rétrospectif de cette pièce, à partir du vers 29, et sa publication tardive. Dans *Ronsard poète de l'amour* (II, 225), F. Desonay marque les divergences entre ce récit et le *Discours amoureux de Genève* (T. XII, p. 257).

Et sur mon front luysante aparoissoit :
Si qu'on disoit me voyant en la sorte,
Qu'au cœur j'avois une fiebvre bien forte.
  Tous les tesmoings qui decelent Amour
Logeoient chez moy : je soupirois le jour,
Le lict m'estoit un dur camp de bataille [1],
Et toute nuict j'avois une tenaille
Qui foye & cœur & poulmons me pinsoit.
Ore ma face honteuse pallissoit,
Puis rougissoit : ma voix mal prononcée
De longs soupirs estoit entrecassée,
De mes propos je n'achevois le quart,
Comme un resveur qui songe en aultre part :
J'avois tousjours vostre face celeste
Devant mes yeux, les graces & le geste,
Le chant, les pas que vous aviez alors
Que je vous vey dancer dessus les bords [387]
De vostre Seine, où j'avallay l'amorce
Qui me tira d'une gentille force
De l'estomac le cœur, qui bien heureux
Se confessoit de se voir amoureux [2].
  Incontinent que je receu la playe
Je couru fol à Sainct Germain en Laye
Servir mon Roy, bien qu'Amour plus grand Roy
Pour le servir m'apellast tout à soy [3].

30. *78* Je couru fort
29-30. *84-87* Deux jours apres que je receu la playe, Je cours en poste à sainct Germain en Laye

---

1. Souvenir de Pétrarque, déjà vu t. XII, p. 287, texte et note.
2. Cf. la première élégie à Genèvre, t. XII, p. 257.
3. La Cour résida à Saint-Germain durant l'été de 1561, au moment du colloque de Poissy, auquel Ronsard assista. C'est alors, « sur la fin de juillet » qu'eut lieu l'inamoramento raconté ici.

Ny pour picquer ny pour donner carriere
A mon cheval, je ne laissé derriere
Le chaut desir qui dans mon cœur vivoit
Et compagnon en croupe me suivoit :
Ny pour passer le large dos de Seine
Qui se jouant quatre fois se rameine
D'un vague ply retors & reglissant[1],
Et quatre fois se remonstre au passant.
  Je n'estoufé pour les eaux de ce fleuve
Le feu bouillant d'une chaleur si neuve,
Qui comme souffre ou paille s'allumoit
Et tout mon cœur en flames consommoit.
Le court chemin d'un si petit voyage
Me fut plus long que le glacé rivage
Qui du Soleil enferme les beaux yeux[2],
Tant il m'estoit facheux & ennuyeux :
Un beau sentier me sembloit une orniere,
Une fontaine une creuse riviere,
Les bleds un champ de la bize batu,
Un plain chemin un passage tortu,
Et sous les pieds hors de sens ne trouvoye [388]
Qu'antres deserts, qu'une bourbeuse voye,
Et en marchant il me sembloit marcher
Dessus l'aigu des pointes d'un rocher.

33. *On lit en 71* Ne pour picquer (*éd. suiv. corrigent*)
34. *78-87 graphie* je ne laissay
41. *78-87 graphie* Je n'estoufay
44. *78-87 graphie* consumoit
47. *78-87* Que le Soleil n'eschaufe de ses yeux
53-56. *78-87* Et me sembloit, tant insensé j'estoye, Que ce n'estoient que deserts en ma voye : Si qu'en marchant il me sembloit marcher Sur une espine ou desur un rocher

---

1. C.-à-d. d'un repli vagabond et serpentant.
2. C.-à-d. : me parut plus long qu'un voyage au pôle.

Or à la fin piqué d'amour extresme
Je picque tant mon cheval & moymesme
Que, tout pensif & le cœur hors du sein,
Troublé d'esprit j'arrive à Sainct Germain.
  Là j'oublié toute ma Poësie,
Là je perdy raison & fantaisie,
Car ne pouvant ainsi que je voulois
Chanter mes vers aux oreilles des Roys,
Comme affolé d'une fiebvre trop folle
Je perdy cœur, langue, esprit & parolle :
Si que mon Prince en riant connut bien
A signes tels que je n'estois plus mien.
La nuict survint qui des liens du somme
Plus doux que miel serre les yeux de l'homme :
Avecq' les yeux le doux sommeil aussy
Ferma du cœur la peine et le soucy,
Mais non le mien, car autant que la Lune
Laissa courir sa belle coche brune
Qu'un camp de feux suivoit tout alentour,
Je soupiré impatient d'Amour,
Dedans mon lict, tournant de place en place :
Tous vos propos, vos gestes, vostre grace,
Qui toute nuict prisonnier me tenoient,
L'un apres l'autre au cœur me revenoient,
Et par sur tous ce conte lamentable
Où vous pleuriez vostre amy regretable [1], [389]
Si que ravy & confus me sembloit

61. *78-87 graphie* j'oubliay
71. *84-87* Par le present du repos adoucy
72. *78-87* Fermant du cœur
76. *78-87 graphie* Je souspiray

1. V. ce récit au t. XII, p. 265 et suiv.

Que vostre main me fendoit, & m'embloit [1]
Le cœur du sein, comme à l'heure premiere
Que ma raison demeura prisonniere.
  Mais aussi tost que l'aube aux doigts rosins
Eschevelée eut tous les lieux voisins
Ensaffrané [2], & que la tresse blonde
Du grand Soleil s'esparpilla sur l'onde,
Je m'en allé comme ravy d'esmoy,
Non courtizan au lever de mon Roy,
Non bonneter un Seigneur qui peut faire
Plaisir à ceux qui luy veulent complaire,
Mais, me tuant de mon propre couteau,
J'erre tout seul dans le parc du chasteau,
Pensant, resvant à ce gentil visage
Dont maugré moy tant je gardois l'image.
  Si quelque amy venoit me caresser,
Entrerompant mes pas & mon penser,
Je l'abhorrois, maudissant la fortune
D'avoir trouvé une langue importune :
Mon corps d'ahan goute à goute suoit,
En cent façons ma face se mouvoit,
Ne respondant, ne parlant, & ma bouche
A l'importun estoit comme une souche,
Montrant assez que tout ce qu'il disoit
Comme la mort ou plus me desplaisoit.
  A la parfin Amour, qui se promeine

89. *78-87* Remply de jour
91. *78-87* *graphie* Je m'en allay
98. *78-87* Dont maugré moy j'avois au cœur l'image

1. C.-à-d. m'enlevait.

2. R. a voulu rendre ici les deux épithètes qui dans Homère qualifient l'aurore : « aux doigts de rose » et « au voile de safran ». Mais il les applique abusivement à l'aube, qui, comme son nom l'indique, est blanche ; même abus plus loin, vers 206.

Avecque moy, hors du bois me rameine
Et me plantant dessus le haut du mont [390]
Droit vers Paris me fit tourner le front.
  Lors m'aleg[e]ant d'une ruze gentille
Je humois l'air de cette grande ville
Coup dessus coup, qui m'entroit dans le cœur
Et m'emplissoit de force & de vigueur,
Comme pensant humer la douce haleine
De la beauté qui me tenoit en peine.
  Lors je disois, hà ! ville qu'à bon droict
Tu n'as egalle au monde en nul endroit :
Non pour le nom si fameux que tu portes [1],
Non pour avoir plus que Thebes de portes [2],
Riche de biens, riche de citoyens,
Sang genereux de ces premiers Troyens
Que Francion fit abrever en Seine
Quand il bastit au milieu de la plaine
Tes murs, sejour de toute Royauté [3] :
Mais pour celer en ton sein la beauté
D'une sans per comme toy, qui est telle
Que tout est laid en ce monde aupres d'elle
Comme il me semble, & si je suis pipé,
Au moins je suis bien doucement trompé :
  Que viens-je faire en cette court pour estre
Seul dans ce bois comme un homme champestre ?
La Court peuplée & qui aux autres sert

119. *78* Et je disois | *84-87* Puis je disois
129. *84-87* *graphie* sans pair
131-132. *84-87* Il me le semble (*87* Comme il me semble) & si je l'ay mal sceu, En lieu du vray le faux m'a bien deceu
134. *78-87* Seul dans ce parc

1. Le nom du fils de Priam, Pâris, héros de la guerre de Troie.
2. La Thèbes grecque, célèbre par ses sept portes.
3. Cf. t. III, p. 12 et t. XVI.

De passetemps m'est un vuide desert :
Veux-je emporter du Roy quelque largesse
Quand à Paris est toute ma richesse ?
Ny Court ny Roy ne vallent s'absenter
Du moindre bruit qui me fait lamenter, [391]
Et des rayons d'une si belle dame
Qu'au cœur je porte & que je sens en l'ame.
Veux-je languir en si triste sejour
Sans plus revoir la clarté de mon jour ?
Veux-je pensif, desert & solitaire,
Sans courtizer, sans penser & rien faire [1],
Fascheux, honteux, sans ayde & sans confort,
Estre à la Court la proye de la mort ?
Pource parton & retournon vers celle
Qui nous commande où Amour nous apelle.
Je n'avois dit que je monte à cheval,
Au grand galop je descens contre val
Au premier port, & puis ayant passée
Seine au long cours en elle entrelassée,
D'un fort esp'ron je brosse le chemin,
Ce me sembloit pavé de josimin [2],
D'œillets, de lis, & couru si habille
Que j'arrivé comme un songe à la ville,
Un peu devant que le Soleil couchant

146. *78-87* sans prier, sans rien faire
150. *78-87* Où de l'amour la chance nous appelle
156. *84-87* Qui me sembloit
157. *84-87* Et Amour fist ma course si agile
158. *78-87* *graphie* j'arrivay

1. La variante « sans prier » s'explique par le caractère semi-ecclésiastique de Ronsard à la Cour : il était clerc et aumônier ordinaire.
2. C.-à-d. : je parcours rapidement le chemin, qui me semblait pavé de jasmin. *Brosser* est un terme de chasse à courre, et *josimin* est une graphie phonétique de la forme primitive *jasemin* (on trouve aussi la graphie *josmin*, t. X, p. 95, var. et ci-dessus, le Souci du jardin, vers 17).

Allast le jour dans les ondes cachant.
  Lors de fortune en passant par la ruë,
Estant la nuict plus noire devenuë,
Je vous avise à l'esseuil de vostre huis,
Comme un qui pense & resve en ses ennuis :
Lors vous voyant si triste contenance.
De teste en pied à trembler je commence,
Et tellement me laissa la raison,
Que tout muet je r'entre en la maison,
N'osant troubler une face abaissée [392]
Ny vous, plongée en si longue pensée.
  Incontinent que le ciel estoillé
Du manteau noir de la nuit fut voillé,
Et que le Somme, enfant de la riviere
De Styx, versa sur ma lente paupiere
Je ne scay quelle agreable liqueur [1],
Il me sembla qu'Amour m'ouvrit le cœur
Me separant en deux parts la poitrine,
Et me plantoit une vive racine
Non de Laurier, le prix de la vertu,
Mais d'un Genievre & poignant & pointu,
Tout herissé comme il a de coustume
Et plein d'un fruit tout remply d'amertume,
Et toutefois amer ne me sembloit,
Tant en mon cœur de douceur assembloit.
  Des mains d'Amour la racine plantée
En un moment devint si augmentée
Et le sommet de fueilles si couvert

169. *78-87* vostre face abaissée
180 à 203. *73-87* *graphie* Genèvre

---

1. Déjà vu aux t. II, p. 122; XII, pp. 81 et 114.

Que tout mon cœur n'estoit qu'un arbre vert [1].
Tous les pensers que j'avois pour la belle
Venoient soubs l'ombre en la fueille nouvelle
Deçà, delà, comme jeunes oyseaux
Qui vont volant au frais des arbrisseaux
Quand la rousée arrouse leurs plumages,
Saluant l'Aube en cent mille langages.
De mes soupirs l'arbre prenoit chaleur,
Sa vive humeur s'engendroit de mon pleur,
Dont le Genievre abondoit davantage,
Me transformant moymesme en son ombrage. [393]
Toute la nuict Amour me travailla,
Me resveilla cent fois & resveilla,
En me disant : Sois joyeux je te prie,
Je viens d'ouvrir l'estomac de ta vie [2] :
Comme j'ay mis un beau Genievre au tien,
Un beau Rosier j'ay planté dans le sien :
Je l'ayme, honore & caresse & arrose :
Pource aussi tost que l'Aube aux doigts de rose
Aura versé le beau jour de son sein,
Va t'en vers elle & luy baise la main.
Ainsi l'Amour, ce grand Dieu, me conseille :
Mais aussi tost que l'Aurore vermeille,
Allant devant les chevaux du Soleil
Fit l'Orient de roses tout vermeil,
Je sors du lit, je m'abille & m'apreste,

205. *78-87* Que d'elle mesme en pensant elle arrose

1. Tout ce passage depuis le vers 176, s'inspire de Pétrarque, canz. I, st. 2, vers 18 et suiv. : « Les deux (Amour et Laure) me transformèrent en ce que je suis, faisant d'un homme vivant un laurier vert », etc.

2. Telle est la leçon de toutes les anciennes éditions. Il y a là une forte ellipse, pour : l'estomac de celle qui est ta vie.

J'allé vers vous & vous fy ma requeste
A voix tremblante, & tout obeissant
A ce grand Dieu si doux & si puissant.
  Lors vous trouvant aussi douce & traitable
Qu'auparavant vous n'estiez accostable,
L'aspre fureur qui mes os penetra
S'esvanouit, & Amour y entra :
La difference est grande & merveilleuse
D'entre l'amour & la rage amoureuse.
Adonc la vraye & simple affection
Loin de fureur, de rage & passion
Nourrit mon cœur, passant de veine en veine,
Qui ne fut point ny frivole ny vaine :
Car vous, ayant de mon amour pitié, [394]
Me contraignez de pareille amitié.
  Comme au printemps ont voit une belle ante [1]
S'essencer toute en la nouvelle plante,
Et de deux corps par un accord commun
Se joindre ensemble & se coller en un,
Ainsi tous deux n'estions que mesme chose,
Vostre ame estoit dedans la mienne enclose,
La mienne estoit en la vostre, & nos corps
Par sympathie & semblables accords
N'estoient plus qu'un : si bien que vous, Madame,
Et moy n'estions qu'un seul corps & qu'un' ame,
Ayant communs & pensers & desirs.
  Ah ! quand je pense aux extremes plaisirs

214. *78-87 graphie* J'allay
215. *78-87* en tout obeyssant
230. *84-87* S'essencier en la nouvelle plante
235. *71-87* & mon corps (*erreur typ.*)

1. Ente. — Huguet ne mentionne pas la forme *s'essencer*, qui a disparu de l'édition de 1584.

Que je receu durant toute une année,
J'ay du penser l'ame tant estonnée
Qu'elle me fait tout tremblant devenir,
Tant du penser m'est doux le souvenir.
Quand le Printemps poussoit l'herbe nouvelle,
Qui de couleurs se faisoit aussi belle
Qu'est la couleur d'un gaillard papegay [1],
Bleu, pers, gris, jaune, incarnat & verd-gay,
Des le matin avant que les avettes
Eussent succé la douceur de[s] fleurettes,
Astres flambans, des jardins d'environ,
Vous amassiez dedans vostre giron
Comme une fleur entre les fleu[r]s assize
La couleur jaune, incarnate & la grise,
Tantost la rousse à la blanche, & aussy
Le rouge œillet au jaunissant soucy, [395]
La pasquerette aux petites pensées
L'une sur l'autre en un rond amassées.
Un beau bouquet ouvriez de vostre main,
Que vous cachiez une heure en vostre sein,
Puis me baisant au sortir de la porte
Me le donniez d'une si douce sorte,
Que tout le jour j'en sentois revenir
La fleur à l'œil, au cœur le souvenir :
  A mon retour des champs ou de la ville,
D'une main blanche à presser bien sutille [2]
Vous m'accolliez & en cent et cent lieux
Vous me baisiez & la bouche & les yeux

242. *78-87* l'ame si estonnée
251. *78-87* Qui embasmoient les jardins d'environ
259. *84-87* Un beau bouquet faisiez

---

1. C.-à-d. un perroquet — Cf. *infra* le *Cartel pour Monsieur*, v. 15.
2. Graphie phonétique pour subtile.

De vostre langue à baiser bien aprise.
Tantost fronciez les plis de ma chemise,
A chaque ply me baisant ou mordant
D'un petit trait mon front de vostre dent :
Tantost frisiez de vostre main vermeille
Mes blonds cheveux à l'entour de l'oreille,
Ou me pinsiez, chatouilliez, & j'estois
Si hors de moy que rien je ne sentois,
Mort de plaisir, tant le plaisir extréme
Avoit perdu ma raison & moymesme.
Mais ce plaisir que j'allois recevant
En peu de jours se perdit comme vent,
Et l'amitié chaudement allumée
S'assoupit toute & devint en fumée,
Fust que le ciel nous l'ordonnast ainsi,
Fust vostre faute ou fust la mienne aussi,
Fust par malheur ou par cas d'aventure, [396]
Fust que chascun ensuyvant sa nature
Par trop encline aux nouvelles amours.
Ah! fier destin, nous rompismes le cours,
Sans y penser, de l'amitié premiere,
Quand plus l'ardeur couroit en la carriere,
Si que, laissant le vieil pour le nouveau
Par inconstance & fureur de cerveau,
Tous deux piquez d'estranges frenesies
En autre part mismes nos fantaisies,
Si que, tous deux fachez de trop de loy [1]
Fusmes contens de rompre nostre foy

283. *78-87* Fust que le ciel le commandast ainsi
290. *87* en sa carriere

1. C.-à-d. : fatigués de trop de sujétion. Au vers 309, *fâcher* a aussi le sens de fatiguer.

Pour la donner à de moindres peut-estre :
Ainsi Amour de toute chose maistre,
Ainsi le Ciel & la saison des temps
Furent & sont & seront inconstans,
Puis de tel fait la faute est excusable.
  Venus qui fut Déesse venerable,
Navrée au cœur des flames & des darts
De son enfant, ayma bien le Dieu Mars,
Ce grand guerrier nourrisson de la Thrace,
Peste & terreur de nostre humaine race.
Puis en quittant les amours de ce Dieu
Elle choisit Adonis en son lieu.
Puis, se fachant d'Adonis, fut esprise
D'un pastoureau, du Frigien Anchise,
Qui habitoit le sommet Idean [1] :
Puis, en laissant ce pasteur Frigien,
Ayma Paris de la mesme contrée [2],
Tant elle fut de son plaisir outrée. [p. 397]
Elle fit bien d'avoir de tous pitié,
» Rien n'est si sot qu'une vieille amitié.

C'estoit au poinct du jour (XIII, p. 3)
Comme un guerrier refroidy (ci-dessus, 104)
Pour vous aymer, Maistresse (*id.*, 213)
Couvre mon chef de pavot [3] (*id.*, 253)

303. *73* & de dars (*éd.suiv. corrigent*)
310-312. *73 graphie* Phrygien... Phrygien | *78-87* Phrygian... Phrygian

---

1. Vénus ne s'est pas « fachée » d'Adonis; mais voyez les vers ironiques qui terminent l'*Adonis*, au t. XII.
2. La légende ne dit pas que Vénus aima Pâris.
3. Avant cette élégie, vient le sonnet-dédicace à Brulart, répété ici par erreur.

FIN DES ELEGIES

LES MASCARADES

A MONSIEUR DE VILLEROY
Secretaire d'Estat

Sonet
à Monseigneur de Villeroy
Secretaire d'Estat [2].

Comme la Mascarade ou le tournoy poudreux
Belle feinte de Mars, le soing de l'esprit chasse
Et les impressions des affaires efface,
Qui font l'homme pensif, par leur objet joyeux,
   Ainsi ce petit livre offert devant vos yeux,

EDITIONS : *Œuvres* (Mascarades) 1571 et 1573 ; (Sonnets divers à la suite des Amours diverses) 1578 ; (en tête des Amours diverses) 1584, 1587 et éd. suiv.

Titre *78* A Nicolas de Neufville, Seigneur de Villeroy, Secretaire d'Estat | *84-87* A luy-mesme (c.-à-d. Au même Villeroy)

1. Cette épitaphe de Rabelais, qui n'a rien d'élégiaque, est placée là en 1571 par inadvertance : elle ne figure pas à la table des Elegies, et en 1573 elle trouvera sa place naturelle à la fin des Epitaphes.

2. Nicolas de Neufville, seigneur de Villeroy, se montra le protecteur des lettres et ouvrit avec plaisir aux écrivains, notamment aux poètes, ses demeures de Paris et de Conflans. Le musée du Louvre possède de lui un beau portrait (n° 4025). Cf. J. Nouaillac, *Villeroy*, thèse de Paris, 1919.

Image du plaisir qui trop leger nous passe,
Remettra devant vous des beaux tournois la grace,
Retirant vostre esprit du soing laborieux.
Il ne faut pas toujours, l'un des Atlas de France,
Soutenir le grand faix des choses d'importance :
Il faut, mon Villeroy, se donner du plaisir.
Les abeilles ne sont toujours en leurs ruchettes
Afaire le doux miel, mais vont à leur desir
R'amasser quelquefois la douceur des fleurettes.

Amadis Jamin

Sonet

à Monseigneur de Villeroy Secretaire d'Estat.

Vous estes grand, je suis bas & commun,
Et toutesfois je ne suis inutille :
Tous les mestiers d'une excellente ville
4 Ont divers pris & ne sont pas tous un.
Le ciel nous fait le sort blanc & le brun,
Comme il lui plaist, & la Nature habille
Fait l'un puissant & fait l'autre debille,
8 Et mesmes biens ne depart à chacun.
D'un tres haut Roy vous maniez l'affaire,
Du peuple bas je suis le Segretaire,
11 Peuples & Rois ne font qu'un mesme corps :
» L'honneur est vain, si Phœbus ne le meine,
Ainsi du monde imitant les accords,
14 Vostre labeur s'honore de ma peine.

11. *84-87* sont
12-14. *78-87* C'est de Nature & du Ciel la coustume : Ainsi du Monde imitant les accors, Vous honorant, vous honorez ma plume

Sonets en faveur de Monsieur de Villeroy & de sa compaignie[1].

Les anciens souloient apres souper
Verser du vin en l'honneur de Mercure
Pour effacer durant la nuit obscure
Les songes vains qui nous viennent tromper[2] :
  Et moy je veux tout le pavé tramper
De vin versé, signe de bon augure
Que mon grand Roy par sa gloire future
Doibt de son chef les Estoilles fraper[3].
  C'est mon Soleil, vous estes mes Estoilles,
C'est luy qui rompt les tenebreuses voilles
De mon esprit par son jour nompareil[4] :

Éditions : *Œuvres* (Mascarades) 1571 et 1573 ; (Sonnets divers) 1578 ; (Amours diverses) 1584, 1587 et éd. suiv.

Titre *78-87* A luy-mesme

11. *87* de mon esprit delivré du Sommeil

---

1. Ces sonnets furent composés pour être lus à la fin d'un souper que Ronsard offrit au ministre Villeroy et à quelques seigneurs de son entourage, en 1570, année où le poète, après un séjour prolongé en son prieuré de Saint Cosme, reparut à Paris et à la Cour ; et, d'après le 3ᵉ sonnet, ce souper eut lieu au début de l'automne. Ces dates se trouvent confirmées par un autre sonnet composé par Ronsard le 8 septembre 1570 et ainsi daté du château de Conflans, où Villeroy l'avait invité : *Pour aborder une ile plantureuse* (on le trouvera ci-après parmi les pièces non recueillies en 1571). Le poète tint à rendre au ministre sa politesse, et il le fit de son mieux en sa maison de Paris.

2. Cf. Athénée, *Deipnosoph.*, livre I, chap. 14. Déjà vu à la fin des Poëmes de 1569, *Elégie à M. Nicolas.*

3. Ce vers est presque traduit de celui d'Horace, *Carm.* I, 1, fin :

Sublimi feriam sidera vertice.

4. On sait que Charles IX traitait familièrement Ronsard, jusqu'à correspondre avec lui en vers, et à tolérer qu'il fît la satire de la Cour, même de sa propre personne.

Et toutesfois les astres je regarde :
Le bon pilote aux Estoilles prend garde
Plus volontiers qu'il ne fait au Soleil.

Sonet

Ce grand Hercule apres avoir sceu prendre
De Gerion les terres & les bœufs,
Plein de victoire & d'honneurs & de vœus
Daigna souper en la maison de Evandre [1].
Ce pere ardent, qui tout le ciel peut fendre
D'esclairs suivis de feux presagieux,
Oza grand prince, abandonnant les Cieux,
En la maison de Philemon descendre [2].
Par tel exemple aprenez, mes Seigneurs,
A mespriser les biens & les honneurs
Et desdaigner la pompeuse richesse [3] :
Sans se tromper d'un mensonger espoir,
Le meilleur bien que l'homme puisse avoir
C'est l'esprit sain, le corps sain, la jeunesse [4].

Éditions : *Œuvres* (Mascarades) 1571 et 1573 ; (Sonnets divers) 1578 à 1587 et éd. suiv.

Titre *78* Sonet (*sans plus*) | *84-87* Sonet à quelques seigneurs qui souperent chez luy

3. *71-73 On lit* vœufs (*éd. suiv. corr.*)

12-14. *78-87* Le trop d'honneur va l'homme decevant : Pour vivre heureux il n'est que la simplesse : Faveurs de Rois s'en-volent comme vent

---

1. Cf. Virgile, *En.*, VIII, 362 sqq.

2. Cf. Ovide, *Metam.* VIII, 626 sqq. — A rapprocher d'un passage de la dédicace des Odes à Henri II (t. VII, p. 8), et d'un sonnet à Charles IX lors de sa visite au prieuré de Saint-Cosme (t. XIV. p. 122).

3. Ce passage suffirait à montrer que c'est bien dans la maison de Ronsard qu'eut lieu ce souper. En 1584, Ronsard a tenu à préciser le lieu dans le titre du sonnet.

4. Souvenir de Juvénal : *mens sana in corpore sano* (*Sat.* X, 356).

Sonet

Le bon Bacchus, qui la teste a garnie
De cornes d'or [1], le pere des raisins,
Qui fit couler les ruisseaux en bons vins
Soit present Dieu de ceste compagnie [2].
  Ceres, changeant les glans de Chaonie [3]
En bons espics pour le vivre amander,
Du haut du ciel vous puisse regarder
Avecq Venus, les G[r]aces & Genie [4].
  La bonne mere Amalthée, au vaisseau
Chargé de fruits, enfans du renouveau [5],
En vos maisons respande ses Charites [6].
  Puisse l'Autonne à la palle couleur,
Fiebvres, & tous, catherres, & douleur
Bien loing de vous envoyer sur les Scythes [7].

Éditions : *Œuvres* (Mascarades) 1571 et 1573 ; (Sonnets divers) 1578 à 1587 et éd. suiv.

Titre *78* Sonet (*sans plus*) | *84-87* Sonet de mesme subject
4. *78-87* Soit le bon Dieu de ceste compaignie
8. *71* *On lit* Gaces (*éd. suiv. corr.*)
14. *71-73* *On lit* Sythes (*éd. suiv. corr.*)

---

1. Souvenir d'Horace, qui orne le front de Bacchus de cornes d'or (*Carm.* II, 19, fin). Ronsard lui donne ailleurs l'épithète Doublecorne (t. V, p. 58) et lui met sur le front (t. XII, p. 63)

> Deux petits cornichons comme les chevreaux ont.

C'était aux yeux des Anciens un signe de force.

2. C.-à-d. : qu'il nous soit favorable (sens du latin *praesens* en parlant des Dieux).

3. Souvenir de Virgile, *Georg.* II, 67. La Chaonie était une région de l'Epire, célèbre par les chênes prophétiques de la forêt de Dodone.

4. Genius était pour les Latins un dieu particulier à chaque personne, qui veillait sur elle durant sa vie et disparaissait avec elle.

5. Il s'agit de la corne de la chèvre qui appartenait à la nymphe Amalthée.

6. Nom grec des Grâces, synonyme ici de faveurs.

7. Expression proverbiale, les Scythes passant pour d'affreux barbares. Cf. Erasme, *Adagia*, article *Scytha malus*.

Sonet

Trois temps, Seigneurs, icy bas ont naissance,
Le temps passé, le present, le futur :
Quand au futur, il nous est trop obscur,
Car il n'est pas en nostre connaissance.
  Quand au passé, il fuit sans esperance
De retourner pour faire un lendemain,
Et ne revient jamais en nostre main :
Le seul present est en nostre puissance.
  Doncques, Seigneurs, jouissons du present,
Incontinent il deviendroit absent :
Baigne ma couppe, emplis moy ce grand verre :
  Pendant que l'heure en donne le loisir
Avecq' le vin, l'Amour & le plaisir
Charmons le temps, les soucis & la guerre.

Sonet

à Monseigneur de Villeroy.

Villeroy, dont le nom & le surnom ensemble
Sont pleins de Majesté, fay de grace pour moy

ÉDITIONS : *Œuvres* (Mascarades) 1571 et 1573 ; (Sonets divers) 1578 à 1587 et éd. suiv.

Titre *78-87* A Amadis Jamin Secretaire du Roy
1. *78-87* Trois temps, Jamin
9. *78-87* Donques, Jamin
11. *84-87* Boivons ensemble, emplisson ce grand verre

MANUSCRIT : f. fr. n° 1663, f° 42 r°.
ÉDITIONS : *Œuvres* (Mascarades) 1571 et 1573 ; (Sonets divers) 1578. — Supprimé en 1584. — Reproduit dans le *Recueil des P. R.* en 1609 et éd. suiv

Titre *78* A luy-mesme (c.-à-d. Au mesme Villeroy)

Quelque chose qui soit digne de Villeroy,
Afin que ton beau nom ta volonté ressemble.
  Villeroy qui en un toutes vertus assemble,
Roy de meurs & de nom, mais Dieu comme je croy,
Car n'offencer personne & obliger à soy
Les hommes, c'est vrayment estre Dieu, ce me semble.
  Par ce chemin Hercule alla dedans les cieux,
Par ce chemin Thezée & Chiron furent Dieux
Et tous ces vaillans preux de la saison premiere :
  Ainsi qu'eux dans le ciel auras un propre lieu
Et chacun, ensuivant icy bas ta lumiere
Aprendra comme toy d'homme à se faire un Dieu.

Les Mascarades, combats & cartels

4. *N et 78* Afin qu'à ton beau nom
7. *N* Car ne nuyre à personne

Je nourris tout	(*id.*, 223)
Ce que j'avois de clair	(*id.*, 223)
Ce n'est pas toy, Terre	(*id.*, 223)
Je donne aux Rois	(*id.*, 224)
Je fais longtemps	(*id.*, 224)
Je fais les Rois valeureux	(*id.*, 224)
Apaisez-vous, ne jouez plus des mains	(*id.*, 225)
Soleil, la vie & la force du monde	(*id.*, 226)
De l'immortel les Rois sont les enfans	(*id.*, 231)
O Prince heureusement bien né	(*id.*, 236)
En imitant des grands Roys l'excellence	(XII, 203)

Viennent ensuite les Inscriptions de 1559, moins celle supprimée en 1567 (voir t. IX, p. 193 sqq.).

Chanson

recitée par les chantres qui estoient dedans le chariot de sa Majesté, en laquelle sont brevement comprises les louanges du Roy [1].

A Dieu resemblent les Rois,
Qui sous l'ordre de ses Loix
3 Le co[u]rs des Astres enserre

Manuscrit : f. fr. 1663, f° 43 v°.
Éditions : *Œuvres* (Mascarades) 1571 à 1587 et éd. suiv.
Titre *N* Du Roy | *84-87* Chanson recitée par les Chantres (*sans plus*)
3. *71 On lit* Le cors (*erreur typ.*; *éd. suiv. corr.*)

1. La première rédaction de cette chanson, que conserve le ms. 1 663, prouve qu'elle a été composée au cours des fiançailles de Charles IX, qui devait épouser, le 26 novembre 1570, Elisabeth (*Isabel*) d'Autriche. La paix de Saint-Germain (cf. le texte primitif du v. 45) fut signée le 8 août 1570. Mais cette chanson, ainsi que les trois pièces suivantes, servit aux fêtes de la Cour pour le Carnaval de 1571 [R. L.].

Parfait, sans fin, sans millieu :
A l'exemple du grand Dieu
Les Rois gouvernent la terre.
  Ils ne sont egaux d'honneurs :
Les uns sont pauvres Seigneurs
Ou d'une isle infructueuse,
Ou d'un lieu chaut & mal sain,
Mais le nostre est souverain
D'une terre bien-heureuse.
  Sous luy sont mille citez,
Peuples, guerriers indontez,
Forests, campagnes, valées
Et fleuves au large front [41]
Qui bruyant Charles[1] s'en vont
Fendre les plaines salées.
  Luy, chassant les estrangers[2],
Sauvant les siens des dangers,
A rendu sa France vive,
A tué Mars son meurdrier,
Faisant naistre d'un laurier
Les beaux rameaux de l'olive[3].
  Charles des Rois est le grand,
C'est le grand Roy qui respend
Sur la France sa lumiere,

14. *78-87* Peuples en guerre usitez

---

1. C.-à-d. : faisant retentir leurs rives du nom et du renom du roi Charles. Déjà vu, t. II, p. 104.

2. C'est sous le règne de Charles IX que les Anglais abandonnèrent définitivement Calais et qu'ils furent chassés du Hâvre, où les huguenots les avaient appelés ; en outre, à la paix de Longjumeau, qui termina la deuxième guerre civile (25 mars 1568), les reîtres allemands venus au secours des huguenots furent soldés et renvoyés chez eux.

3. Les lauriers de Jarnac et de Moncontour (3 octobre 1569), suivis de la paix de Saint-Germain.

Qui croist jeune, fort & beau
Comme un clair Soleil nouveau
Qui va prendre sa carriere.
  Quand Jupiter maria
Sa Thetis, il convia
Les plus grands Dieux à la feste [1],
Pallas, Mercure, Apollon,
Neptune & Mars tout fellon,
Horrible d'une grand'creste.
  Tout ce que les Cieux pouvoyent,
Tout ce que les Dieux avoyent
D'honneur, de richesse, et d'excellence (*sic*)
Fut ce jour en apareil :
Mais rien ne se vit pareil
Au grand Monarche de France.
  Io io [2], nous chantons
Et de Charles nous vantons [42]
La paix & sa France riche :
Chanton sa force & douceur,
Sa mere, freres, & sœur,
Et son Isabel d'Autriche.

35-36. *N* Et Mars armé tout felon Des piedz jusques à la teste
36. *78* Affublé d'une grand'creste | *84-87* Que mur ni ville n'arreste
37-38. *N* Tout ce que les Dieux avoient Tout ce que les Dieux pouvoient
39. *N* D'honneur, de bien, d'excellance | *73* D'honneur, richesse & excellance | *78-84* D'honneur, richesse, excellance | *87* De richesse & d'excellence
42. *73-87 graphie* Monarque
43. *78-87* Io la paix nous chantons
45. *N* La Paix en mieulx disposee | *78* Le Sceptre si fort & riche | *84-87* le Sceptre invincible & riche
46. *78-87* Nous rechantons sa douceur
48. *N* Et sa future espousee | *84-87* Et son espouse d'Austriche

1. Cf. Catulle, LXIV, *Epithalame de Pélée et de Thétis*; J. Lemaire, *Illustr. de Gaule*, livre I, chap. 28 et 29.
2. Déjà vu au t. VII, p. 51.

Comparaison du Soleil & du Roy faitte par stances, qui fut recitée par deux joueurs de Lyre, lesquels estoient assis dedans un chariot devant sa Majesté.

I

Le Soleil & notre Roy
Sont semblables de puissance,
L'un gouverne desous soy
Le Ciel, & l'autre la France.

II

L'un du Ciel tient le millieu,
Des astres clarté premiere,
Et l'autre comme un grand Dieu
Aux terres donne lumiere.

I

L'un n'est jamais offensé
D'orages, ni de tempeste,
L'obscur est toujours persé
Des beaux rayons de sa teste.

Manuscrit : f. fr. 1663, f° 45 r°.
Editions : *Œuvres* (Mascarades) 1571 à 1587 et éd. suiv. ; *Airs mis en musique...* par Fabrice Marin Caietain sur les poësies de P. de Ronsard... I, Paris, Le Roy et Ballard, 1578, f° 27 v°.

Titre *N* Comparaison du soleil et du Roy faicte par stances pour estre recitée par deux joueurs de lire ou de luth qui respondront l'un à l'aultre, lesquelz seront assis dedans le chariot devant sa Majesté | *73-78* Comparaison — stances, récitée par deux joueurs de lyre assis — sa Majesté | *84-87* Comparaison du Soleil et du Roy, recitée par deux joueurs de lyre (*sans plus*)

II

L'autre a toujours combatu
Les Guerres & les Envies,
Et fait sentir sa vertu
Aux puissances ennemies. [43]

I

L'un est aucteur de la Paix
Chassant le discord du Monde,
Illustrant de ses beaux rais
La Terre, le Ciel & l'Onde.

II

Et l'autre ayant du Discord
La puissance rencontrée,
A mis les guerres à mort
Et la Paix en sa contrée.

I

Tout Astre prend du Soleil
Sa lumiere, tant soit haute,
Car c'est l'Astre nompareil
Liberal sans avoir faute.

II

Du Roy vient force & vigueur,
Honneur & grandeur royalle,
Et tout homme de bon cœur
Connoist sa main liberalle.

I

Le Soleil est couronné
De feux qu'il pousse ou retarde,
Et tout Astre bien tourné
Pour son guide le regarde :

II

De nostre Roy la bonté
Mille grands Seigneurs assemble,
Qui jettent plus de clarté [44]
Que les Estoilles ensemble.

I

Bref le Soleil esclairant
Par tout, qui point ne repose,
De Charles n'est different
Seulement que d'une chose :

II

C'est que le Soleil mourra
Apres quelque temps d'espace,
Et Charles au Ciel ira
Du Soleil prendre la place.

34. *78-87* De feux qu'en terre il nous darde
36. *84-87* Nostre bon Prince regarde
37-40. *84-87* De nostre Roy la grandeur Pareil (*sic*) au Soleil ressemble, Qui jette plus de splendeur Que les estoiles ensemble
41. *Airs* esclarant

Cartel pour le Roy
habillé en forme de Soleil, desfiant ceux qui voudroient au combat esprouver sa vertu.

Comme le feu surmonte toute chose
Qui devant luy pour resister s'oppose,
Ainsi du fer de mon glaive pointu
Tout Chevalier à terre est abatu,
Les plus vaillans redoutent ma puissance
Et la mort pend sur le bout de ma lance.
  Amour m'a fait errer de toutes pars
Pour essayer les fortunes de Mars
Et de mon nom remplir la terre & l'onde. [45]
Puis j'ay pris place en cette table ronde
Où les vieux Preux autrefois avoient eu
Un lieu d'honneur gangné par la vertu.
  Or estant soul des hazards de la terre
Et mis à fin tant de perils de guerre [1],
Par haut desir au Ciel je suis monté,
Où du Soleil j'ay l'habit emprunté
Afin de faire aux Estoilles celestes

Manuscrit : f. fr. 1663, f° 46 v°.
Editions : *Œuvres* (Mascarades) 1571 à 1587 et éd. suiv.

Titre : *78* Cartel pour le Roy Charles IX habillé — vertu | *84-87* Cartel pour le Roy Charles IX habillé en forme de Soleil.
7. *78-87* Amour me pousse errant
10. *78-87* Pour avoir place en ceste Table ronde
12. *N* gaigné | *78-87* loyer de leur vertu
13-14. *78-87* Or desdaignant les hazards de la guerre, Comme donteur des monstres de la terre

1. C.-à-d. Etant rassasié des hasards de la terre, et tant de périls de guerre étant finis.

Comme en tous lieux mes vertus manifestes.
  Donc si quelcun, soit d'enhaut ou d'embas
Veut esprouver ma puissance aux combats,
S'adresse à moy [1], je luy feray connoistre
A coups de fer combien poise ma dextre,
Se repentant bien tard de son conseil [2],
Hé qui pourroit resister au Soleil ?

Cartel fait pour un combat que fit le Roy en l'isle du Palais.

Le fort Soleil ne s'offense des Nuës,
Ny mes vertus par la terre connuës
N'ont jamais peur des combats outrajeux :
[C'est mon desir, mes esbats & mes jeux]
Que de porter sur le dos la cuirasse
Mon ennemy renverser sur la place, [46]
Et bien brosser le destrier aux tournois [3],
En cent façons esclater le long bois,
Et de gangner le prix à la carriere

18. *78-87* Comme aux mortels
22-23. *78-87* A coups ferrez combien poise ma destre, En l'univers ne trouvant mon pareil
24. *78* Hé qui pourroit s'egaler au Soleil ? | *84-87* Qui passeroit de vertu le Soleil ?

Manuscrit : f. fr. 1663, f° 43 r°.
Editions : *Œuvres* (Mascarades) 1571 à 1587 et éd. suiv.

2. *N* par la guerre
4. *N* C'est mon estat, mes plaisirs et mes jeux. *Vers omis en 71, nous reproduisons le texte de 73-87*
8. *N* mon long bois

---

1. Ce verbe est au subjonctif impératif : Qu'il s'adresse à moi.
2. C.-à-d. de son projet, de sa décision.
3. C.-à-d. bien faire courir le destrier dans les tournois. Cf. ci-dessus, p. 332.

Et d'estre seul veinqueur en la barriere.
Et si quelcun par un combat nouveau
Veut assaillir ma vertu desur l'eau,
Je feray voir qu'autant j'ay de puissance
Dessus les eaux qu'en terre en a ma lance.
  Je suis errant, vagabond, estranger
Qui vais cherchant en tous lieux le danger,
Afin qu'au monde en armes on me voye
Suivre vertu par toute honneste voye,
Et te feray (avant que le Soleil
Trebusche à bas au lieu de son sommeil)
A coups ferrez à ton dam me connoistre
Portant au dos les marques de ma dextre.
  Tu ne verras mon courage faillir
Et t'assaudré en lieu de m'assaillir,
Pour retrancher par le fer ton audace :
Tel a grand peur qui bien souvent menace.

De deux Amours [47]
(ci-dessus, p. 110)
L'homme qui n'ayme (*id.*, 114)
Quiconque soit le peintre qui a fait (*id.*, 120)

11-13. *N* par des combatz nouveaulx.., sur les eaux Je monstreray qu'aultant

12-14. *78-87* Veut essayer ma puissance sur l'eau, Il sentira qu'autant je scay de guerre Dessus les eaux comme dessus la terre

19-21. *78* Et si pourra (avant que le soleil Tombe en la mer, le lieu de son sommeil) Rouge de sang à son dam me cognoistre | *84-87* Mon ennemy (avant que le soleil Tombe en la mer) de son sang tout vermeil A son malheur me pourra bien cognoistre

21. *N* te cognoistre

23-25. *78-87* Il ne verra... Et l'assaudray... son audace

26. *73-87 guillemettent ce vers*

Mascarade pour le Roy, habillé en Hercule, & Pluton devant luy : faitte par stances. [57]

Ce Chevalier d'invincible puissance
Est Hercules, qui venant aux enfers
A mis ma porte & mon sceptre à l'envers,
Et moy Pluton souz son obeissance.
Luy, tout ardent de triomphe & de gloire,
Le triple chef de Cerbere enchaisné
Met souz le joug, par lequel est traisné
Son chariot en signe de victoire.
Il a tiré hors de l'horreur profonde
Ces Chevaliers que voyez à l'entour,
Et de l'abysme où ne luist point le jour
En me forçant les rameine en ce monde.
Lesquelz, pour rendre (espoinçonnez d'Envie)
Graces au Dieu qui les a rendus francs [1],
Tous Chevaliers qui seront sur les rancs
Veulent combatre aux despens de leur vie.
Et si leur force au combat ne surmonte
Tous assaillans, luy-mesme sa vertu

Manuscrit : f. fr. 1663, f° 88 v°.
Editions : *Œuvres* (Mascarades) 1571 à 1587 et éd. suiv.
Titre *N* Stance (*N. de Neufville écrit en marge* : Ronsard. Cecy a esté chanté à l'hostel de Lorraine le dimanche gras 1571) | *78-87 ajoutent* trainé *après* Pluton | *84-87 suppriment* faitte par stances
1. *73* d'invisible puissance (*78 corrige*)
9. *73-78* Il a tiré dehors l'horreur profonde | *84-87* Il a tiré de l'abysme profonde
11. *84-87* Et du Tartare
14. *N* rendu

1. C.-à-d. qui les a affranchis des Enfers.

Veut employer pour mettre au combatu
Dessus le front la vergoigne & la honte.

Cartel pour le Roy. [58]

Si le Soleil, qui voit tant de choses le jour,
Vit jamais Chevalier tres-content en amour,
Il voit en cette place un Prince qui se vante
D'avoir sur tous amans sa fortune contente,
D'autant que le bon-heur de son contentement
Est divin & parfait : car le Ciel autrement
N'eust peu de ce guerrier rendre l'ame amoureuse
Sans luy donner maistresse en tous pointz bienheureuse.
[Or] si quelque un en doute & ne veult confesser
Qu'il est sur tous content, n'espere de passer [1]
Ce chemin sans combatre : ainsi le lieu le porte,
Afin que son audace une honte remporte.
Les Dames sans faveur seront juges du fait,
Qui verront au combat combien sera parfait
Ce Chevalier, d'autant que sa maistresse passe
Les autres de beautez, vertus & bonne grace.

20. *N* Dessus le front et la crainte et la honte | *78-87 graphie* la vergongne.

Editions : *Œuvres* (Mascarades) 1571 à 1578. — Supprimé en 1584. — Reproduit dans le *Recueil des P. R.* en 1609 et éd. suiv.

9. *71-73 on lit* Si quelque un en doute (*vers faussé ; éd. suiv. corrigent*)
16. *78* Les autres de beautez, de vertus & de grace

1. Encore un subjonctif-impératif : Qu'il n'espère pas passer.

Pour Monsieur le duc d'Anjou frere du Roy [59]

Tout amant chevaleureux
Qui cherche à faire conqueste
Ne se doibt dire amoureux
S'il n'ayme d'amour honneste.
Si par creinte ou par effort
Contre gré sa dame il presse,
Il hait sa dame bien fort
Et n'est digne de maistresse.
Ce Chevalier sainctement
Pres d'honneur, loing de diffame
Ayme si honnestement
La chasteté de sa dame,
Qu'il ne cede en telle amour
A nulle autre creature
Qu'à celuy qui doibt ce jour
Gangner du lieu l'aventure.
Et si quelcun pour blasmer
L'honeste amour, veut debatre,
Il ne doibt point presumer
De s'en aller sans combattre.

EDITIONS : *Œuvres* (Mascarades) de 1571 à 1578. — Supprimé en 1584. — Reproduit dans le *Recueil des P. R.* en 1609 et éd. suiv.

Titre *78* Cartel II (*sans plus*)
6. *78* Forçant sa Dame, il la presse

Cartel pour Monsieur [1] [p. 60]

Cest habit blanc que je porte, Madame,
Est pour montrer la blancheur de mon ame
Et cette foy parfaitte en loyauté
Qu'au cœur je porte aimant vostre beauté.
Toute vertu, tant soit-elle admirable
De soy n'est point à la mienne semblable,
D'autant qu'on voit assez d'autres vertus :
» L'homme loyal icy ne se voit plus
Si ce n'est moy, qui dans le cœur rencontre
Telle vertu que par dedans je montre
A la couleur qui resemble à la foy
Que pour sujet en l'ame je reçoy.
   Que l'incarnat tant qu'il voudra se vante,
Le jaune aussy qui l'amoureux contente,
Et le vert-gay que Venus ayme tant :
Telles couleurs ne me plaisent, d'autant
Qu'un teint fardé leurs beautez a souillées,
Par art trompeur l'un en l'autre meslées :
Comme le simple en tout est plus parfait
Que le meslé, qui de beaucoup se fait,

Manuscrit : f. fr. 1663, f° 93 r° (écriture d'A. Jamyn).
Éditions : *Œuvres* (Mascarades) 1571 à 1587 et éd. suiv.

Titre *N* Cartel (*en marge N. de Neufville a écrit* : Ronsard P. M. D. a L. R. D.) | *78* Cartel III (*sans plus*) | *84-87* Cartel pour le roy Henry III.
6. *87* Ne fut jamais à la mienne
10 *N et 78-84* par dehors je montre
9-12. *87* *supprime ces quatre vers*
18. *84-87* L'une dans l'autre estrangement meslées
20. *84-87* qui de plusieurs se fait

1. C'est François d'Alençon, dernier fils de Henri II et de Catherine de Médicis.

Ainsi le blanc comme simple surpasse
Toute couleur où la meslure [1] passe :
Simple est le blanc, le reste est composé [p. 61]
Où l'artifice a le fard aposé :
Car en tombant de sa simple nature
S'est corrompu par diverse teinture,
Et n'est plus beau par la mutation
Comme eslongné de sa perfection.
Doncq qui voudra pour acoustrement porte [2]
Un habit peint de meinte estrange sorte,
Soit bigarré du corps comme du cœur,
Toute couleur sans la blanche couleur
N'est à bon droit parfaitte ny louable :
Le blanc naïf [3] seulement est capable
De recevoir toutes couleurs, & peut
Changer sa forme en tout cela qu'il veut,
Où l'accident des autres n'a puissance
De retourner en une blanche essence [4].
Le Ciel est blanc & le large flambeau
Du grand Soleil pour estre blanc est beau,
Pour estre blanche est belle la lumiere [5] :
La couleur blanche est doncques la premiere.
Favorisez, Madame, s'il vous plaist

34. *N* est seulement
36. *71* Charger sa forme (*erreur typ.*)
39. *84-87* la lune & le flambeau
42. *84-87* est tousjours la premiere
43-50. *84-87 suppr. ces huit vers*

---

1. Meslure = Mélange.
2. Qu'il porte pour accoutrement.
3. C.-à-d. naturel.
4. C. à d. : alors que les autres couleurs, modifiées accidentellement, ne peuvent reprendre leur nature primitive.
5. C.-à-d. : le soleil est beau par le fait qu'il est blanc, etc...

De vos beaux yeux au Chevalier[1] qui est
Tout blanc pour vous de cœur & de courage,
Paignez dedans d'un amoureux ouvrage
Telle couleur que mettre il vous plaira,
Vostre faveur pour jamais il aura
Au fond du cœur peinte toute sa vie
Avecq' le blanc qui la foy signifie.

DIALOGUE

Amour & Mercure [p. 62]

Amour

Heraut des Dieux, qu'une fille d'Atlas
Conceut leger, pren tes æsles connuës,
Et traversant le long chemin des Nuës
Laisse le Ciel & t'envolle là bas.

Mercure

Filz de Venus, qui portes en tes mains
L'arc qui aux Dieux & aux hommes commande,

45. *N* d'habit et de courage
46. *N* Peignez en luy
50. *N* De la couleur qui

Éditions : *Œuvres* (Mascarades) 1571 à 1587 et éd. suiv.
Titre *78-87* Dialogue pour une Mascarade. Amour et Mercure.
2. *78-87 graphie* tes ailes

1. Tournure latine, courante encore au xvie s. ; mais la construction plus moderne existait déjà, comme le montre le vers 15 de la pièce suivante.

Pourquoy veux-tu que du Ciel je descende
Pour aller voir la troupe des humains ?

Amour

Jupiter veut par le conseil des Dieux,
Qu'ailles trouver le plus grand de la race
Des trois commis à conquerir la place
Et tous les forts du chasteau perilleux [1].

Mercure

Quelle contrée a produit ce bon-heur ?
Qui mettra fin à si haute entreprise ?
Qui est celuy que le Ciel favorise,
Sur tous les trois, de prouesse & d'honneur ?

Amour

Je te diray le païs & le nom
De ce guerrier qui a tant de puissance, [p. 63]
Charle est son nom, son païs est la France,
Dont les vertus surpassent le renom.

Mercure

C'est assez dit : tu me donnes la loy [2],
Je vais partir, il faut que j'obeisse,
Il faut, Amour, qu'on te fasse service,
Les plus grands Dieux obeissent à toy.

8. *87* la terre des humains

1. Ces trois chevaliers de la même « race » sont le roi Charles IX et ses frères Henri et François.
2. C.-à-d. : tu me prescris mon devoir.

MONOLOGUE

DE MERCURE AUX DAMES.

Dames, je suis le courrier Atlantide [1],
Qui, traversant le grand espace humide
Comme un oyseau de son vol soutenu,
Porté du vent suis en France venu,
Par le conseil de ce Dieu qui tempere
Hommes & Dieux, de toute chose pere,
Pour envoyer un Chevalier François
Aspre à la guerre, & le plus fort des trois,
A qui le Ciel souz bonne destinée
A des longs temps la conqueste ordonnée
Du fort chasteau perilleux que l'Amour
Tient remparé de perils à l'entour.
Il ne faut point qu'un Chevalier s'apreste [p. 64]
Au long labeur d'une telle conqueste,
S'il n'est aymé des Dieux & du Destin :
Quiconque soit qui la doibt mettre à fin
Sera chery des Cieux & de Nature
Et reservé pour si haute aventure.
Premierement d'un courage indonté
Voirra l'Enfer qui flamboye à costé,
Et bagnera ses armes homicides
Au tiede sang des fieres Eumenides [2],
Et des fureurs des Meduses, qui ont

EDITIONS : *Œuvres* (Mascarades) 1571 à 1587 et éd. suiv.
21. *78-87 graphie* baignera
23. *78-87* Et des fureurs des Gorgonnes

1. C.-à-d. le petit-fils du Titan Atlas, par sa mère Maia.
2. Ce sont les Furies.

Un œil farouche enfoncé souz le front.
Rien de Pluton ne vaudra la prouësse,
Souffre, fumée, & grosse flamme espesse
Contre celuy dont le puissant bouclair [1]
Ne craint ny feu ny flamme ny esclair.
Victorieux du peril de la destre,
L'autre peril l'atend à la senestre :
Ce sont travaux & labeurs vehemens,
Gennes, horreurs, la maison des tourmens,
Où meinte voix en souspirs estenduë
Horriblement de loing est entenduë
Des malheureux qui autrefois n'avoient
Gardé la foy qu'aux Dames ils devoient :
Pource, amoureux, gardez l'amour fidelle,
De peur d'entrer en peine si cruelle.
Ayant forcé ce danger par vertu
Et par l'effort de son glaive pointu
Se couronnant de louange & de gloire, [p. 65]
D'un tel chateau gangnera la victoire.
Puis il doibt voir un beau jardin, ainçois
Un Paradis, des delices le choix,
Où fleurs & fruits en abondance naissent
Et à l'envy l'une sur l'autre croissent,
Où les plaisirs & les Amours jumeaux
Vont voletant de rameaux en rameaux.
Là le troupeau des Nymphes & des Fées [2],
D'œilletz, de liz, & de roses coiffées,
Le feront digne au regard de leurs yeux
Et de la table & de la voix des Dieux,

52. *78* & du Nectar des Dieux

1. Graphie phonétique de bouclier.
2. Assimilation des Fées aux Nymphes, déjà vue souvent.

En luy donnant entiere jouissance
De tous les biens qui sont en leur puissance,
Voire de ceux que ce grand univers
Fait naistre au jour. Tant des tourmens souffers
La douce fin de tout plaisir est pleine,
Quand la vertu s'achete par la peine !

Je suis des Dieux le Seigneur (ci-dessus, p. 131)
Du haut du Ciel je suis icy venuë (*id.*, 132)
Huit Chevaliers de nation estrange (*id.*, 148)
Autant qu'au Ciel on voit de flames (*id.*, 136)

Sonet [p. 75]

Au seigneur J. Gassot Secretaire du Roy[1].

Je suis semblable à la jeune pucelle
Qui va chercher par les jardins fleuris
Au point du jour des roses & des liz
Pour se parer quand l'an se renouvelle.

56-58. *78-87*... pour ses tourmens souffers, Tant une fin de tout plaisir est pleine, Quand la vertu l'achete (*87* s'achete) par la peine

Editions : *Œuvres* (Mascarades) 1571 et 1573 ; (Sonnets divers) 1578 à 1587 et éd. suiv.

Titre *78-87* A J. Gassot secretaire du Roy
2. *78-87* Qui va cherchant
3. *78-87* les Roses et les Liz

1. Jules Gassot était attaché à la personne du ministre Villeroy. Il a laissé des Souvenirs, sous le titre de *Sommaire mémorial 1555-1623*, qui remplissent les ff. 459 à 545 du ms. français 12 795 de la Bibl. Nat., et que Pierre Champion a publiés en 1934. — Belleau lui a dédié en 1572 sa traduction d'Anacréon.

Mais ne voyant nulle rose nouvelle
Ny d'autres fleurs les jardins embellis,
Prend un bouton, & de ses doigs polis
Fait un bouquet pour se faire plus belle.
Amy Gassot, n'ayant roses ny fleurs
En mon verger digne de tes valeurs,
Œillets, soucis, lavandes, ny pensées,
Ce seul bouton je presente à tes yeux,
Et tel present vaudra peut estre mieux
Qu'un grand touffeau de fleurs mal amassées.

Sonet [p. 76]

au Seigneur Nicolas Segretaire du Roy [1].

Si quelque Dieu au milieu de l'orage
Se venoit soir sur le bord de ta nef,
Aurois tu peur, Nicolas, que ton chef

7. *78-87* Prend du lhyerre (*et* lierre)
9. *73-87* Ainsy Gassot
10. *78-87* dignes
12. *78-87* Ce petit don
14. *78-87* fleurs mal-agencées.

Manuscrit : f. fr. 1663, f° 41 v°.

Éditions : *Œuvres* (Mascarades) 1571 et 1573. — Retranché en 1578. — Non reproduit dans le *Recueil des P. R.* — Réédité par Blanchemain en 1867, au tome VIII de son Ronsard d'après le Ms. de la B. N.

Titre. *N* Sonnet

1. *N* au millieu d'ung orage (*en surcharge sur* : de l'oraige)

1. Ce personnage est Simon Nicolas, déjà nommé ci-dessus en tête des Epitaphes de Jean d'Annebaut et de Fr. de Viel-Pont. Sa réputation de bon vivant était proverbiale, ce qui lui valut à sa mort, en févr. 1604, d'être jugé « bon corrompu et vieil pécheur » par P. de l'Estoile (éd. Brunet-Champollion, t. VIII, p. 120 et suiv.). Cf. J. Lavaud, thèse sur Desportes, *passim*, surtout p. 47 et suiv.

4 Forcé du flot endurast le naufrage ?
Non, car voyant un celeste visage
Qui te viendroit delivrer du mechef,
Joyeux d'espoir tu penserois en bref
8 Maugré le vent aborder au rivage.
Ainsi voyant au plus fort du danger
Les flotz plus doux souz ma nef se ranger
11 Qui me pressoient d'une importune troupe,
Je ne crains plus la mer, puisque je voy
Comme un Castor [1] sur le haut de ma poupe
14 Pour me sauver assis un Villeroy

Vœu à Mercure [p. 77]

Dieu voyager, Mænalien Mercure [2],
Qui recongnois pour ton grand pere Atlas,
Courrier des Dieux qui jamais ne fus las
4 D'aller au Ciel & souz la terre obscure [3],
Dieu messager qui des chemins prens cure,
Qui des pietons seul gouvernes les pas

4. *N* Forcé de l'onde
12. *N* Je ne crains plus la Court
13. *N* Comme ung grand Dieu

Éditions : *Œuvres* (Mascarades) 1571 et 1573 ; (Sonnets divers, après les Amours diverses) 1578 à 1587 et éd. suiv.

Titre. *78-87 en sous-titre* Madrigal
5. *78-87* qui des passans as cure

1. L'un des deux Dioscures, qui passaient pour protéger les voyageurs sur mer.

2. Cette épithète de Mercure déjà vue au tome III, p. 173, correspond au latin Mænalius ; elle rappelle que ce Dieu était né sur le mont Ménale en Arcadie.

3. Au ciel, pour recevoir les ordres de Jupiter ; aux enfers, pour accompagner les âmes (d'où son surnom de psychopompe).

Et qui amy par cent chemins tu as
Guidé mes pieds où vouloit l'aventure [1].
  Tout ce qui fut charge de mes rongnons,
Ceinture, dague, espée, compaignons
De mes travaux, pourpoint, chausse, chemise,
Gourde, chapeau, panetiere, escarpins,
Je te consacre en ma blanche saison [2],
O grand Mercure, amy des pelerins [3].
Et tout ainsi que ta main bien aprise
A guider ceux qui ont quelque raison
M'a sain & sauf gardé par les chemins
Loing de voleurs, de perte & de surprise,
Garde moy sain en ma propre maison [4].

7. *78* Et qui guidé par cent chemins tu m'as | *84-87* Et qui guidé par tant de chemins m'as

8. *78-87* Où me portoit mon age & l'aventure

9. *71 et 78 on lit* chargé (*j'ai corrigé en supprimant l'accent*) | *73* changé | *84-87* le faix de mes rongnons

11-19. *78-87 réduisent ces neuf vers à six* : De mes travaux, à toy je les dedie Dessus ma porte en mon cheveul grison. Si jeune d'ans tu m'as conduit la vie Par meinte voye & en meinte saison, Courant fortune en estrange patrie, Garde moy sain en ma propre maison, *et ils divisent le madrigal en quatre quatrains*

---

1. Allusion aux statues d'Hermès (Mercure) placées aux carrefours dans l'ancienne Grèce pour indiquer aux voyageurs les diverses directions.

2. C.-à-d. Je te consacre tous ces objets, maintenant que j'ai les cheveux blancs et que je ne voyage plus.

3. C.-à-d. des voyageurs en général (latin *peregrini*).

4. Cette pièce est à rapprocher d'une ode à Mercure (t. II, p. 80). Quant au genre même du *vœu*, Ronsard l'a emprunté aux Epigrammes votives de l'*Anthologie grecque* (cf. le t. VI, p. 14, note). Noter la structure métrique de cette pièce : les huit premiers vers sont construits sur deux rimes, comme le huitain d'un sonnet ; et le reste, qui comprend onze vers, est construit sur trois rimes comme le sizain d'un sonnet. En somme, c'est un sonnet trop long de quelques vers, que Ronsard appelle ailleurs un madrigal.

Mon petit bouquet mon mignon (VI, 214)
Cependant que ce beau mois (ci-dessus, p. 204)
Boivon, le jour n'est si long (*id.*, 232)

Sonet [p. 80]

à Monseigneur de Villeroy

Chacun connoist ta grandeur & combien
Tu tiens en France une authorité grande,
Mais d'Apollon qui l'homme recommande
Chacun ne sçait que tu es le soutien.
  Chacun ne sçait que pour souverain bien
Tu n'aimes rien que des vertus la bande,
La vertu mesme. Et c'est ce qui commande
A ton Ronsard de te donner le sien.
  Il ne pouvoit addresser son ouvrage
A nul seigneur meritant davantage :
Tu ne pouvois d'un plus digne sonneur
  Prendre tel don. Ainsi l'or qui enchasse
Le diamant luy donne plus de grace :
Le diamant est aussi son honneur.

Amadis Jamyn.

Table des pièces et Extrait du Privilège et imprimatur.



Tome VI.

Les discours.

Après le portrait de Ronsard, et le quatrain qui l'accompagne, puis la pièce de vers latins *Ad Carolum Agenoreum*, viennent les Discours des Miseres de ce temps :



APPENDICE

ELEGIE DE P. DE RONSARD A N. DE NICOLAY[1].

Soit que l'homme autresfois d'argille retastée
Fut au pourtrait des Dieux moulé par Promethée :
Soit que l'humeur du Nil, miracle nompareil,
L'ait produit, eschaufée aux raions du soleil,

1. Publiée en tête des *Quatre premiers livres des Navigations et Peregrinations Orientales, de M. de Nicolay Dauphinoys, seigneur d'Arfeuille, varlet de chambre, & Geographe ordinaire du Roy*. A Lyon, Par Guillaume Roville, 1568 (achevé d'imprimer 1er sept. 1567). L'exemplaire que nous avons consulté à la Bibliothèque Nationale est un de ceux (Rés. J. 600 ; J. 601 ; J. 1804) qui sont millésimés 1568 (cf. Brunet, *Manuel du libraire*). La lettre-dédicace est datée du château royal de Molins (Moulins) en Bourbonnais, 1er mai 1567. La pièce a été recueillie seulement au XIXe siècle dans les éditions de Blanchemain, t. IV, p. 396, et de Marty-Laveaux, t. VI, p. 401, qui n'ont connu que la réimpression d'Anvers, G. Silvius, 1576 ; mais la fin, relative à Charles IX, prouvait péremptoirement que les vers de Ronsard avaient été écrits pour l'édition princeps. — Sur Nicolas de Nicolay (ou Nicolaï) voir la notice dans la *Biographie de Dauphiné...* par Adolphe Rochas (Paris, Charavay, 1856-1860), t. II, p. 189-193, plus ample que celle qu'on lit dans La Croix du Maine. — Dans la préface des éditions de 1568 et de 1576 des *Navigations & Peregrinations* de Nicolay se trouve le passage suivant, où l'auteur, après avoir mentionné plusieurs fameux voyageurs français, fournit au lecteur des renseignements autobiographiques : « Ie Nicolas de Nicolay du Daulphiné, Vallet de chambre & Geographe ordinaire du treschrestien Roy, touché d'un semblable stimule, l'an de grace 1542. & de mon aage le 25. sorty du ventre du Daulphin, & passé par la gueule du Lyon, commençay à entrer en mes voiages dés la guerre & siege de Perpignan en la suitte du vaillant & magnanime Sei-

Quand la terre pesante au centre demourée
Du ciel son compagnon se trouva separée[1] :
L'homme est vrayement divin, savant, ingenieux,
Et sur tous animaux le plus semblable aux Dieux,
Parfaict en son divers : car de cent mille ensemble
Un ne se peut trouver qui à l'autre resemble.
Non les peuples qui sont diversement loingtains,
Mais les freres, les sœurs & les cousins germains.
Et tout ainsi qu'ilz sont differens de visages,
Ilz different aussi de mœurs & de courages.
L'un ayme sans renom le casanier repos,
L'autre à ses ennemys ensanglante le dos.
L'un revesche & chagrin languit desus un livre,
L'autre de la faveur des grands Princes s'enyvre.
L'un ayme le barreau, & suant au parquet,
Revend au poix de l'or son avare caquet.
L'autre fend un rocher pour un palais du Louvre,
L'autre pres des Enfers les minieres decouvre.
L'un sillonne la mer, voguant de toutes pars,
Et prodigue sa vie hostesse des hazards :
L'autre parmy les champs exerce son ouvrage,

gneur d'Audoin : au retour duquel siege perseverant & continuant au desir & effect de mes peregrinations estrangeres par l'espace de quinze à seize ans es Royaumes, Regions & provinces de la haute & basse Germanie, Dannemarch, Prusse, Lyvonie, Suede, Gothie, Zelande, Angleterre, Escosse, Espagne, Barbarie, Turquie, Grece & Italie... tousjours diligemment observant, toutes les personnes les choses, & les faicts memorables... que j'ay sceu entendre... (p. 7 de l'édition de 1568).

1. La source principale de ces six premiers vers se trouve dans les *Métamorphoses* d'Ovide, I, 5-80, où, cependant, il n'y a aucune référence à la puissance génératrice du Nil. Cf. Hésiode, *Théogonie*, 106-136. On rencontre cette conception ancienne de la création dans la cosmogonie égyptienne, et surtout la séparation du ciel et la terre. Sur la tendance de la terre vers le centre, Ronsard a pu se souvenir de maint passage d'Aristote, mais principalement du *De Caelo* II, 13 (295 b 20). Voir dans la présente édition les endroits suivants où les conceptions de Ronsard sur la cosmogonie sont exprimées d'une façon analogue : t. III, p. 5, v. 37-68 ; t. IX, p. 33, v. 65-72 ; p. 107, v. 53-72.

Et courbé sur le soc travaille au labourage.
Mais j'estime sur tous celuy le plus heureux,
Qui devant que vestir le cercueil tenebreux,
Laisse par la vertu, maugré la Parque noire,
D'avoir jadis vescu quelque belle memoire[1].
   A toy, Nicolay, appartient ce bon heur,
Qui as dés ton enfance aymé tousjours l'honneur,
Aux armes t'adonnant, à la Cosmographie,
Aux dessaings, aux pourtraitz, à la Geographie,
Et à mille beaux artz, que ton divin esprit
Presque dés le berceau divinement aprit.
   Puis jeune abandonnant les Françoises provinces,
Pour obeir aux Roys, qui lors furent nos Princes,
A ce grand Roy Françoys, & à son filz Henry,
L'un du docte Apollon, l'autre de Mars chery :
L'un que tout l'univers apres sa mort honnore :
Et l'autre qui aux siens serviroit bien encore,
Prince doux & bening, lequel n'a dedaigné,
De ses plus grandz seigneurs estant accompagné,
D'aller en ta maison voir mille belles choses,
Qui dans ton cabinet proprement sont encloses :
Aussi pour inciter à l'exemple de toy
L'esprit de ses vassaux à bien servir le Roy.
   Doncques des ton enfance aymant les choses belles,
Et curieux de voir mille terres nouvelles,
Amoureux de vertu, ennemy de repos,
Ayant comme le corps, l'esprit sain & dispos,
Tu courus voir premier les nations prochaines,
Ceux qui vont habitant les Bourguignonnes plaines,
Hennuyers, Brabançons, Liegeois, & Flamans :

1. Ronsard est revenu plusieurs fois sur cette idée de la diversité des professions ; voir, par exemple, t. II, p. 1-4, et la note 2 de la première page ; t. VIII, p. 155, v. 109-178 ; p. 173, v. 229-236, etc.

Puis tu passas le Rhin, & vis les Alemans,
Les Hongres, & tous ceux qui d'une bouche froide
Boyvent les eaus d'Ister de glace tousjours roide.
Tu vis les Transilvains, Daces & Polonnoys,
Et les Franconyens les ayeux des Françoys.
Tu vis Hongrie, Prusse, & Suede & Gothie.
Les Vandales, Alains grands peuples de Scythie.
Puis gaillard, retournant en un pais plus chault,
Tu as veu l'Iberie, où le soleil d'enhaut
Plonge en l'eau ses coursiers, & tournoyant la terre
Comme ce grand flambeau, tu as veu l'Angleterre,
L'Escosse, l'Ibernie, & tout ce que la mer
Peut en se promenant de ses bras enfermer.
De là tu vis l'Italle, & la belle contrée
Qui jadis chef du monde au monde s'est monstrée :
Et n'est ores plus rien, sinon serve de ceux
Qui jadis luy servoyent de triomphes pompeux.
Puis tu osas dompter la tempeste enragée
Des ondes d'Ionie & de la mer Aegée
Et l'humide fureur des Propontides eaux,
Qui bornent aux deux boutz les Bosphores Jumeaux.
Puis laissant le travail de la mer escumeuse,
Tu vins surgir au port de la ville fameuse,
Que le grand Constantin accroissant son renom,
Enrichist de l'Empire & orna de son nom.
De là tu allas voir les Royaumes d'Asie,
Infidele demeure aux peuples de Turquie.
Tu n'as certes esté en ces terres oisif,
Ains les divers pourtraitz tu nous monstres au vif,
Des temples, des chasteaux, des regions entieres,
Des palais, des citez, des portz & des rivieres,
Par tout où tu passois ne laissant rien de beau
Sans le representer en ton docte tableau :

Et sans nous [1] decouvrir les vives pourtraitures
Par encre & par couleur de diverses vestures,
Des sciences, des mœurs & des religions,
Qui ornent les grandeurs de tant de regions [2].
Si bien que desormais, sans plus partir de France,
Nostre François aura parfaicte cognoissance
De ces peuples loingtains, que Charles ce grand Roy
Doit surmonter un jour, & leur donner sa Loy.
Si n'as tu pas trouvé la France plus tranquille
Que la mer qui tousjours de vagues est mobile,
Tu l'as trouvée en guerre, & plaine de soldars [3],
Poussée à la fureur de Bellone & de Mars.
Et ce trouble fascheux est la cause premiere,
Dequoy ce livre tien n'estoit mis en lumiere :
Qui or' comme un enfant nouvellement conceu,
Est de tous à l'envy avec faveur receu.
Le Roy le favorise, & les terres estranges
Honnorent ta vertu de diverses louanges.
Car un si beau labeur merite en tous endroitz,
Le bon acueil du peuple, & la faveur des Roys.

SONNET DE P. DE RONSARD [4].

Non ce n'est pas le mot, CHOMEDEY [5], c'est la chose,
Qui rend vive l'Histoire à la posterité :

1. L'édition de 1576 omet *nous*.

2. Il y a, en effet, beaucoup de gravures d'un réalisme parfois étonnant, dans le livre de Nicolay. Elles représentent, pour la plupart, les habitants des régions parcourues par l'auteur.

3. On lit à la rime *soldatz*. Nous avons cru devoir adopter la graphie *soldars*, couramment employée au XVIe siècle, afin d'éviter la simple assonance.

4. Publié dans *L'Histoire d'Italie de Messire François Guicciardin... Translatée... par Hierosme Chomedey...* Paris, Bernard Turrisan, 1568 (achevé d'imprimer 25 sept. 1567). B. N, Rés. K 12. Réuni aux *Œuvres* par Blanchemain, t. V, p. 356, et par Marty-Laveaux, t. VI, p. 384.

5. Cf., sur la traduction de Guichardin par Chomedey, Nicéron, t. XVII, p. 109. Il s'est distingué aussi comme traducteur de Salluste.

Ce n'est le beau parler, mais c'est la verité
4 Qui est le seul Tresor dont l'Histoire est enclose[1].
Celuy qui pour son but ces deux poincts se propose
D'estre ensemble eloquent & loing de vanité :
Victorieux des ans, celuy a merité
8 Qu'au giron de Pallas son Livre se repose.
Meint homme ambitieux a mis au paravant
Pour mieux flater les Roys son Histoire en avant,
11 Discourant à plaisir d'une vaine merveille,
Sans l'ouïr, sans la veoir, & sans preuve de soy :
Mais ton vray Guicciardin merite plus de foy,
14 D'autant que l'œil témoin est plus seur que l'oreille.

SONET
DE PIERRE DE RONSARD A L'AUTHEUR[2].

Je suis ravi quand ce brave sonneur
Donte en ses vers la Romaine arrogance,
Quand il bastit Athenes en la France,
4 Par le cothurne acquerant de l'honneur :
Le bouc n'est pas digne de son bonheur,
Le lierre est trop basse recompance,
Le temps certain qui les hommes avance

1. Écho de la doctrine aristotélicienne sur la différence entre l'histoire et la poésie (cf. *Poétique*, 9, 1451 b, et les deux préfaces de la *Franciade*).
2. Publié en tête de *Porcie*, tragédie de Robert Garnier. Paris, Robert Estienne, 1568. Le privilège est de juin 1567. Recueilli dans les éd. posth., dès 1587, t. I (Sonnets à diverses personnes). Sur les relations de Ronsard et de Garnier, cf. Henri Chardon, *Robert Garnier* (1905). Mais Chardon s'est trompé en disant (p. 118) que le sonnet de Ronsard ne fut composé que pour la première édition collective du théâtre de Garnier (1580). — Garnier a composé pour Ronsard un sonnet qui parut en 1567 en tête du *Second livre des Amours* (t. XIV, p. 67) et une *Elegie sur le trespas de P. de Ronsard*, publiée dans son *Tombeau* (édition de 1587).

De ses vertus sera le guerdonneur :
Par toy, Garnier, la Scene des François
Se change en or, qui n'estoit que de bois,
Digne où les grands lamentent leur fortune.
Sur Helicon tu grimpes des derniers,
Mais tels derniers sont souvent [1] les premiers
En ce bel art, où la gloire est commune.

L'hydre deffaict
ou
la Louange de Monseigneur le duc d'Anjou, frere du Roy [2]

Il me fauldroit une durable main [3],
La voix de fer, & la plume d'airain,
Si je vouloy par une digne histoire,

Éditions. Pour l'éd. princeps voir n. 2. — Cette pièce a été recueillie dans les *Œuvres* (Discours des miseres...) de 1578 à 1587 et éd. suiv.

Titre. *78-87* desfaict... à present Roy de France | *87-1629 omettent* la *devant* Louange

1. *78-87* Il me faudroit une aimantine (*87* animantine *Bl* aimaintine *par erreur*) main

2. *78* Une voix forte, une plume d'airain | *84-87* La voix de bronze, une plume d'airain

---

1. Les éditions posthumes donnent *souvent sont.*

2. A paru pour la première fois dans les *Paeanes sive Hymni in triplicem victoriam, felicitate Caroli IX, Galliarum Regis invictissimi, & Henrici fratris, Ducis Andegavensis virtute partam.* Joanne Aurato poeta regis, & aliis doctis poëtis auctoribus. Lutetiae. Joannes Charron, 1569, in-4. Elle y est accompagnée de péans français, latins et grecs par le même, d'un *Cantique de la victoire* par A. Jamyn, d'un *Chant de triomphe* par R. Belleau, d'une *Ode au Roy* par A. de Baïf, etc... C'est le texte de 1569 que nous avons suivi. Bibl. Nat., Yc 1204.

3. L'épithète *aimantine* de la variante a le sens du latin *adamantina,*

De ce grand Duc escrire la victoire :
Et les vertuz qui demy-dieu le font,
Et les lauriers qu'il s'est mis sur le front,
Par la conduicte heureuse de sa mere.
Ce Duc qui eut un grand Roy pour son pere,
Un frere Roy, & qui doibt acquerir
Un aultre sceptre avant que de mourir [1].
C'est ce Henry, (second honneur de France)
Fils de Henry, que Mars dés son enfance
(Comme sa race) en son giron nourrit,
Et le mestier des armes luy apprit.
Et couronnant son berceau de lierre
Et de laurier, le fist naistre à la guerre.
Ainsi jadis le grand Saturnien [2]
Fut alaitté dans l'antre Dictien,
Entre le bruit des boucliers & des armes :

7. *78-87* Le nourrisson de fortune (*84-87* Fortune) prospere
8. *78-87* Filz d'un Monarque, & d'un Monarque frere
9. *78-87* Qui par prouësse un jour doit acquerir
13. *78* Sa chere race | *84-87 texte primitif mais sans parenthèses*
15. *78* son enfant (*84-87 Bl* cet enfant) de l'hierre
16. *78-87* Dés le berceau
18. *Bl* Dictyen

---

d'acier. Il y a là un souvenir du néo-latin Marulle, début de l'*Hymnus aeternitati* :

Ipsa mihi vocem atque adamantina suffice plectra.

Ronsard avait dit plus clairement au début de la *Continuation du Discours des Miseres* (t. XI, p. 35) :

Je veux maugré les ans au monde publier
D'une plume de fer sur un papier d'acier...

1. Quoi qu'en ait dit Cl. Garnier, Ronsard n'a pas été ici un prophète inspiré. Il n'a rien prédit. Tout le monde en 1569, surtout à la Cour, parlait d'un royaume pour le duc d'Anjou. Catherine de Médicis, qui séjourna à Plessis-lez-Tours, du 24 août au 12 octobre, n'en faisait pas de mystère. Notre poète l'avait déjà dit après Jarnac, dans le *Chant triomphal*, vers 15 et suiv. (ci-dessus, p. 62).

2. Pour cette légende de l'enfance de Jupiter, cf. mon tome VII, p. 38 et suiv.

Ainsi jadis ces deux fameux gensdarmes
Le fort Achille & Jason au giron
Furent nourriz du centaure Chiron :
Qui aux combats sans crainte se pousserent
Et de bien loing leurs peres surpasserent.
  Ainsi ce Prince en la guerre nourry
Passe les faicts de son pere Henry.
Il est bien vray que du bout de sa lance
Henry borna plus oultre nostre France,
Et sur le Rhin planta les fleurs de liz :
Mais ces subjects pour lors estoient uniz,
Qui sans discord, chacun en son office,
A ce bon Roy faisoient humble service :
Où ce grand Duc a trouvé les François
Tous divisez de vouloir & de loix,
Qui forcenez sacageoient la province,
Faisant sonner le fer contre leur Prince,
Tant peult le peuple aux armes ehonté,
Quand sa vertu la malice a domté,
Et par l'effort d'une jeune prudence,
Des partiaux a froissé l'impudence,
Le fer au poing, leur emplissant le cœur
D'obeissance & de honte & de peur.

21-22. *78-87* Jason, Achille, enfançons de Chiron Furent nourris en son docte giron,
27. *78-87* Il est certain
30. *78-87* Mais ses sujects, de cœur estoient uniz
31. *78-87* Et sans discord
32. *84* Faisoit | *87 texte primitif*
33. *84-87* Ce Duc guerrier
35. *78-87* leur province
37. *78-87* un peuple
38. *78-87* Quand la fureur le devoir a donté
39. *78-84* Luy par l'advis | *87* Luy conseillé d'une jeune prudence
40. *1609 in-12 et suiv.* l'imprudence
41. *78-87* Et par le fer planté comme veinqueur
42. *78-87* L'obeyssance & la honte en leur cœur

O gentil Prince ! ainsi la fiere audace
De Hannibal abandonna la place
A Scipion, jeune prince Romain :
Ainsi Cartage a bronché soubs sa main.
Mais à qui doibs-je egaler la Jeunesse
De ce Henry sinon à la prouësse
Du jeune Pyrrhe, enfant Achillien,
Foudre & terreur du mur Dardanien ? [1]
Tous deux yssus d'une race Royalle,
Tous deux ornez d'une ame liberalle :
Jeunes tous deux, & de qui le menton
Estoit à peine encrespé d'un cotton,
Blonde toison qui sort pour le message
Que l'homme vient en la fleur de son aage :
Tous deux guerriers amoureux & courtois,
L'un l'heur de Grece, & l'autre des Gaulois.
L'un quant la Grece estoit toute troublée,
Arrivé à Troie, accorda l'assemblée,
Donna l'assaut, vainquit son ennemy,
Et le feit choir ammoncelé parmy
Les durs cailloux tumbez de ses murailles,
Et seul mist fin à dix ans de batailles,
Et d'un tour d'œil parachever a sceu
Ce que son pere en dix ans n'avoit peu.

43. *78-87* O vaillant Duc !
44. *78* De Hannibal par les armes fist place | *84-87* De Hannibal s'amortissant fist place
46. *78-87* Laissant tomber Cartage de sa main
54. *84-87* de cotton
58. *78-87* & l'autre des François ?
60. *78-87* Venant à Troie (*le vers faux a été corrigé*)
65. *78-87* il sceut
66. *78-87* en dix hyvers ne peut

1. Pyrrhus, terreur de la ville de Troie.

Nostre Duc vint, quand la France estonnée
De factions, de troubles & menée
Sans frain, sans bride, erroit à son plaisir
Voulant pour loy la liberté choisir,
De gros bouillons s'eslevoit toute enflée,
Comme la mer des Aquilons souflée,
Qui la navire agitent, & sans art
Le pilot laisse aller tout au hazard :
Quand sur la pouppe ou bien dessus la prouë
Reluist le feu des Jumeaux, qui se jouë
Or sur l'antenne or sur le mast, & faict
La mer tranquille, & le vent à souhait[1] :
Ainsi ce Duc s'apparut à noz peines.
Noz vieux soldats & noz vieux cappitaines
Estoient perduz[2], & ne restoit sinon
Des vieux Gaulois que l'umbre & que le nom.
Il s'eschauffa d'une ame non commune,
Il entreprist de forcer la fortune,
Et au danger surmonter le destin
Et le project que l'envieux mutin
Se proposoit par belle couverture,
Et pour son frere essaya l'avanture[3].

70. *78-87 ce vers est entre parenthèses*
72. *97-1629* Contre la mer (*par erreur*)
73. *78-87* Contre un navire, & lors perdant son art (*1612 in-12 et suiv.* pendant)
75-78. *78-87 suppriment ces quatre vers*
80. *Bl* soldars (*texte de fantaisie*)

---

1. Les Jumeaux, ce sont Castor et Pollux.
2. C.-à-d. étaient morts. Antoine de Bourbon-Vendôme avait été tué en 1562 à Rouen ; le maréchal de Saint André en 1562 à Dreux ; François de Guise en 1563 à Orléans ; Anne de Montmorency en 1567 à Saint-Denis. Mais il y avait encore le maréchal Tavannes, qui conseillait le duc d'Anjou, et d'autres (Aumale, Biron, Brissac, Bourbon-Montpensier, Monluc, Vieilleville).
3. Pour le roi Charles IX.

On dit qu'Alcide en vivant acheva
Treize labeurs[1] : celuy qui controuva
Tant de travaux mis à fin par Hercule
Estoit menteur & de creance nulle.
Il suffit bien qu'un homme en son vivant
Aille sans plus une guerre achevant.
Or ce Henri a faict chose impossible
Tuant un Hydre au combat invincible,
Et seul de tous par armes a deffaict
Ainsi qu'Hercule un Serpent contrefaict[2],
Aux yeux ardents, à la gueule escumeuse,
A la poictrine infette & venimeuse,
Qui d'un seul col trois testes esbranloit,
Et seulement sept arpents ne fouloit
Dessous sa panse horrible & Stigienne,
Mais, se roullant par toute la Guyenne,
Sa noire quëue à la Rochelle avoit,
Et ses trois chefs en Vienne abreuvoit :
Monstre cruel, qui de sa seulle haleine
Corrompoit l'air, les fleuves & la plaine.
Dedans sa griffe Angoulesme empietoit[3],
Son estomac en rampant se portoit
Dessus Niort, & sa large poictrine
Foulloit par tout la terre Poictevine.
Nul, tant fust preux, assaillir ne l'oza,
Ce jeune Duc hazardeux s'oppoza
Seul à l'effroy d'une si fiere beste,

1. Le nombre traditionnel des plus grands travaux d'Hercule est douze. — L'allégorie qui suit rappelle la légende de l'hydre de Lerne, et surtout une invention de l'Arioste, *Orl. fur.*, XXVI, XLI et suiv. Cf. le *Discours des Miseres* (t. XI, p. 26, texte et note 2) et la *Remonstrance* (id., p. 77) sur le monstre Opinion.
2. C.-à-d. une sorte de serpent. Cf. le terme actuel *contrefaçon*.
3. Prenait dans ses griffes (terme de fauconnerie).

Et luy couppa pres Lymoge une teste,
Qui se mouvoit conduicte par Mouvant [1].
De son gozier elle souffloit au vent
Flamme sur flamme en salpestre allumée,
Chaude de braize & d'obscure fumée,
Et allumoit tous les champs d'alentour.
Mais ce bon Duc, ennemy de sejour,
Sans craindre chaud, ny peste, ny gelée,
De glace royde & de gresle meslée,
Et les moys froids où le soleil ne vit,
En mesprisant l'hyver, le poursuivit
Si vivement qu'à la fin il rancontre
Encore un coup les testes de ce monstre [2].
Aupres Jarnac ce Henry lui couppa
Un autre chef [3], mais l'Hydre le trompa,
Car prenant vië & vigueur de sa playe
Plus que devant le combat il essaye,
Et du seul chef qui des trois demeura,
Du premier coup Lusignan devora [4] :
Puis ranforcé de force & de courage

121. *78-87* Et embrasoit
122. *78-87* Mais ce bon Prince
123. *78-87* ny gresle, ny gelée
124. *78-87* D'espesse pluye & de neiges meslée
125. *78-87* Ny les mois froids
133. *1604 et suiv.* Et d'un seul chef

---

1. François de Barjac, seigneur de Pierregourde, et Paul de Mouvans, qui commandaient l'armée huguenote du Midi, furent surpris et défaits par Louis de Bourbon, duc de Montpensier, au village de Messignac, sur les confins de la Saintonge, le 26 octobre 1568. Les deux chefs huguenots y furent tués (Haag, *La France protestante*, article Barjac).

2. Rimes phonétiques (déjà vues au tome VIII, p. 83).

3. Louis de Condé, qui fut tué par Montesquiou, capitaine des gardes du duc d'Anjou (13 mars 1569).

4. Lusignan est une petite ville au sud-ouest de Poitiers, avec château féodal. Coligny s'en empara en juillet 1569.

Se renoüant noeu sur noeu d'avantage,
En se cachant par deux mois tous entiers
Dans un marest, voulut manger Poictiers[1].
Mais pour neant il jectoit sa menace,
Car ce grand Duc luy feit quitter la place,
Et l'attirant en la plaine au combat,
De ces trois chefs le dernier luy abbat[2].
Pour ce jourd'huy en fin il faict deffense,
N'ayant plus rien que la queüe & la panse,
Qui se recherche & tasche à rassembler
Son corps tranché qui ne faict que trembler.
Au dernier coup que sa teste couppée
Bagna le camp souz l'Angevine espée,
Il s'escria d'un siflement si hault,
Que Moncontour, Sainct Jouyn & Arvault
En ont tremblé, & la riviere Dyve
Toute effroyée en trembla sur sa rive.
Son corps perclus, sinueux & rampant,
En se virant arpent dessus arpent,

136. *78-87* nœud sur nœud
141. *Bl* par la plaine (*texte de fantaisie*)
143. *78-87* Or' pour-neant il se met en defense
148. *78-87* Baigna le camp | *1609 in-12 et suiv.* champ
152. *78-87* dans sa rive

1. Poitiers est sur un promontoire contourné par le Clain. Pour se couvrir d'un plus large fossé, les assiégés firent refluer les eaux de la rivière dans les prairies. Des remparts ils demandaient aux huguenots « si sur cette mer-là leur amiral (Coligny) n'avait point de pouvoir » (E. Lavisse, *Hist. de France*, t. VI, 1, p. 110). D'après Cl. Garnier, il s'agirait seulement du marais appelé l'étang de Saint-Hilaire, qui s'étendait au bas de l'église de ce nom jusqu'au confluent de la Boivre et du Clain (à l'emplacement de la gare actuelle.)

2. A Moncontour, où Coligny fut défait, le 3 octobre 1569, par l'armée royale de Henri, duc d'Anjou (d'où l'expression « l'Angevine espée » quelques vers plus loin).

Champ dessus champ, d'une vieille cautelle
Trompant les siens a gaigné la Rochelle,
Où par vergongne il cache sa douleur
Soubz un semblant de ne craindre un malheur.
  Il faut pousser, il faut l'œuvre parfaire,
Il faut tuer le corps de l'adversaire,
Sans le laisser reprendre ou rechercher[1].
Il fault, mon Duc, la despouille attacher
Toute sanglante au dessus de la porte
Du Temple sainct, que d'herbe en mainte sorte
Et de gazons agencez rudement,
Je veux bastir ou Loire durement,
Bagne de Tours les rivages contraires[2],
Et sera dict LE TEMPLE DES DEUX FRERES[3].
Ainsi Castor & Pollux n'estant qu'un
N'avoient aussi qu'un mesme autel commun.
Ainsi Phoebus en la barbe où vous estes
Occist Python de ces jeunes sagettes[4],
Et appendit pour spectacle immortel

155-156. *78-87* Pour se sauver, tout fardé de cautelle, Vif en sa mort regaigna la Rochelle

159. *78-87* Courage Prince, il faut l'œuvre parfaire

161. *78-87* Sans se laisser par tronçons rechercher :

164-167. *78-87* Du Temple sainct, dont les pierres je porte Que Calliope ourdist de son marteau Non gueres loin où Loire de son eau Baigne de Tours ses rives solitaires

171. *1604 et suiv.* à la barbe

---

1. Après Moncontour Catherine de Médicis crut les huguenots abattus. Elle se déclarait dans sa *Correspondance* heureuse « que Dieu aye faict la grace à son fils d'estre l'instrument d'un si grand œuvre ».

2. Ce « temple saint » est le prieuré de Saint-Cosme où résidait alors notre poète.

3. Ronsard associe adroitement la gloire du roi Charles IX à celle de son frère cadet Henri.

4. C.-à-d. : tua le serpent Python avec des flèches tirées par ses jeunes mains. Cf. Ovide, *Met.*, I, 438 et suiv.

La beste entiere, offrande à son autel.
« Car la moitié n'est jamais honorable,
« Tousjours le tout aux dieux est agreable,
« Et rien ne sert de combattre à demy,
« Il fault du tout vaincre son ennemy[1].
Les Deliens au retour de l'année
Devant le temple à la feste ordonnée,
Tournoient le bal, chantans tous d'une voix,
Comme Appollon tira de son carquois
Les premiers traicts, & d'ardente secousse
Fit du serpent toute la terre rousse[2].
Et je diray comme nostre Appollin,
Ce jeune Duc, ce guerrier Herculin,
Esleu de tous Cappitaine publique[3]
Coupa les chefs au serpent Hugnotique,
Lequel avoit ce Royaume embrazé,
Fouillé les morts, sacrilege brizé
Les Temples saincts, honny nos bons Images,
Et d'un beau nom couvert ses brigandages[4].

174. *87* au hault de son autel
175-178. *78-87 guillemets*
186. *78-87* ce François Herculin
190. *84-87* Fouy les morts | *Bl texte primitif*

---

1. Cela rappelle un vers de Lucain sur Jules César (*Pharsale*, II, 657) :

Nil actum credens cum quid superesset agendum.

2. Il s'agit des jeux Pythiques, qui avaient lieu à Delphes. Ronsard parle de cet exploit du dieu solaire d'après Callimaque, *Hymne à Phoibos*, vers 97 sqq. : Ié, ié, Paian..., autant que d'après Ovide, *op. et loc. cit.* Il a pensé à l'île de Délos, également célèbre par le culte de ce dieu, d'autant plus qu'il lisait au vers 4 du poème de Callimaque : « La palme Délienne tout à coup s'est inclinée doucement », ce qui a pu lui faire croire, ainsi qu'à d'autres, que cet hymne était délien.

3. Le prince Henri d'Anjou avait été nommé, malgré sa jeunesse, lieutenant général du royaume, avant les victoires de Jarnac et de Moncontour; maintenant ce titre était unanimement approuvé.

4. Le vandalisme des huguenots revient souvent sous la plume de Ronsard. Cf. tome XI, p. 57, note 3, et p. 98, note 1.

Devant le Temple, à vous, freres, sacré,
Soit à la pleine, ou au milieu d'un pré,
Me souvenant de voz belles conquestes,
Feray des jeux & chomeray voz festes.
Noeud dessus noeud un chapeau je pliray
Dessus mon front, ma teste j'empliray
De vin d'Anjou jusqu'aux levres moillée,
Et de la nuict d'estoilles habillée
Jusques au jour je diray vos honneurs,
Freres divins, noz Hercules sauveurs,
Vous invoquant tous deux dés vostre enfance,
Comme les dieux qui ont sauvé la France[1].

194. *84-87* Soit en la plaine
197. *78-87* De mainte fleur (*Bl* de maintes fleurs *correction inutile, que rien n'autorise*) un chapeau je pli'ray
198. *78-87* ma bouche j'empliray (*à partir de 1604 ce vers est tombé*)
199. *78-87* gaillardemont mouillée,
200. *78-87* Et dés la nuict
203. *78-87* Vous invoquant qui fustes dés enfance
204. *78-84* Les freres, Dieux tutelaires de France | *87* Nos protecteurs tutelaires de France | *Bl* Les freres-dieux (*leçon fantaisiste*)

---

1. Toute cette fin est une imitation originale de la fin de deux odes d'Horace à Auguste, IV, v et xv. — Cette invention d'un *Temple des deux freres*, consacré aux deux chefs du parti catholique, est à rapprocher de celui que Ronsard avait écrit, avant les guerres de religion, en l'honneur non seulement du connétable A. de Montmorency, mais aussi de l'amiral Coligny et de ses frères (t. VIII, p. 72 et suiv.), et qu'il retrancha de ses *Œuvres* en 1578.

FIN

BREF ET SOMMAIre recueil de ce qui a esté faict,

& de l'ordre tenüe à la ioyeuse & triumphante Entree de tres-puissant, tres-magnanime & tres-chrestien Prince CHARLES IX. de ce nom Roy de France, en sa bonne ville & cité de Paris, capitale de son Royaume, le Mardy sixiesme iour de Mars.

AVEC

LE COVRONNEMENT DE TRES-haute, tres-illustre & tres-excellente Princesse Madame ELIZABET d'Austriche son espouse, le Dimanche vingtcinquiesme.

ET

ENTREE DE LADICTE DAME EN ICELLE ville le Ieudi XXIX. dudict mois de Mars, M. D. LXXI.



A PARIS,

De l'Imprimerie de Denis du Pré, pour Oliuier Codoré. rüe Guillaume Iosse, au Heraut d'armes, pres la rüe des Lombars.

1572.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.



Sonet [5 r°]

de Pierre de Ronsard
à l'Autheur[1]

Comme une fille en toute diligence
Voyant un pré esmaillé de couleurs
Entre dedans, & choisissant les fleurs,
Un beau bouquet pour son sein elle agence,
  Ainsi, BOUQUET, cueillant en abondance
Fleurs dessus fleurs, dans le jardin des Sœurs
Fais (choisissant les plus douces odeurs)
Un beau bouquet de ton livre à la France,

1. Ce sonnet et les morceaux suivants ont paru dans le *Bref recueil* rédigé par l'échevin parisien Simon Bouquet. Il en existe quatre exemplaires à la B. Nat. sous les cotes Lb^{33} 297, Rés. Lb^{33} 297 *a* et *b* ; Rés. Z Fonnieu 105ter. Dans le troisième exemplaire, le relieur a placé l'extrait du privilège après les liminaires, qui sont : un sonnet d'Ét. Pasquier, deux pièces grecques de Dorat et de son gendre, N. Goulu, une pièce latine de Dorat, le sonnet de Ronsard, et un sonnet de S. Bouquet. Cinq mois avant l'entrée du roi, les « très doctes poètes » Ronsard et Dorat avaient été convoqués à l'Hôtel de Ville, et les échevins les chargèrent de « la facture et composition de la poésie, ordonance et deviz de la perspective, sculpture et paincture ». Les artistes : Niccolo dell' Abate, G. Pilon, et autres, travaillèrent selon « l'ordonnance de M. de Ronsard ». L'arc de triomphe de la Porte Saint-Denis portait les statues de Francion et de Pharamond. Au pont Notre-Dame, un autre arc portait un sonnet de Ronsard à la gloire des Dioscures : Charles IX et son frère Henri, et sa disposition avait été réglée par le poète. Celui-ci toucha 270 livres tournois pour ses « inventions, devises et inscriptions », et un supplément de 54 livres, et son collaborateur Jamyn 27 livres. Cf. *Registre des délibérations du Bureau de la Ville de Paris*, VI, 1891 ; Cimber et Danjou, *Archives curieuses*, 1re série, VIII, p. 369 ; et surtout Fr. A. Yates, *Les entrées de Charles IX et de sa reine à Paris, 1571* (*Les fêtes de la Renaissance*, I, 1956) [I. S. et R. L.].

L'honneur des Rois, de Paris la grandeur,
L'heur des François emplissent la rondeur
11 De ton BOUQUET qui fleurist davantage
Contre le temps, qui les autres deffait.
Car ton bouquet que les Muses ont fait,
14 Ne craint l'hyver ny l'injure de l'aage.

A la porte S. Denis, [8 r°]

par laquelle ledict Seigneur entra, fut fait en lieu plus commode qu'on n'avoit accoustumé, un avant portail à la rustique d'ouvrage Tuscan, dedié à l'antique source, & premiere origine des Rois de France [1], fertilité & grandeur d'iceluy Roiaume, invincible en quelque adversité que luy ayt sceu venir.

. . . .

Au hault du milieu de cest arc estoit un frontispice, & sur le hault d'icelluy un grand escu de France d'azur à troys fleurs de lis d'or, couronné d'une grande couronne d'or : sous lequel & à chacun costé estoient deux cornes d'abondance remplies de fruictz, faictes de bronze : pour monstrer que jamais ne fut que la France n'ayt esté abondante en tous biens. A costé dextre estoit la figure d'un Roy conquerant, faicte aussi de bronze, vestue & armée à l'antique, tenant une espée nüe couronnée, pour representer le grand Francion, duquel sont issus & descendus les Rois de France. Et pour ce que Francion
8 v°]surpassa tous les capitaines de son temps en grandes & glorieuses victoires, estoit un Aigle pres de sa teste,

1. Francion : voir ci-dessous.

demonstrant la haulteur & magnanimité de son courage en l'execution de ses entreprinses : ainsi que l'Aigle surmonte de son vol tous autres oyseaux : & aussi que c'est le propre signal des hommes qui laissent à leurs successeurs quelque marque d'immortalité. Sous les piedz de ce Francion estoit un pied d'estalt de proportion diagonée[1], enrichi de moulures exquises, representant le marbre gris : dedans le fond duquel estoit un Loup courant, signifiant que ledict Francion ne feit que passer & courir une bonne partie de la Gaule, chargé de proye & d'honneur, sans jamais s'arrester en un lieu, & signifioit ceste beste l'heureuse conqueste de l'estranger, de la maniere qu'il apparut à Pirrhus par l'image posée par Danaus en la ville d'Arge[2].

Au costé senestre estoit une autre figure Royalle, aussi de bronze, tenant pareillement une espée couronnée, representant Pharamond, premier Roy des François, ayant pres de sa teste un Corbeau, oyseau dedié à Apollon, qui preside aux colonies[3], portant en son bec des espicz de bled...

. . . .

1. Plus haut que large, selon Cotgrave, *A Dictionarie of the French and English tongues*, London, 1611, *s. v.*, définition qui se trouve confirmée par la représentation au folio 13 r° de l'ouvrage de Bouquet.

2. Cette histoire est racontée par Plutarque dans sa vie de Pyrrhus, XXXII (éd. Firmin-Didot, *Plutarchi Vitae*, t. I, p. 482-483). Pyrrhus, roi d'Épire, pendant la bataille d'Argos, voit une sculpture en airain représentant un taureau et un loup sur le point de s'attaquer l'un l'autre. C'est Danaüs, selon la légende, qui avait fait sculpter cette scène, parce qu'en se dirigeant vers Argos, il avait observé la lutte d'un loup et d'un taureau ; pensant qu'il y avait quelque similitude entre le loup et lui-même, étant tous les deux étrangers qui s'attaquaient à des indigènes, il voulut voir l'issue de cette lutte. C'est le loup qui en sortit victorieux.

3. « Le corbeau, oiseau prophétique qui avait joué un grand rôle dans l'art primitif de l'*oionistique* était resté, suivant l'expression d'Élien (*Hist. anim.*, I, 28), le compagnon de Phœbos... C'est cet oiseau qui guide en Libye Battos et la colonie grecque qui doit fonder Cyrène (Callim., *in Apoll.*, 66). » Decharme : *Mythologie de la Grèce antique*, p. 121.

[9 v°] A costé droict & justement sous le pied-d'estalt qui portoit la figure de Francion estoit une autre d'icelles tables d'attente, en laquelle estoient escriptz ces vers Latins :

Francio ab Iliacis veniens (ut fama) ruinis
Et Xanthum & Simoënta in Rhenum mutat & Istrum,
Qui primus Francos Germanis dixit in oris.

Et à l'autre costé, au dessous justement du pied d'estalt qui portoit la figure de Pharamond, estoit l'autre table d'attente, en laquelle estoient escriptz ces vers :

Rex Francis leges Pharamundus tradidit auctis,
Gallicum in imperium : quas gentes Carolus ambas
Ut primus junxit, sic tu nunc, Carole, jungis.

Outre lesquelz ne veux oublier faire mention des vers [10 r°] François faictz par Maistre Pierre de Ronsard, premier poëte de France : lesquelz pour le peu de place qui restoit vuide au dict arc n'y auroient peu estre mis :

Ce prince armé qu'à la dextre tu vois [1]
Est Francion, le tige des François
Enfant d'Hector, qui vint sans compagnie
Comme banny habiter Chaonie.
De là, poussé par l'oracle, amassa
Peu de vaisseaux & la mer traversa,
Et vint bastir pres la mer Istrienne

1. La première édition des quatre premiers livres de la *Franciade* porte l'achevé d'imprimer du 13 septembre 1571. On pourrait suivre l'évolution de la pensée de Ronsard à l'égard de la *Franciade* en lisant les passages suivants dans l'édition présente : t. III, p. 9, note 1 ; p. 9-22 (première esquisse de l'épopée, 1550) ; t. VII, p. 24-30 (deuxième esquisse, 1555) ; on pourrait consulter aussi Paul Laumonier, *Ronsard poète lyrique*, p. 146-150, et 302-303 ; l'édition critique de la *Vie de P. de Ronsard de Claude Binet (1586)*, p. 143, 158-159, 205-206 ; l'édition Laumonier-Lemerre, t. VII, p. 308-312 ; et surtout l'Introduction du t. XVI de la présente édition.

Une cité dicte Sicambrienne :
Feit alliance à la fille d'un Roy,
Qu'il laissa grosse & enceinte de soy.
Puis se rendant la fraieur d'Allemagne
Comme un esclair foudroia la Campagne,
Passa le Rhin, & sur Seine Paris
Fonda, du nom de son oncle Páris.
Luy, faict vainqueur par une prompte guerre
Des plus grands Rois de la Gauloise terre,
Finalement mourut entre les siens
Non gueres loing des champs Parisiens.
Long temps apres de ceste Roine enceinte,
Vint une race au faict des armes craincte,
Un Marcomire & ce grand Pharamond,
De qui l'audace est peinte sur le front.
Ce Pharamond, qui avoit pris naissance
De la Troienne & Germaine alliance,
[10 v°] Et du destin & d'ardeur animé,
Suyvi de gloire & d'un grand peuple armé,
Traçant les pas de Francus son ancestre
Reconquist Gaule, & sous luy feist renaistre
Les murs tombez de Páris, & deslors
Les renforcea de rampartz & de fortz :
Et se bravant d'une telle conqueste
Jusques au ciel luy feit lever la teste,
Honneur fameux des cités du jourd'huy.
Les Roys François sont descendus de luy
De pere en filz d'une immortelle suitte.
Telle ordonnance au ciel estoit predicte,
Que tous noz Rois, tant Païens que Chrestiens
Seroient ensemble Allemans & Troiens.
Et de rechef la race est retournée
Par le bienfaict d'un heureux Hymenée,

Pour conquerir, comme il est destiné,
Le monde entier sous leurs loix gouverné.

. . . .

[11 v°] En l'une des jouës de cest arc estoit un tableau de riche & excellente peinture, representant une femme couchee et appuyee sur son coulde, ayant plusieurs [12 r°] mammelles & petis enfans à l'entour d'elle, environnée de toutes sortes de fleurs, fruictz, espicz de bled & grappes de raisin, tenant en une main la corne d'Amaltée, & en l'autre la boëte de Pandore demie ouverte, & au dessoubz ce quatrain :

France heureuse en mainte mammelle,
Ceinte d'espis et de raisins,
Nourrit des biens qui sont en elle
Les siens & ses proches voisins.
R.

En l'autre joüe estoit un autre tableau de peinture tresagreable, auquel estoient depeintz quantité de saules & serpes pres les branches d'iceux. Signifiant ceste France invincible en quelque adversité qu'elle puisse avoir, comme l'on voit que les saules plus sont couppez tant plus foisonnent & multiplient : au desous duquel estoit escript cest autre quatrain :

Malgré la guerre nostre Gaule
Riche de son dommage croist :
Plus on la couppe comme un saule
Et plus fertile elle apparoist[1].
R.

. . . .

1. Six ans plus tôt Ronsard, s'adressant à la reine d'Angleterre Elisabeth, avait utilisé la même image symbolique (t. XIII, p. 58, v. 427-430).

[20 r°] Pour l'interpretation desquelz vers Grecs ont esté faictz les vers François, qui ensuivent, par le poëte dessus nommé :

Bien que tout ennemy de France
Touchast sa terre comme Anthé
[20 v°] Pour faire issir en abondance
Un peuple aux armes redouté [1]
Il sera tousjours surmonté.
Car la France qui ne recule,
Pleine d'un courage indomté,
Resemble au magnanime Hercule,
Plus forte en son adversité.

R.

. . . .

[23 v°] Pour l'interpretation desquelz [vers Grecs] ont esté faictz ces vers :

Ces couronnes ne sont que l'erre [2]
D'une plus grande qu'il doibt avoir,
Quand un Roiaume en autre terre
Aura soubsmis à son pouvoir.

R.

Au costé senestre estoit une autre figure tirant à la face de Monseigneur le duc d'Alençon frere du Roy, des

1. Curieux mélange du mythe d'Antée avec celui de Cadmus, dont l'histoire, racontée par Nonnos, servit à Dorat pour l'entrée de la reine. Cette version ou plutôt contamination des deux mythes, en montrant l'Hercule Gaulois toujours vainqueur de ses adversaires, devait servir d'avertissement à ceux qui désiraient la victoire définitive des Protestants.

2. Il s'agit ici du duc d'Anjou, le futur Henri III. Les couronnes symbolisent les victoires de Jarnac et de Moncontour remportées sur les Protestants en 1569. *Erre* est dit pour *arrhe*. Le *Roiaume* était probablement la Pologne, dont le duc d'Anjou devint roi en 1573. Voir ci-dessus l'*Hydre deffaict*, v. 8-10. Lire, au second vers, *grand'*.

piedz duquel sortoit une estoille semblant monter au hault de son chef pour denoter que la bonne & naïve nature, ensemble tout le bon-heur du Roy François son ayeul (duquel il porte le nom) est retourné en luy, comme nous voions que les planettes sont une partie de
[24 r°] l'an sous terre sans nous apparoistre, puis retournant sur nostre hemisphere reluisent belles & claires au Ciel comme devant : au dessous de laquelle figure estoit escrit, Φραγκίσκου μεγάλοιο φυὴν μείων ἀνεγείρει. Surquoy ont esté faictz ces vers François :

Du grand François ornement des grandz Rois
La bonne indole & l'ancien genie [1]
Qui au tombeau luy feirent compagnie
Sont retournez en ce nouveau François.
R.

. . . .

[28 v°] En l'honneur duquel mariage [celui de Charles IX et d'Elisabeth d'Autriche] estoit devant la fontaine de sainct Innocent un autre grand colosse de pareille haulteur que celuy de Junon, porté sur pareil pied d'estail (*sic*) & stillobate, de la mesme mesure, forme, & enrichissement. C'estoit la figure du Dieu Hymenee en forme d'un jeune homme, embelli d'une petite barbe follette, crespelüe, & longs cheveux. Il avoit quatre flambeaux à l'entour

1. *Indole* est dérivé du latin *indoles* qui signifie *caractére, naturel* et qui traduit assez exactement le mot Φυή de la phrase grecque précédente. — On lit plus loin (f° 27 r°) un prétendu sonnet « de P. de Ronsard » :

Catherine a regi la navire de France...

Cette attribution fut admise par Blanchemain (t. IV, p. 204) et par Marty-Laveaux (t. VI, p. 390) sur la foi de Simon Bouquet ; puis la paternité en fut rendue à Amadis Jamyn, qui l'avait lui-même revendiquée dans l'édition de ses *Œuvres poëtiques*, 1575, livre I, n° 78, (B. N., Rés. Ye 484), en ayant soin de faire remarquer qu'il avait mis par erreur « sous autre nom » à l'entrée de Charles IX.

de luy, & un qu'il tenoit en l'une de ses mains, faisant le cinquiesme, pour ce que le nombre quinaire est dedié à ce Dieu, de laquelle façon ont usé les anciens Romains au jour de leur mariage, & en l'honneur d'iceluy dieu faisoient allumer cinq flambeaux durant la premiere nuit de leurs nopces.

De l'autre main il tenoit un voile de couleur jaulne, duquel les espouzees souloient cacher leur visage à la premiere veüe de leur mary, afin qu'on ne veit la honteuse rougeur de leurs faces. Il estoit couronné de fleurs entremeslees de marjolaine & de mirthe, vestu d'un long manteau de couleur orangé, trousse sur l'espaule, & en ses piedz des brodequins de jaulne doré.

A l'un de ses costez estoit un petit Amour, serré par le corps d'un demyceint à grosse boucle, pour denotter qu'il fault que l'amour de mariage soit arresté chaste & lié.

A l'autre costé estoit une Jeunesse, sur laquelle il s'apuioit, signifiant qu'il fault entrer en nopces durant la verdeur de l'aage, sans attendre si tard, afin de pouvoir
[29 voir ses enfans grandz, & avoir le plaisir de les pourvoir &
r°] advancer : qui est le plus grand heur & bien que puisse avoir un grand Prince & monarque, par dessus ses autres grandeurs. Sous les piedz de ce petit Amour estoit une sphere, representant le monde, pour monstrer que rien ne vit en ce monde, qui ne soit subject à l'amour, affin de faire renaistre d'espece une espece son semblable pour l'entretenement de l'immortelle mortalité, suivant ce que dit Platon. Autour de ceste sphere, estoient force pommes d'orenges & girlandes faictes de rozes & de liz, qui denotoient que la jeunesse s'amuse plus volontiers aux choses de plaisir, qu'à son profit. Quant aux pommes d'orenges, qui signifient l'or, chacun scait combien l'or

est desiré en l'amour : tesmoing Athalante, qui en fut surprinse & vaincue, & aussi que les pommes, comme ayant formes rondes, sont tousjours dediées à Cupido. Philostrate en ses images en donne ample cognoissance. Sous les piedz de cest Hymenée estoit un chevreau, animal lascif, pour signifier l'ardeur amoureuse de jeunesse, laquelle est d'autant plus desireuse du mariage qu'elle est plus chaude & pleine d'humidité. Et tout aupres estoit une corneille, denotant la fermeté inviolable qu'on doibt s'entregarder en mariage, pour ce que tel oyseau, comme la tourterelle, ne se racouple jamais apres qu'elle a perdu son premier party. — Il y avoit aussy des petis enfans, & autres animaulx, qui sortoient de petites pellicules & thaies, signifiant le mot Grec ὑμήν hymen, bref pour monstrer que toutes choses sont immortelles par le succes de generation.

[29 Au bas de cest Hymenée estoit ce Sonet dudict
v°] Ronsard

Heureux le siecle, heureuse la journée
Où des Germains le sang tres ancien
S'est remeslé avec le sang Troien
Par le bien-faict d'un heureux Hymenée.
Telle race est de rechef retournée
Qui vint jadis du filz Hectorien,
Que Pharamond, prince Franconien,
Feit regermer sous bonne destinée.
O bon Hymen, bon pere des humains
Qui tiens l'estat de ce monde en tes mains,
Bien favorable à ce sainct mariage,
Qu'un bon accord ne face qu'un de deux
Et que les filz des filz qui viendront d'eux
Tiennent la France eternel heritage.

SONET

de Pierre de Ronsard. [34 r°]

Quand la [1] navire, enseigne de Paris,
(France & Paris, n'est qu'une mesme chose)
Estoit de ventz & de vagues enclose
4 Comme un vaisseau de l'orage surpris,
Le Roy, Monsieur, Dioscures espritz [2],
Freres & filz du Ciel qui tout dispose,
Sont apparuz à la mer qui repose
8 Et la navire ont saulvé de perilz [3] :
De Juppiter les deux enfans jumeaux [4]
Ne sont là hault ni si clairs ne si beaux,
11 Jamais Argon ne fut si bien guidée :
Autres Thyphis, autres Jasons encor [5]
Ameneront la riche toyson d'or
14 En nostre France & non point de Medée [6].

1. On lit *le navire*. Bien que le genre de ce mot soit alors si douteux qu'on le trouve du féminin et du masculin dans une même ligne de la prose qui précède, nous avons cru devoir corriger non seulement parce que Ronsard a l'habitude de dire *la navire*, notamment au huitième vers de ce sonnet, mais surtout à cause du participe *enclose*, qui termine le troisième vers.

2. Charles IX et son frère Henri d'Anjou.

3. Rime phonétique.

4. Castor et Pollux.

5. Le navire Argo, dont le pilote était Tiphys, et le chef Jason pour la conquête de la toison d'or. Voir Apollonius de Rhodes, I, 105.

6. Et ne ramèneront pas de Médée, comme le firent les Argonautes.

EPITAPHE DE PIERRE DE RONSARD
sur la mort de Charles de Boudeville, Enfant de Vaulx[1].

Icy gist d'ung enfant la despouille mortelle :
Au ciel pour n'en bouger volla son ame belle :
Qui parmy les espritz, bien heureux jouissant,
Du plaisir immortel, loüe Dieu tout puissant,
Qui l'a ravy de Vaulx, (tant delicat pourpris
Jeune enfant de huict ans,) pour mettre en paradis
Où s'esbatant là sus d'une certaine vie,
Au vivre d'icy bas, ne porte poinct d'envie.
Au vivre que vivons douteux du landemain
Soubz les iniques loix où naist le genre humain.
O belle ame ! tu es en ce temps de misere
Gayement revolée, au sein de Dieu ton pere :
Laissant ton pere icy : là tu plains son malheur,
Qui de regret de toy porte griéve douleur
Qu'il tesmoigne de pleurs, arrosant l'escriture,
Dont il a faict graver ta triste sépulture.

1. Cette épitaphe est gravée sur une plaque de cuivre appartenant au Musée de Cluny, n° 7387. Le Musée de Vendôme possède aussi une plaque identique. Cf. l'article *Vendôme* du *Dictionnaire topographique, historique... du Vendômois* par R. de Saint-Venant, t. IV, p. 146, col. 1. L'épitaphe fut signalée et reproduite par Blanchemain, *Œuv. inéd. de Ronsard* (Paris, Aubry, 1855, p. 162) et recueillie par lui dans son édition, t. VII, p. 277 et par Marty-Laveaux dans la sienne, t. VI, p. 386. — D'après R. Largillière, il s'agit de l'épitaphe d'un fils du chevalier de Montmorency-Boutteville, Seigneur de Vaux, près Gisors, mort en 1571 (*Ronsard et ses amis dans le Beauvaisis*, p. 44). Cf. Hersan, *Histoire de la ville de Gisors*, 1858, p. 313-315. Voir l'article de l'abbé F. Blanquart, *L'épitaphe de Charles de Boudeville par Ronsard* dans le *Bulletin hist. et phil. du Comité des travaux historiques et scientifiques*, années 1922 et 1923, p. 143-152. Il y a une bonne reproduction de la plaque à la page 145. Cf. aussi M. de Schweinitz, *Les épitaphes de Ronsard*, 1925, p. 42-43, et un article de Georges Dubosc, *L'épitaphe d'un enfant*, publié dans le *Journal de Rouen* du lundi 22 mars 1926.

Repose, o doux enfant ! et ce qui t'est ousté
De tes ans, soit aux ans de ton pere adjousté[1].
Il mourut le Mardy XIIIe de Mars MVc LXXI.

AU LECTEUR, P. D. RONSARD[2].

Voicy ce bon Luteur non jamais abatu,
Qui pour ravir le prix compagnon de la peine,
Des Muses champion se planta sur l'areine
Et pour elles cent fois en France a combatu.
5 Voicy celuy qui fut des premiers revestu
Du harnois de Pallas, qui de nerfs & de veine
Et de bras recourbez terrassa sur la plaine
L'Ignorance & sacra son nom à la Vertu.
9 Ma France, escoute moy, voicy l'un de ces peres
Qui cerchant[3] par travail des Muses les repaires
Beut Permesse & s'emplit de fureur tout le sein,
En chef noir & grison desireux de les suivre :
13 Donq, lecteur, si tu peux entre les Muses vivre,
Achepte moy Belleau : mais si Phœbus en vain
En naissant t'avisa, n'achete point ce livre,
Autrement tu n'aurois qu'un fardeau dans la main.

1. Ronsard se souvient sans doute de la fin de l'épigramme de Martial, I, XXXVI :

« Vive tuo frater tempore, vive meo ».

Il traitera, en 1574, le même thème aux vers 151-154 du *Tombeau* de Charles IX.

2. Paru en tête de la 2e édition de la *Bergerie* de Rémy Belleau, Paris, Gilles Gilles, 1572, après les vers latins de Dorat, et avant les sonnets de R. Garnier et de Desportes. L'octroi du privilège à l'éditeur, et la dédicace au marquis d'Elbeuf sont datés du 19 juin 1572. Deux exemplaires à la Bibl. Nat. : Ye 7396 et Rés. Ye 1831. — On ne trouve pas ce madrigal dans la première édition de la *Bergerie* (1565). Recueilli dès 1587 dans les éditions posthumes au t. I, *Sonnets à diverses personnes* (voir l'édition Laumonier-Lemerre, t. VI, p. 12, N.B.).

3. Corrigé en *cherchant* dans les éditions posthumes.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

Page v, cf. R. Lebègue, *Ronsard en Touraine et en Vendômois, 1565-1570* (Bulletin de l'Association G. Budé, 1957).

P. 10, vers 220, lire : failloit.

P. 25, n. 1, cf. *Revue du Seizième Siècle*, II, 33, et R. Lebègue, *Ronsard lecteur de Rabelais* (Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance, XVI, 82-85).

P. 32, apparat critique, lire : *ces* (au lieu de *ses*).

P. 34, app. crit., ligne 8 de la variante 84-87, lire : La Corme; ligne 9, lire: d'un tetin damoiseau.

P. 37, v. 458, lire : tenduë.

P. 44, v. 125, lire : sçauroient.

P. 49, n. 2, lire : à la variante de 1584-87 le v. 32 ci-dessous et le v. 28...

P. 53, app. crit., v. 104, lire : la Mer.

P. 61. Bien que les variantes des recueils musicaux soient rarement imputables à l'auteur nous donnons celles de cette poésie dans les *Chansons de P. de Ronsard, Ph. Desportes, et autres*, Paris, Ballard, 1572 (et 1573, 1575, 1580) : v. 13 et 15, aux despens de leurs dos.., Ont senty ; v. 34, Il a tranché ; v. 40, ennemis fortz ; v. 48, Dessous l'esclat d'une foudre ; v. 82, Lanceant ; v. 91, n'auroye (1580 : n'avoient) ; v. 97, graces.

P. 62, n. 1, l. 4 et 5, lire : réalisa... trois.

P. 69. v. 44, lire : Dessouz.

P. 70, v. 77, lire : menuë.

P. 79, v. 69, lire : veut.

P. 85, n. 1, ajouter : les rapports de l'Amoureux avec l'Ami et avec Amour rappellent le *Roman de la Rose*. H. Guy rapproche

les vers 65-80 et 377-388 des vers 2423-2443 et 2597-2602 de l'éd. Langlois (*Les sources françaises de Ronsard*, Revue d'Histoire littéraire, IX, 241-243).

P. 136, n. 1, ajouter : les trois premiers vers de cette pièce sont reproduits dans le ms, n. a. fr. 11.688 de la Bibl. Nat. (f° 193 r°), qui provient de Brantôme, avec cette variante : Autant qu'on voit au ciel.

— Variantes de ces Stances dans les *Chansons*..., Ballard, 1569 (et 1570, 1572, 1573, 1575, 1580) : v. 1, au Cieux ; v. 5, dans une prée ; v. 6, De beautez peintes sur les fleurs ; v. 8, Est belle ; v. 9, et ses ; v. 13, Ce ne sont point ; v. 14, Qui vous ; v. 28, Les fleurs. — Seuls, les vers 1-40 sont reproduits. La musique est de Nicolas de la Grotte.

P. 145, apparat critique, lire : 62-64 (au lieu de 63-64).

P. 146, n. 7, lire : t. V, p. 4, v. 5 et la note.

P. 155, n. 2, ajouter : ces deux vers font écho aux vers 327-329 de l'Hymne de la Mort (t. VIII, p. 178).

— v. 65-68, lire : Voys-tu ! le Ver... allongé, Estoit

Ibid., apparat crit. : *73* Vois-tu le Ver,... alongé, Estoit | *78-87* Voys-tu le Ver,... allongé ? C'estoit

P. 335, v. 229, lire : on voit

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES PIÈCES NOUVELLES DU TOME XV.

N. B. — Les vers et les mots en italiques sont des variantes des *incipit* primitifs.

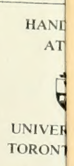
*

TABLE DES MATIÈRES

Achevé d'imprimer
par Protat frères, à Mâcon,
le 2 septembre 1957.



N° D'ORDRE CHEZ L'IMPRIMEUR : 5773. N° CHEZ L'ÉDITEUR : 492.
DÉPÔT LÉGAL : 4e TRIMESTRE 1957.


HAND
AT
UNIVER
TORONT